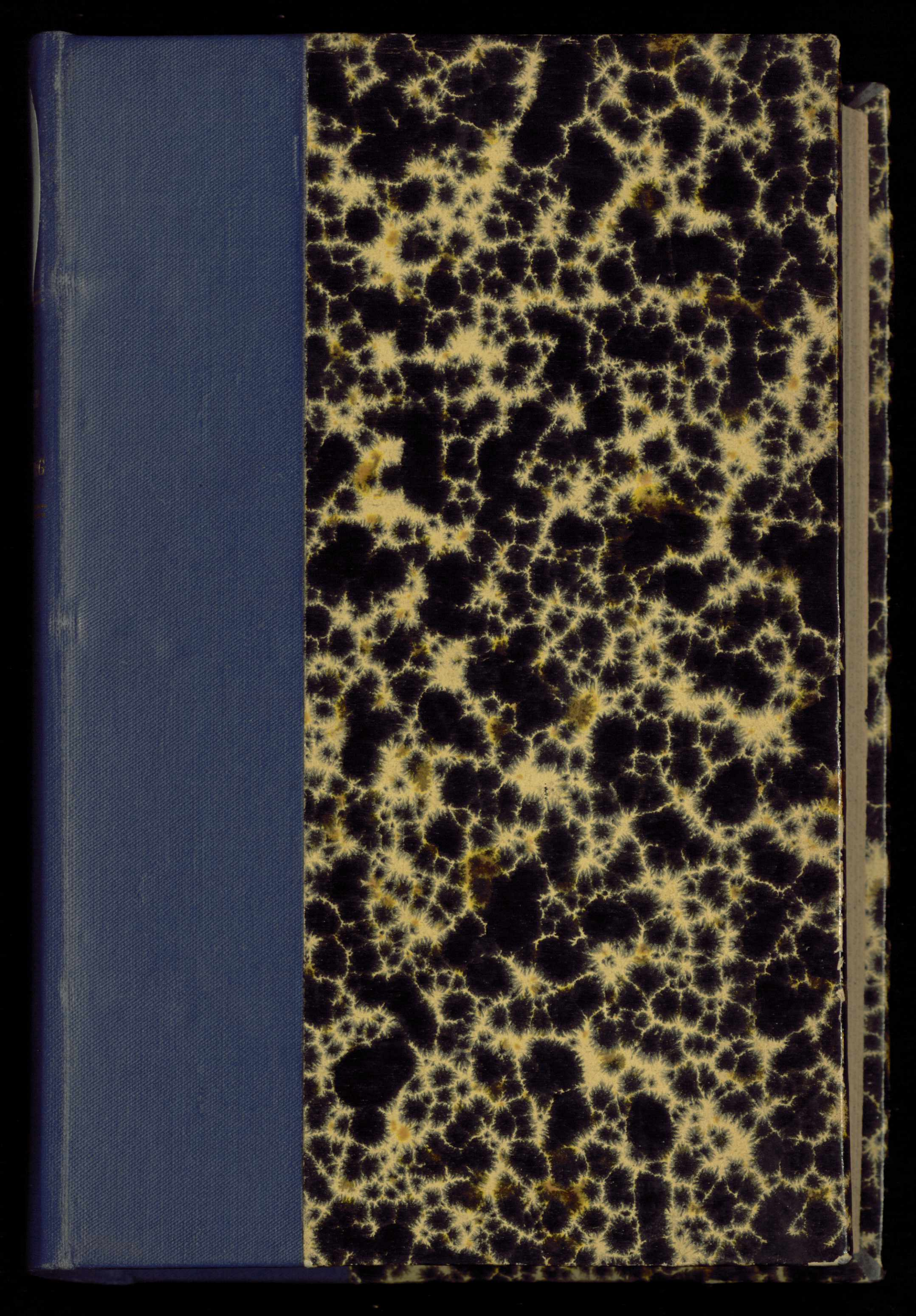


C. HUMANN

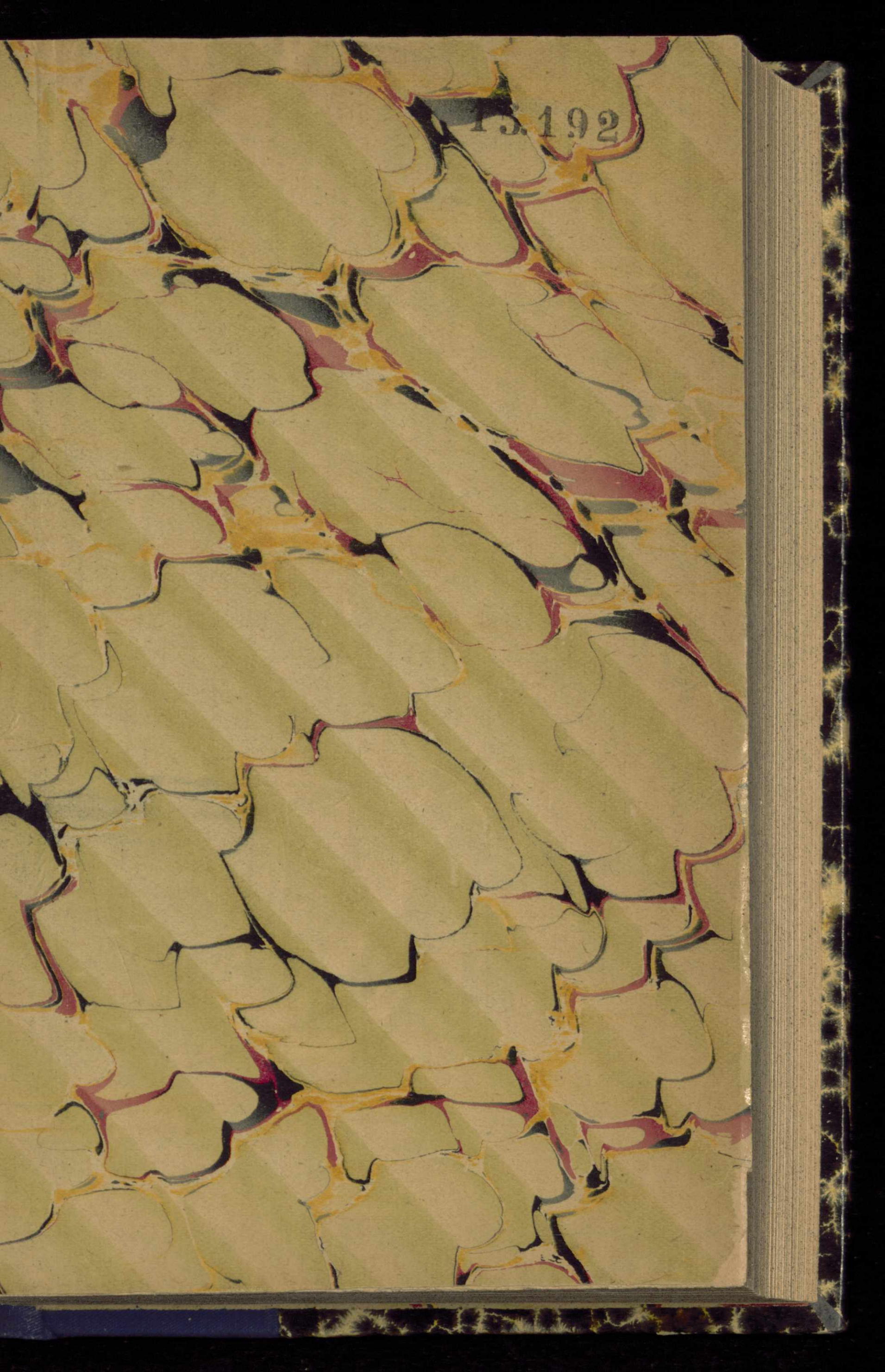
LA NOUVELLE JÉRUSALEM DE SWEDENBORG



DESCLÉE







LA NOUVELLE JÉRUSALEM

D'APRÈS

Les Enseignements d'Emmanuel SWÉDENBORG

SES PROGRÈS DANS LE MONDE

SES PRINCIPES DE DROIT DIVIN

ET

LEURS APPLICATIONS SOCIALES

PAR

C. HUMANN

Avocat au Barreau de Paris.

« Venez et débattons nos droits, dit Jéhovah. »
Esaïe, I, 18.



PARIS

AU DÉPÔT DES LIVRES DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM

12, rue Thouin (Panthéon)

1889



AVANT-PROPOS

Ce travail est destiné à tous ceux qui n'ont ni le temps, ni l'occasion de lire les nombreux ouvrages de Swédenborg. Nous en avons condensé la substance de manière à présenter l'ensemble des doctrines de la Nouvelle Jérusalem en un très petit volume. Nous espérons que sa lecture donnera à quelques-uns le désir de recourir aux écrits originaux de l'auteur ; nous avons donc indiqué avec soin les passages des éditions *princeps,* et de leurs traductions en français, que nous avons cru devoir citer textuellement, afin que chacun puisse en contrôler l'exactitude.

Nous avons continué cette étude par une petite histoire abrégée des progrès de la Nouvelle Jérusalem dans le monde et qui forme la seconde partie de notre livre.

La troisième partie a pour objet l'examen de quelques applications sociales des principes de ce nouveau droit divin au monde moderne, et qui semblent devoir être les conséquences de leur adoption.

Enfin une quatrième partie complète l'ouvrage, en donnant une idée de la transformation que ces doctrines produiraient dans la manière d'envisager les faits scientifiques, littéraires et artistiques.

A la fin se trouve une liste bibliographique des principaux ouvrages scientifiques et théologiques d'E. Swédenborg, présentés dans leur ordre chronologique.

La table des matières ne fait que reproduire l'ordre des quatorze chapitres de l'ouvrage avec leurs sommaires ; les sujets en sont indiqués par une suite de numéros qui faciliteront l'étude de l'ensemble de ce travail.



INTRODUCTION

La Nouvelle Jérusalem, qui a été prédite par Daniel et amplement décrite dans l'Apocalypse, l'a été suivant le langage des symboles et des mythes, qui est trop peu intelligible pour concorder avec l'esprit moderne actuel ; mais elle se trouve expliquée par Emmanuel Swédenborg, sous une forme rationnelle, qui tend à affranchir l'idée qu'on peut se faire de la sainte cité de Dieu, du caractère mystique sous lequel la voient tous ceux qui sont trop exclusivement impressionnés par le sens littéral des descriptions bibliques.

L'ensemble de sa théologie se trouve dégagé, dans ses nombreux ouvrages religieux, des différents textes bibliques, de manière à présenter une religion aisément applicable à tous les actes de la vie privée et de la vie sociale ; cette religion est parfaitement adaptée aux progrès de nos idées modernes, qui sont trop souvent enrayées par des tendances autoritaires et mystiques, lorsqu'elles ne le sont point, par les tendances opposées du scepticisme.

Les doctrines chrétiennes, présentées dans cet esprit nouveau, ne peuvent manquer, tôt ou tard, d'avoir une influence très-grande non-seulement sur l'Eglise de l'avenir, mais aussi sur les mœurs ; elles auront aussi pour résultat d'activer, la solution de la question sociale, dans le sens de l'équité et de la justice.

Les principes de droit et de justice, proclamés en 1789 par la révolution française, resteront lettre morte, dans leurs applications sociales, aussi longtemps que le niveau de la moralité publique ne sera pas plus élevé. Or, ce niveau ne deviendra plus élevé que lorsqu'on reconnaîtra que la morale et la justice, bien loin d'être indépendantes du sentiment religieux, en découlent nécessairement ; lorsque ce sentiment, dégagé de ses obscurités actuelles, cessera d'être à l'état vague, et revêtira une précision qu'il ne peut acquérir qu'à la condition de se présenter sous la forme d'un ensemble rationnel de vérités pratiques. Celles-ci ne doivent donc laisser apercevoir aucune contradiction dans leurs principes essentiels, mais doivent donner satisfaction à toutes les aspirations du cœur et à toutes les exigences de l'esprit philosophique. Il est, par conséquent, très-important aussi, de dégager le sentiment religieux de ses liens purement extérieurs avec des églises particulières ; il faut le séculariser et l'accentuer dans ses formes utilitaires et sociales, car la religion et la justice sont sœurs, et elles ne sont fécondes, qu'à la condition d'être placées en dehors des partis politiques et dans l'indépendance la plus absolue.

La révolution de 1789 reconnut en principe que la justice est d'origine sociale mais non privée ; la justice vient de plus haut encore : elle est d'origine divine. Si tous les hommes sont égaux devant la loi humaine, c'est parce qu'ils sont égaux devant la loi divine. Le principe dominant est que nous sommes tous les enfants d'un Père

commun, qui doit être accepté comme Dieu unique : voilà pourquoi nous sommes tous frères et voilà pourquoi aussi la morale découle de la religion ; de plus elle se fonde sur la fraternité : c'est le même lien qui nous unit tous au Dieu unique.

Mais pour pratiquer la fraternité et la justice, il faut une morale sociale qui découle d'une religion compréhensible à tous, et qui enseigne à tous la fraternité et ses règles ; or, celles-ci ne sont autres que les préceptes de la justice sociale.

La France a fait un grand pas devant l'humanité en proclamant les principes de 1789 dont elle célèbre cette année le centenaire. Elle en ferait un de plus, en popularisant les doctrines religieuses quelles qu'elles soient, d'où ces principes découlent rationnellement, mais qui sont incompatibles avec l'esprit sectaire qui seul entretient les rivalités, aussi bien entre les hommes qu'entre les différentes communions chrétiennes.

C'est le sentiment religieux de l'équité ou de l'égalité fraternelle qui impose le besoin de développer la production des richesses sociales, de manière que tous aient droit à l'existence et trouvent dans la satisfaction de ce droit des débouchés pour un travail suffisamment rémunérateur, assuré à tous. Mais pour que la justice s'établisse parmi les hommes et les protège dans l'accomplissement de cette grande tâche, il est nécessaire que le sentiment religieux oppose des bornes aux passions et à l'égoïsme des intérêts individuels. Par exemple, c'est le sentiment religieux de la fraternité

et de la justice qui s'oppose à ce que le bon marché des produits de consommation continue à s'obtenir aux dépens de la vie des ouvriers ou par la ruine des patrons, au lieu de s'obtenir par le perfectionnement de l'outillage et de la main-d'œuvre.

Il est donc nécessaire de se mettre avec ardeur à inculquer à tous les véritables lois du sentiment religieux de fraternité et d'humanité, pour rétablir les bons rapports entre gouvernants et gouvernés, riches et pauvres, patrons et ouvriers, etc. Or, pour cela, il faut une morale qui fasse appel par sa seule évidence à la justice et à la conscience de tous; une morale qui se dégage d'elle-même par le seul bon sens d'un sentiment religieux éclairé, mais non plus aveugle et mystique.

C'est dans les enseignements de la nouvelle dispensation qu'on retrouvera cette religion laïque et anti-sectaire, qui doit réveiller les consciences les plus engourdies, et leur montrer combien sont aveugles ceux qui prétendent que toutes les religions indistinctement sont filles de la superstition et de l'ignorance. En réalité, la superstition et l'ignorance ont été les seules causes de leur décadence. Celle-ci s'est accentuée de plus en plus, à mesure que les hommes ont abandonné et méconnu les principes originaires au nom desquels ces religions avaient eu droit de cité parmi les hommes.

Emmanuel Swédenborg admet avec tout le monde moderne qu'une religion n'a sa raison d'être qu'autant qu'elle reste fondée sur l'amour de Dieu et du prochain. L'homme, selon lui,

n'est le prochain que suivant la qualité du bien qui, chez lui, procède du Seigneur ; et, comme le bien est le prochain, l'amour est le prochain, car tout bien appartient à l'amour. Or, le prochain est non-seulement l'homme dans le singulier, mais c'est aussi l'homme dans le pluriel ; en effet, c'est une société petite et grande, c'est la famille, c'est la Patrie, c'est l'Eglise, c'est le Royaume du Seigneur : voilà le prochain auquel on doit faire du bien d'après l'amour (1).

Swédenborg explique la raison d'être des histoires les plus incompréhensibles de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il leur donne un sens parfaitement clair et s'adaptant à la conception d'un Dieu juste et miséricordieux. Il nous présente l'enseignement des sociétés humaines par Dieu, comme celui d'un Père qui instruit ses enfants d'une manière dans l'enfance et d'une autre manière quand ils sont arrivés à la maturité.

Swédenborg nous montre que nous sommes tous solidaires dans le présent au point de vue des progrès religieux, politiques et sociaux, et il nous fait voir, d'accord avec la science moderne, que l'histoire passée des sociétés humaines, tient comme par un enchaînement des plus logiques, à leur histoire à venir ; celle-ci sera leur couronnement et la conclusion naturelle des hautes destinées auxquelles l'humanité future est appelée.

Voir les numéros 88 à 91 de « La Nouvelle Jérusalem et de sa doctrine céleste.» — Traduit du latin par M. Le Boys des Guays. 3e édition. Paris 1884. Librairie Swédenborgienne.

PREMIÈRE PARTIE

LA NOUVELLE JÉRUSALEM

D'après les Enseignements d'E. SWÉDENBORG

CHAPITRE Ier

CARACTÈRES DE LA VOCATION DE SWÉDENBORG

SOMMAIRE

1. Sa philosophie et sa science. — 2. Sa doctrine de la série. — 3. Ses découvertes scientifiques. — 4. Sa doctrine de la forme. — 5. Le spirituel n'est pas un naturel plus pur. — 6. Il y a des vérités qui ne peuvent être connues que par la Révélation. — 7. La nouvelle ère chrétienne annoncée par Swédenborg. — 8. Caractère rationnel et non plus mystique de ce nouveau règne du Christ. — 9. Les enseignements de la nouvelle Jérusalem étaient déjà révélés dans les saintes écritures par certains passages du sens littéral, épars çà et là, ou non encore réunis en corps de doctrines. — 10. Les sciences naturelles servent aussi de moyen d'introduction dans la connaissance des choses spirituelles. — 11. Le spiritisme conduit l'homme non régénéré à l'aliénation mentale. — 12. Les communications de Swédendorg avec le monde spirituel n'ont d'autre but que de compléter l'explication des textes bibliques.

1. — Emmanuel Swédenborg vécut de 1688 à 1771 et il ne commença à écrire sur la théologie qu'après l'âge de cinquante ans. La première partie de sa vie a été consacrée à la publication d'ouvrages scientifiques qui avaient suffi à le rendre célèbre non pas seulement en Suède, sa patrie, mais dans l'Europe entière. Dans ses

écrits scientifiques, il se propose d'arriver à la connaissance des vérités spirituelles, en allant des choses visibles aux choses invisibles ; il considère les vérités scientifiques comme des signes représentatifs des vérités spirituelles et comme un moyen d'introduction vers celles-ci. Ses écrits scientifiques sont comme une préparation et même comme une introduction à ses œuvres théologiques ; ainsi, dans l'*Æconomia regni animalis* publié à Londres en 1740-41, et dans le *Regnum animale* publié à La Haye en 1744-45, il se propose de rechercher l'âme, et d'établir qu'elle est de forme humaine, la nature matérielle subissant l'attraction de la vie spirituelle et se moulant pour ainsi dire sur celle-ci pour créer le corps physique et lui donner un semblant de vie.

Mais les théories philosophiques sont peu goûtées des savants modernes, dont la grande préoccupation est l'accumulation des faits. Néanmoins Swédenborg, en véritable philosophe, n'en persiste pas moins à chercher le fil conducteur qui doit guider, dans ce dédale de faits scientifiques, le sage désireux de dominer sa science et qui ne veut pas rester écrasé sous son fardeau. Il pensait que si les cieux racontent la gloire de Dieu, [1] et peuvent nous révéler des faits scientifiques destinés à nous servir d'introduction à des vérités supérieures, c'est à la condition de démêler les doctrines qui s'en dégagent et dont ils sont l'expression la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer. Il voit donc dans toutes les créations de la nature un ordre admirable dont il s'agit de faire ressortir les lois.

Ceci l'amène à formuler la doctrine de la série qui est le point de vue analytique et essentielle-

(1) Psaume XIX. 1.

ment scientifique de la nature, puis la doctrine des formes qui est son point de vue synthétique et esthétique, et enfin la doctrine des degrés qui est son point de vue moral et philosophique.

2. — La doctrine de la série lui fait reconnaître que les parties qui composent toutes les substances jusqu'aux plus petites sont exactement semblables à ces substances elles-mêmes. Le mode d'action des substances ou des composés n'est que le résultat grossi et comme l'ombre du mode d'action des parties qui les composent. Ainsi, la vésicule pulmonaire est l'unité du poumon ; cette partie plus petite est, en fait, un petit poumon ; de même le foie est composé de petits foies.

Nos organes obéissent comme les astres aux lois organiques des nombres ; les formes les plus petites ou les premières sont des modèles des formes les plus grandes, car elles comprennent en elles-mêmes toutes les choses qui suivent en ordre jusqu'au dernier effet.

Chaque substance du règne animal, végétal ou minéral, peut être divisée en ses moindres parties, sans perdre aucune de ses qualités ou attributs. Au contraire, plus grande est la réduction d'une substance en ses moindres parties constituantes, plus ses effets sont distincts, plus grand est son pouvoir.

Cette théorie des infiniment petits, fait pressentir la doctrine d'Hahnemann qui a découvert que telles substances qui, dans la forme composée, ont une action à peine perceptible sur le corps humain, produisent les effets les plus marqués après avoir été triturées, divisées et délayées.

3. — Elle conduit Swédenborg à créer des cubes, des tétraèdres, des pyramides et d'autres formes cristallines par des assemblages divers d'atomes de forme sphérique ; c'est pourquoi M. Dumas dans sa *Philosophie chimique*, le con-

sidère comme le créateur de la cristallographie et il ajoute que les traités métallurgiques de Swédenborg sont des ouvrages classiques dignes d'occuper une place entre les traités d'Agricola et les meilleurs de ceux que l'on ait faits de nos jours. L'Académie des sciences a inséré dans son histoire des arts et métiers, la traduction de la partie des ouvrages métallurgiques de Swédenborg concernant le fer.

Swédenborg publia en 1718 une *Introduction à l'algèbre*, et il enseigna le premier en Suède, le calcul différentiel et intégral. Il publia l'année suivante un ouvrage sur le système décimal des poids et mesures, qui eut une seconde édition en 1795; il expose dans ce livre les raisons mêmes qui ont fait adopter plus tard ce système en France et dans d'autres pays.

Il fit imprimer en 1721 son *Prodromus principiorum*, un essai sur les principes des choses naturelles; c'est dans cet ouvrage qu'il propose pour la chimie, une nomenclature qui a quelque ressemblance avec celle qui fut acceptée plus tard en France et dans tous les pays.

Avant Priestley et Lavoisier, Swédenborg établit qu'une atmosphère pure et séche est un composé de deux parties constituantes qui sont combinées dans des proportions inégales ; que l'élément qui est en plus grande quantité éteint la combustion, et que l'élément qui est en moins grande quantité, est une partie constituante de l'eau aussi bien que de l'air.

Avant Priestley et Lavoisier, il disait que l'eau est une substance composée de deux éléments qu'il désigne clairement ; enfin il reconnait que la terre n'est pas un élément ni une substance simple comme on l'avait cru jusqu'alors.

Avant Lagrange, Swédenborg expose clairement la doctrine du mouvement des étoiles, le long de la voie lactée, leur mouvement diver-

geant vers le nord, et leur mouvement convergeant vers le sud, ce qui est une des plus grandes vérités de l'astronomie moderne.

Avant Laplace, il avait aussi essayé de démonmontrer que les mouvements des planètes étaient déterminés par l'action du soleil les entraînant dans une atmosphère éthérée ; et avant Buffon, il avait parlé de la génération des planètes par le soleil. Le marquis de Thomé affirmait en 1785, que Buffon s'était servi de l'hypothèse de Swédenborg sans indiquer la source où il l'avait puisée. Le marquis de Thomé a encore établi que Swédenborg avait présenté une théorie complète de la formation du monde par l'action de l'élément magnétique, et il ajoute dans le *journal encyclopédique* du 1er septembre 1785, (vol. VI part. 2.) qu'il avait dès 1720 fourni une théorie complète du magnétisme terrestre.

Avant Faraday, Swédenborg avait encore découvert quelques-unes des lois qui régissent le magnétisme terrestre ; ainsi l'identité des courants magnétiques et des aurores boréales ; de même il avait montré que la position de l'équateur magnétique était différente de celle de l'équateur géographique.

Dans la première période de sa carrière scientifique, Swédenborg s'était occupé de mathémaques, de physique, de chimie et surtout de minéralogie ; il consacra ensuite dix ans de sa vie de 1736 à 1745 à l'étude du règne animal et il publia des ouvrages d'anatomie. Swédenborg présente alors des vues nouvelles sur bien des organes du corps humain : ainsi, il signale le premier, le mouvement propre du cerveau et il décrit le trou de Monro, ou le passage entre les deux ventricules latéraux du cerveau. Du cerveau, nous dit-il, provient ce qui fait la vie intérieure du corps, et du poumon, ce qui fait la vie externe. Il découvre aussi le premier

l'endosmose et l'exosmose, ou la perméabilité des membranes aux fluides.

En ce qui concerne le sang et sa circulation, les médecins sont d'accord pour penser que depuis Harvey, rien de plus original n'avait paru sur cette fonction, surtout pour ce qui regarde les rapports de la circulation de la lymphe et du fluide nerveux. Il a devancé Dumas sur la vitalité propre des globules du sang, et sur l'analyse de ses divers éléments. De plus, il prétend que le fluide nerveux est comme l'âme du globule du sang rouge, et que ce globule tient des qualités de l'âme et du corps, et est aussi bien esprit que matière.

4. — C'est ce dernier genre d'études qui l'amène à préciser d'une manière plus complète que dans ses précédents ouvrages, sa doctrine des formes ; celle-ci montre l'évolution de la nature s'élevant progressivement jusqu'à des créations qui se rapprochent de plus en plus de la forme humaine. En fait, dit-il, le corps humain est la réalisation d'une géométrie transcendante et toutes ses opérations ne sont que l'application des lois mathématiques supérieures.

La nature est purement mécanique dans ses mouvements ; il en résulte que tout plan dans lequel elle apparait, en partant du minéral pour arriver jusqu'à l'homme, est caractérisé par un mouvement qui dessine géométriquement une forme particulière.

Tous les mouvements du règne minéral sont angulaires comme on le voit dans les cristallisations ; cette forme angulaire est terrestre et corporelle. La seconde forme et la suivante en montant, est la forme circulaire ou sphérique, dite angulaire perpétuelle, parce que la circonférence du cercle est la génératrice et la mesure des formes angulaires. La forme encore au-dessus, est la forme spirale, qui est la génératrice et la

mesure des formes circulaires ; ses rayons et ses diamètres ne sont pas recta-linéaires et ils ne convergent pas à un centre fixe dans le cercle ; mais ils sont circulaires d'une manière variée, et ils ont pour centre une surface sphérique ; c'est pourquoi la spirale est appelée aussi une circulaire perpétuelle. Cette forme n'existe jamais sans des pôles, un axe, des foyers, un grand cercle, des cercles plus petits et leurs diamètres. Il y a encore des formes plus élevées comme la spirale-perpétuelle, proprement la vorticale, et la perpétuelle-vorticale.

A cette description toute géométrique des formes dans leurs gradations ascendantes, Swédenborg ajoute que les âmes humaines sont créées et adaptées à la réception et à l'influx de la forme spirituelle ; il venait de dire que la forme vorticale est la plus élevée de toutes les formes naturelles, et que son centre dans le firmament n'est ni un point, ni un cercle, ni une spirale, mais une *gyre vorticale*, qu'il considère comme le commencement non matériel, mais spirituel de toutes les forces actives de la nature.

5. — Mais il y avait ici un écueil qui pouvait l'amener au matérialisme, en lui représentant l'âme humaine comme formée d'une nature matérielle plus pure ; il se met à l'abri de ce danger par sa doctrine des degrés qui complète la doctrine de la série et la doctrine des formes. Cette doctrine des degrés éclaire d'un jour nouveau la philosophie de l'histoire de l'humanité, et elle nous montre que les deux mondes, le naturel et le spirituel, bien loin d'être continus, sont contigus et en même temps opposés.

La doctrine de la série et la doctrine des degrés, combinées avec la doctrine des correspondances et des représentatifs, montrent en effet, qu'il y a seulement des concordances ou de simples analogies entre la création matérielle et la

création spirituelle, mais que les deux mondes sont opposés, et par suite absolument distincts et séparés ; ils sont comparables à deux plans parallèles qui ne peuvent jamais se confondre, autrement leur contiguité, leur parallélisme ou leur correspondance cesserait immédiatement. L'esprit, principe actif, peut il est vrai, pénétrer la matière, élément passif et inerte, mais jamais le monde de la nature matérielle ne peut pénétrer le monde spirituel.

Dans le *Regnum animale* et aussi dans la *Clef hiéroglyphique,* ouvrage posthume publié par son disciple Hindmarsh à Londres en 1784, il pose la base de ce qu'il appelle « la science des correspondances, » science qu'il développe plus amplement dans ses ouvrages théologiques.

L'examen des doctrines chrétiennes de Swédenborg nous amenera naturellement à l'explication de la science des correspondances et nous donnera l'occasion de formuler la doctrine des degrés qui repose uniquement sur les notions de fins, de causes et d'effets.

6. Dans ses écrits théologiques, qui furent publiés seulement à partir de l'année 1749, il adopte comme principe dominant les vérités révélées pour en tirer toutes les déductions logiques, et ainsi rendre accessibles à l'entendement humain toutes les doctrines de la foi en les présentant sous une forme rationnelle. Il y a nous dit-il, des vérités au-dessus de la raison humaine, et comme telles, elles ne peuvent être connues des hommes que par une révélation divine ; par exemple, c'est la Révélation qui nous enseigne l'existence de Dieu, celle du monde des esprits, ainsi que le principe de l'unité de Dieu, de sa toute-Puissance, de sa Toute-Présence et de sa Toute-Science. Ce sont bien là des vérités au-dessus de la raison humaine, et qui échappent à toute investigation scientifique ; mais elles ne sont nul-

lement contraires à la raison, car on peut en déduire tout un enchaînement de conséquences, et même tout le corps du droit divin, c'est-à-dire, une religion démontrée.

Bien loin d'être contraires à la raison, elles perdent leur caractère mystique, à mesure que grâce aux progrès de l'esprit humain, elles peuvent être comprises rationnellement, et confirmées scientifiquement. Il ne faut pas en conclure que le rationalisme soit destiné à être substitué au christianisme, car ce n'est pas ici la raison seule qui est le point de départ du raisonnement, mais la vérité révélée ; or, il suffit que le christianisme soit présenté sous une forme rationnelle pour pouvoir s'adapter au génie moderne.

7. — Swédenborg nous dit dans ses ouvrages théologiques, et il dit aussi dans une lettre adressée à son ami, le Dr Hartley que sa vie spirituelle a été ouverte durant la vie de son corps naturel, à partir de l'année 1743, et qu'il a reçu du Seigneur, la mission d'expliquer la Bible et les vraies doctrines chrétiennes qui y sont renfermées ; ces doctrines ne pouvaient être mises en lumière avant que les temps du second Avénement du Fils de l'homme ne fussent arrivés.

Il est ainsi parlé de ce second Avénement dans le chapitre XXIV, verset 30 de l'évangile de Mathieu : « On verra le Fils de l'homme venant dans les nuées du Ciel avec puissance et gloire. » Il faut entendre par les *nuées du Ciel,* la Parole dans le sens de la lettre, parce que la lettre cache souvent la vérité nue qui est ainsi voilée par la nuée ; et par *la puissance et la gloire* dans lesquelles le Seigneur doit venir, il faut entendre le sens spirituel de la Parole. Le second Avénement du Christ qui doit commencer l'ère de la seconde église chrétienne, dite *Nouvelle Jérusalem*, est donc un Avénement non pas en personne, comme on le croit généralement, mais un Avénement

dans la Parole qui procède de Lui, et qui sera comprise dans son sens spirituel.

Lorsque Swédenborg faisait la description de ce qu'il a vu dans le monde spirituel, sous le titre de « Mémorables, » il rédigeait en même temps pour la Diète de 1761, les mémoires les plus estimés sur les finances de la Suède. L'ouverture de sa vue spirituelle, n'avait donc nullement nui à ses facultés naturelles, ni à la haute considération dont il jouissait dans son pays. (1)

8. On peut ajouter que Swédenborg ne mit jamais en avant ses communications avec le monde spirituel, comme preuve de la vérité de ses doctrines. Bien loin de là, il affirmait que toute conversion ou adhésion à des vérités nouvelles fondées uniquement sur des faits surnaturels, qui frappent l'imagination, se dissipe bientôt ; et il enseignait que partout où la vérité n'est pas aimée pour elle-même, et recherchée pour une bonne fin, elle ne peut être réellement reçue ; aucun témoignage externe, ou caractère surnaturel ne peut produire la conviction dans un esprit chez lequel elle ne se recommande pas par son évidence intérieure comme véridique et raisonnable. On ne doit donc pas considérer Swédenborg comme un mystique ; c'est, nous dit-il, seulement avec l'aide de la raison et en prenant l'Écriture sainte pour règle de foi, que nous devons rejeter ou accepter les doctrines soumises à notre examen.

Nous dirons donc que Swédenborg doit nous intéresser, non pas parce qu'il a vu des esprits, mais parce qu'il nous présente une explication rationnelle de tout l'ensemble des principes du droit divin tels qu'ils doivent être acceptés par

---

(1) Il avait déjà publié en 1721, son *Essai sur la hausse et la baisse des cours publics de Stockholm ;* il y fait une critique très vive du papier-monnaie ; l'ouvrage fut réimprimé en 1771.

le christianisme. De plus certains hommes ont pu enrichir le monde de certaines vérités, mais nous n'en connaissons guère auxquels il ait été donné d'en embrasser l'ensemble.

On ne peut pas considérer Swédenborg comme un réformateur, mais on doit le considérer, et on finira par le reconnaître, comme un porte-voix autorisé, c'est-à-dire, comme le *hérault* de la nouvelle ère, ou de la nouvelle dispensation, dont il a publié les doctrines, et tracé les caractères principaux. Il ne fut en réalité rien de plus, et il ne voulut être rien de plus, car il se contenta d'écrire ses explications de la Bible, laissant à ceux qui les adopteraient dans l'avenir, toute liberté pour organiser le culte de la nouvelle Eglise sous la forme qui leur paraîtrait la mieux adaptée à son esprit.

9. Swédenborg nous dit qu'après le second Avénement du Christ, on pourra écrire sur le frontispice du Temple : *Nunc licet!* pour annoncer au monde, qu'il est permis maintenant de pénétrer par l'entendement dans tous les secrets de la Parole, et cela, parce que les doctrines chrétiennes forment une chaîne de vérités, que le Seigneur a eu soin de révéler dans certains passages de la lettre même. En d'autres termes, dans la nouvelle Eglise, l'entendement ne doit plus être mis sous l'obéissance de la foi, comme dans les églises du passé ; de plus, les parties doctrinales de la Parole doivent être puisées directement et pleinement dans son sens littéral, car dans ce sens, dit Swédenborg : « la Parole est comme un homme vêtu dont la face est nue et dont les mains sont nues ; toutes les choses qui appartiennent à la foi et à la vie de l'homme, ainsi que celles qui appartiennent à son salut y sont nues ; mais toutes les autres sont vêtues ; et dans plusieurs endroits où elles sont vêtues, elles sont vues à travers leur vêtement, comme on voit une femme à

travers une gaze légère placée devant sa face » [1]

10. Swédenborg écrivait à son ami Œettinger, le 11 novembre 1766, vingt et un ans après avoir reçu le don de communication avec le monde spirituel, qu'il avait été choisi afin de mettre au jour l'enseignement des vérités spirituelles sous une forme rationnelle. Il ajoute dans cette lettre, que les vérités spirituelles ont une correspondance avec les vérités naturelles parce qu'elles se terminent et se reposent en celles-ci. Il finit en disant que c'est pour cette raison qu'il a été introduit par le Seigneur, d'abord dans les sciences naturelles, et que de cette manière il avait été préparé de 1710 à 1744, lorsque le Ciel lui fut ouvert. Chacun est introduit, dit-il, par le moyen des choses naturelles dans les choses spirituelles, car l'homme naît naturel, par l'éducation il devient moral, et après la régénération, il devient spirituel.

« L'homme doit commencer, dit-il, [2] par les scientifiques qui sont les *vrais* (*vera*) de l'homme naturel, et ensuite par les doctrinaux qui sont les vrais de l'homme spirituel dans son homme naturel, afin d'être initié dans l'intelligence et la sagesse, c'est-à-dire, afin d'entrer dans la vie spirituelle d'après laquelle l'homme devient homme. »

11. Dans plusieurs passages de ses écrits, Swédenborg dit que la vue spirituelle peut être ouverte sans préjudice, mais exceptionnellement chez certains hommes, lorsque Dieu le permet, et lorsqu'il a préparé pour cela l'homme, en le mettant à l'abri des dangers de cette communication avec les esprits infernaux qui ne cherchent qu'à le tromper et à le rendre aussi méchant qu'eux.

(1) *Vera Christiana Religio ; Amstelodami* 1771,. Voir la traduction de M. Le Boys des Guays, au nº 229.

(2) *Arcana Cœlestia, Londini* 1748—.1758 Vr. la traduction de M. Le Boys Des Guays, au nº 3726.

Bien loin d'encourager ce que, de nos jours, on appelle le spiritisme, il disait à son ami Robsahm qui lui demandait si d'autres que lui ne pouvaient pas jouir du commerce avec les esprits. « Prenez garde, c'est un chemin qui mène à l'hopital des fous. » — Les semblables attirent leurs semblables ; c'est en vertu de cette loi que l'homme actuel, qui est plongé dans un amour exclusif du côté externe des choses, et qui n'est point régénéré, ne peut entrer en communication qu'avec des esprits qui sont également dans l'amour exclusif des choses externes ; tels sont les esprits infernaux : ils ne cherchent qu'à perdre les hommes en les induisant en erreur.

12. Il est important de remarquer que Swédenborg n'a pas eu, et qu'il ne professe pas d'avoir eu des visions proprement dites, telles que les prophètes les ont eues ; mais il a eu des entretiens avec les esprits et la faculté de voir ce qui se passe dans le monde spirituel. Ses conversations avec les esprits, tantôt bons, tantôt mauvais, et les témoignages qu'il nous apporte de ce qu'il a vu dans le monde spirituel, n'ont d'autre but que d'expliquer les textes bibliques. Ce ne sont donc pas des visions figuratives et représentatives de vérités spirituelles telles qu'on été les visions de Jean dans l'Apocalypse et les visions des Prophètes.

Or, des visions simplement explicatives des textes de l'Écriture sainte, des commentaires de ces textes, ne constituent que de simples enseignements de vérités spirituelles, qui sont restées généralement ignorées jusqu'à présent, parce qu'elles proviennent d'un monde différent de celui dans lequel se passe notre vie terrestre.

Swédenborg (1) enseigne que les Prophètes, à

---

(1) *De Cœlo et Inferno.—Londini ;* 1758. Voir la traduction de M. Le Boys Des Guays, au n° 254.

la différence des Anciens, qui étaient inspirés par un influx divin, ont dû écrire exactement ce que l'Esprit leur a dicté, lors même qu'ils n'en comprenaient pas le sens.

Les écrits de Swédenborg, on le voit, ne sont pas destinés comme ceux des prophètes ou des autres écrivains inspirés de Dieu, à être ajoutés à la Bible, pour en former partie intégrante, mais ils sont simplement destinés à servir d'introduction à son étude, en la commentant et en la mettant à la portée de tous indistinctement, même dans ses points les plus obscurs. Ils sont, en outre, destinés à servir aux hommes de témoignages des événements qui se sont passés et qui se passent dans le monde spirituel ; sans la connaissance de ces événements, la Bible, resterait encore un livre purement mystique, et indéfiniment fermé à l'intelligence des hommes, surtout en ce qui concerne le jugement dernier, dont on a une idée si fausse et si obscure, lorsqu'on accepte à ce sujet, seulement le sens littéral.

CHAPITRE II

LES QUATRE ÉGLISES DU PASSÉ DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'ÉGLISE DE L'AVENIR

SOMMAIRE

13. La légende des quatre âges du monde dans ses rapports avec la croyance à l'unité de Dieu. — 14. Nécessité d'un cinquième âge ou d'une cinquième église, qui succède aux quatre premières églises, et qui est destinée à ramener l'humanité à une conception précise de l'unité de Dieu.

---

13. Les caractères de la vocation de Swédenborg ayant été tracés dans le précédent chapitre, nous avons à examiner les doctrines par lesquelles les églises du passé se rattachent à l'église de l'avenir, dite Nouvelle Jérusalem, et présentent celle-ci comme leur conclusion dernière.

Toute l'histoire de l'humanité peut être résumée en quelques lignes, lorsqu'on sait la dégager du sens spirituel des textes de l'Ecriture sainte qui décrivent la légende des âges, et notamment de ce que le prophète Daniel dit de la statue que Nébuchadnézar vit en songe.

Il y a dans le passé quatre types d'Eglises, ou quatre règnes différents de Dieu parmi les hommes : l'Eglise d'Adam, dite Eglise Très-Ancienne, l'Eglise de Noé, dite Eglise Ancienne, l'Eglise Israélite et l'Eglise Chrétienne. Ces quatre Eglises supposent un lien social différent pour chacune d'elles, plutôt qu'une Eglise particulière, et ainsi un génie distinct et bien caractérisé dans ces quatre âges successifs des sociétés humaines ; ceux-ci répondent à l'âge d'or, à l'âge

d'argent, à l'âge d'airain et à l'âge de fer, ainsi qualifiés dans la mythologie et par les poètes de l'antiquité.

Mais aucune de ces quatre Révélations ou de ces quatre Avénements du Seigneur, n'a suffi pour maintenir intacte parmi les hommes, la croyance à un Dieu unique. De là est venue la fin, ou la consommation de chacune de ces églises, et par suite l'humanité a été autant de fois menacée du péril d'une interruption de toute communication entre le ciel et la terre, c'est-à-dire du péril de la cessation de toute conjonction de Dieu avec l'homme.

14. Ce péril provient de ce que le monde terrestre est la pépinière des cieux : il faut donc qu'il y ait toujours sur la terre une église assez proche de la vérité, pour être susceptible d'exercer une influence divine, plus ou moins directe, une influence providentielle sur les sociétés humaines et sur tous les hommes indistinctement. L'Eglise du Seigneur, nous dit Swédenborg, est partout sur le globe entier, quoiqu'elle soit spécialement où le Seigneur est reconnu et où il y a la Parole [1].

L'humanité ne suit pas dans le cours des siècles d'autre loi que celle que suit l'homme individuel, qui passe par les quatre phases de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge mûr et de la vieillesse. Ces vicissitudes périodiques des temps sont comme la répétition des quatre saisons de l'année, ou des quatre phases du jour : le matin, le midi, le soir et la nuit : chacune de ces phases se suit hiérarchiquement, comme les notions de fin, de cause, d'effet premier et d'effet dernier. C'est ainsi, qu'en résumé, les sociétés du passé se rattachent à celles du présent, et présentent

(1) *De nova Hierosolyma et ejus doctrina cœlesti, Londini* 1758. -- Voir la traduction de M. Le Boys Des Guays, au nº 244.

celles de l'avenir comme leur conclusion dernière.

Or, la tendance de l'humanité à mesure qu'elle vieillit, de même que toute vieillesse qui tombe en décrépitude, est de s'abandonner de plus en plus à l'amour des choses externes, à l'exclusion des vérités intérieures ou supérieures qui font l'âme et la vie des premières. Cet amour excessif des externes caractérise l'esprit du mal, de même que l'amour des vérités internes caractérise l'esprit du bien.

Il faut donc que l'humanité revienne graduellement par les influences providentielles d'une dispensation nouvelle, ou d'un nouvel Avénement du Seigneur, à l'amour des vérités intérieures et supérieures, sans exclure pour cela son zèle et ses progrès dans les vérités de fait, externes et scientifiques.

A cette condition seulement, l'humanité transformera la décrépitude dont est menacée sa vieillesse, en sagesse nouvelle ; et c'est dans cette transformation qui doit être lente et graduelle pour rester définitive, que consistera la raison d'être et la mission de la cinquième Eglise, qui est celle de l'avenir, et qui, déjà, a commencé à succéder aux quatre Eglises précédemment nommées, qui sont les Eglises du passé.

C'est de cette cinquième Eglise que Daniel parle aux chapitres II, verset 44, et VII, v. 13, 14 ; et c'est d'elle qu'il est question dans l'Apocalypse, au chapitre XXI, v. 1, 2. Elle se nomme la « Jérusalem nouvelle. »

CHAPITRE III.

L'ÉGLISE DITE TRÈS-ANCIENNE, SES DOCTRINES ET SON JUGEMENT DERNIER.

SOMMAIRE

15. Le Bien et le Vrai sont doués de vie, en tant qu'ils vivifient les formes et les êtres qui sont leurs vases récipients. Le Vrai est la forme du Bien, et constitue notre vie réelle. L'amour du bien pour le bien constitua le lien social des hommes de l'âge d'or, dits « les fils du Ciel » ou « les Célestes. » — 16. Les six jours de la création du monde figurent la régénération de l'âme humaine s'élevant au-dessus du pur naturalisme. — 17. Le Bien et le Vrai sont des substances spirituelles non créables, qui émanent directement de Jéhovah. — 18. La chaleur et la lumière spirituelles, c'est-à-dire, le bien et vrai, ont pour foyer un soleil spirituel et pour correspondances dans le monde terrestre, la chaleur et la lumière du soleil naturel. — 19. L'homme n'est qu'un organe de la vie de Dieu. — 20. Le soleil spirituel et le soleil naturel qui correspondent l'un à l'autre, sont l'origine des correspondances des créations du monde naturel avec les créations du monde spirituel. — 21. La vie, l'amour et la sagesse, le bien et le vrai, la chaleur et la lumière ne sont pas créables, mais il a été créé des formes qui les reçoivent. — 22. L'infini n'est pas dans les espaces et les temps qui sont les attributs propres de la nature, mais il est dans le bien et le vrai qui sont les attributs propres de la Toute-Puissance divine d'où ils tirent leur source.— 23. Le Seigneur est l'âme du macrocosme ou très-grand homme. — 24. De la solidarité. — 25. Des nationalités. — 26. L'influx divin. — 27. Autres conséquences de la doctrine qui enseigne que l'infini est dans le bien et le vrai, mais non dans les espaces et les temps. L'âme de l'homme est en parfaite forme humaine et son corps naturel n'est que l'enveloppe de son corps spirituel.—28. L'âme humaine est immortelle, mais l'âme animale est mortelle. — 29. La sagesse des Très-Anciens comparée à la science des modernes. -- 30. L'arbre de la science du bien et du mal, et l'arbre de vie dans le jardin de la sagesse dit Paradis terrestre. -- 31. Décadence de la Très-Ancienne Eglise, dite âge d'or. -- 32. La fin de ce premier monde eut lieu par un jugement dernier.

---

15. — Les hommes de la première Eglise dite

Très-Ancienne, étaient nés dans l'amour du bien, en ce sens que l'instinct de l'amour du semblable constitua une science toute formée en eux ; mais cet amour instinctif qui fut chez eux le bien de la volonté, ne s'exerça d'abord que sur les effets naturels ou externes du bien et du vrai. Ils s'élevèrent ensuite progressivement au-dessus de ce pur naturalisme en dégageant par la pensée le bien et le vrai des formes variées de leurs applications, et en les érigeant en principes non pas seulement dominants mais vivants. Ils étaient dans l'âge de l'enfance de l'humanité, et par suite comme aux enfants, les choses inanimées leur paraissaient douées de vie. En réalité, le Bien et le Vrai sont doués de vie, en tant qu'ils virifient les formes ou les êtres qui sont leurs vases récipients ; ils sont au-dessus de la raison humaine, et ils constituent la véritable source de toute lumière et de tout pouvoir de la raison en nous.

Le Vrai est la cause de tout ce que nous voyons intellectuellement et il a tout pouvoir sur nous, bien loin que nous ayons le moindre pouvoir sur lui. Le Vrai est la forme du Bien, et il est si réellement cette forme qu'il est impossible de comprendre le bien sans le formuler en vrai ; c'est ainsi que le Vrai est la lumière de la pensée, et le Bien en est la chaleur. Le Vrai ainsi envisagé est vivant ; c'est la véritable vie de notre vie, la véritable âme de toutes nos actions et entreprises. Il est d'autant plus vivant que nous ne vivons que par lui et dans lui, c'est-à-dire que nous ne vivons réellement que dans le monde des causes ; ce n'est que par les externes que nous vivons aussi dans le monde des effets, mais l'effet n'existe que par la cause ; il n'est qu'un rêve ou qu'une apparence par rapport à notre vie interne, tandis que la cause est la vie de notre âme, ainsi notre vie réelle.

Aussi, par aimer le semblable ou le prochain,

les Très-Anciens entendirent, non pas l'aimer quant à la personne, mais aimer le Bien et le Vrai en lui ; et par aimer le Seigneur, ils entendirent également, non pas l'aimer quant à la personne seulement, mais aimer le Bien et le Vrai dont il est la source unique. Cet amour céleste du bien pour le bien, une fois greffé sur leur instinct du bien naturel, développa celui-ci et caractérisa le lien social de ces hommes de l'âge d'or qui furent appelés « les fils du Ciel » ou « les Célestes. »

Etant nés dans l'amour du bien,ils se trouvaient en communication directe et constante avec les sociétés angéliques qui étaient dans le même amour. Les connaissances qu'ils possédaient leur étaient ainsi directement révélées du monde spirituel, parce qu'ils étaient dans la sagesse, et la science pour pratiquer cette sagesse leur était donnée par surcroît. En d'autres termes, ils n'avaient d'autre science que celle qui découlait de source de leur cœur, ou qui leur était inspirée par leur sagesse même.

16. — Les onze premiers chapitres de la Genèse décrivent dans un langage entièrement mythique, ces conquêtes graduelles de la première humanité dans la sagesse, sous la figure des six premiers jours de la création du monde. Ces jours désignent six périodes de cette élévation de l'âme humaine vers son créateur. Il est dit que Dieu créa le ciel et la terre ; cela revient à dire que Dieu régénéra l'homme interne et l'homme externe, en l'élevant au-dessus du pur naturalisme. Le ciel est l'homme interne, la terre est l'homme externe. Le septième jour figure l'état de repos de l'âme résultant de la conquête de ce bien céleste qui donne à l'homme interne la domination sur son homme externe.(1)

(1) Voir Arcanes célestes, tomes I et II.

Les chiffres mentionnés dans la Genèse et dont on s'est servi bien à tort pour fixer les dates de la création du monde, ou pour indiquer les âges des personnages mythiques, dits patriarches, sont figuratifs.[1]

17. — En somme, les Très-Anciens observèrent que le bien et le vrai font impression sur le mental humain qui est la partie intellectuelle de l'âme, de même que la chaleur et la lumière physiques font impression sur le corps, et les objets sur la vue de l'œil. Ils se confirmèrent ainsi dans la pensée que le bien et le vrai ne sont point des êtres de raison, ou de pures abstractions, mais qu'ils constituent des substances spirituelles dont proviennent toutes les essences des choses, et qu'ils sont des émanations directes de Jéhovah, qui est seul, le Bien même, le Vrai même, ou l'Amour même, la Sagesse même, en un mot, la Vie unique : qu'ainsi ces substances spirituelles ne sont pas créables. Le Bien est réellement le feu spirituel d'où dérive la chaleur spirituelle, ou l'amour qui réchauffe et vivifie nos corps physiques ; et le Vrai éclaire nos pensées, de même que la lumière éclaire notre vue physique.

18. Ces substances spirituelles non créables qu'on appelle le Bien et le Vrai, ont donc pour correspondances dans le monde terrestre la chaleur et la lumière du soleil naturel. Or, ce Bien et ce Vrai émanent de la sphère qui entoure le le Seigneur, et ils ont pour foyer un soleil spirituel dont notre soleil naturel est la correspondance terrestre.

C'est du Bien et du Vrai que procèdent la chaleur et la lumière spirituelles du monde spirituel ; cette chaleur et cette lumière spirituelles ont pour réceptacles et contenants, les atmosphères du monde spirituel, de même que la chaleur et la

(2) VoirArcanes célestes, n° 482.

lumière du soleil naturel, ont pour réceptacles et contenants nos atmosphères terrestres, à savoir, d'après Swédenborg,[1] l'aure, l'éther et l'air.

Tout être à l'exemple du Seigneur est le centre d'une sphère d'émanation ; à plus forte raison, le Seigneur, l'Être Infini, principe originaire de toutes choses. C'est en raison de cette antique croyance, qu'il est de tradition dans les arts, de représenter la face du Seigneur entourée d'une auréole ou d'un cercle de lumière.

19. La volonté est le réceptacle du bien ou de l'amour, et l'entendement est le réceptacle du vrai ou de la sagesse ; le mariage de la volonté et de l'entendement ou du bien et du vrai se réalise dans les actes ; c'est-à-dire dans les œuvres externes, dites œuvres de charité qui caractérisent la troisième faculté de l'âme humaine : l'opération ou l'action. La volonté qui passe à l'acte présuppose un organisme vivant.

Les mentals humains ainsi constitués par la volonté et l'entendement, sont de simples récipients de ces rayons de chaleur et de lumière spirituelles ; il en résulte que l'homme bien loin d'être par lui-même la vie, ainsi qu'il le croit avant d'être régéneré ou avant d'être créé homme spirituel, n'est qu'un organe de la vie de Dieu.

20. Le soleil spirituel vivifie notre soleil naturel, constitue son principe actif et celui de toutes les créations de la nature qui, par elle-même est inerte. Ces créations de la nature ne sont que des correspondances et des signes des créations du monde spirituel. C'est en accord avec cette très antique croyance, qu'il est dit à propos du déclin de l'Eglise chrétienne, dans Mathieu XXIV, 29.

« Aussitôt après l'affliction de ces jours, le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus

---

(1) *Vraie Religion chrétienne ;* n° 32.

sa lueur, et les étoiles tomberont des cieux, et les puissances des cieux seront ébranlées. » Le soleil qui sera obscurci s'applique au soleil spirituel et s'entend de l'amour envers le Seigneur ; la lune s'entend de la foi en Lui ; les étoiles s'entendent des connaissances du bien et du vrai.

Le soleil du ciel spirituel représente donc le Seigneur ; sa lumière est le divin vrai et sa chaleur est le divin bien. Les atmosphères spirituelles voilent la face du divin soleil, comme les nuages cachent souvent le nôtre afin de tempérer l'ardeur de l'amour divin ; comme le soleil matériel, il est le centre commun des êtres.

Il est dit dans Mathieu, chap. XVII, vers 2 : « Et Jésus fut transfiguré et sa face resplendit comme un soleil. » La Parole dans sa gloire, c'est-à-dire, dans son sens spirituel, est ici représentée par le Seigneur, lorsqu'Il est transfiguré. Cet enseignement de la transfiguration du Seigneur peut donc encore servir à nous ramener à la croyance des Très-Anciens dans l'existence du soleil spirituel ; son opération dans nos mentals où il envoie des rayons de la chaleur du bien et de la lumière du vrai, n'est autre que l'Esprit Saint en nous. On peut tirer la même conclusion de certains passages de l'Ancien-Testament, et notamment dans Esaïe XIII, 9-11 ; Ezéchiel XXXII,7, 8 ; Joël III. 15.

21. Pour bien comprendre l'opération résultant de l'union de l'âme et du corps, ainsi que la correspondance qui existe entre le spirituel et le naturel, il faut remarquer avec Swédenborg (1) que « la vie, l'amour et la sagesse, le bien et le vrai, la chaleur et la lumière, ne sont pas créables, mais il a été créé des formes qui les reçoivent. » Or, nos âmes sont des formes qui les reçoivent, et en cette qualité, elles sont des substances spi-

(1) Vraie Religion chrétienne, nº 40, 364, 471, 472.

rituelles finies. Dans le sens de son étymologie, le mot *substance* (*sub stare*, *être* ou *se tenir dessous*) ne signifie plus un élément matériel, mais le principe actif et unique qui vivifie les êtres ayant un corps matériel. La matière n'est que la forme externe et grossière, l'enveloppe de la substance ou de l'esprit qui vivifie; et, par elle-même, la matière est passive et inerte.

C'est en prenant le mot substance dans ce sens que Swédenborg (1) nous dit que les choses substantielles sont les commencements des choses matérielles et que la matière est une agglomération de substances; il dit aussi (2) que les choses matérielles tirent leur origine des choses spirituelles. Ainsi, la matière qui est faite originairement de la substance émanant de Dieu, a cessé une fois devenue matière, d'avoir quoi que ce soit de divin en elle; elle peut néanmoins recevoir un nouveau courant de vie émanant de Dieu, dès lors qu'elle sert à constituer de nouvelles formes organiques. On voit que dans les trois règnes de la nature les formes des corps, de même que les goûts, les couleurs et les odeurs qui impressionnent nos sens physiques, ne se produisent qu'en raison de ce que les biens et les vrais qui les expriment ainsi extérieurement, sont intérieurement des substances spirituelles vivantes; celles-ci exhalent donc leurs qualités au dehors avec variations, suivant qu'elles sont modifiées par la nature originaire et la destination des matières ou des formes qui leur servent de vases récipients. La matière elle-même reste, toutefois, morte comme précédemment, et elle n'apparait douée de vie que par l'influx divin qui la fait croître sous une forme animale, végétale ou même

---

(1) Vraie Religion chrétienne, n° 280.
(2) *Delitiæ Sapientiæ de Amore conjugiali. Amstelodami* 1768. N° 207.

minérale. L'étude des religions antiques, particulièrement celle des Ariens, nous montre aussi que dans les croyances primitives, ce n'est que par une émanation de sa propre substance que Dieu engendre le monde.

Swédenborg dit (1) que « les choses finies avec lesquelles Dieu a créé l'esprit de l'homme sont des substances spirituelles qui se trouvent dans le monde spirituel, et qui ont aussi été transportées dans notre terre, et y ont été renfermées ; si elles n'étaient pas en même temps avec les substances matérielles, aucune substance ne pourrait être imprégnée par les intimes, ni par suite croître d'une manière merveilleuse sans aucune déviation depuis le premier jet jusqu'aux fruits, et jusqu'à de nouvelles semences.... L'infini ne peut créer autre chose que le fini et l'homme étant fini n'est autre chose qu'une forme que l'infini peut vivifier d'après la vie qu'il a en lui-même ; c'est là ce qui est entendu par ces paroles : *Jéhovah Dieu forma l'homme poussière de la terre et il souffla dans ses narines une âme de vies.* » (Genèse II. 7.)

22. L'infini n'est pas ailleurs que dans le bien et le vrai qui sont les attributs de la Toute-Puissance divine, d'où ils tirent leur source. Ces attributs divins sont aussi des qualités propres et inhérentes au monde spirituel, de même que les espaces et les temps qui correspondent au bien et au vrai, sont des qualités propres et inhérentes au monde matériel. L'homme lui-même pense au bien et au vrai ; il les voit dans les œuvres d'art, où ils se traduisent par la splendeur du vrai qui est le beau ; il fait ainsi la synthèse de l'œuvre sans se perdre dans les détails de l'analyse, ou dans les idées d'espace et de temps, dès lors qu'il conçoit bien l'unité de l'ensemble. A plus forte raison, Dieu voit son œuvre

(1) Vraie Religion chrétienne ; n° 470.

entière, et y est Tout-Présent en dehors des espaces et des temps.

23. La croyance que le Seigneur est ainsi Tout-Présent en dehors des espaces et des temps, peut encore résulter de cet enseignement de Swédenborg, puisé d'ailleurs dans l'Écriture sainte, à savoir que le monde des anges et le monde des hommes, apparaissent à la fois aux yeux du Seigneur, comme un seul homme, c'est-à-dire, en une forme humaine générale, qu'il nomme Grand-Homme; on pourrait la nommer aussi Grand-Être. Les anciens la nommaient Macrocosme pour la distinguer de l'homme individuel dit Microcosme ou petit monde.

Observons que le Seigneur est l'âme ou la vie de ce Grand-Homme ; de plus admettons avec Swédenborg que chacun des membres de ce Grand-Homme, que chacun de ses organes, représentent autant de provinces distinctes, autant de demeures pour des sociétés angéliques. Le génie particulier de chacune de ces Sociétés correspondra à l'usage ou à l'utilité de l'organe qu'elles occupent et qui sert en même temps au bon fonctionnement de la vie de ce Grand-Homme. Nous reconnaîtrons dès lors avec les anciens, qu'il existe une correspondance entre l'organisme du macrocosme et celui du microcosme. Nous ne serons donc pas éloignés de chercher à tirer comme eux une infinité de conséquences, résultant de ce parallélisme entre la vie du Grand-Être qui embrasse l'humanité entière, et la vie de l'homme individuel dit petit monde.

24. Or, la doctrine de la Nouvelle Jérusalem est que tous les hommes sont entre eux dans les mêmes rapports, que sont entre eux les différents organes du corps humain; qu'il est dans les lois de l'ordre que l'humanité n'arrive à la perfection, qu'à la condition d'arriver à l'unité, et que nous sommes tous, hommes comme nations, solidaires les uns des autres. Ceci est simplement exprimé dans l'Écriture sainte par cet enseignement que les fidè-

les font le corps du Christ, qu'ils sont en lui et qu'il est en eux.

Tel était aussi le génie du langage antique : il était synthétique, parce que l'homme primitif vivait par les choses internes plutôt que par les choses externes ; en peu de mots, on exprimait une infinité de pensées que chacun comprenait et sous-entendait ; mais de nos jours, il faut beaucoup paraphraser. Aussi, nos langues sont devenues analytiques à cause de notre besoin de tout préciser ; nous ne voyons les extensions du vrai qu'à la condition de les formuler extérieurement avec tous les développements possibles, et de mettre continuellement les points sur les i. Il en résulte que tous nos systèmes religieux ou sociaux, à force d'être analytiques deviennent sectaires, et s'éloignent de la vérité en voulant trop la fixer ; or, celle-ci ne supporte toutes ces entraves externes qu'à la condition de pouvoir constamment se retremper dans l'esprit synthétique, et ainsi maintenir la sagesse toujours présente, au milieu de tout ce fatras scientifique ; c'est-à-dire, rétablir l'harmonie et l'équilibre entre les vérités externes et leurs origines qui sont les vérités internes.

25. Nous sommes tous, hommes comme nations, solidaires les uns des autres, et les nationalités existent tout autant dans le monde spirituel que dans le monde terrestre : chaque grande société du monde spirituel est comme une nation distincte, par cela même qu'elle est en possession d'un principe qui la distingue des autres grandes sociétés ou nationalités. Toutes celles-ci dans leur ensemble forment le Ciel entier dit Macro-Urane, qu'elles préfèrent à elles-mêmes, et pour le perfectionnement duquel elles travaillent sans cesse comme nations, tout en se perfectionnant constamment tant au point de vue national qu'au point de vue individuel. L'homme individuel est destiné à former un *Micro-Urane* ou petit Ciel. Ce Ciel est en lui et non pas hors de lui.

Si l'homme individuel est un petit monde ou microcosme, il est lui-même un univers entier ainsi que nous pouvons nous en assurer par l'examen de son corps ; celui-ci est constitué de parties innombrables et infiniment variées qui correspondent aux parties innombrables et infiniment variées du grand monde ou macrocosme.

Le monde terrestre est la pépinière des Cieux : il y existera donc toujours de grandes sociétés, correspondantes à celles du monde spirituel, c'est-à-dire des nationalités qui se distingueront les unes des autres par des caractères particuliers et des usages spéciaux auxquels elles serviront dans l'intérêt de l'humanité entière.

26. On peut comprendre par ce qui précède, que le Seigneur influe chez les Anges du Ciel et chez les hommes, de même que l'âme influe dans le corps de l'homme ; celui-ci n'est lui-même qu'un organe de la vie de Dieu. Il en résulte qu'il doit être impossible au Seigneur de penser à un homme dans un sens isolé, c'est-à-dire, autrement qu'au point de vue de la place qu'il doit occuper dans le Grand-Homme, car ce serait penser de lui faussement.

« L'Eglise universelle sur la terre, » (1) dit Swédenborg, « est en présence du Seigneur comme un seul homme, mais l'Eglise où est la Parole et où par elle le Seigneur est connu, est dans cet homme, comme le cœur et le poumon ; que tous les hommes et tous les membres du corps tirent par diverses dérivations leur vie du cœur et du poumon, cela est connu ; de même aussi le genre humain qui est en dehors de l'Eglise où il y a la Parole reçoit de là la vie et constitue les membres de cet homme. »

On peut encore admettre avec Swédenborg que si Jéhovah s'est incarné sur notre terre, de préférence à toute autre de l'univers, c'est parce que les

---

(1) Voir le Ciel et l'Enfer, n° 308. — Voir aussi la Vraie Religion Chrétienne n° 268.

habitants, de notre planète sont d'un génie plus externe que les habitants des autres terres de l'univers, et que le Seigneur doit être présent dans les premières de même que dans les dernières choses de la nature. C'est pourquoi il est dit l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin.

27. Comment ne pas admettre une doctrine aussi rationnellement déduite et si féconde en conséquences utiles à connaître ? Cette doctrine nous amène comme par la main à comprendre que le Divin doit être partout Tout-Présent, Tout-Sachant et Tout-Puissant ; qu'il ne peut être dans les espaces ni dans les temps, qui sont seulement les caractères propres à la nature matérielle ; en réalité, les apparences des états correspondants aux états internes ou spirituels du bien et du vrai !

Il existe dans le monde spirituel une étendue spirituelle ou substantielle, mais non point une étendue matérielle ; « c'est pour cela », nous dit Swédenborg, (1) « que les anges habitent entre eux, aussi séparément et aussi distinctement que les hommes pour lesquels, il y a une étendue matérielle. » Cependant l'idée spirituelle ne tire rien de l'espace, mais elle tire tout de l'état. L'état se dit de l'amour, de la sagesse, de la vie, des affections et des joies qui en proviennent. C'est pour cela qu'il apparaît dans le monde spirituel des espaces semblables aux espaces sur la terre ; mais néanmoins ce sont des apparences, car en leur qualité d'étendue spirituelle, ils ne sont ni fixes, ni déterminés comme sur la terre.

On peut observer que même dans notre monde terrestre, un chemin paraît long ou court, suivant l'état de notre cœur ; il est long pour arriver chez un ami, mais le temps paraît court durant notre entretien avec cet ami.

---

(1) Vraie Religion chrétienne n° 29.

Chez l'ange, toute idée d'espace s'évanouit, en ce sens que la longueur c'est l'état du bien ; la largeur, l'état du vrai, la hauteur, le degré d'élévation résultant de l'union du bien et du vrai. Le bien est l'être même de la chose, et le vrai, son existence ; cela se justifie en géométrie, parce que la longueur d'un corps en est l'être, et c'est la largeur unie à la longueur qui en produit la forme. Ainsi, la longueur est l'indication de l'être, et c'est la largeur unie à elle qui en est la manifestation.

Dans le monde spirituel, les espaces peuvent être allongés et rétrécis ; ils peuvent être changés et variés, et comme ainsi ils ne peuvent être déterminés par aucune mesure fixe, ils ne peuvent être saisis par aucune idée naturelle. Ils le sont seulement par l'idée spirituelle qui, sur les distances de l'espace, n'est pas autre que ce qu'elle est sur les nuances ou sur les différences du bien et sur les distances du vrai, ce qui constitue seulement une apparence d'espace, suivant les affinités des pensées et des affections.

Cependant, malgré cette mobilité des espaces et des temps, les choses vues dans le monde spirituel, sont plus distinctes et plus réelles que celles que nous voyons revêtues de formes matérielles, car elles expriment l'état réel du cœur de chacun de nous ; ainsi, la vérité telle qu'elle est dans les intérieurs, est lue à livre ouvert, et par suite continuellement enseignée dans ses applications aux usages, à l'aide des représentations, correspondances des choses externes, ou créations infiniment variées de ce monde spirituel.

Ce n'est pas le corps de l'homme qui pense ainsi en dehors des espaces et des temps, mais c'est son esprit ; son esprit n'est pas son corps naturel, mais il est partie intégrante de son corps spirituel ; celui-ci vivifie toutes les parties de celui-là, et se trouve aussi comme celui-là en parfaite forme humaine avec tous les organes dont est doté le corps

physique. Il y a donc un homme intérieur qui anime et modifie l'homme extérieur ; c'est le premier qui ressent de la douleur dans un membre qui a été amputé, et qui, par conséquent, n'existe plus pour le second ; ainsi une partie du corps dans laquelle l'âme n'est pas, ne vit pas. En d'autres termes, comme nous le dit l'apôtre Paul : il y a un corps spirituel, et il y a un corps animal.

Le corps naturel et le corps spirituel, l'homme externe et l'homme interne, ont donc chacun une vue ouverte et une vie distincte dans un monde différent. Le mental humain n'est en réalité que la forme du divin bien et du divin vrai, spirituellement et naturellement organisée : le cerveau est cette forme ; or, comme l'homme entier dépend de son cerveau, toutes les choses qui sont dans son corps, sont des appendices qui vivent par ces deux principes.

28. De ce qui précède, il découle, en résumé, que l'homme est bien un organe de cette vie unique qui émane de Dieu, et qui constitue en même temps pour son âme, cette atmosphère spirituelle dans laquelle elle se meut, vit et respire spirituellement. Swédenborg nous dit : (1) « Comme chez l'homme il y a enchaînement avec le divin, et que son intime est tel, qu'il peut recevoir le divin, et non-seulement le recevoir mais même se l'approprier par la reconnaissance et l'affection, ainsi par le réciproque, c'est pour cela que l'homme, parce qu'il a été implanté dans le divin, ne peut jamais mourir ; en effet, il est dans l'éternel et dans l'infini, non-seulement par l'influx qui en procède, mais même par la réception... » « Chez les animaux brutes, il n'y a aucune réception, ni aucune appropriation réciproque du divin, par quelque reconnaissance et par quelque affection, ni par con-

(1) Arcanes célestes n° 5114.

séquent aucune conjonction, et puisque tel est leur état, les formes récipientes de leur vie ne peuvent être que dissipées ; en effet, chez eux, l'influx passe à travers leurs formes organiques jusque dans le monde et il s'y termine et s'évanouit, mais jamais il ne retourne.

L'influx du monde spirituel chez les animaux est dit instinct, parce qu'il opère chez eux sans l'intermédiaire de la pensée. En réalité les animaux, les végétaux et même les minéraux n'ont une existence propre que parce qu'ils sont aussi dans différentes mesures, des récipients de la vie de Dieu ; mais seulement, des récipients d'une existence sensuelle, externe ou naturelle ; car la pensée des animaux même les plus élevés dans l'échelle des êtres n'approche jamais de la pensée rationnelle-spirituelle, et reste toujours sensuelle-naturelle. En effet, les animaux ne peuvent s'élever à la conception de l'harmonie des lois qui gouvernent l'univers, mais ils restent dans l'instinct particulier à chaque espèce ; cet instinct ne constitue chez l'animal qu'une science toute formée qui ne l'éclaire nullement en dehors de sa spécialité ; elle ne lui permet pas d'élever sa pensée au-dessus de l'amour purement sensuel de ce qui concerne son existence physique ; or celle-ci n'obéit qu'à des impulsions comparables à celles du somnambule. « Il semble, » dit Swédenborg, (1) « que les bêtes puissent vouloir et qu'elles puissent comprendre, mais elles ne le peuvent point ; c'est une affection naturelle, laquelle en elle-même est un désir, avec une science sa compagne, qui uniquement les conduit et les porte à faire ce qu'elles font. »

L'histoire ancienne nous fait reconnaître des

---

(1) *Sapientia Angelica de Divina Providentia, Amstelodami 1764.* Voir la traduction de M. le Bois des Guays au nº 96.

traces de cette théorie dans le culte des animaux tel qu'il existait encore dans les temps historiques chez les anciens Egyptiens. Chaque animal suivant son espèce a son instinct particulier qui provient d'une affection particulière ; il possède formée en lui, la science particulière à cette affection ; il devient alors le hiéroglyphe ou le symbole de cette affection particulière qui le guide dans sa vie, qu'il figure et dont il revêt la forme naturelle. De là l'origine du culte dont il était l'objet, eu l'honneur de l'affection bonne qu'il représentait.

Mais l'homme à la différence de l'animal, résume en lui toutes les affections, et c'est ainsi que de plus que l'animal qui ne fait que tendre à la forme humaine, et s'en approche plus ou moins, sans jamais l'atteindre entièrement, l'homme revêt cette forme humaine, la plus parfaite de toutes.

Toutes ces créations du monde naturel n'existent que comme des récipients de la vie émanée de Dieu, mais à des degrés infiniment variés suivant la nature ou la forme du vase récipient ; et, en somme, la différence entre l'homme et l'animal est, que celui-ci possède une âme naturelle et que celui-là a en addition, une âme spirituelle.

29. Les Très-Anciens lisaient ces vérités de la sagesse dans le livre de la nature qui leur servait de bible et qui remplissait pour eux le même usage que celui auquel est destinée notre Bible écrite ; mais nous autres modernes, malgré nos prodigieuses connaissances scientifiques, nous les ignorons généralement.

Les choses du monde naturel, n'étaient pour les Très-Anciens que des signes significatifs des choses du monde spirituel ; leur langage était, en conséquence, purement hiéroglyphique ou symbolique, et non pas encore phonétique comme il le devint plus tard, lorsqu'ils furent d'un génie plus externe, et qu'ils s'attachèrent plus aux signes qu'aux choses signifiées. Ils ne connaissaient d'au-

tre moyen de communiquer leurs pensées que par la mimique des yeux, le mouvement des muscles de la face, l'expression de celle-ci et les gestes. De là cette tradition des temps préhistoriques, rappelée par Hésiode et par Ovide que les premiers hommes étaient muets.

Mais les hommes en devenant plus externes, cessèrent graduellement de refléter l'image de Dieu en ce sens qu'ils cessèrent d'être les récipients du bien et du vrai influant de Dieu dans leurs mentals, et ils recherchèrent de préférence leurs moyens d'instruction dans la science, ainsi dans la vue des choses externes qui frappaient leur esprit par l'intermédiaire des sens physiques. En devenant ainsi sensuels, ils reflétèrent l'image du serpent qui figurait pour eux le sensuel, et qui était par suite aussi, l'emblême de la prudence dans les choses externes. Dès lors, ils voulurent se guider dans la recherche de la vérité par eux-mêmes, à l'aide seulement des sens physiques, ainsi par la science seule, à l'exclusion de la sagesse, au lieu de se borner à se servir de cette nouvelle méthode d'investigation pour confirmer les vérités spirituelles qu'ils savaient par révélation. En effet, l'esprit du bien unit la science à la sagesse, c'est-à-dire, le côté externe des choses aux vérités intérieures qui en forment l'âme et la vie ; mais l'esprit du mal cherche la science à l'exclusion de la sagesse, ou il subordonne celle-ci à celle-là. C'est avec raison, il est vrai, que l'analyse distingue dans la pensée, l'objectif du subjectif ; seulement l'analyse n'est que la moitié de l'œuvre à réaliser et la moitié morte, car c'est la synthèse qui lui donne la vie. D'ailleurs, la science mise en opposition avec la sagesse ne peut servir qu'à nier celle-ci, ou à nier graduellement toutes les vérités révélées, au lieu de servir, comme c'est son rôle, à les confirmer, à les consolider et à les développer dans des applications de plus en plus étendues.

30. Les Très-Anciens voulurent donc, pour parler le langage mythique de la Genèse, manger de l'arbre de la science du bien et du mal, et délaisser l'arbre de vie placé au milieu du jardin de la sagesse, dit paradis terrestre; or, la science n'est qu'un assemblage de vérités externes ,dites de fait, et elle ne forme que les limites extérieures de ce jardin paradisiaque. Néanmoins, ils déplacèrent l'arbre de la science pour le mettre à la place de l'arbre de vie, au milieu du jardin de leur sagesse nouvelle, dès lors déchue de son état d'innocence; en effet, l'innocence consiste à se laisser conduire par le Seigneur, et l'on sort de cet état d'innocence lorsqu'on veut se conduire soi-même.

31. On savait cependant, chez les Très-Anciens, ce que l'évangéliste Jean nous enseigne, (1) lorsqu'il nous dit que Dieu est l'Amour même parce qu'Il est la Vie même, et l'on savait aussi que les anges et les hommes ne sont que des récipients ou des organes de la vie de Dieu; mais ces vérités s'éloignèrent peu à peu du cœur, et restèrent à peine dans la pensée. On n'ignorait pas non plus qu'un homme qui se laissait entraîner à croire qu'il n'est pas un organe de la vie de Dieu, mais qu'il est lui-même la Vie, ne pouvait plus être détourné de la pensée qu'il était Dieu; et, même tout homme qui croit qu'il y a en lui, la moindre parcelle de vie, lui appartenant en propre, donne prise chez lui au mal, jusqu'à ce que les tentations et les combats qu'il doit soutenir pour chasser cette erreur enracinée en lui, aient fini par l'édifier sur sa valeur propre et par le rendre conscient que le bien et le vrai en lui, sont des substances spirituelles non créables, qui influent de Dieu, et qui ne peuvent émaner de l'homme. Celui-ci ne cesse en effet, de s'enorgueillir que lorsqu'il est bien

(1) V. 26; XI. 25; XIV. 6.

persuadé, qu'il est par lui-même impuissant et absolument nul. Alors seulement il devient un pauvre en esprit, et il est heureux, suivant l'enseignement du Seigneur dans son sermon sur la montagne.

On voit donc comment l'amour instinctif du bien périt peu à peu chez les Très-Anciens et fut transformé en amour de soi ; cependant ces hommes primitifs continuèrent à avoir des communications avec le monde spirituel ; mais en vertu de la loi *similia similibus*, ils en eurent seulement avec les esprits qui, de même qu'eux, étaient tombés dans l'amour exclusif des choses externes, et par suite étaient devenus méchants comme eux. La sagesse antique de la Très-Ancienne Eglise est, dès lors, transformée en idolâtrie et en magie ; ce fut un des signes des approches de la fin de ce premier monde.

On peut conclure de ce qui précède sur la sagesse des Très-Anciens que ces hommes primitifs possédèrent des facultés d'une puissance prodigieuse, qui se sont graduellement émoussées, et dont les traces dans les hommes actuels ne peuvent encore se retrouver qu'accidentellement dans l'irritation maladive de leurs nerfs, se manifestant dans les phénomènes merveilleux du magnétisme et de l'hypnotisme.

32. Ce qui est appelé la fin du monde arrive, lorsque l'équilibre entre le bien et le mal est rompu, parce que l'homme cesse d'être libre d'aller au bien. Jéhovah-Dieu exécuta donc à la fin de cette première église dans le monde spirituel, un premier jugement dernier qui est figuré dans la Genèse par un déluge d'eau, ce qui signifie un déluge de faux et de maux.

Ce déluge caractérise la mort spirituelle de la plupart de ceux qui restèrent attachés au culte de la Très-Ancienne Eglise, lorsque celle-ci était déjà consommée. Elle était consommée dès lors qu'elle était dénuée de tout bien et de tout vrai internes,

et par suite impuissante à maintenir comme par le passé, la communication entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme.

« Dans le ciel, écrit Swédenborg, (1) il y a extension de toutes les affections du bien et du vrai, et communication et conjonction là avec tous ceux qui sont dans des affections semblables ; et, dans l'enfer, il y a extension de toutes les affections du mal et du faux, et communication et conjonction là avec ceux qui sont dans des affections semblables. »

Lors donc que le mal l'emporte sur le bien dans les sociétés humaines, le monde spirituel se peuple de plus en plus d'esprits méchants, et l'équilibre entre le bien et le mal se trouvant rompu au profit du mal, l'homme dominé par ces influences mauvaises, cesse d'être libre d'aller au bien. De là, la nécessité d'un prompt jugement dernier.

Par ces mots de la Genèse : (2) « Il n'y aura plus de déluge pour perdre la terre, » il est signifié qu'on ne périra plus spirituellement par d'abominables persuasions, comme a péri la postérité de la Très-Ancienne Eglise qui a voulu se conduire elle-même, et s'est persuadée que la vie était en l'homme et non pas en Dieu ; qu'ainsi, l'homme était Dieu.

---

(1) Voir l'opuscule : *De ulimto Judicio, Londini* ; 1758. Traduction de M. Le Boys Des Guays ; au n° 9.
(2) Genèse ; chap. IX. 11.

CHAPITRE IV

L'ÉGLISE ANCIENNE ; SA LIGNE DE DÉMARCATION AVEC L'ÉGLISE PRÉCÉDENTE ET SA BIBLE

SOMMAIRE

33. Second et nouveau règne de Dieu parmi les hommes figuré par l'histoire de Noé et de ses fils. — Le lien social était l'amour du vrai pour le vrai. — 34. La Bible de l'Eglise Ancienne. — 35. Cette Bible transforme la connaissance des correspondances qui était chez les Très-Anciens, en une préoccupation de l'esprit, et ainsi en une science dite « science des correspondances. » — 36. Cette Bible de l'Eglise Ancienne précède la nôtre qui en contient des extraits. — 37. Les deux phases de l'Eglise Ancienne qualifiées d'âge d'argent et d'âge d'airain.

---

33. Les effets du premier jugement dernier, c'est-à-dire, du jugement dernier de l'Église Très-Ancienne, se firent sentir sur la terre, par un second et nouveau règne de Dieu parmi les hommes: l'établissement d'une église nouvelle mieux adaptée que la Très-Ancienne au génie nouveau des sociétés humaines ; cette église nouvelle qui est figurée par l'histoire de Noé et de ses fils.

Ce qu'il importe donc de connaître préalablement c'est la ligne de démarcation entre le premier et le second règne de Dieu parmi les hommes car la distinction entre ces deux règnes est bien marquée.

A la différence de l'animal qui conserve toujours l'instinct particulier à son espèce, et en qui se trouve toute formée la science particulière à cet instinct, l'homme avait perdu irrévocablement l'instinct du bien, parce que sa volonté était entièrement corrompue par suite de l'abus qu'il en avait

fait. Ce mal s'était aggravé chez ses descendants au point de devenir héréditaire ; il vint alors au monde non plus avec la science instinctive de la pratique de l'amour de son semblable, mais dans une ignorance complète de toutes choses, même de celles qni sont indispensables à son existence physique. Ne sachant plus rien, il devait tout apprendre, mais grâce à son entendement, il lui restait l'aptitude à tout apprendre.

L'entendement dut donc faire scission avec la volonté qui était corrompue, afin d'être indépendant de celle-ci, et par suite afin de devenir capable de la guider, de l'éclairer, de la ramener au bien, ainsi de faire renaître l'homme à nouveau. Par ce moyen la possibilité de régénérer l'âme humaine subsistait, et celle-ci pouvait encore opérer sa *conjonction* avec Dieu ; le lien social de l'Eglise Ancienne devenait donc l'amour du vrai pour le vrai (1).

---

(1) Cette distinction entre le premier et le second âge du monde est conforme aux conclusions que la science peut maintenant tirer de l'étude des crânes les plus anciens comparés à d'autres moins anciens. La forme particulière des plus anciens paraît être celle dite *dolicocéphale*. Dans cette dernière forme les organes instinctifs de la volonté contenus dans le cervelet avaient, chez ces hommes primitifs dits antédiluviens, un développement plus considérable que ceux de l'intelligence contenus dans le cerveau. Cette conformation extraordinaire pour notre humanité actuelle montre la prédominance des sentiments instinctifs sur l'intelligence ; elle persiste encore chez certaines peuplades sauvages déchues et tombées dans la bestialité. On la retrouve aussi chez quelques grands criminels. — Le culte des ancêtres se présente également, lorsqu'on l'étudie dans les religions de l'antiquité, comme un reste de cette Très-Ancienne Eglise. Ce culte continua à avoir des représentants, de même que l'église Israélite qui est représentée encore de nos jours, bien que religieusement parlant, elle soit considérée comme arrivée à sa fin depuis dix-huit siècles. Dans le culte des ancêtres, chaque famille gardait le dépôt des traditions de ses pères : ces traditions consistaient dans le souvenir qu'on avait conservé au foyer domestique des communications des ancêtres, avec le monde spirituel. Ce culte des ancêtres dont il est tant question dans l'histoire de Grèce et de Rome, a encore laissé des traces chez les peuples de l'Orient et notamment chez les Chinois. -- Voir à ce sujet le beau livre de

La conjonction avec Dieu n'est pas une conjonction mystique car elle est une conjonction avec le vrai émanant de Dieu : c'est donc une conjonction rationnelle.

Voici comment cette conjonction avec Dieu doit se réaliser, suivant ce que Swédenborg écrit au n° 11 de la *Vraie Religion chrétienne* : « La foi en Dieu entre dans l'homme par le chemin antérieur qui va de l'âme dans les supérieurs de l'entendement ; mais les connaissances sur Dieu entrent par le chemin postérieur, parce que l'entendement les puise par les sens du corps dans la Parole révélée ; et la rencontre des deux influx se fait au milieu de l'entendement ; et la foi naturelle qui n'est qu'une persuasion devient la foi spirituelle qui est la reconnaissance elle-même ; l'entendement humain est comme un bureau de change dans lequel se fait la commutation. » Ainsi, se combinent la sagesse et la science, l'influx de Dieu, et l'influx de la nature, pour réaliser dans l'homme, le mariage de la volonté et de l'entendement, du bien et du vrai, et ainsi opérer en lui cette seconde naissance dite régénération.

Chez les Très-Anciens, le bien influait directement dans la volonté et de là dans l'entendement sous forme de vrai ; mais à partir de la seconde Eglise dite Ancienne nous venons de voir que l'influx suit, durant le cours de la régénération de la volonté, la route inverse. Depuis lors la foi est pre-

---

M. Fustel de Coulanges: *la Cité Antique*. -- Nous croyons qu'à mesure que la science moderne percera les ténèbres de ces temps antéhistorisques, ou conclura à la prédominance de la race rouge durant l'âge de l'Eglise Très-Ancienne, de la race noire durant l'âge de l'Eglise Ancienne ; de la race jaune durant l'âge de l'Eglise d'Heber, et enfin à la prédominance de la race blanche durant l'âge qui embrasse les temps de l'Eglise Israélite et de l'église chrétienne. On peut trouver des arguments dans ce sens, en consultant le livre de M. Adhémar sur « *Les révolutions de la Mer* » ; *Paris 1860* ; et, le livre de M. de Saint-Yves : « *la mission des Juifs*. »

mière par le temps, parce que c'est elle qui pénètre préalablement sous forme de vérité dans l'entendement ; néanmoins, elle redevient dernière au point de vue de la fin, car aussitôt qu'elle a imprégné la volonté ou le cœur de l'homme, elle se transforme en bien spirituel, c'est-à-dire en charité ; alors, c'est l'entendement qui devient l'instrument de la volonté, ou la foi, l'instrument de la charité.

34. A la fin de la Très-Ancienne Eglise, l'amour exclusif des choses externes, manifesté par le désir de se condüire par soi-même et non plus par le dictamen interne, boucha complètement les voies par lesquelles cet influx divin pénétrait dans l'âme humaine. Pour rétablir la communication interrompue de la vérité, il fallait donc une nouvelle Révélation sous une forme plus externe, c'est-à-dire sous une forme mieux adaptée au génie nouveau des sociétés humaines. Voici comment, il nous est enseigné dans la Bible qu'elle se fit : il est dit dans la Genèse (1) que Chanoch ou Hénoch marcha avec Dieu, et la même chose est dite de Noé. *Marcher avec Dieu*, c'est enseigner et vivre selon la doctrine de la foi, suivre le droit chemin qui conduit à la vérité et à la justice.

Quelques hommes de la Très-Ancienne Eglise, personnifiés dans Hénoch, réunirent en corps de doctrine les traditions principales de leur Eglise pour l'usage de cette postérité nouvelle qui devait inaugurer l'Eglise de Noé, dite Eglise Ancienne.

C'est ce qui est appelé dans le langage symbolique de la Genèse « bâtir une ville » (2) Il est encore dit dans la Genèse. (3) « Et Hénoch ne fut plus parce que Dieu le prit. » Cela signifie que cette doctrine fut préservée pour l'usage de la postérité. Toute chose qui sert à transmettre un fait donné de

(1) Chap. V. 22. VI. 9 ;
(2) Chap. IV. 17.
(3) Chap. V. 22-24.

4



génération en génération est dite dans la Bible, ne laisser aucune trace de mort derrière elle. Telle est aussi la raison des faits concernant la mort de Moïse et d'Elie. On sait que le corps de Moïse qui représente la Parole historique, fut enterré par Jéhovah, (1) et aucun homme ne connut son tombeau; de même le corps d'Elie (2) qui représente la Parole prophétique. Il en est de même du corps du Seigneur qui ne put être trouvé au sépulcre (3) On sait aussi que dans la scène de la Transfiguration, on vit Moïse et Elie s'entretenant avec le Seigneur.

La deuxième Eglise dite Ancienne, ou l'Eglise de Noé, se trouve ainsi, par l'intermédiaire de Hénoch, en possession d'une Révélation plus externe, car elle revêt la forme du Livre, et elle devient la première Bible écrite; celle-ci précède la nôtre, et la nôtre en contient des extraits.

35. La Bible primitive des hommes de l'âge d'or ou de la Très-Ancienne Eglise, était lue couramment par eux sur les choses de la nature, qui servaient de signes hiéroglyphiques des vérités spirituelles qu'elles représentaient, et elle consistait dans la connaissance des correspondances des choses du monde naturel avec les choses du monde spirituel; mais cette Bible de la nature cessant d'être lisible, fut perdue avec la connaissance des correspondances, pour les hommes de l'âge d'argent ou de l'Eglise Ancienne; elle ne fut même pas pour eux *une connaissance*, car elle devint une préoccupation de l'esprit, en un mot, une science, *la science des correspondances*.

Cette science nouvelle crée une conscience chez les hommes de l'église de Noé, et elle remplace l'antique *perception* qui révélait à leurs prédécesseurs, les vérités spirituelles. Ils eurent ainsi *la*

---

(1) Deut. chap. XXXIV, 5-7.
(2) II Rois II. 11-17.
(3) Jean XX. 5-7.

foi, chose nouvelle et inconnue jusqu'alors ; elle enveloppait la charité qui, antérieurement, suffisait à tout. En d'autres termes, le bien suffisait de lui-même aux Très-Anciens, parce que le vrai en découlait de source, sans avoir été jusqu'alors l'objet d'une préoccupation de l'esprit.

Cette connaissance des correspondances ainsi transformée en science, fut non-seulement connue (1) nous dit Swédenborg, mais cultivée dans un grand nombre de royaumes ; elle était la principale science des anciens, mais elle est perdue depuis les commencements des temps historiques. Elle était bien connue en Asie, dans la terre de Canaan, dans l'Egypte, l'Assyrie, la Chaldée, la Syrie, l'Arabie, à Tyr, à Sidon ; des côtes maritimes, elle fut transportée en Grèce ; mais là elle fut changée en récits fabuleux, ainsi qu'on peut le voir, par les récits les plus anciens de cette contrée.

36. La Bible à l'usage de l'Eglise Ancienne contenait une partie historique connue sous le nom de « Guerres de Jéhovah, » et une partie prophétique appelée « le livre de Jaschar, » ou « du Juste. » Ces livres sont cités dans notre Bible actuelle (2) qui contient aussi des extraits de cette Bible ancienne, notamment les onze premiers chapitres de la Genèse jusqu'à l'histoire de Noé. Swédenborg affirme (3) que cette parole écrite, mais antérieure à la nôtre, est encore conservée dans la Grande Tartarie, où les étrangers, dit-il, n'ont point accès, sauf les Chinois.

37. A cette Eglise Ancienne qualifiée par les poëtes d'âge d'argent, succéda une seconde Eglise, ou plutôt une seconde phase de cette Eglise Ancienne, qualifiée d'âge d'airain. Ce nom lui fut donné à cause

---

(1) Vraie Religion chrétienne nos 201, 202, 275.
(2) Nombres, XXI. 14,15, 27-30 ; II Samuel I,17,18 ; Josué X. 12, 13.
(3) Vraie Religion chrétienne ; no 279.

de la nature plus externe encore du culte, le génie humain continuant à devenir plus externe également ; de spirituels, les hommes étaient devenus naturels et leur lien social devenait aussi l'amour des effets externes du bien et du vrai. L'airain, de même que le cuivre et le bronze, figure le bien naturel, et aussi le bien rationnel qui est le bien du vrai naturel.

Dans sa première phase, l'Eglise Ancienne avait été changée en idolâtries diverses, suivant les diverses nations et même en sciences magiques ; dans la seconde phase de cette Église Ancienne, on réagit contre cette tendance, en fondant le culte des sacrifices, qui fut institué par Héber ; il paraît correspondre à l'âge héroïque.

CHAPITRE V

L'ÉGLISE ISRAÉLITE.

SOMMAIRE

38. Les Israélites n'ont plus d'autre lien social que l'amour du bien-être matériel. Leur espoir d'un royaume temporel pour dominer sur toute la terre est illusoire, et ne repose en réalité que sur la mission confiée à ce peuple de conserver et de transférer aux autres nations le dépôt intact de l'Ancien Testament. — 39. Mysticisme de l'Église Israélite et sa fin.

---

38. L'Église suivante, qui succéda à l'Église d'Héber prit son point de départ dans l'histoire d'Abraham, et elle fut appelée l'Église Israélite. Ici, l'âge de fer commença, car les Juifs n'avaient pas d'autre lien social que l'amour du bien-être matériel. Toute leur religion, bien que destinée à servir de fondement à l'Église chrétienne, ne reposait que sur l'espoir d'un royaume temporel par lequel ils espéraient dominer sur toute la terre.

C'est ce désir du peuple Juif qui perce encore dans son aptitude particulière à s'enrichir dans les spéculations financières, qui le rendit propre à remplir sa mission à l'égard de l'Église chrétienne, et qui lui fit conserver intact, le dépôt de la Parole de Dieu, c'est-à-dire de l'Ancien Testament; ce dépôt fut envisagé par les Juifs comme un instrument de domination à venir sur toutes les nations de la terre, et comme un trésor qu'il était de leur intérêt de garder avec la sollicitude et la tenacité de l'avare. Ce dépôt était destiné par le Seigneur à être un instrument de régénération de l'âme humaine.

L'Alliance faite par Jéhovah avec Abraham com-

prise dans sa lettre, ainsi judaïquement, peut être considérée comme fallacieuse, car ses effets ont été pour ses descendants, une véritable déception. Il paraît, en effet, impossible de concilier cette promesse avec la dispersion des Juifs qui attendent toujours leur Messie; mais cette conciliation est, au contraire, possible, pour tous ceux qui voient l'esprit à travers la lettre. On s'aperçoit alors, qu'en réalité ce sont les enfants d'Israël qui ont manqué à leurs promesses; car si la promesse faite à Abraham est une alliance, le Décalogue est également une alliance entre Dieu et l'homme, la plus sérieuse certainement. Or, les Israélites n'ont point rempli la condition de l'alliance faite avec Dieu, parce qu'ils rendirent la loi de Dieu, de nul effet, par leurs traditions. Ils ont substitué la tradition aveugle à cette loi des commandements; le Seigneur Lui-même l'affirme dans le Chapitre XV, 6, de Mathieu.

De plus, il faut observer, qu'en réalité, la promesse de la terre de Canaan, signifiait et représentait d'après la science des correspondances, la promesse du Royaume céleste.

Abraham, bien que le premier personnage réel, historiquement parlant, cité dans la Bible, n'en est pas moins un personnage représentatif. Il est le père des croyants, car dans le sens le plus élevé, Abraham représente le Seigneur.

Ainsi, l'état de régénération qui est la conquête du royaume céleste, vers laquelle le Seigneur nous mène, a été représenté par la conquête de la terre de Canaan, et les combats ainsi que les conditions à remplir, pour acquérir cette terre de Canaan, qui figure le royaume céleste, ont été représentés par les épreuves variées des Israélites dans le désert.

39. Tous les cultes étaient représentatifs depuis l'Église Ancienne, et dans l'Église Juive, le culte était devenu de plus, aveugle et mystique; en effet, on ignorait le sens significatif de ces correspondan-

ces devenues simplement représentatives dans le sens mystique, et elles étaient appliquées aveuglément dans les rites et les cérémonies.

L'Église Israélite, de même que l'Église d'Héber, ne fut, en réalité, qu'une continuation du côté externe du culte de l'Église Ancienne, car elle était représentative de même que celle-ci; ce fut la fin de la période des Églises anciennes.

La consommation de l'Église Ancienne, proprement dite, est décrite dans la Bible par l'extirpation des nations de la terre de Canaan, et aussi par plusieurs extirpations et destructions dans les Prophètes.

La décadence de l'Église Israélite est décrite tant dans les parties historiques de la Parole que dans ses parties prophétiques; dans les parties historiques par les actions déréglées des rois Israélites; dans les parties prophétiques, il s'agit de la consommation et de la déviation de cette Église et surtout du nouvel Avénement du Seigneur ou de Jéhovah qui devait s'incarner dans le Christ.

La consommation de l'Église Israélite est prédite mais non décrite dans la Bible. Ce fut la destruction de Jérusalem et la dispersion sur toute la terre de la nation Juive.

CHAPITRE VI

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, LE JUGEMENT DERNIER DES ÉGLISES PRÉCÉDENTES, LA THÉORIE DES DEGRÉS, LA BIBLE ET LES MIRACLES.

SOMMAIRE

40. L'unité de Dieu dans la Trinité. — 41. Le Jugement dernier des Églises Anciennes, exécuté par le Seigneur durant sa vie dans le monde. — 42. Premiers fondements de l'Église chrétienne. — 43. La théorie des degrés repose sur les notions de fin, de cause et d'effet. — 44. Applications de la théorie des degrés. — 45. Le domaine de la liberté spirituelle de l'homme embrasse trois plans ou trois régions du mental: le céleste, le spirituel et le naturel. — 46. Il y a un quatrième plan, dit sensuel, mais il ne compte plus lorsqu'il s'agit de liberté spirituelle. — 47. Les degrés discrets ou de hauteur, dits discontinus et les degrés de largeur dits continus. — 48. Les demeures dans le Ciel, et la division du Ciel en deux Royaumes ou en trois Cieux. — 49. La théorie des degrés sert encore à préciser la distance qui sépare l'homme de l'animal, et aussi à montrer la progression de l'homme dans la voie de sa régénération, ce qui l'élève bien au-dessus de l'animal. — 50. Les différents sens de la Parole révélée. — 51. Règle pour distinguer les livres de la Parole révélée des livres écrits par les hommes. Indication des livres reconnus comme inspirés de Dieu. — 52. Les deux sacrements : la sainte Cène et le Baptême. — 53. Les altérations de la vérité lorsqu'elle descend de Dieu, sa source unique, pour s'adapter aux différents génies des sociétés. Les quatre styles de l'Ancien Testament. — 54. L'anthropomorphisme. — 55. Le mariage et les symboles auxquels il donne lieu. — 56. Les vérités apparentes et les vérités réelles, ou la Parole faite chair, et ses élévations au-dessus du sens de la lettre. — 57. A dater de la fondation de l'Eglise chrétienne, l'humanité remonte le cycle des âges, et rejette graduellement les traditions mortes pour leur substituer l'esprit nouveau. — 58. Les miracles chez les Juifs distingués des miracles chez les chrétiens. — 59 Les miracles violentent le libre arbitre de l'homme et ne produisent qu'une foi naturelle, bientôt dissipée ; les miracles magiques.

---

40. L'humanité a parcouru les étapes de sa décadence jusque dans l'âge de fer mêlé à l'argile,

suivant ce que Daniel nous dit de la statue que Nabuchadnézar vit en songe.

Le fer figure le vrai externe séparé du bien de ses applications : c'est la foi séparée de la charité. L'argile figure le faux qui n'a de consistance ni avec le vrai ni avec le bien.

C'est lorsque l'humanité est arrivée à cet état de décadence spirituelle, que Jéhovah s'incarne comme fils de Marie, et que par suite, il naît dans le mal héréditaire de l'âge de fer mêlé à l'argile.

Le Seigneur doit donc combattre ce mal héréditaire provenant de Marie, en triompher, ainsi dépouiller progressivement l'humain provenant d'une mère pour revêtir l'humain provenant du Père ou de Jéhovah, l'âme du Christ.

Le fils est donc le Christ, et le Christ est aussi le corps ou l'Humain de Jéhovah. Le Saint-Esprit est le Procédant de l'Union du Père et du Fils, c'est-à-dire, de l'âme et du corps.

Voilà pourquoi Jésus a pu dire : « le Père est plus grand que moi, » ce qui signifie que l'âme est plus grande que le corps. De plus, Jésus a encore dit : « Moi et le Père, nous sommes un (1). »

L'homme lui-même est composé d'une âme et d'un corps ; l'opération qui procède de leur union, c'est-à-dire, de l'union de l'homme interne qui est l'âme, avec l'homme externe qui est le corps, se manifeste dans les œuvres, de même que l'opération qui procède de l'union de l'Humain du Seigneur avec Jéhovah, est leur Procédant, c'est-à-dire, le Saint-Esprit. L'homme est ainsi l'image de la Trinité divine.

D'ailleurs, c'était la coutume dans les temps primitifs de personnifier les propriétés de l'âme humaine comme si elles étaient des personnes distinctes. Par exemple, il est écrit (2) que « les dieux

---

(1) Jean XIV, 28 ; X. 30.
(2) Genèse. I. 26.

(Elohim) dirent : Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance, » pour signifier que les attributs divins se combinaient tous dans la création de l'homme. Celui-ci est l'image de Dieu parce qu'il est le vase récipient du bien et du vrai divins, et il devient la ressemblance de Dieu lorsqu'il s'élève au degré céleste de l'amour du bien pour le bien.

On lit aussi dans les Psaumes CIII et CIV : « Bénis, ô mon âme, Jéhovah ». David s'adresse donc à son homme interne, comme à une personne distincte. Or, l'homme interne qui est l'âme, est effectivement, en parfaite forme humaine.

Les trois propriétés essentielles du Seigneur, sont donc appelées Père, Fils et Saint-Esprit, dans le langage imagé des Orientaux.

Jamais aucun juif, d'ailleurs, ne se serait converti, et n'aurait cru au Christ, s'il s'était de suite et ouvertement dévoilé aux hommes comme Jéhovah incarné, tandis que sous le nom de Fils de Dieu, il prépara les voies aux disciples de l'Eglise de l'avenir, pour être reconnu comme Dieu unique. Il se dit, en effet, fils de Dieu, bien que les anciens prophètes et les philosophes l'aient annoncé comme devant être Dieu même.

Mais lorsque l'église Ancienne tomba en décadence et devint le culte des sacrifices personnifié dans Héber, cette attente générale en déviant de sa pureté originaire, avait fini par introduire l'usage pour le père de famille de sacrifier un enfant. Comme on croyait que le fils de Dieu, lorsqu'il viendrait dans le monde, s'offrirait lui-même en holocauste, on en concluait qu'en sacrifiant son propre enfant, on faisait expiation de ses péchés et qu'on se rendait Dieu propice.

C'est ainsi qu'Abraham (1) prend les injonctions

(1) Genèse, XXII. 2.

de sa conscience d'idolâtre pour un commandement réel que Dieu lui donne, suivant le sens littéral du texte, d'offrir son fils Isaac en sacrifice : il est souvent écrit dans la Bible que Dieu parle, lorsqu'il s'agit, en réalité, d'une chose de conscience ou de foi. (1)

41. Durant sa vie terrestre, le Seigneur exécuta dans le monde spirituel, un second jugement dernier, sur tous les hommes venus de l'Eglise Ancienne et de l'Eglise Israélite, et en même temps sur tous ceux qui étaient restés de la première église dite Très-Ancienne. Quelques-uns n'avaient pas été compris dans le premier jugement dernier, et voici pourquoi : lorsque le Seigneur permet aux méchants de se faire dans le monde spirituel, des cieux ou des habitations factices, dans lesquels ils restent jusqu'au jour du jugement dernier, c'est parce qu'ils sont en consociation avec des esprits bons mais simples, qu'ils ont entraînés avec eux et qu'ils ont trompés. Ce n'est donc que lorsque les temps sont venus, suivant la parabole du bon grain et de l'ivraie, qu'ils peuvent être séparés et leurs consociés méchants précipités en enfer.

Le second jugement dernier arriva à la suite de la destruction du bien intellectuel dans l'entendement humain ; nous avons vu que le premier jugement dernier arriva à la suite de la destruction du bien de la volonté.

Ce second jugement dernier est annoncé suivant le sens littéral de la parole par le Seigneur dans Jean en ces termes : (2) « Maintenant il y a jugement de ce monde ; maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors. » Il est écrit également dans Luc (3) « Jésus dit : j'ai vu Satan comme un éclair tomber du ciel. »

---

(1) Voir Arcanes Célestes, nos 371, 2818.
(2) Jean, XII. 31.
(3) Luc, X. 18.

42. Après ce second jugement dernier, le Seigneur pose les premiers fondements de l'Eglise chrétienne. Le but de Jéhovah en descendant dans le monde avant la destruction de l'Eglise Israélite, destruction qui se consomme par la dispersion des Juifs, fut d'opérer la Rédemption et au moyen de celle-ci, rétablir la communication entre le ciel et la terre, pour que la régénération, et par suite le salut de l'homme continuassent à être possibles.

Les hommes étaient devenus entièrement sensuels, et, en conséquence, ils étaient d'un génie beaucoup plus externe que dans l'Eglise Ancienne; c'est pourquoi, Jéhovah-Dieu dut employer des moyens plus externes également, pour que ses enseignements puissent les pénétrer, et servir à leur régénération.

43. Mais comment apprécier, ou comment mesurer d'une manière nette et précise, ces gradations diverses du génie humain indiquées par les quatre âges ou par les quatre églises se succédant l'une à l'autre, ces abaissements successifs de l'humanité vers l'amour des externes, et en même temps ses relèvements futurs vers la régénération qui doit être opérée au moyen de la Rédemption ? Swédenborg nous initie dans ce but à la connaissance des degrés. Rien n'est plus simple que sa théorie des degrés, lorsqu'on la rattache aux notions de fin de cause et d'effet, qui en forment le caractère essentiel ; seulement ces trois éléments de la loi de l'unité d'ensemble de toute œuvre divine ou humaine, nous présentent nécessairement les applications les plus variées, et souvent les plus compliquées dans les détails.

44. Ils nous dévoilent le secret de la philosophie de l'histoire dans ses enchaînements au passé, au présent et à l'avenir de l'humanité. Ils nous révélent aussi sous une forme rationnelle et par suite vraisemblable, la raison

d'être de la croyance à l'existence dans le monde spirituel de trois Cieux, de trois enfers opposés, et encore la raison d'être de la croyance à l'existence de trois sens de la Parole révélée, correspondants à ces trois Cieux, et cachés sous l'écorce de la lettre de l'Ecriture sainte.

La connaissance des domaines divers ou des différents plans sur lesquels la liberté de l'homme peut trouver indéfiniment des champs d'activité, est une application importante de la théorie des degrés. Nous savons ainsi qu'à la fin de l'Eglise Israélite, l'humanité ne pouvait tomber plus bas, car après avoir exploré toutes les régions du domaine de la liberté spirituelle de l'homme, elle était descendue jusque dans le plan exclusivement sensuel et corporel, qui ne forme que le plan de la liberté matérielle.

45. Le domaine de la liberté spirituelle de l'homme peut en effet, être embrassé d'une seule vue d'ensemble lorsqu'on le groupe en trois plans : le céleste, le spirituel et le naturel. Ce sont là trois régions du mental, que l'homme peut tour à tour, indéfiniment explorer, en vertu de sa liberté spirituelle ; ces trois plans doivent être envisagés comme parallèles. Ils figurent précisément les trois grandes phases de la décadence des âges signifiées par l'or, l'argent et l'airain ; n'oublions pas que ces trois plans se tiennent entre eux dans les mêmes rapports que les notions de fin de cause et d'effet.

Les Très-Anciens s'étaient élevés jusqu'au plan céleste de l'amour des fins, qui est l'amour du bien pour le bien ; les Anciens s'étaient tenus sur le plan spirituel du monde des causes, qui est l'amour du vrai pour le vrai ; ensuite ils sont descendus sur le plan naturel des effets, qui est l'amour des effets externes du bien et du vrai.

46, Enfin l'âge de fer figure un quatrième plan, inférieur encore aux trois précédents, et qui peut être appelé sensuel, mais qui ne compte pas en

dehors de ce monde terrestre, et lorsqu'il s'agit de régénération ou de liberté spirituelle ; c'est, en effet, le plan de la nature matérielle ; celle-ci est comme l'enveloppe dernière des trois autres, ou leur parallélisme le plus extérieur. Ce quatrième plan reçoit par l'influx spirituel qui descend successivement des trois autres plans, l'âme et la vie dont la matière inerte devient le corps, c'est-à-dire l'enveloppe la plus externe de la substance spirituelle.

Le sensuel est le dernier degré de la vie de l'homme adhérant et inhérant à son corporel. L'homme sensuel est celui qui juge et conclut d'après les sens du corps, et qui ne croit que ce qu'il peut voir de ses yeux et toucher de ses mains. Un tel homme pense extérieurement et non intérieurement en soi ; ses intérieurs sont entièrement fermés.

Les hommes sensuels raisonnent avec hardiesse et adroitement, parce que leur pensée est si près de leur parole qu'elle se confond presque avec elle, et parce qu'ils fondent toute leur intelligence sur cette parole qu'ils tirent de leur mémoire ; mais ils raisonnent d'après les illusions des sens qui séduisent le vulgaire. Ils peuvent même passer pour de grands génies dans des époques où il y a encore peu de sagesse dans le monde ; en réalité, si la pensée n'est pas élevée au-dessus des choses sensuelles, l'homme n'a que peu de sagesse ; mais quand l'homme élève sa pensée au-dessus du sensuel, il entre dans une lumière plus claire et enfin dans la lumière spirituelle.

47. Le lien social des Très-Anciens étant l'amour du bien, leur génie était de voir les choses plus particulièrement au point de vue des fins qu'au point de vue plus externe des causes ou des effets ; cependant, comme ils étaient naturels-célestes, ils ne voyaient ou ne prenaient en considération que les fins dernières de leur degré céleste, qui sont

plus externes que les fins premières ou secondes. Il y a, en effet, sur ce plan qui correspond au ciel céleste, dit troisième ciel, et aussi sur chacun des autres, des développements en superficie du plus au moins dans le sens des internes aux externes.

En d'autres termes, tous ces plans sont entre eux comme des degrés de hauteur ou de profondeur, dits degrés *discrets* ou *discontinus* ; mais à l'égard de chacun d'eux considéré comme un monde à part, il y a des degrés du plus au moins, c'est-à-dire, des développements en superficie qui sont indéfinis, et qu'on qualifie de degrés de *largeur*, ou de degrés *continus*. Ceux-ci sont caractérisés dans le plan céleste, par les fins premières, secondes et dernières ; dans le plan spirituel, par les causes premières, secondes et dernières ; enfin dans le plan naturel, par les effets premiers, seconds et derniers.

Ces effets premiers sont des fins relativement aux effets derniers, de même que dans le plan spirituel, les causes premières sont des fins relativement aux causes dernières, et de même que dans le plan céleste, les fins dernières sont des effets relativement aux fins premières.

48. Ces trois plans dans leur ensemble, donnent une idée générale des demeures que le Seigneur dit qu'il nous a préparées dans le Ciel, et en même temps du troisième Ciel dont parle l'apôtre Paul ;(1) ils se présentent comme trois principales régions : le monde des fins, le monde des causes et le monde des effets. Cependant, il ne faut pas en conclure qu'il y ait trois Royaumes dans le Ciel.

Le Ciel a été distingué en deux Royaumes, (2) le Céleste et le Spirituel, bien qu'il y ait trois Cieux, consistant chacun en sociétés innombrables. Mais le Ciel naturel se subdivise en spirituel-naturel et

(1) Jean XIV 2. — II Corinthiens, XII. 2
(2) Voir le Ciel et l'Enfer, nos 20 à 28, et 29 à 40.

en céleste-naturel ; ainsi il appartient en partie au Royaume spirituel, et en partie au Royaume Céleste.

Au-dessous du Royaume spirituel se trouve le Monde des esprits qui est intermédiaire entre le Ciel et l'enfer, et où les nouveaux arrivants se préparent pour habiter définitivement, soit avec les bons dans l'un des deux Royaumes, céleste ou spirituel, soit avec les méchants dans les deux enfers opposés, également peuplés de sociétés innombrables, et distingués en ceux qui sont dans l'amour du mal pour le mal, et en ceux qui sont dans l'amour du faux pour le faux : les habitants de ce premier enfer, sont qualifiés *Diables* ou mauvais génies, et les habitants du second, *Satans* ou mauvais esprits. Ce second enfer est moins mauvais que le premier enfer dit diabolique et le précède.

En ce qui concerne ceux qui sont dans le mal, Swédenborg dit : « Il y a aussi un total renversement d'état dans le naturel, quand il n'y a rien que les faux qui s'en sont emparés ; cela arrive rarement chez l'homme, tant qu'il vit dans le monde, mais il en est ainsi dans l'autre vie pour tous ceux qui sont jetés dans l'enfer ; si cela arrive rarement à l'homme tant qu'il vit dans le monde, c'est parce qu'alors il est continuellement tenu dans un état où il peut être réformé, pourvu qu'il renonce librement aux maux ; mais après la mort, sa vie le suit, et il demeure dans l'état qu'il s'est acquis pendant tout le cours de sa vie dans le monde ; alors celui qui est dans le mal ne peut plus être réformé ; et afin qu'il n'ait point de communication avec quelque société du Ciel, tout bien et tout vrai lui sont enlevés, d'où il résulte qu'il reste dans le mal et dans le faux qui s'accroissent selon la faculté qu'il s'est acquise dans le monde de les recevoir, mais néanmoins il ne lui est pas permis d'aller au-delà des limites acquises ; c'est ce renversement d'état qui est entendu ici ; ce renver-

sement est tel, qu'il ne peut plus être corrigé quant aux intérieurs, mais il l'est seulement quant aux extérieurs, savoir, par les craintes des peines ; lorsqu'il les a subies souvent, il s'abstient enfin du mal, non librement, mais forcément, la cupidité de faire le mal restant toujours ; cette cupidité est réfrénée, comme il a été dit, par les craintes qui sont les moyens externes de correction, et qui contraignent : c'est là l'état des méchants dans l'autre vie. » (1)

Si la vie particulière de chaque homme dans ce monde, le suit dans l'autre monde, il ne peut en être de même des enfants morts en bas âge ; ceux-ci n'ont pas vécu dans ce monde assez longtemps pour s'acquérir une vie et une individualité propres qui les suivent dans le monde spirituel : c'est pourquoi Swédenborg dit que les enfants aussitôt arrivés dans le monde spirituel y sont instruits par des anges, et ils arrivent à l'état adulte, en proportion qu'ils font des progrès en intelligence et en sagesse ; alors le Seigneur pourvoit à des mariages entre eux. (2) Ils sont aussi quelquefois abandonnés pour un temps à leurs maux héréditaires, mais seulement pour qu'ils en aient conscience, et puissent bien se connaître eux-mêmes intérieurement (3). Ainsi tous les enfants sans exception sont sauvés, et font partie des sociétés angéliques, qu'ils aient été baptisés ou non dans le monde terrestre, qu'ils soient nés n'importe dans quelle religion.

Comme chacun des trois Cieux correspond à un génie différent de l'homme et à un génie différent des sociétés humaines, il faut en conclure que chacun d'eux correspond à un langage différent et à un état social différent. Dans le Ciel intime ou

(1) Arcanes célestes, n° 6977.
(2) Voir l'amour Conjugal, n° 444 ; et les Arcanes célestes, n° 2307.
(3) Voir le Ciel et l'Enfer ; n° 342.

supérieur qui est figuré par le plan le plus élevé des trois, on voit toutes choses au point de vue du Seigneur, dans le second on voit toutes choses au point de vue de l'Église, et dans le troisième, on voit toutes choses au point de vue individuel, ou de l'homme considéré comme Eglise.

49. La théorie des degrés peut encore servir à préciser la distance qui sépare l'homme de l'animal. Les animaux ne peuvent, en effet, s'élever aux degrés supérieurs, et ils restent nécessairement dans le degré naturel ; ils ont, au lieu de la pensée, une vue interne qui influe du monde spirituel et fait un avec leur vue externe par correspondance. (1) Chaque espèce est une forme de quelque amour naturel, et reçoit la lumière et la chaleur spirituelles, médiatement par le Ciel et l'Enfer, les bêtes douces par le Ciel, et les bêtes mauvaises par l'Enfer. N'oublions pas que ce troisième plan, dit monde des effets, ou monde naturel, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus, a plusieurs degrés de largeur ou continus, suivant qu'on l'envisage au point de vue de ses fins, de ses causes ou de ses effets ; en d'autres termes, suivant qu'on l'envisage au point de vue des rationnels, des naturels ou scientifiques, et des corporels ou des externes sensuels.

Les animaux les plus parfaits, écrit Swédenborg (2) sont des récipients de la vie des trois degrés de largeur du monde naturel ou du monde des effets ; ceux qui sont moins parfaits, des récipients de la vie de deux degrés de ce monde, et les imparfaits des récipients de la vie d'un seul degré ; mais l'homme seul est un récipient de la vie des trois degrés, non-seulement du monde naturel, mais aussi des degrés du monde spirituel ; de là vient que l'homme peut seul être élevé au-dessus de la

---

(1) La sagesse Angélique sur la Divine Providence ; nº 74.
(2) La sagesse Angélique sur le Divin Amour, nº 66.

nature, et qu'il est immortel, différant en cela de tout animal. Il ajoute (1) que l'homme naît dans le dernier degré du monde naturel ; il est ensuite élevé par les sciences dans le second degré, et selon que par les sciences, il perfectionne son entendement, il est élevé dans le troisième degré, et alors il devient rationnel. C'est ainsi qu'il se prépare à s'élever plus tard jusqu'aux degrés spirituels, dits de hauteur, et il peut y arriver en s'inspirant de la sagesse divine enseignée dans la Bible, et en l'appliquant à sa vie.

50. Nous avons vu, en effet, que chacun des plans ou des degrés de hauteur de cette sagesse divine, le naturel, le spirituel et le céleste, correspondent à trois sens différents de la Parole révélée, qui se présentent comme des enveloppes de plus en plus intérieures de la pensée humaine. Nous avons vu aussi qu'il y avait un quatrième plan, et, par suite, qu'il y a encore, un quatrième sens, le plus externe de tous : c'est le sens littéral ; le troisième sens en remontant est le sens naturel ; le deuxième, le sens spirituel, et le premier ou plus intime le sens céleste. C'est sur ces trois sens de la Parole que repose la science des correspondances ; il s'agit ici, on le voit, de symbolique, mais une symbolique qui se base sur des faits précis, n'est nullement imaginaire.

La Parole révélée est donc l'expression des sens différents et correspondants du vrai divin dans chacun de ces plans différents de la vie de l'âme, et l'homme peut se fixer à volonté sur l'un de ces sens correspondants, suivant l'usage qu'il fait de son libre arbitre. (2)

51. Il en résulte cette conséquence très impor-

(1) *Sapientia Angelica de Divino Amore, Amstelodami 1763*. Voir la traduction de M. Le Boys-Des-Guays, n° 67.

(2) Voir la Vraie Religion Chrétienne ; n° 282 à 331 pour l'explication des trois sens correspondants des Préceptes du Décalogue.

tante que les livres de la *Parole révélée*, sont seulement ceux qui ont été écrits dans ces trois sens; les autres livres de la Bible qui ne renferment point à la fois ces trois sens, ne sont pas inspirés de Dieu, mais sont l'œuvre des hommes.

C'est en vertu de l'application de cette règle que Swédenborg (1) reconnaît comme livres inspirés de Dieu, dans l'Ancien Testament : les cinq livres de Moïse ; Josué, les Juges, les deux livres de Samuel, les deux livres des Rois, les Psaumes de David, Esaïe, Jérémie, les Lamentations, Ezéchiel, Daniel, et les douze petits prophètes. Dans le Nouveau Testament, les quatre Évangiles et l'Apocalypse.

Cependant il enseigne que les autres livres de la Bible, qu'il cite souvent à l'appui de ses doctrines, sont conformes à la vérité, et qu'ils peuvent être utiles à l'Église. Il considère les épîtres de Paul et des autres apôtres, comme des ouvrages purement dogmatiques ; ils ont, nous dit-il, été écrits dans ce style simplement humain, parce que l'Église chrétienne primitive devait commencer par leur entremise, et que le style allégorique de la Parole révélée, n'aurait pas convenu pour des doctrines qui devaient être présentées dans un langage simple et clair, à la portée de tous les lecteurs. Les écrits des apôtres, nous dit Swédenborg, (2) sont de très bons livres pour l'Eglise, en tant qu'ils insistent sur la doctrine de la charité et de la foi qui en dérive, aussi fermement que l'a fait le Seigneur lui-même dans les évangiles et dans l'Apocalypse.

Ainsi la Parole révélée diffère de tout langage humain, parce que s'adressant à la fois aux anges des trois cieux, en même temps qu'aux hommes, aux sages en même temps qu'aux simples, chacun

---

(1) Voir Arcanes Célestes ; nº 10, 325.

(2) Voir la lettre de Swédenborg au Dr Beyer, le 15 Avril 1766 ; elle est reproduite dans la *Revue de la Nouvelle Jérusalem*, tome III p. 88.

y trouve une alimentation spirituelle, appropriée à l'état de son âme.

52. Nous disons une alimentation spirituelle, parce que la vérité qui émane de Dieu, sa source unique, est réellement une nourriture de l'âme, nourriture qui demande pour être appropriée par l'homme intérieur, son vase récipient, un certain travail de digestion, de même que la nourriture matérielle, pour être appropriée par le corps physique. On sait d'ailleurs, que l'Eglise fait le corps du Christ, (1) et que l'homme en qui est l'Eglise est dans quelque membre de ce corps. Mais qu'est-ce que le corps du Christ sinon le Divin Bien et le Divin Vrai. Cela est entendu par ces paroles de Jean.(2) « Celui qui mange ma chair et boit mon sang en Moi demeure et Moi en lui. » C'est en raison de ce fait que le sacrement de la Sainte Cène, représente par le pain, l'appropriation de la chair du Christ qui est le *Bien* ; et par le vin, l'appropriation du sang du Christ, qui est le *Vrai*. Cette conjonction avec Dieu, n'est donc pas une conjonction mystique, car elle est une conjonction avec le bien et le vrai dont Il est la source unique.

On voit donc que les choses spirituelles, mais finies, avec lesquelles Dieu a créé l'âme de l'homme, composée de deux facultés essentielles, la volonté et l'entendement, forment le vase réceptacle destiné à recevoir et à approprier la chair et le sang du Seigneur, c'est-à-dire, le bien et le vrai, afin de les utiliser, pour développer son corps spirituel, ou cette âme, ainsi son individualité propre. Le corps spirituel ou l'âme, croît en beauté et en bonté, en proportion qu'il puise plus abondamment sa vie ou sa nourriture à sa source Divine le Bien et le Vrai. Chacun imprime à ce bien et à ce vrai divins, un caractère distinctif, suivant l'usage

(1) Éphés. I. 23. I Cor. XII. 27. Rom. XII. 4. 5.
(2) Jean VI. 56.

qu'il fait de son libre arbitre. De là l'individualité de chacun, aussi distincte et aussi variée qu'il y a d'individus. Swédenborg (1) nous dit à ce propos, que l'homme est comme un objet qui bigarre en soi les rayons de lumière, et que si cet objet présente des couleurs désagréables, ce n'est pas la lumière qui en est la cause, car ces mêmes rayons de lumière peuvent être aussi bigarrés en couleurs agréables.

En ce qui concerne le Baptême, ce sacrement doit nous préparer à cette appropriation de la vérité comme nourriture spirituelle ; il doit donc toujours précéder le sacrement de la Sainte Cène parce que l'homme ne peut s'approprier le bien et le vrai, qu'après leur avoir fait place dans son âme, en purifiant celle-ci du mal et du faux, c'est-à-dire en les éliminant par la repentance. Le Baptême est seulement un signe extérieur d'introduction dans la société des chrétiens, un engagement de s'y instruire, et il devient ainsi un signe de purification de l'homme interne, qui doit fuir les maux comme péchés contre Dieu, avant de pouvoir appliquer les biens à sa vie, pour se les approprier et pour se régénérer.

53. La vérité, ainsi que nous l'avons vu précédemment, est une substance spirituelle non créable, qui a son point de départ dans la sphère qui entoure le Seigneur, d'où elle rayonne indéfiniment. Dans son essence, elle est la vie qui descend du Seigneur successivement dans des plans, dont le plan le plus externe est le plan de la vie terrestre.

Ainsi, du Seigneur, cette vérité divine passe, comme alimentation spirituelle dans les sociétés angéliques, puis elle pénètre dans les sociétés humaines, en se revêtant toujours de nouvelles for-

(1) La Sagesse Angélique sur la Divine Providence ; nº 330.

mes adéquates à leurs différents génies. C'est pourquoi, les différents écrits qui composent la Bible portent en eux-mêmes le sceau du génie des hommes auxquels ils s'adressent directement. On distingue, en conséquence, dans l'Ancien Testament, quatre styles différents : il y a d'abord les énigmes de l'antiquité. (1) C'est en effet, des descendants de la Très-Ancienne Église, que Moïse a pris les onze premiers chapitres de la Genèse ; ils sont écrits dans le style mythique et ils traitent de la régénération de l'homme, sous la figure de l'histoire des six jours de la création du monde. A partir du XIeme chapitre de la Genèse, commence l'histoire d'Abraham, premier personnage historique. Ce second style prend donc le nom de style historique, et il nous présente l'histoire du peuple Juif, telle qu'elle est arrivée : il en résulte que ce sont les faits historiques eux-mêmes, qui alors, deviennent des représentatifs ou des symboles des vérités spirituelles ; et, en effet, à quoi servirait l'histoire des hommes raconté dans un livre inspiré de Dieu, si cette histoire n'était pas présentée dans les faits, qui peuvent, sous le voile du symbole, manifester l'enseignement spirituel ?

Le troisième style est le style prophétique qui embrasse tous les livres des prophètes, et qui est souvent, à peine intelligible dans le sens littéral, précisément parcequ'il renferme dans le sens interne, des enseignements très profonds.

Enfin, le quatrième style est celui des Psaumes de David, qui tient le milieu entre le style prophétique et le langage ordinaire ; là sous la personne de David comme roi, il s'agit dans le sens interne, du Seigneur. (2)

Il faut observer encore que la vérité se transforme même en faux, lorsqu'en continuant son

---

(1) Il en est question dans le Psaume LXXVIII, versets 2 à 4.
(2) Voir Arcanes célestes, n° 66.

évolution elle pénètre chez les hommes méchants et dans les sociétés infernales. De là vient, qu'elle paraît être quelquefois dans le sens littéral de la Parole, le contraire de ce qu'elle est dans son sens spirituel. Ce n'est donc pas Dieu, mais c'est l'homme ou le vase récipient, qui est la cause de cette altération, et qui, suivant l'usage qu'il fait de son libre arbitre, colore la vérité différemment.

54. Lorsqu'il est dit dans la Bible que Dieu se repent, qu'il se met en colère, qu'il est jaloux, qu'il se venge, ce sont là autant d'expressions incompatibles avec l'idée qu'on peut se faire d'un Dieu juste et miséricordieux, mais cependant, parfaitement compatibles avec le génie barbare et la dureté du cœur du peuple Juif, auquel les écrivains sacrés s'adressaient.

Ceux qui ont tué avec plaisir, lorsque cela leur était commandé, étaient homicides depuis longtemps dans leurs cœurs, et les Juifs étaient tels comme le prouve leur histoire. Les peuples qui tombèrent sous les coups des Juifs ne valaient pas mieux; ils étaient tout aussi méchants, et ils étaient détruits par d'autres méchants ; c'est ainsi que le mal agit en nous : il porte en lui-même sa peine, et nous détruit complétement au moral.

Lorsque la Parole dit : « tue, détruis à la façon de l'interdit, » cela signifie dans le sens spirituel non pas tuer les hommes, mais les passions et les vices, car c'est toujours la sagesse qu'elle enseigne aux hommes ; elle n'a pas d'autre but. C'est pourquoi, une autre révélation devait élever les hommes au-dessus de la lettre de la Parole ; mais auparavant, il fallait que cette lettre fut connue et acceptée par des hommes.

Si d'ailleurs, le langage de l'Ancien Testament eût été trop élevé pour ceux auxquels il s'adressait, directement, il ne leur eût été d'aucun secours. L'antropomorphisme qu'on doit reprocher

aux Juifs, n'est pas celui qui attribue à la divinité un corps et des membres, puisque l'homme est fait à l'image de Dieu, mais bien celui qui lui attribue les passions mauvaises de la colère, la fureur et la vengeance, quoique le Dieu miséricordieux soit le seul Etre dans l'univers, qui en soit absolument exempt.

55. Dans son sens interne, la Parole ne traite que du Seigneur, de l'Église et de l'homme considéré comme Eglise ; telles sont les gradations des trois sens qu'elle nous présente à la fois ; partout, il y est question du mariage céleste, c'est-à-dire, du mariage du Seigneur avec l'Église, ou de la conjonction de Dieu avec l'homme, qui est aussi le mariage du bien et du vrai dans l'homme ; et, dans le sens opposé, il est question du mariage infernal, qui est le mariage du mal et du faux.

Le mariage de l'homme et de la femme, doit se modeler sur le mariage céleste, ou sur la conjonction de Dieu avec l'homme, car la femme doit penser par le mari, et le mari vouloir par sa femme. En d'autres termes, le mari doit représenter le vrai qu'il puise en Dieu, et la femme doit représenter le bien de ce vrai, qu'elle puise également en Dieu, pour donner une forme appropriée à la sagesse de son mari ; il est l'entendement ; elle est la volonté, parce que le mari s'inspire de la sagesse de Dieu, et que la femme aime cette sagesse du mari. Ce n'est pas à dire que chacun, tant l'homme que la femme, ne jouisse pas d'un entendement et d'une volonté, mais cela revient à dire, que l'entendement prédomine chez l'homme et que la volonté prédomine chez la femme.

En effet, l'homme naît plus particulièrement pour être intellectuel ou rationnel, ainsi pour penser d'après l'entendement, et la femme naît plus particulièrement pour être volontaire, ainsi pour penser d'après la volonté. On peut donc dire que le vrai rationnel caractérise l'homme et que l'affec-

tion de ce vrai caractérise la femme. Ainsi le mari donne l'interne, c'est-à-dire, l'âme aux enfants, soit spirituels, soit naturels, issus du mariage, et la femme leur donne l'externe, c'est-à-dire, le corps. C'était aussi l'opinion des anciens, notamment d'Aristote, que l'enfant tenait son âme de son père et son corps de sa mère.

La femme est l'affection par laquelle le vrai du mari est réalisé, pratiqué ou amené à la vie ; elle est la grâce et la beauté, parce qu'elle transforme le vrai du mari en bien, tandis que le mari est la force et la virilité, par cela seul qu'il représente le vrai qui est le principe, ou la raison d'être de ce bien de la femme ; il est le sang, elle est la chair, parceque le sang dans la Bible figure le vrai et la chair le bien.

Dans le sexe masculin, l'amour est intérieur et la sagesse extérieure ; dans le sexe féminin la sagesse est intérieure et l'amour est extérieur.

La mère de famille est le symbole le plus élevé et le plus sacré de l'Église dans la Parole divine. La mère naturelle avec ses enfants figure l'Église, la véritable mère spirituelle avec ses enfants, c'est-à-dire, avec ses fidèles. Si notre mère naturelle pourvoit à notre nourriture naturelle, l'Église pourvoit à notre nourriture spirituelle ; de même que notre mère naturelle, elle préside à notre naissance spirituelle qui est notre seconde naissance, c'est-à-dire, à notre régénération : elle nourrit nos corps spirituels, ainsi nos âmes, car elle les développe spirituellement en sagesse et en beauté.

De l'union du Seigneur comme Père céleste avec l'Église comme mère spirituelle, il descend une sphère qui tend à une union correspondante entre l'époux et l'épouse, et non-seulement cela, mais l'amour paternel et l'amour maternel proviennent de la sphère de l'amour divin qui flue du Père céleste dans l'Église.

La fidélité de l'épouse à ses vœux conjugaux,

est employée constamment dans la Parole, pour représenter la fidélité à l'Église du Seigneur. De plus, les devoirs de la maternité servent à représenter les devoirs spirituels de l'Église à l'égard de ses enfants.

La Nouvelle Jérusalem par laquelle est entendue la Nouvelle Église chrétienne, est appelée la Fiancée ou l'épouse de l'Agneau.

Le Seigneur et l'Église sont les parents que dans le sens spirituel, nous devons honorer, pour que nos jours soient prolongés sur la terre. L'Église comme parfait état de vie, de même aussi comme institution divine, consiste dans l'union du vrai réel au bien spirituel de la vie. C'est à savoir que la volonté qui a été créée chez l'homme comme un réceptacle du divin bien, et l'entendement qui a été créé chez lui comme un réceptacle du divin vrai, doivent être conjoints ; or, dans la mesure que cette union par mariage entre le bien et le vrai, est effectuée dans les mentals des hommes, dans cette même mesure, l'Église est établie en eux.

Le vrai est masculin, par rapport au bien de ce vrai qui est plus externe et qui est féminin, parce qu'il est comme son enveloppe. C'est pourquoi le mari représente le vrai de l'Église, et la femme le bien de ce vrai.

Dans l'Église céleste, le mari était dans le bien, et l'épouse dans le vrai de ce bien ; mais dans l'Église spirituelle, l'homme est dans le vrai, et l'épouse dans le bien de ce vrai. (1)

On sait que tout ce qui efflue d'un sujet et qui l'entoure est appelé sphère. Il y a plusieurs sphères qui procèdent du Seigneur, nous dit Swédenborg, et il ajoute que la sphère universelle de toutes est

---

(1) Voir Arcanes célestes ; n° 4823. — Voir aussi l'amour conjugal, n° 75 et s.

la sphère conjugale, parce que celle-ci est aussi la sphère de propagation, par conséquent, la sphère suréminente de conservation de l'univers créé par les générations successives. Swédenborg dit encore, que la forme masculine est la forme intellectuelle, et que la forme féminine est la forme volontaire ; la forme intellectuelle ne peut par elle même s'échauffer de la chaleur conjugale ; mais elle peut s'échauffer de la chaleur conjonctive de quelqu'un en qui cette chaleur a été implantée par création ; par conséquent, elle ne peut recevoir cet amour que par la forme volontaire de la femme, laquelle lui est adjointe, parce que celle-ci est aussi la forme de l'amour. Cette sphère de l'amour conjugal est donc reçue par le mari au moyen de l'épouse, car tout ce qui procède de l'épouse affecte le mari d'une manière conjugale, sans qu'il en soit de même pour les autres personnes du sexe. Dans son origine, cette sphère conjugale qui influe dans l'univers est divine ; céleste et spirituelle chez les anges, naturelle chez les hommes, animale et corporelle chez les animaux. Mais comme cette sphère est reçue immédiatement par le sexe féminin et médiatement par le sexe masculin, il s'ensuit que cette sphère qui est sainte dans son origine, peut être changée en une sphère opposée ; la sphère opposée est appelée sphère de prostitution chez de telles femmes et sphère de scortation chez de tels hommes [1].

56. Il y a lieu de distinguer dans la Bible, les vérités apparentes des vérités réelles, c'est-à-dire, la lettre de l'esprit. Nous pouvons observer à ce propos que la lettre de la Parole est dans les mêmes rapports à l'égard de son esprit, que le règne du Christ en chair à l'égard du règne du Christ en esprit. La Parole est, en effet, comme le dit l'évangéliste Jean, Dieu Lui-même en chair et toutes

---

(1) Voir l'Amour Conjugal, n°s 222 à 225 ; 386 à 400.

choses par elle ont été faites. Cette Parole divine peut donc être considérée comme une incarnation de Dieu, car de même que le corps du Seigneur était l'incarnation de Jéhovah, dont la divinité, non-seulement demeura, mais pénétra à travers son incarnation ; de même, les mots, les phrases et les sentences de l'Écriture Sainte, sont autant de demeures de la sagesse ou de la pensée de Dieu qui pénètrent à travers leur chair, c'est-à-dire à travers leur lettre.

Or, celui qui lit la Parole seulement dans le sens littéral, et qui croit dans la simplicité de son cœur que Dieu s'irrite, qu'il hait les pécheurs, les jette en enfer et qu'il se venge, parce que cela est exprimé en apparence par le seul sens littéral, se trouve guidé vers le bien, par la crainte seule, avant que de l'être par l'amour de Dieu. La crainte de Dieu, est, en effet, le premier pas vers la sagesse. Mais cette première disposition morale est destinée à disparaître, dès que le mental s'ouvre à la lumière du vrai, car alors le sens littéral a servi à l'homme, comme un pont pour passer à son sens spirituel. Il s'opère alors en lui une transformation qui est sa régénération.

On voit que si le sens externe a eu pour utilité d'amener au sens interne, il meurt à ce service, et suivant l'expression des anciennes mythologies, l'initiateur doit être tué par l'initié ; en langage évangélique, il est dit que le Christ doit partir, afin que le Consolateur ou Paraclet, qu'il nous envoie et qui est le Saint-Esprit, puisse venir à sa place, pour préparer son règne en esprit, à succéder à son règne en chair.

Rien de ce qui est terrestre ne peut aller au Ciel ; aussi, dans notre état mondain, nous nous plaisons seulement aux apparences du vrai, avant d'être prêts pour nous abreuver aux sources mêmes du vrai réel, ou avant de pouvoir voir la chose signifiée cachée derrière le signe ; mais dès que cette

lumière s'est faite, alors nous avons deviné l'énigme du sphinx ; celui-ci meurt, et l'Eglise du passé est devenue en nous, le cadavre autour duquel s'assemblent les aigles, pour faire place à l'Eglise de l'avenir, à la sainte cité de Dieu, en un mot, à la Nouvelle Jérusalem.

Mais ces vérités apparentes qui sont comme des échelons pour que tous indistinctement puissent s'élever jusqu'aux vérités réelles, ne font nullement obstacle à ce que dans le sens de la lettre de la Parole révélée, le Divin Vrai ne soit dans sa plénitude. C'est, en effet, dans ce sens de la lettre, qu'on doit puiser la doctrine, ou le dogme, qui perce çà et là, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment au n° 9, comme une lueur à travers la nuée, et qui doit servir d'introduction à l'ouverture du sens spirituel, de même qu'à l'étude de la science des correspondances.

57. L'Eglise Israélite devait s'attacher judaïquement au sens littéral de la Parole ; c'est pourquoi cette Eglise représente l'humanité dans la région la plus externe du mental, et ainsi elle représente l'homme dans l'amour exclusif du bien-être matériel : ce lien social était alors caractérisé par le culte du veau d'or.

Mais il faut ensuite que l'humanité remonte successivement tous ces plans du domaine de la liberté spirituelle, qu'elle remonte les trois régions du mental humain qualifiées de degrés de hauteur, le bien naturel, le bien spirituel et le bien céleste. C'est le résumé de tout le cycle des âges que le Rédempteur nous donne les moyens de remonter, en posant les premiers fondements de l'Eglise chrétienne. Ce n'est donc plus vers le passé, que l'homme doit regarder, pour conserver les anciennes traditions intactes, et sauvegarder par elles, la société de la barbarie ; mais c'est vers l'avenir qu'il doit tourner ses regards, et pour cela, il doit rejeter graduellement les traditions mortes, ne

plus s'y attacher obstinément, lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes dans la conscience des hommes, et que l'esprit nouveau réussit à leur substituer quelque chose de vivant. Le corps social remplit là un devoir aussi impérieux, que l'homme individuel qui se repent de ses erreurs passées et qui à mesure qu'il s'en repent, réussit à leur substituer des doctrines vraies, de manière, non-seulement à se réformer, mais à se régénérer intérieurement. Nous avons vu que ces deux actes, le repentir et l'alimentation spirituelle à la source de la véritable vie, trouvent leurs applications représentatives dans le culte chrétien, par les deux Sacrements du Baptême et de la Sainte-Cène.

58. L'Eglise chrétienne primitive, ne pouvait cependant être fondée sur une intelligence rationnelle de la Bible, bien qu'elle eût déjà dans son culte les deux mêmes Sacrements ; elle devait commencer par être fondée sur la crainte de Dieu dont elle héritait de l'Eglise Israélite, et de plus, sur l'amour de Dieu, que devait lui inspirer Jéhovah incarné dans le Christ, avant de pouvoir être fondée sur l'intelligence de sa sagesse.

C'est pourquoi aussi, les miracles eurent encore lieu ; il fallait des miracles pour les premiers chrétiens, de même que pour les Israélites, afin que ceux-là, qui étaient comme ceux-ci, des hommes sensuels, puissent également aborder, par des transitions insensibles, le premier seuil de la sagesse, et de plus, le dépasser, pour penétrer dans son sanctuaire.

Mais les miracles chez les Juifs se distinguent des miracles chez les chrétiens : ils avaient pour but chez les Israélites d'amener à une croyance externe à Jéhovah, afin que la communication des hommes avec le Ciel pût continuer, par des représentatifs et par une Eglise représentative. Ces miracles inspiraient donc à ces hommes sensuels la crainte de Jéhovah, la crainte qui, nous le répé-

tons, est le premier seuil de la sagesse. L'usage des représentatifs dans la science des correspondances, est de retenir la pensée de l'homme sur le représentatif, tandis que la pensée angélique est sur la chose même signifiée : c'est ainsi que l'homme de l'Eglise Juive se conjoignait à l'ange et par suite au Ciel dans une pensée commune. Pour l'Eglise chrétienne ce représentatif était devenu, Jéhovah incarné dans le Christ; Il se substituait à tous les représentatifs de l'Eglise Juive et replaçait la science des correspondances sur une nouvelle base, plus directe et mieux adaptée au génie nouveau des sociétés humaines. Aussi, chez les chrétiens, les miracles, surtout ceux de la guérison des maladies, furent non plus, le moyen de faire naître la foi, mais le résultat de la foi. Ces miracles furent donc effectués par ceux qui possédaient la foi à la divinité du Christ, qu'ils reconnaissaient comme Dieu Tout-Puissant et Unique; ils furent effectués en même temps, par une observation exacte des correspondances des choses naturelles avec les spirituelles. Cette connaissance des correspondances, n'était pourtant pas réelle chez ces hommes sensuels et ignorants pour la plupart, mais elle était donnée par intuition, et le pouvoir lui-même leur venait directement du Seigneur : il en fut ainsi, parce qu'il fallait que le Seigneur instaurât l'Eglise chrétienne si souvent annoncée dans la Parole, et pour cela il fallait qu'on crût, qu'Il était le Dieu Tout Puissant.

59. Mais les miracles ont cela de nuisible qu'ils violentent le libre arbitre de l'homme en le forçant à croire; et ainsi, ils ne font naître en lui, qu'une foi sensuelle qui se dissipe bien vite, parce qu'elle n'envisage que le côté externe des choses. De là vient que Swédenborg écrit : (1) « Qu'est-ce

(1) *Doctrina novæ Hierosolymae de Fide, Amstelodami 1763*, Traduction française de M. Le Boys Des Guays ; Paris 1859. (voir au nº 4 de cet opuscule.)

que croire, et ne point voir si la chose est vraie ? Et si quelqu'un dit néanmoins qu'il faut croire aveuglément sans comprendre pour avoir la foi, il s'attire cette réponse : T'imagines-tu être un Dieu en qui je croirai, ou me prends-tu pour un insensé en demandant que je croie une assertion dans laquelle je ne vois pas le vrai ? fais donc que je voie. De cette manière le dogmatiste se retire. La sagesse consiste uniquement en ce point : Voir et comprendre les choses qu'on pense. »

Cette nouvelle manière d'envisager la foi, inaugure le nouveau règne du Christ, son règne dans le sens spirituel de la Parole, et elle se distingue de la foi du précédent règne du Christ, son règne dans le sens littéral de la Parole : ce dernier règne à l'opposé du premier, met l'entendement sous l'obéissance de la foi.

Il est impossible de méconnaître lorsqu'on lit les évangiles, que les Chrétiens de la primitive Église, ont été, aussi longtemps qu'ils ont conservé le don des miracles, inspirés par une foi vivante, basée sur la charité, et qui respectait la faculté rationnelle de l'homme, tout en n'étant pas entièrement éclairés par celle-ci. En effet, le Seigneur, dans de nombreux passages des évangiles reproche à ses disciples de ne pas avoir la foi, ou d'en avoir trop peu, bien que cette foi qu'il désirait voir en eux, ne parut pas encore, être susceptible d'être développée par la faculté rationnelle (1).

Nous devons en conclure que cette foi salvifique enfantine, dont étaient inspirés les chrétiens de la primitive Église chrétienne, mais qui ne peut plus s'adapter à notre génie moderne, a dû être infusée aux disciples de même que le don des miracles qui en fut la conséquence. Rappelons à ce sujet que sur chacun des plans de vie, nous avons vu qu'il

(1) Voir Matthieu, VIII, 13 ; IX, 22 ; XIV, 30 ; Luc VII, 9 ; Jean XX, 29. Voir aussi nº 58 ci-dessus et ci-après nº 146.

y a des degrés de largeur qui se tiennent entre eux comme les notions de fin, de cause et d'effet.

On peut les envisager au point de vue des rationnels, des naturels ou scientifiques, et des corporels ou des externes sensuels. Swédenborg nous dit encore, qu'il y a les intellectuels, les rationnels, et les scientifiques de la foi, qui procèdent en ordre des intérieurs vers les extérieurs (1) Il faut en conclure que la foi des premiers disciples était comme celle de Thomas, plutôt sentie ou vue physiquement, c'est-à-dire naturellement, que vue intérieurement et rationnellement. Pour distinguer cette foi vivante des premiers disciples, de la foi aveugle de la décadence chrétienne, il suffit d'observer, que cette foi aveugle réside dans la mémoire, et qu'elle ne cherche ni ne désire avoir la lumière de la faculté rationnelle, tandis que la précédente désire cette lumière et est toujours disposée à se laisser éclairer par elle.

En ce qui concerne les miracles, Swédenborg nous fait de plus, observer, qu'en réalité les dieux des gentils ont fait plus de miracles que le vrai Dieu, et qu'on peut citer à ce propos l'histoire de Simon le magicien : c'est ainsi qu'on séduit les simples, comme le Seigneur l'enseigne dans Mathieu, chap. XXIV, 24.

Les miracles magiques, écrit Swédenborg (2), « se montrent dans la forme externe semblables aux miracles divins ; s'ils se montrent semblables, c'est parce qu'ils découlent de l'ordre et que l'ordre se montre semblable dans les derniers où s'établissent les miracles ; par exemple, le Divin Vrai procédant du Seigneur a en soi toute-puissance ; de là vient que la puissance est aussi dans les vrais, dans les derniers de l'ordre ; voilà pourquoi les méchants s'acquièrent par les vrais, la puis-

---

(1) Voir Arcanes Célestes, n° 2504.
(2) Voir Arcanes Célestes, n° 7337.

sance et dominent sur les autres » . . . « D'après cela il est évident que les miracles magiques quoique dans la forme externe, ils se présentent semblables aux miracles divins, ont néanmoins en eux une fin contraire, savoir celle de détruire les choses qui appartiennent à l'Église, tandis que les miracles divins ont en eux la fin d'édifier les choses qui appartiennent à l'Église. »

On voit donc que même pour opérer les miracles magiques, il fallait se servir des correspondances comme d'une base dernière dans laquelle effluaient les vérités intérieures.

CHAPITRE VII

DÉCADENCE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE ; SON JUGEMENT DERNIER ; NOUVELLE ÉGLISE CHRÉTIENNE, DITE NOUVELLE JÉRUSALEM, ET MISSION D'EMMANUEL SWÉDENBORG, EN CE QUI CONCERNE CETTE ÉGLISE.

SOMMAIRE

60. La trinité des dieux. — 61. Le Dieu-Homme et la pierre d'angle. — 62. L'état de glorification du Seigneur et son état d'exinanition. — 63. L'Humain du Seigneur est devenu Substantiel-Divin. — 64. La présence du Seigneur chez les hommes est immédiate depuis qu'il a revêtu son Divin-naturel. — 65. L'Esprit de sainteté dont il est question dans l'Ancien-Testament et l'Esprit-Saint dont il est question dans le Nouveau Testament. — 66. L'Eglise Chrétienne est discréditée par le rationalisme, depuis qu'elle a mis ses dogmes et son pouvoir sacerdotal au lieu et place de la Bible qui est restée incomprise. — 67. L'Eglise chrétienne est devenue la Babylonie dont il est question dans l'Apocalypse. — 68. La charité seule subsiste, la foi ayant disparu par suite du déclin de l'Eglise chrétienne ; c'est la nouvelle Eglise qui développera cette charité par une interprétation rationnelle de la Parole de Dieu. — 69. Le jugement dernier décrit dans l'Apocalypse a eu lieu maintenant, d'après le témoignage de Swédenborg. — Les Preuves de la réalité de la mission de Swédenborg, résultent de l'interprétation rationnelle qu'il nous donne de l'Écriture Sainte. — 70. La Nouvelle Jérusalem, l'Eglise de l'avenir doit être instaurée et établie par l'ouverture du sens spirituel de la Bible.

---

60. Malgré ses miracles, l'Église chrétienne primitive ne s'est pas montrée à la hauteur de sa mission, et elle ne l'a pas remplie. Les dix-huit

siècles par lesquels elle a passé, ne marquent encore que le berceau du christianisme. Or, dès les premiers siècles, l'Église a dévié de son chemin, car elle a commencé à être infestée, par des schismes et des hérésies, qui l'ont éloignée d'une conception précise de l'unité de Dieu. Elle a reconnu de bouche, il est vrai, un seul Dieu, mais en trois personnes, dont chacune en particulier, ou par elle-même, était Dieu, ainsi une Trinité divisée. Ce n'est plus une Trinité en une seule personne, ou en un seul Dieu unique qui remplit différents rôles, pour être compris par le génie de plus en plus externe des sociétés humaines.

Cette erreur sur la Trinité, s'est enracinée dans le mental humain par l'idée de trois dieux, bien que sur les lèvres il n'y eût que le mot d'un Dieu unique. De là une opposition entre la pensée et le langage, qui a été le point de départ de la décadence de l'Église chrétienne.

En effet, les docteurs de l'Église, suivant la doctrine même qu'ils ont fabriquée après le concile de Nicée, enseignent qu'il faut croire à Dieu le Père, à Dieu le Fils et à Dieu l'Esprit-Saint, qui sont tous trois invisibles et qui existent dans le monde dans une semblable essence divine; cependant, avec Dieu invisible, la conjonction n'est pas possible.

Rien n'est plus faux que de croire que l'humain du Seigneur soit séparé du Divin, et qu'en actualité il a été séparé chez le Pape, en qui aurait été transféré son pouvoir humain et non son pouvoir divin.

61. La conjonction avec Dieu dans la pensée plus externe de l'homme actuel, ne peut avoir lieu, qu'à la condition d'y voir Dieu comme Homme, et ainsi à la fois sous forme divine et humaine. Mais la conjonction avec Dieu invisible, ou en dehors de toute forme précise pouvant être saisie par la pensée humaine, est, ainsi que le dit Swéden-

borg, comme si l'on voyait un homme qui, du haut des airs, nous invitait à venir à lui, ce qui serait impossible. Voilà pourquoi, le Seigneur dit dans Marc XII, 10 : « N'avez-vous jamais lu cette écriture ? la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissent, celle-là est devenue pierre d'angle. » (1)

La pierre, ainsi que la personne même de Pierre, figurent la foi à la divinité du Christ ; aussi Jésus en parlant de sa divinité s'écrie : « Moi je te dis que tu es Pierre et sur ce rocher je bâtirai mon Église. » (2) Il suffit de lire les lignes qui précèdent le passage que nous venons de citer, pour s'assurer qu'il s'agit bien de la foi à la divinité du Christ, et nullement d'un prétendu pouvoir spécial concédé à la personne de Pierre, qui est même qualifié de Satan, quelques lignes plus bas.

Il faut donc que la pierre rejetée par les architectes du passé, devienne tête d'angle de l'Église de l'avenir, de cette cinquième Église destinée à être le couronnement de toutes les Églises du passé.

Il faut surtout avoir une juste idée de Dieu, car tout le corps de la théologie en dépend, comme une chaîne dépend de son premier anneau ; et chacun, nous dit Swédenborg, (3) obtient sa place dans le Ciel, selon son idée de Dieu, car cette idée est comme une pierre de touche avec laquelle on éprouve l'or et l'argent, c'est-à-dire, le bien et le vrai, tels qu'ils sont chez l'homme.

62. La glorification du Seigneur est la glorification de l'Humain qu'il prit dans le monde, et l'Humain glorifié du Seigneur est le Divin naturel. En effet, l'Évangile nous atteste que le Seigneur est ressuscité du sépulcre avec tout son corps, et

---

(1) Psaume CXVIII, 22. — Esaïe XXVIII, 16. — Zacharie. X. 4.
(2) Mathieu XVI, 18, 19.
(3) Vraie Religion Chrétienne ; n° 163.

Il n'en a rien laissé dans le sépulcre. Dès que cette glorification fut opérée par l'union de son Divin et de son Humain, il ne restait plus rien du mal héréditaire provenant de Marie, et il n'était plus son fils. Son corps naturel, une fois la glorification opérée, a joui de tous les privilèges de son corps spirituel.

Mais avant cette glorification, et durant le combat contre le mal héréditaire provenant de Marie, l'union entre le Divin et l'Humain n'était pas réalisée, et le Christ était encore dans l'état *d'exinanition*, c'est-à-dire, d'humiliation à l'égard de Jéhovah. Ce premier état est celui de tout homme qui de naturel devient spirituel ; en ce qui concerne le Seigneur, cet état est décrit dans les Psaumes et dans les Prophètes, particulièrement dans Esaïe. Pendant cet état d'humiliation, le Fils prie le Père et s'adresse à lui comme à un être distinct ; il dit qu'il fait la volonté du Père ; en outre, sans cet état d'humiliation, il n'eût pu être crucifié. Mais l'union est opérée dès que l'homme externe est subjugué par l'homme interne ; c'est alors l'état de glorification, car la régénération est opérée par l'union entre l'esprit et le corps, entre le Père et le Fils. Le Seigneur se montre dans ce second état, toutes les fois qu'il dit que le Père et lui sont un, que le Père est en lui, et qu'il est dans le Père, et toutes les fois qu'il fait des miracles.

63. Swédenborg enseigne que l'Humain du Seigneur lorsqu'il eût été fait Divin, n'a plus été un organe de la vie, ou un récipient de la vie de Dieu, mais qu'il a été la Vie même, c'est-à-dire Jéhovah Lui-même (1). Son corps n'était donc plus alors simplement matériel, ni simplement spirituel, mais il était devenu *Substantiel-Divin*, ce qui n'arrive à aucun homme qui perd définitivement son

(1) Arcanes célestes ; n° 2658.

corps matériel, lorsqu'il meurt, et reste seulement dans son corps substantiel ou spirituel.

Mais le Seigneur ayant un corps en même temps Substantiel et Divin, ce corps contient de la chair et des os d'un caractère différent du corps matériel, et différent aussi d'un corps simplement spirituel ou substantiel.

En effet, il vint vers les disciples les portes étant fermées, et après avoir été vu, il devint invisible ; (1) de plus, il put manger une nourriture matérielle, ce qui est impossible à un corps spirituel, qui n'a, nous dit Luc (2), ni chair, ni os. Ainsi, le corps du Seigneur est divinisé jusque dans sa nature physique, et c'est ce qui fait que ce corps a pu présenter les phénomènes dont les disciples ont été témoins.

64. C'est aussi ce qui fait que le Seigneur avant son Avénement dans le monde, n'a pu être présent chez les hommes de l'Église, que médiatement par les Anges qui le représentaient ; mais depuis son Avénement, il est présent chez eux immédiatement, parce qu'il a revêtu son Divin naturel. Ce qui permet aux hommes devenus maintenant tout-à-fait naturels et sensuels de venir à l'état spirituel, et de se conjoindre à Lui par la charité, même dans les manifestations les plus externes de leurs œuvres, ainsi de s'élever d'une base moins autoritaire que par le passé, mais plus essentiellement utilitaire.

Observons, en effet, que Jéhovah ne pouvait atteindre personne dans les enfers et sur la terre, s'il n'était pas dans les derniers de l'ordre, comme il est dans les premiers. Il est venu dans les derniers par son Humain ; aussi, est-il appelé dans la Parole, le Premier et le Dernier, l'Alpha et l'Oméga, le Commencement et la Fin. Il revêtit donc

---

(1) Jean ; XX, 19, 20.
(2) Luc ; XXIV, 39.

les principes de la nature matérielle qui caractérisaient l'homme devenu par son amour excessif des choses externes, d'un génie entièrement sensuel-corporel. C'est pourquoi le Seigneur eut à combattre le mal héréditaire qu'il tenait de Marie, à le vaincre et à glorifier en lui les principes de la nature, en les unissant ainsi à son Divin. Par là il acquit un *médium* de pouvoir surnaturel pour continuer comme par le passé, à influer dans les mentals humains et à les guérir de leurs infirmités.

Pour juger de la distance entre les premiers et les derniers de l'ordre, il n'y a qu'à s'en référer à la théorie des degrés expliquée ci-dessus, ou bien à la marche suivie par l'humanité dans sa progression vers le culte exclusif des choses externes, depuis son berceau jusqu'à la fin de l'Église Israélite.

65. L'esprit de sainteté mentionné au Psaume II, 13, et deux fois dans Esaïe LIII, 10, 11, ainsi trois fois seulement dans l'Ancien Testament, est cette même vérité qui pouvait influer de Dieu dans l'entendement humain, sous la forme d'un dictamen interne, pourvu que l'homme fût dans l'amour de la vérité, et dans le désir de la connaître pour l'appliquer à sa vie.

Dans l'Église Ancienne et aussi dans l'Église Israélite, on n'avait pas encore l'Esprit-Saint, dit Consolateur ou Paraclet, dont il est question dans le Nouveau Testament. C'est cependant, le même dictamen interne qui peut maintenant influer directement de Jéhovah incarné dans le Christ, et pénétrer le mental des hommes de nos jours, bien qu'ils soient devenus plus exclusivement externes et sensuels que leurs prédécesseurs des Églises Anciennes. En effet, personne ne pouvait voir le Père ou Jéhovah, l'âme du Christ, même en pensée, avant qu'il ne fût incarné dans le Fils, c'est-à-dire, avant qu'Il ne fût descendu jusque dans le plan de la nature physique. Aussi, dans

l'Ancien Testament, Jéhovah n'apparaît jamais aux hommes, autrement que par l'intermédiaire d'un ange ; et, c'est sous cette forme angélique et humaine, que les hommes avant la venue du Christ, pouvaient avoir Dieu présent à la pensée et le voir.

66. Le chapitre XXIV de l'Evangile de Matthieu, traite du déclin et de la corruption de l'Eglise chrétienne, jusqu'à sa fin caractérisée au verset 28, lorsqu'il est dit : » Où est le cadavre, là s'assembleront les aigles. »

Si ce dernier état de l'Église a été comparé à des aigles qui s'assemblent autour d'un cadavre, c'est parce que les aigles signifient les rationnels de l'homme qui, s'ils se disent du bien, sont des rationnels bons, et s'ils se disent du mal, sont des rationnels faux. (1) Les raisonnements faux sont ici figurés par les aigles sur un cadavre, et ce cadavre est l'Église chrétienne arrivant à sa fin et se détruisant elle-même par des raisonnements faux, puis plus tard entièrement discréditée par le rationalisme ; celui-ci est attiré par ces mêmes raisonnements faux, parce qu'il se plaît à les combattre victorieusement. Telle a été l'œuvre de Voltaire et de son école, qui ont rendu à la civilisation chrétienne le service de devenir consciente de sa propre existence; il a montré que les progrès de l'adoucissement des mœurs, prévalaient contre l'Église elle-même, qui s'en éloignait en s'obstinant dans son intolérance sectaire.

On peut dire aussi que l'Église n'a été chrétienne, que de nom, et qu'elle ne l'a pas été, en réalité, dans son essence : car les dogmes des conciles et le pouvoir sacerdotal ont été mis au lieu et place de la Bible qui, d'ailleurs, a été incomprise ;

---

(1) Arcanes célestes ; nos 3900, 3901.

il en est résulté que la Parole de Dieu est devenue impuissante à régénérer l'homme.

67. La Babylonie dont il est question dans l'Apocalypse est celle d'aujourd'hui ; elle a commencé après le premier Avénement du Seigneur Jésus-Christ, et elle a continué jusqu'à nos jours. En effet, l'Église devient la Babylonie quand la charité et la foi cessent, et qu'à leur place commence l'amour de soi ; cet amour de soi se manifeste maintenant par l'esprit sectaire et clérical qui veut dominer sur les consciences et se substituer à Dieu. C'est là ce qui est entendu par l'abomination de la désolation et par l'obscurcissement du soleil et de la lune.

68. Quand l'Église arrive ainsi à sa fin, alors se réalise ce que le Seigneur dit de Pierre qui représente la foi, et de Jean qui représente la charité : à savoir, que Pierre devenu vieux serait tenu et obligé d'aller dans une direction qu'il ne voudrait pas suivre, mais que Jean demeurerait jusqu'à la seconde venue du Seigneur. (1) Cela est entendu de la foi qui périrait dans l'Église, et de la charité qui survivrait.

On peut aisément en déduire ce fait justifié par l'événement, à savoir, qu'à la fin de l'Église, la théologie est peu en honneur, et que son enseignement doctrinal est impopulaire ; aussi, on ridiculise ceux qui défendent une foi irrationnelle ; les vraies doctrines sont même quelquefois confondues avec les dogmes, et sont comprises dans une condamnation générale de tout enseignement dogmatique.

De là vient aussi, que dans la Nouvelle Église, on distingue le dogme de la doctrine : le dogme est une doctrine imposée sous une forme autoritaire par l'Église du passé, tandis que dans l'Église de l'avenir, la doctrine sera une vérité pré-

---

(1) Jean XXI, 18-22.

sentée sous une forme rationnelle, et simplement proposée à la libre acceptation de tous. En d'autres termes, la charité doit prédominer sur la foi dans la nouvelle Église, et la foi ne sera plus que son instrument de développement et de progrès.

C'est donc bien, ainsi que nous l'avons expliqué, déjà, l'intelligence rationnelle de la Parole qui édifiera la nouvelle Église chrétienne, la rendra indestructible, et la mettra à l'abri des atteintes du rationalisme.

69. Un troisième jugement dernier précède le nouveau règne du Christ ; son règne en esprit doit succéder à son règne en chair qui n'a été que le règne du sens littéral de la Parole. En d'autres termes, la présence interne du Seigneur doit graduellement se substituer à sa présence externe en nous, ainsi que lui-même l'enseigne dans ce passage de Jean : (1) « Il vous est avantageux que Moi je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. »

De même que le Jugement dernier de l'Église Très-Ancienne, et de même que le Jugement dernier des Églises Ancienne et Israélite, le troisième Jugement dernier, celui de la première Église chrétienne, arrivée à sa fin, s'est exécuté dans le monde spirituel : c'est celui que décrit l'Apocalypse.

Ce jugement dernier, tel qu'on l'accepte dans l'Église de la nouvelle Jérusalem, ne ressemble guère, on le voit, au Jugement dernier, tel qu'on l'attend encore dans les églises chrétiennes qui ne s'attachent qu'au sens littéral de la Bible. Beaucoup de chrétiens s'imaginent qu'à la fin du monde, tous les corps des morts vont surgir de leurs tombeaux et ressusciter, même lorsqu'ils ont été entièrement dissipés, même lorsque le globe terres-

(1) Jean XVI, 7.

tre ne suffirait plus pour les contenir. Or, cela est contraire à la raison, et tellement en opposition avec le sens commun, qu'une pareille croyance se réfute d'elle-même, et ne vaut pas l'honneur d'une discussion. C'est cependant, la croyance de tous ceux dont la pensée sommeille au point de craindre de s'élever au-dessus des préjugés du vulgaire, et qui n'ont qu'une idée vague de l'âme, parce qu'ils ne la comprennent point sous l'aspect de la forme humaine, sans laquelle pourtant, elle n'aurait aucune vie.

D'après le témoignage de Swédenborg, le jugement dernier de la première Église chrétienne, s'est opéré durant l'année 1757, sur les habitants méchants du monde des esprits, dont le nombre s'était accru de manière à devenir nuisible aux hommes. Les bons esprits ont été élevés au Ciel, les méchants précipités en enfer, et l'influence divine, qui s'exerce sur les hommes par l'office des anges et des bons esprits, a été rendue plus efficace à la suite d'une communication plus abondante d'amour et de sagesse. De là les progrès faits par l'humanité depuis un siècle, dans la voie des améliorations sociales et des découvertes scientifiques, qui sont sans comparaison avec les progrès des temps antérieurs.

On demandait des signes à Swédenborg, pour qu'on crût à la réalité de sa mission, par exemple, qu'il révélât l'avenir. Il répondit : « Autant l'homme connaît l'avenir, autant sa raison et son entendement avec la prudence et la sagesse, s'engourdissent et se détruisent. »

La vraie preuve de sa mission se manifeste dans l'interprétation rationnelle qu'il nous donne des prédictions de l'Apocalypse, (1) et du chapitre XXIV de l'Évangile de Mathieu, qui concerne le

---

(1) *Apocalypsis Revelata ; Amstelodami, 1766.* Ouvrage traduit en français par M. Le Boys-Des-Guays.

deuxième Avénement du Seigneur expliqué dans ses *Arcanes Célestes*.

Le miracle véritable est dans le dévoilement de tant de vérités nouvelles,et sur lesquelles l'Eglise chrétienne peut s'établir comme sur un fondement inébranlable. Le miracle, il est vrai, s'entend généralement des phénomènes qu'on ne comprend pas et qui renversent toutes nos notions sur les lois de la nature. Cependant, combien ces lois de la nature, paraissent plus merveilleuses encore lorsqu'on arrive à les comprendre mieux par les progrès de la science ! C'est ainsi, principalement, que les cieux racontent la gloire de Dieu, bien autrement que par les miracles proprement dits (1). A plus forte raison, le sens spirituel de la Parole révélée, doit nous ouvrir les Cieux spirituels, en nous racontant d'une manière plus merveilleuse encore, la gloire de Dieu, par le dévoilement de sa sagesse.

Swédenborg nous présente le Seigneur comme un Père qui instruit ses enfants d'une manière dans leur enfance, et d'une autre manière quand ils sont en âge de raison. A un siècle éclairé une foi aveugle n'est plus possible, mais la seule admissible , est une foi basée sur des preuves rationnelles et confirmées par des faits scientifiques.

70. On voit que la Nouvelle Jérusalem, l'Eglise de l'avenir, doit être instaurée et établie, non plus par des miracles, mais par une intelligence rationnelle des saintes Ecritures, et par l'ouverture de leur sens spirituel : avant de devenir spirituel l'homme doit commencer par être rationnel.

Swédenborg écrit : (2) « Par la Parole est entendu le Seigneur quant au Divin Vrai ; » par « toutes choses par Elle ont été faites, et sans Elle n'a été fait rien de ce qui a été fait, et le monde par Elle

---

(1) Psaume XIX. 2
(2) l'Apocalypse expliquée; n° 294.

a été fait, » (1) il est entendu que toutes choses ont été crées par le Divin Vrai ; comme la Parole signifie le Seigneur quant au Divin Vrai, c'est pour cela qu'il est dit « qu'en Elle il y avait la vie et que la vie était la lumière des hommes, que c'était la lumière véritable ; » la lumière signifie toute intelligence et toute sagesse provenant du Divin Vrai, car celles-ci font la vie de l'homme ; la présence du Seigneur chez chacun avec son Divin Vrai, d'où procèdent la vie et la lumière est entendue par « la lumière luit dans les ténèbres, et éclaire tout homme venant du monde ; » par « les ténèbres ne l'ont point reçue et le monde ne l'a point connue, » il est entendu que ceux qui sont dans les faux du mal ne perçoivent pas ainsi et ne reçoivent pas le Divin Vrai ; les ténèbres signifient les faux du mal ; que ce soit le Seigneur quant au Divin Humain, qui est entendu ici par la Parole, cela est évident car il est dit : *La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire* ; (2) la gloire aussi signifie le Divin Vrai. »

Il est manifeste que cette lumière du Divin Vrai ne peut éclairer ceux qui la cherchent par l'intermédiaire du Pape ou du Pouvoir sacerdotal, au lieu de la chercher eux-mêmes directement où elle se trouve, à savoir dans la Bible.

La dispensation nouvelle qui inaugure le nouveau règne du Christ, son règne en esprit, a pour objet, non-seulement de nous donner une intelligence rationnelle de la Parole révélée, mais surtout de nous amener à réaliser le christianisme pratiquement, dans tous les actes de la vie sociale.

C'est par l'amour exclusif de la science que les Très Anciens ont perdu la sagesse ; c'est par l'amour de la sagesse confirmée par la science, que

---

(1) Jean I, 1-14.
(2) Voir ci-dessus, n° 56.

les modernes progresseront dans une sagesse encore plus élevée, et qu'ils la conserveront indéfiniment au moyen de l'intelligence toujours ouverte, toujours en éveil, du sens spirituel de la Parole.

La civilisation morale et la civilisation matérielle, la sagesse et la science, une fois équilibrées l'une par l'autre, seront indestructibles.

CHAPITRE VIII

PRINCIPES D'ORGANISATION DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM, ET SA MISSION DANS LE MONDE.

SOMMAIRE

71. Swédenborg a déclaré que personne ne pouvait prédire quand, et en quels lieux, la Nouvelle Jérusalem devait se manifester comme Eglise visible. 72 -- La pierre détachée sans l'aide des mains qui abattit la statue de Nébuchadnezar, figure la vérité qui s'impose d'elle-même à la conscience des hommes. — l'Eglise et l'Etat remplissent des fonctions différentes. — 73. L'Eglise de la Nouvelle Jérusalem doit être formée dans le Ciel avant d'être formée visiblement dans le monde terrestre. — 74. Le mode de recrutement des ministres de la Nouvelle Eglise, doit être pur de tout esprit clérical, parce qu'il s'agit d'une religion essentiellement laïque. — 75. Le prétendu pouvoir transféré par Pierre à l'ordre ecclésiastique est l'inspiration de l'amour de dominer sur les consciences. — 76. L'imposition des mains peut signifier l'investiture dans les fonctions, mais elle n'est pas la cause originaire de la transmission du Saint-Esprit; elle ne doit pas être faite par des ministres, mais par des laïques, délégués à cet effet par l'Assemblée des fidèles de chaque Eglise particulière. — 77. L'Église nouvelle doit s'organiser démocratiquement sur une base fraternelle, et non plus aristocratiquement. — 78. En réalité, la Nouvelle Eglise accepte dans l'ordre politique, toute forme établie de gouvernement; elle accepte les hommes tels qu'ils sont, afin de les amener progressivement à ce qu'ils doivent être; elle enseigne, cependant, que les questions de principes, doivent l'emporter sur les questions de personnes. — 79. Swédenborg dit que la nation française regarde la Parole comme sainte, qu'elle ne subit pas le joug de la domination ecclésiastique, mais il ajoute, qu'elle marchera vite à sa ruine, si l'ordre ecclésiastique continue à posséder la cinquième partie du royaume. — 80. A propos des Hollandais, il montre ses préférences pour la forme républicaine du gouvernement; mais il

prédit que leur adoration pour Mammon les conduit à la décadence. — **81. La mission de la Nouvelle Eglise** est d'ordre purement religieux ; elle tend à affranchir les chrétiens de toute tutelle sacerdotale, en réveillant chez eux l'esprit d'initiative, et en fournissant à tous, les moyens d'acquérir par eux-mêmes l'intelligence des saintes Écritures. — 82. La Nouvelle Eglise, tout en restant une quant à ses principes, sera infiniment variée quant aux formes de son culte. — Lorsqu'il y a des différences sur la manière de comprendre certaines doctrines, ces différences doivent rester à l'arrière-plan et la charité doit prédominer.

---

71 Après avoir présenté dans un cadre restreint, mais que nous avons essayé de rendre aussi complet que possible, les éléments essentiels qui peuvent donner une idée d'ensemble des origines et des doctrines de la Nouvelle Jérusalem, nous devons maintenant rechercher les principes de son organisation comme Eglise visible. Dans le chapitre suivant, nous décrirons les progrès de ses établissements dans les cinq parties du monde, depuis son existence qui date d'un siècle.

Un ami de Swédenborg, Christophe Springer, écrivait de Londres le 18 janvier 1782 à Pernety, alors bibliothécaire à Berlin : « Deux ou trois semaines avant sa mort, je lui demandai quand il croyait que la Nouvelle Jérusalem se manifesterait, et si cette manifestation aurait lieu dans les quatre parties du monde ? Sa réponse fut qu'aucun mortel n'en pouvait prédire le temps, pas même les anges célestes ; mais que c'était dans la seule volonté de Dieu » (1)

72. Dans le songe de Nébuchadnezar raconté par le phophète Daniel, il est dit qu'une pierre détachée *sans l'aide des mains*, abattit la statue, et que cette pierre devint un grand rocher qui remplit toute la terre.

---

(1) Voir cette lettre dans la traduction française de Pernety : « Les merveilles du Ciel et de l'Enfer ; » Berlin 1786.

Les mains figurent la force externe et physique; et, comme cette pierre devenue un grand rocher, symbolise l'Eglise de l'avenir, il faut en conclure que sous son influence, cette Eglise, qui est aussi la Vérité figurée par une pierre, s'imposera d'elle-même, et nullement par des moyens artificiels, tels que l'aide de la force matérielle ou d'une autorité externe.

L'Eglise visible bien que distincte de l'Eglise invisible, doit lui rester indissolublement unie, ainsi se présenter toujours, comme l'expression de vérités qui s'imposent d'elles-mêmes à tous ses membres, parce qu'elles sont tombées dans le domaine de leur conscience ; ou suivant le langage biblique, parce qu'elles sont comme la pierre détachée sans l'aide des mains ; cela revient à dire que ce culte ne doit jamais redevenir purement externe, ou comme une religion imposée par le clergé, et non comprise, ni acceptée librement par les laïques ; autrement ce serait le culte de la décadence de l'ancienne église chrétienne, au lieu d'être le culte de la dispensation nouvelle.

Pour éviter cet écueil, il y a donc lieu de ne pas confondre le culte externe avec le culte interne. En effet, le côté externe du culte religieux, qui consiste dans la pratique du cérémonial de l'église, est distinct du côté interne, qui est l'enseignement des doctrines et du sens spirituel de la Bible ; et cependant, il doit servir d'instrument pour développer dans l'âme de chacun de nous, l'intelligence du Créateur et de la création, et par suite l'amour de Dieu et du prochain. Ainsi ce côté externe des formes du culte, doit, précisément, pour dépouiller tout caractère trop exclusivement externe, être l'expression sincère et transparente de l'enseignement des préceptes de droit divin, ou de la sagesse divine, telle que chacun la puise dans l'étude de la Parole révélée.

Mais la pratique sociale de ces préceptes de

droit divin, qui s'impose à la conscience de chacun des fidèles, et qui se transforme alors en préceptes de droit positif humain, est tout à fait distincte et séparée de l'Eglise même, qui inspire cette pratique sociale puisée dans la conscience religieuse de l'individu. En effet, elle est le résultat de l'influence purement spirituelle et morale de l'Eglise,sur la société et sur les institutions sociales. Par conséquent, une Eglise spirituelle, telle que la Nouvelle Jérusalem restera toujours entièrement séparée de l'Etat, dans la crainte de cesser d'être une Eglise spirituelle. L'Etat qui représente la société, doit, de son coté, reconnaître l'inviolabilité de la conscience de l'individu ; c'est même un de nos principes de 1789.

Ainsi l'Etat ne doit empiéter sur aucune des attributions de l'Eglise, ni celle-ci sur aucune des attributions de l'Etat : les deux institutions sont bien séparées car elles remplissent des fonctions différentes : l'Église recherche directement les préceptes de droit divin ; l'État, lorsqu'il accepte l'influence toute morale de l'Église, les transforme en préceptes de droit positif humain.

La mission de l'Eglise doit donc être restreinte à l'enseignement de la sagesse divine, telle qu'elle se dégage de la méditation des saintes Écritures, car son royaume n'est pas de ce monde.

73. La nouvelle Eglise, d'après ses principes mêmes, et particulièrement, d'après ce passage de l'Apocalypse, où il est dit que la Nouvelle Jérusalem descendit du Ciel d'auprès de Dieu, ne peut s'établir dans le monde sous une forme visible,qu'à mesure qu'un certain nombre de disciples, soit sorti de ce monde terrestre, pour fonder un Ciel nouveau. C'est sous les influences de ce Ciel nouveau, que la Nouvelle Jérusalem pourra prendre graduellement les développements d'une organisation visible, se manifestant sous des formes plus externes, bien que distinctes et séparées,

comme institutions religieuses, des institutions politiques et sociales.

Lorsque le Seigneur fit son second Avénement dans le monde, en révélant le sens spirituel de la Bible, par l'intermédiaire d'E. Swédenborg, pour établir une nouvelle Église chrétienne chez les hommes, la première n'était pas encore entièrement dévastée comme Eglise visible et externe; mais elle était entièrement détruite et jugée comme Eglise invisible et interne. En effet, avant que cette Eglise fût entièrement dévastée, il était nécessaire que le sens interne de la Parole fût révélé, afin que la Nouvelle Eglise ait ses fondements pour s'établir dans le monde et se substituer progressivement à l'Ancienne Eglise chrétienne (1). La cause de ce jugement lent et graduel dans le monde terrestre, de l'Eglise chrétienne ancienne, quant à sa forme visible, comparativement au jugement beaucoup plus prompt dans le monde spirituel, de l'Eglise chrétienne ancienne quant à son essence invisible, provient de ce que l'Eglise sur la terre est le fondement de l'Eglise invisible dans les Cieux, et que tous les hommes indistinctement, quelle que soit l'Eglise dans laquelle ils sont nés, doivent avoir à leur disposition tous les moyens nécessaires pour opérer leur salut.

74. Une Eglise visible, surtout lorsqu'elle ne fait que naître, a besoin de ministres pour enseigner ses doctrines et montrer qu'elles sont plus efficaces pour la régénération, que les anciens dogmes. En ce qui concerne la Nouvelle Eglise, il nous semble, qu'en France surtout, où l'on s'attache plus particulièrement au coté rationnel des choses, on restera généralement opposé à l'emploi du moyen artificiel de ce qu'on est convenu d'ap-

---

(1) *Apocalypsis explicata* : Londini 1785. Ouvrage posthume traduit par M. Le Boys-Des-Guays. Voir n° 948.

peler, un ordre régulier dans l'organisation ecclésiastique.

Cependant, dans plusieurs autres pays, où la Nouvelle Eglise s'est déjà organisée, on a préféré ce dernier mode de recrutement ecclésiastique, dans la pensée qu'il en imposerait plus, et en éloignerait les faux frères et les tièdes. Mais ceux-là comme ceux-ci, ne tardent pas à quitter l'Eglise, dès qu'ils se sentent soumis à l'épreuve du moindre sacrifice personnel, et avoir à contribuer pour leur part et dans la mesure de leurs moyens, à la conservation et au développement de l'œuvre dont ils professent d'être les partisans ; en effet, ils ne peuvent plus comme dans les Eglises soutenues par l'Etat, s'affranchir de toute obligation à cet égard.

Les spirites aussi, se sont souvent imaginés qu'ils réussiraient à s'organiser sur des bases plus fermes, en s'abritant sous le manteau d'une religion, lors même que leurs prétendues révélations, obtenues par des communications avec les esprits, formulaient des doctrines en contradiction manifeste avec l'idée qu'on peut se faire d'un christianisme rationnel et libéral, non plus exclusivement mystique. (1)

Mais les doctrines de la Nouvelle Jérusalem se présentent dans les nombreux ouvrages de Swédenborg avec une précision, un esprit de suite et une clarté qui rendent leur mélange incompatible avec des doctrines hétérogènes, et surtout avec le spiritisme. Il en résulte, que l'erreur quelle qu'elle

---

(1) Il existe une Société qui a pris, on ne sait pourquoi, le titre de, « Société des étudiants Swédenborgiens; elle s'occupe de spiritisme ». Non seulement, les doctrines de la Nouvelle Jérusalem lui sont étrangères, mais ses pratiques sont en opposition flagrante avec les enseignements de Swédenborg; car en admettant que ce n'est que la partie philosophique qu'elle entend dégager de ses écrits, tout en laissant de coté la partie religieuse, au moins, faudrait-il que cette philosophie ne fût pas le spiritisme, que Swédenborg considère comme le chemin de l'hopital des fous.

soit qui cherche à s'introduire, sera éliminée par le seul bon sens public, mais non pas victorieusement, par l'aide d'une autorité cléricale ou sacerdotale, qui sort de son rôle d'enseignement, dès lors qu'elle s'avise de juger ceux qui sont appelés simplement à profiter de ses instructions.

Bien que la Nouvelle Jérusalem soit une religion laïque, (1) il est clair néanmoins, qu'elle doit avoir des ministres, autrement elle ne pourrait fonctionner comme Eglise ; seulement, son sacerdoce doit être pur de tout caractère trop exclusivement autoritaire ou clérical, surtout sous le rapport de son mode de recrutement.

75. Swédenborg dit (2) à propos de la Babylonie, qu'il décrit comme étant la profanation de ce qui est saint, et comme étant aussi l'amour de dominer sur les consciences, que le prétendu pouvoir transféré par Pierre à l'ordre sacerdotal, dit « succession, est une invention faite par cet amour (de dominer), de même que la translation d'esprit saint par un homme dans un homme, » fut-ce avec l'aide de la cérémonie de l'imposition des

(1) Il se public à Nantes, un journal fondé par M. Fauvety et intitulé. « *La religion laïque*; » son éditeur M. P. Verdad est sympathique aux doctrines de la Nouvelle Jérusalem : malheureusement son désir de fonder « une religion universelle, laïque, égalitaire et fraternelle, » le fait hésiter devant la crainte de paraître sectaire en défendant la Bible, quoi qu'il s'agisse de suivre pour les intérêts de cette défense, les interprétations libérales du Livre sacré, qui ont été indiquées dans les écrits d'E. Swédenborg. Mais cette crainte du fanatisme du Livre, ne repose sur rien de sérieux, et M. Verdad lui-même, reconnaîtra qu'elle est chimérique, à mesure qu'il se remettra avec plus de courage à l'œuvre de la défense de cette religion laïque, qu'il admire, tout en hésitant à la professer devant un public indifférent et incrédule ; il s'apercevra alors que c'est la Bible elle-même qui, par ses salutaires enseignements, s'élève énergiquement contre le fanatisme de ces sectateurs chrétiens restés jusqu'à ce jour, trop exclusivement attachés au sens littéral, pour en comprendre le sens spirituel et réel. (Voir le numéro de la *Religion laïque* du 23 mars 1888, dans lequel se trouve une courte appréciation des Conférences sur l'inspiration de la Bible par le Pasteur W. A. Presland.)

(2) Apocalypse révélée ; n° 802.

mains ; en effet, cette translation d'esprit saint, vient directement du Seigneur chez chacun de nous, suivant l'état de réception ou de disposition du mental.

76. L'ordination est l'introduction dans le saint ministère de celui qui doit remplir les fonctions de ministre, lesquelles consistent à enseigner aux autres leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables.

Quelle que soit la forme plus ou moins solennelle, suivant les usages de chaque pays, que la nouvelle Eglise adopte en France, pour cette investiture officielle d'un ministre du Seigneur, elle doit éviter de suivre les errements de l'Église du passé,qui ont dévoyé celle-ci de son principe originaire.

L'imposition des mains, si elle est introduite dans le cérémonial de l'ordination d'un ministre, signifie l'investiture dans les fonctions, mais elle ne peut être la cause originaire de la transmission du Saint-Esprit.

De plus, nous sommes d'avis, que cette cérémonie ne devrait pas être accomplie par des ministres, mais par des laïques délégués dans ce but, par l'assemblée des fidèles de chaque Eglise particulière. En effet, les mains dans la science des correspondances, représentent la puissance qui appartient à la personne, et leur imposition signifie la communication ou l'investiture du droit d'exercer les fonctions.

Dans l'ordre politique, un Président de la République, un Roi ou un Empereur, ne s'adressent point à des personnages étrangers, de même rang qu'eux, pour que le pouvoir leur soit transmis, car c'est la nation elle-même, c'est le peuple qui doit lui conférer la puissance. Il doit en être de même dans l'ordre religieux : c'est la congrégation ou l'Assemblée entière des fidèles réunis de chaque Eglise particulière, qui seule est en droit de con-

férer ce pouvoir au ministre de son choix. Cette méthode était d'ailleurs suivie chez les Israélites, car il est dit dans le livre des Nombres (1) que « les fils d'Israël imposeront leurs mains sur les lévites, » ce qui signifiait la transmission de la puissance de remplir les fonctions de ministre pour eux.(2)

Toute Eglise vise à la popularité dans l'intérêt de la propagande de ses doctrines, et doit pour cela, avoir un caractère essentiellement national; on a connu dans un temps, malheureusement bien passé, depuis la chute de l'Eglise Gallicane, la vogue des curés patriotes. C'est ce qui fait que toute Eglise s'attachera toujours de préférence, à des pasteurs de sa nationalité, dont le patriotisme ne puisse être suspecté. Le chrétien doit préférer sa famille à lui-même, sa patrie à sa famille, et l'humanité à sa patrie; mais, la patrie ne doit pas courir le risque d'être exclue arbitrairement de sa place légitime, dans le concert des nations. En effet, chaque nation remplit un usage ou une utilité particulière qui justifie son existence comme nation, et qui caractérise son principe de nationalité; mais tous ces principes des nationalités diverses, forment dans leur ensemble, une harmonie qui embrasse l'humanité entière; or, celle-ci englobe l'Eglise universelle qui est en présence du Seigneur comme un seul homme, ainsi qu'il résulte de la définition de l'église universelle présentée au n° 26 ci-dessus.

77. La nouvelle Eglise chrétienne doit rencontrer plus de difficultés que la primitive Eglise chrétienne à s'établir dans le monde; il faut que dès ses commencements, partout où elle veut s'implanter, elle lutte contre l'esprit d'erreur, et elle

---

(1) Nombres ; VIII. 7 — 14.

(2) On trouvera tous les développements que comporte cette question, dans le petit traité suivant : *The New Chuvch its Ministry, Laity and ordinances*, by John Ellis, M. D. New-York, 1886.

ne peut soutenir ce combat, que par les efforts de tous ses membres indistinctement.

Dans la primitive Église chrétienne, il en était différemment, parce que le chemin à suivre était tout tracé, grâce à la protection tutélaire du pouvoir sacerdotal sur les laïques, foule qui était alors ignorante et entièrement sous sa direction. Aussi, dès le troisième et le quatrième siècles, l'Eglise chrétienne a commencé à tomber en décadence par cette raison seule, qu'elle n'a pas su obtenir le droit à l'existence sans s'organiser aristocratiquement et autoritairement ; et cela, contrairement à son esprit même, qui est chrétien et évangélique, car il se base sur la fraternité humaine ; par conséquent, toutes ses tendances ont pour objet d'agir sur les hommes individuellement, afin de les amener graduellement, par son influence morale seule, à transformer leurs institutions sociales, politiques et religieuses, dans des formes essentiellement démocratiques, libérales et par suite fraternelles.

78. En réalité, la nouvelle Église accepte dans l'ordre politique, toute forme de gouvernement établie de fait, qu'elle soit monarchique ou républicaine, aristocratique ou même socialiste ; elle accepte les hommes tels qu'ils sont, afin de les amener progressivement à ce qu'ils doivent être ; elle enseigne cependant, que les questions de principes doivent toujours l'emporter sur les questions de personnes.

« Qui ne voit dit Swédenborg, (1) qu'il n'y a pas d'empire, de royaume, de duché, de république, de cité, de maison, qui ne soit établie sur des lois qui constituent l'ordre, et ainsi la forme de tout gouvernement ? Dans chacun de ces États, les lois de la justice sont au premier rang, les lois politi-

---

(1) *Vraie Religion chrétienne* ; nº 55.

ques au second et les lois économiques au troisième ; si on les compare avec l'homme, les lois de la justice font sa tête, les lois politiques son corps, et les lois économiques ses vêtements ; c'est,même pour cela que celles-ci peuvent être changées comme des vêtements. »

79. Emmanuel Swédenborg vise particulièrement la nation française dans quelques passages de ses écrits où il flétrit l'asservissement des consciences au pouvoir sacerdotal. Ainsi, il dit (1) qu'il y a parmi les peuples sous la domination des chefs de l'Église, « une nation qui n'a point subi le joug d'une telle domination et qui regarde la Parole comme sainte ; cette noble nation est la nation française. »

Cette observation est encore vraie, malgré la chute de l'Église Gallicane, car la majorité des catholiques français de l'Église de Rome, est opposée au *Syllabus*, et aux dogmes nouveaux du Concile du Vatican ; elle croit que la religion est meilleure que ses ministres, et elle ne parait nullement disposée à l'accepter telle qu'ils l'ont faite. La France est catholique dans le sens profondément religieux du mot, c'est-à-dire, qu'elle est chrétienne et en même temps anti-sectaire ; elle n'accepte donc pas le catholicisme--romain en entier, avec ses tendances sectaires et anti-nationales. Il y a des catholiques-romains qui font des efforts désespérés pour relever leur religion, en essayant de montrer qu'elle n'est pas en contradiction avec la science. Une des tentatives les plus honorables faite dans ce sens, est la fondation, par un de nos magistrats les plus distingués, M. Faustin Hélie, de la « Revue de la Science Nouvelle, publiée par l'association scientifique pour la défense du christianisme. » (2) Les rédacteurs font donc appel à

(1) La Sagesse Angélique sur la Divine Providence ; nº 257.
(2) Paris, rue Duban, 18.

tous les savants et à tous les écrivains *catholiques*. Mais pour réussir dans leur œuvre, ils devront reconnaître la nécessité d'élargir le sens de ce mot catholique, » en le ramenant à son étymologie qui signifie « universel, » c'est-à-dire, chrétien, et en renonçant pour toujours à ce sens étroit que lui donne le vulgaire, qui n'entend par là que le membre de l'Église Romaine. Autrement, ils se trouveraient sollicités entre deux tendances inconciliables, car défendre le christianisme et en même temps le catholicisme-romain est devenu une entreprise impossible. Leur invitation générale aux écrivains catholiques rappellerait l'invitation faite, lors de la préparation pour le Concile du Vatican, à tous les protestants. En réalité, le Pape n'invitait nullement ces derniers, ainsi que certains journaux ont feint de le croire, à prendre part aux délibérations du Concile, mais il les invitait à l'occasion du Concile, à rentrer dans le sein de l'Église romaine, et à faire leur soumission au Saint-Siège. On devrait s'abstenir en plein dix-neuvième siècle, de pareils trompe-l'œil, et savoir que le mot « catholique, » peut prendre un sens aussi large que le mot « charité », car alors il devient synonyme de fraternité, ou encore un sens aussi large que le mot « chrétien » qui embrasse toutes les Églises chrétiennes et non pas les catholiques-romains seuls. Les protestants, en leur qualité de chrétiens, appartiennent à l'Église universelle, et en ce sens, ils sont tous également catholiques, sinon romains ; en Angleterre les protestants se déclarent même officiellement catholiques. Quant à la prétention des catholiques-romains, de concilier la science avec leur religion, c'est là bien une entreprise qui est devenue absolument impraticable depuis l'article 80 *du Syllabus* qui interdit même de croire que le Pontife romain puisse et doive « se réconcilier avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne. » Cet article est à rapprocher de ceux qui ont été dé-

crétés au Concile du Vatican, particulièrement dans la session du 24 avril 1870 sur la foi catholique, où il est déclaré que « si quelqu'un dit qu'il peut se faire, qu'on doive quelquefois, selon le progrès de la science, attribuer aux dogmes proposés par l'Église, un autre sens que celui qu'a entendu et qu'entend l'Église, qu'il soit anathème. »

Nous pensons donc que « la Revue de la Science nouvelle » doit, si elle ne veut pas faire œuvre sectaire, mais œuvre chrétienne et française, avoir toujours soin de faire appel, et de s'adresser ainsi que le dit son titre, à tous ceux qui veulent défendre le christianisme, et non pas seulement à ceux qui sous le masque de catholiques, n'entendent défendre que ce qu'on appelle en Angleterre « le romanisme. » Son œuvre deviendra alors aussi large et aussi honorable dans les applications que dans les intentions excellentes de son fondateur. Swédenborg qui sut si bien souligner dans son appréciation du génie français, son caractère chrétien et en même temps anti-clérical, observe aussi, durant ses voyages en France, que l'ordre ecclésiastique possède la cinquième partie du royaume. Si cet état de choses persiste longtemps, ce royaume, dit-il, marchera vite à sa ruine. La révolution de 1789 lui donne raison.

80. A propos des Hollandais qui étaient en République, lorsqu'il écrivit ses impressions de voyage, il dit (1) que la cause principale de la prospérité du peuple Hollandais, semble tenir à ce que ce pays est une République, forme de gouvernement dans laquelle le Seigneur se plait mieux que les pays à formes monarchiques, par la raison que personne ne se croit obligé à accorder honneur et respect à aucune créature humaine. Lorsque le Tout-Puissant est ainsi seul révéré, sans qu'aucun

(1) Voir *Documents concerning the life and character of Swédenborg by R. L. Tafel ;* London, 1877; 2me vol. p. 86.

homme ne soit mis en son lieu et place, cela est agréable au Seigneur, chacun jouit de la liberté, et de ce droit découle comme de source le culte du Seigneur. En réalité, ceux qui sont les sujets d'un pouvoir souverain sont élevés dans la flatterie et dans la fausseté ; ils apprennent donc, dit-il, à parler et à agir autrement qu'ils ne pensent.

Mais Swédenborg prévoyait aussi, la future décadence de la Hollande, lorsqu'il disait que leur adoration pour Mammon, et leur préoccupation exclusive d'acquérir de l'or, sont incompatibles avec une longue prospérité.

Ces pensées de son itinéraire en Hollande, rappellent la manière dont le prophète Samuel blâmait les Israélites de vouloir quitter le gouvernement des juges, pour lui substituer la forme monarchique. Le prophète leur dépeint sous de vives couleurs, la manière avilissante avec laquelle ils seront traités lorsqu'il deviendront les sujets d'un monarque (1).

81. Mais la mission de la nouvelle Jérusalem, est d'ordre purement religieux ; elle consiste dans l'enseignement des doctrines de la nouvelle dispensation. Le caractère rationnel de cet enseignement, aura pour conséquence d'affranchir les laïques de toute tutelle sacerdotale, de libérer les chrétiens de cet état de minorité, dans lequel ils sont restés à l'égard de leurs pasteurs. Cette église nouvelle réveille chez chacun de ses membres, l'esprit d'initiative en donnant à tous, les moyens d'acquérir par eux-mêmes, l'intelligence des saintes Ecritures, non-seulement au point de vue des doctrines chrétiennes qui doivent être dégagées de la lettre de la Parole révélée, mais encore au point de vue de la science des correspondances qui révélera son sens interne. Elle enseigne donc aux

---

(1). I Samuel, chap. VIII. Voir aussi chap. XIII. 19 ; et Juges, IX, 8-15.

hommes, à ne plus s'en rapporter uniquement au prêtre pour ce soin, mais à puiser eux-mêmes directement cette intelligence, dans l'étude de la Bible et de son sens spirituel ; elle leur montre que lorsqu'il s'agit du bien de leurs âmes, c'est-à-dire, d'accroître les richesses spirituelles nécessaires au développement de leur bien-être spirituel, ils doivent savoir en connaître eux-mêmes la valeur, les estimer et les acquérir avec tout le soin, toute la raison et tout le zèle qu'ils mettent à acquérir les richesses matérielles, nécessaires à la conservation de leurs corps et à l'accroissement de leur bien-être matériel.

Les richesses matérielles ne sont d'ailleurs, que des correspondances des richesses spirituelles ; connaissez donc celles-ci, familiarisez-vous avec elles, elles vous donneront une intelligence plus élevée, et vous rendront plus capables d'acquérir les richesses matérielles correspondantes ; et alors celles-ci suivant l'enseignement de l'Evangile vous seront données par surcroit (1).

Malgré la clarté de ses doctrines, il est certain que l'Eglise nouvelle a de grands efforts à faire, de graves obstacles à vaincre, pour introduire l'esprit nouveau ; mais ces progrès, malgré, ou à cause même de leur lenteur, au lieu d'être éphémères, seront définitifs et ils s'accroîtront indéfiniment.

82. On doit observer encore que la Nouvelle Jérusalem, tout en restant une, quant à son principe dominant chez les différentes nations où elle s'implantera peut être, et doit être, infiniment variée, quant aux formes de son culte. Son fondement essentiel, son trait d'union universel chez tous les peuples est la charité ; la foi ne doit servir que d'instrument à la charité, de même que le vrai qui la constitue est l'instrument du bien ; cependant

(1) Luc XII, 31 — Matthieu, VI. 33.

il faut que le vrai s'impose de lui-même, avant de pouvoir être transformé en bien réel et en œuvres véritablement fraternelles.

Lors même qu'il y a des différences entre les membres de la Nouvelle Eglise, sur la manière de comprendre certaines doctrines, ces différences doivent rester à l'arrière plan, et la charité doit toujours prédominer.

Les différents cultes chrétiens de diverses dénominations, ne doivent pas être envisagés comme les résultats nécessaires de l'esprit sectaire, car ce dernier esprit existe seulement chez ceux qui s'attachent trop exclusivement aux formes externes du culte, et en font des conditions de salut ; il existe aussi chez ceux qui mettent la foi au-dessus de la charité. On peut être sauvé dans tous les cultes et mêmes en dehors de tout culte, dès lors qu'on est inspiré par le sentiment de l'amour de Dieu et du prochain ; mais il y a des degrés et des qualités diverses dans les appréciations du bien et du vrai, de même qu'il y a des degrés et des qualités diverses dans la régénération de l'âme humaine ; il y a aussi des moyens infiniment variés pour satisfaire aux besoins spirituels de chacun, parce qu'il y a une diversité infinie dans les caractères des hommes, La variété dans les formes et dans les degrés ou qualités du perfectionnement spirituel de l'homme, n'exclut pas l'unité du but, qui est la pratique de la charité et de la fraternité. Si donc, on croit dans l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem que cette pratique de la charité ne peut se généraliser et être activée, que par la croyance au Dieu unique incarné dans le Christ, cette croyance est simplement proposée sous ses formes rationnelles à la libre acceptation de tous ; elle est ainsi proposée comme le moyen, le seul efficace, de mieux faire comprendre et de mieux faire sentir aux hommes, l'origine réelle de leurs liens fraternels ; cependant, cette croyance, ne leur est nulle-

ment imposée, bien qu'elle soit considérée comme une condition nécessaire pour atteindre à la vraie foi, sans laquelle tout progrès de la civilisation moderne et tout avancement du règne du Christ en esprit, seraient enrayés ; mais chacun néanmoins, doit rester libre de croire ou de ne pas croire ; en effet, c'est grâce à cette liberté de conscience, que la vérité finit toujours avec le temps, par prévaloir sur l'erreur : chacun y arrive insensiblement, par les exigences mêmes de l'esprit de fraternité et de solidarité humaines.

Swédenborg s'exprime ainsi, au sujet de cette fusion par la charité entre les Églises différentes :(1) « Dans les temps anciens, il y eut à la fois plusieurs Églises, et il existait entre elles, comme aujourd'hui, des différences quant aux doctrinaux, mais néanmoins elles faisaient un, en ce qu'elles reconnaissaient l'amour pour le Seigneur et la charité envers le prochain pour le principal et pour l'essentiel même, et par conséquent, les doctrinaux leur servaient non pas pour penser de telle manière, mais pour vivre de telle manière : et quand pour toutes, tant en général qu'en particulier, l'amour pour le Seigneur et la charité envers le prochain, c'est-à-dire, le bien de la vie est l'essentiel, les Églises, en quelque nombre qu'elles soient, n'en font qu'une, et chacune alors, est en même temps dans le Royaume du Seigneur : tel est aussi le Ciel ; là les sociétés sont innombrables, toutes sont distinctes, mais néanmoins elles constituent un seul Ciel, parce que dans toutes il y a l'amour pour le Seigneur et la charité envers le prochain. Mais il en est tout autrement des Églises qui disent que la foi est l'essentiel de l'Église, croyant que si l'on sait ce dogme et si on le pense, on est sauvé, et cela quelle que soit la vie qu'on ait me-

(1) Arcanes célestes, n° 2982. Voir aussi n°s 1799, 2385 et 6269.

née ; quand il en est ainsi, plusieurs Églises n'en font pas une seule, elles ne sont pas même des Églises ; ce qui fait l'Église, c'est le bien de la foi, c'est-à-dire, la vie même de l'amour et de la charité selon les choses qui appartiennent à la foi ; c'est en vue de la vie qu'existent les doctrinaux, chacun peut le savoir ; que seraient les doctrinaux, s'ils n'avaient pas en vue une fin ? et que serait la fin si elle n'était la vie, ou si la vie ne devenait pas telle que les doctrinaux enseignent qu'elle doit être ? Ils disent, il est vrai, que la foi même qui sauve est la confiance ; mais cette confiance ne peut jamais exister que dans le bien de la vie ; sans le bien de la vie, il n'y a aucune réception ; et où il n'y a aucune réception, il n'y a aucune confiance, si ce n'est parfois une apparence de confiance pendant les maladies de l'âme ou du corps, quand cessent les cupidités de l'amour de soi et du monde ; mais chez ceux qui sont dans le mal de la vie, quand cette crise est passée ou changée, cette confiance trompeuse s'évanouit entièrement ; car il y a aussi une confiance chez les méchants ; mais que celui qui veut savoir qu'elle confiance il a, examine attentivement chez lui les affections et les fins, ainsi que les exercices de la vie. » (1)

Il est généralement reconnu que les Églises de toutes les dénominations, avec le progrès des idées modernes, s'écartent graduellement, quoique insensiblement, de leurs confessions de foi originaires, qui étouffent la religion dans un cadre trop étroit : les formes et les dogmes s'usent peu à peu et s'effacent dans leurs caractères trop accentués, pour se fondre dans un sentiment universel de

---

(1) Pour de plus amples développements, voir : 1° « La doctrine de la charité, » extraite des Arcanes célestes, par M. Le Boys des Guays ; 3e édition, Paris, 1885 ; 2° l'opuscule de Swédenborg intitulé : *Doctrina vitae ex preceptis Decalogi, Amstelodami:* 1763. Traduit par M. Le Boys des Guays ; 3e édi. 1884.

charité ou de fraternité socialement pratique, tel qu'on le trouve savamment développé dans les œuvres d'Emmanuel Swédenborg. Aussi, un grand nombre de théologiens d'écoles très différentes, puisent à pleines mains, la substance de leurs meilleurs sermons, dans cette mine riche et inépuisable, peu connue du public.

Si chaque Église particulière a une utilité spéciale à remplir pour l'humanité, il ne s'ensuit pas que toutes les Églises soient égalememt aptes à procurer par leur enseignement, le même degré d'élévation morale, la même qualité dans la régénération de l'âme humaine, car la qualité de la régénération varie suivant la qualité de la foi religieuse, de même que le travail de l'ouvrier est plus promptement achevé, et mieux fait, suivant la qualité de ses instruments. (1)

Mais toutes les Églises chrétiennes des différentes dénominations, n'en ont pas moins cette tendance heureuse de s'unir avec le progrès des temps dans ce sentiment de fraternité générale ; leurs doctrines se fusionnent, sinon dans leurs expressions et quant aux formes externes du culte, très certainement dans les principes essentiels du christianisme : ceux-ci se résument dans l'amour de Dieu et du prochain, sentiment qui trouve des applications sociales de plus en plus étendues ; or, le but final du christianisme, qui est loin encore d'être réalisé, est l'unité dans la variété.

Une fois, ce résultat obtenu, une fois l'union des Églises établie sur le fondement de la charité sociale, table rase se trouvant faite de toutes les hérésies dogmatiques qui, chez chacune de ces Églises, y faisaient encore obstacle, il restera des dénominations de communions chrétiennes variées ; celles-ci accuseront des différences de culte, mais toutes cependant, n'en seront pas moins unies

---

(1) Voir la Vraie Religion chrétienne, n° 580.

et liées par l'unité du but, qui est d'aboutir au salut et à la régénération de l'âme humaine, par des moyens variés, mais ayant chacun une certaine efficacité. Or, cette unité du but, étant dès lors, non-seulement reconnue, mais pratiquée, ces Églises auront retrouvé la foi vivante basée sur la charité, telle que la possédait la primitive Église chrétienne et dont nous avons parlé ci--dessus, n° 59. Mais cette foi vivante devra pour s'adapter à l'esprit moderne, ne plus chercher, comme par le passé son développement dans les miracles qui supposent la foi enfantine et naturelle ; elle devra le chercher dans les formes rationnelles d'exposition, qui éclairent les intelligences, et ne mettent pas la lumière sous le boisseau du mysticisme.

On sera donc enfin amené à écrire sur le frontispice de tous les temples ce *Nunc licet* ! dont nous avons parlé précédemment n° 9, et qui signifie que personne ne consentira plus à mettre l'entendement sous l'obéissance de la foi. On passera alors du règne du Christ dans le sens littéral de la Parole, au règne du Christ dans son sens spirituel, c'est-à-dire, qu'on inaugurera la nouvelle ère chrétienne, et l'établissement général de l'Église de la Nouvelle Jérusalem.

C'est pour hâter ce triomphe du christianisme, c'est surtout pour avancer ce nouveau règne de Dieu sur la terre, qu'il est désirable, qu'il existe dès maintenant, de nombreuses Églises de la Nouvelle Jérusalem répandues partout, et sous des formes variées quant au culte, pour enseigner dans toute leur pureté les doctrines chrétiennes ; en effet, ces Églises nouvelles qui inaugurent la seconde ère chrétienne et proclament ouvertement le second Avènement du Christ, son règne dans le sens spirituel de la Parole, finiront, comme finit toujours la vérité en dernière analyse, par attirer tout à elle.

DEUXIÈME PARTIE

LES PROGRÈS
Dans le monde de la Nouvelle Jérusalem

CHAPITRE IX.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES PROGRÈS DE LA NOUVELLE JÉRUSALEM, DEPUIS UN SIÈCLE QU'ELLE EXISTE. (1)

SOMMAIRE

83. Il y avait déjà en Suède des disciples du vivant de Swédenborg. — 84. Il y avait aussi des disciples en France avant 1789. — 85. Les disciples en Angleterre. — 86. Les disciples aux États-Unis. — 87. Les disciples en Italie. — 88. Les disciples en Allemagne. — 89. Les disciples en Autriche. — 90. Les disciples en Suisse. — 91. Les disciples en Russie. — 92. Les disciples en Australie et dans les colonies anglaises. — 93. Les disciples en Afrique. — 94. Les disciples en France. — 95. Evaluation approximative du nombre des disciples. — 96. La littérature de la Nouvelle Église, et les caractères de son organisation comme Église visible. — La prière s'opère en réalité, par le développement de la vérité, l'homme étant continuellement dans la prière, lorsqu'il est dans la vie selon les vrais. — 97. Les dangers de la profanation.

---

83. Il y a un siècle environ, que les doctrines de la Nouvelle Jérusalem ont vu le jour, et cette Église a déjà trouvé des disciples dans les cinq parties du monde, grâce à ses publications si variées et à sa presse spéciale.

---

(1) *Voir l'histoire de la Nouvelle Église par Robert Hindmarsh. Londres. 1861, en anglais ; et l'Histoire sommaire de la Nouvelle Jérusalem par un ami. — Paris, 1879.*

Il y avait déjà en Suède du vivant de Swédenborg quelques disciples qui, plus tard, formèrent une société en 1786 ; celle-ci était composée de deux cents membres environ, parmi lesquels on cite le prince Charles de Hesse ; deux français : le marquis de Thomé et Moët bibliothécaire à Versailles. Ce dernier traduisit en français les œuvres théologiques de Swédenborg.

Ce n'est qu'en 1867 que la Nouvelle Église a réussi à s'établir en Suède par une organisation distincte de l'Église officielle. A Copenhague, on célèbre également le culte nouveau.

84. Il résulte d'une lettre écrite par le marquis de Thomé au journal encyclopédique de 1785, que les doctrines de Swédenborg avaient déjà des disciples en France avant 1789.

Swédenborg fit plusieurs voyages à Paris ; il en fit un dernier en 1769, pour obtenir l'autorisation de publier en France son livre intitulé : *Vera Christiana Religio*. M. Chevreuil, alors censeur royal et docteur en Sorbonne, après en avoir pris connaissance, dit à l'auteur qu'on ne lui accorderait l'autorisation d'imprimer à Paris, qu'à la condition que le titre portât : « imprimé à Londres et à Amsterdam. » Ce fait a été affirmé par M. Chevreuil lui-même ; mais Swédenborg ne consentit pas à ce subterfuge, et l'ouvrage parut réellement à Amsterdam en 1771.

Daillant de la Touche a publié en 1788 à Stockholm, un abrégé des doctrines de Swédenborg, en langue française.

Le célèbre pasteur Oberlin s'était nourri des écrits de Swédenborg, et il prêchait ses doctrines dans sa chair du Ban de la Roche, en Alsace, au XVIIIe siècle.

Le Ciel et l'Enfer, fut le premier ouvrage de Swédenborg traduit du latin en français ; il le fut par Pernety, bénédictin de la congrégation de St-Maur.

85. En Angleterre le Révérend Hartley, membre du clergé anglican fut un des premiers disciples de la nouvelle Église ; il avait eu des relations amicales avec Swédenborg. Le Révérend Clowes également ministre anglican, prêchait ouvertement dans sa paroisse de Manchester, les doctrines nouvelles. Il en fut de même du Révérend Clissold. On a de tout temps, compté soixante ou soixante-dix ministres de l'Église anglicane, imitateurs de Clowes et de Clissold.

Mais Robert Hindmarsh, Imprimeur et fils d'un prédicateur Wesleyen, fut le premier qui inaugura à Londres en 1788, le culte public de la Nouvelle Jérusalem, en organisant une Église séparée.

A Hindmarsh en Angleterre, se joignirent M. Servanté, d'une famille de huguenots du midi de la France, et Bénédict Chastanier, médecin français, qui publia le premier journal périodique de la Nouvelle Église, à Londres ; il le publia en langue française sous ce titre : « Le journal Novi-Jérusalémite. »

Flaxman, le célèbre sculpteur anglais, s'unit à ceux-ci pour fonder la société théosophique, aujourd'hui devenue la « *Swedenborg Society.* » Un don de 75,000 fr. fait par le Révérend Clissold, la rendit propriétaire d'une maison sise à Londres, *Bloomsbury Street*, 36, qui sert encore maintenant de bibliothèque, de salle de réunion et de librairie pour la vente des livres.

La nouvelle société avait, dès ses commencements, organisé un ministère régulier, et décidé que ce ministère ne devait procéder ni relever d'aucune Église ancienne ; pour l'instituer, on procéda pour une fois seulement, comme dans la primitive Église chrétienne, et on tira au sort.

Robert Hindmarsh fut désigné pour représenter l'Église ; il ordonna de suite comme ministres, son père et un autre des leurs, S. Smith qui avait été ministre Wesleyen.

Le Révérend Proud, fut un des orateurs les plus éloquents de la nouvelle Église ; il avait été ordonné ministre par Hindmarsh en 1791 ; il prêcha dans un beau temple érigé à Manchester, *Peter Street*, qui fut le premier édifice de la nouvelle Église. Un graveur du nom de Noble, lui succéda en 1819. Celui-ci est l'auteur d'un livre qui sert beaucoup en Angleterre pour la propagande des doctrines nouvelles ; il a été traduit en français par M. Eugène Rollet, ancien député de notre Parlement, sous ce titre : « Appel aux hommes réfléchis, » 1862 ; in. 12°.

Dans les premières années du XIXe siècle, plusieurs sociétés nouvelles se formèrent à Manchester, et dans le Lancashire, puis se relièrent entre elles par une *Conférence* ou Assemblée générale des lecteurs des œuvres de Swédenborg, présidée par Peckitt.

La société de la nouvelle Eglise organisée dans l'île de Jersey, et formée en partie par des familles de huguenots français réfugiés, se rattache à la Conférence.

Aux Etats-Unis, on appelle « Convention » les réunions générales, dites Conférences en Angleterre.

La Conférence anglaise de même que la Convention américaine, délivre les licences et l'ordination aux pasteurs, règle leurs appointements et pensions de retraite.

L'Eglise *d'Argyle Square* à Londres, compte beaucoup de membres : c'est le Révérend Presland qui y officie actuellement. Il a remplacé le Dr Bailey ; celui-ci, lors de son décès, arrivé tout récemment, officiait dans une Eglise du *West-end* de Londres, qui est considérée comme la plus importante.

Il y a maintenant douze lieux de culte à Londres, dans douze quartiers différents.

Le premier journal périodique anglais parut en

1790 ; ce fut le *New-Jérusalem Magazine* dont le principal éditeur M. Servanté, était français d'origine. En 1813, on publia *The Intellectual Repository* ; ce journal continue à paraître sous le nom de *New-Church Magazine* ; il est en concurrence avec plusieurs feuilles périodiques anglaises publiées par des disciples.

86. Parmi les fondateurs de la nouvelle Eglise aux Etats-Unis, il faut placer le Révérend Duché, né à Philadelphie en 1738, d'une famille de huguenots français. Il est à remarquer qu'il y eut beaucoup d'adhérents aux doctrines de Swédenborg parmi les Huguenots de France, réfugiés en Amérique et en Angleterre. Glen gentleman Ecossais et ami de Hindmarsh, fut aussi un des premiers propagateurs aux Etats-Unis d'Amérique, des doctrines nouvelles. Il fit une conférence sur Swédenborg en 1784. Ce fut à Baltimore que se fonda la première société de la Nouvelle Eglise en 1792, et c'est là que se construisit le premier temple en 1800. Il y a maintenant des lieux de culte dans les principales villes des Etats-Unis. Ce n'est qu'en 1817, qu'un culte régulier fut établi à Boston ; c'est maintenant là que se trouve la congrégation la plus nombreuse d'Amérique ; plusieurs de ses membres se rattachent à la célèbre université d'Harward.

Un journal hebdomadaire de la Nouvelle Eglise, fut créé en 1849 dans le Michigan ; il s'appelait *The Medium*. En 1858, le Révérend Stuart l'acheta et l'appela, *The New Church Messenger* ; il est publié encore aujourd'hui sous le même titre par la Convention.

Le Révérend Chauncey Giles, l'un des plus éloquents ministres de la Nouvelle Église aux Etats-Unis, a rédigé le *Messenger* de 1865 à 1877, et il est devenu entre ses mains, l'un des journaux les plus remarquables par ses articles religieux : son tirage est de trois mille environ. *The New-*

Jérusalem Magazine, est une revue mensuelle publiée à Boston ; MM. John Worcester, Reed et bien d'autres, y écrivent avec une grande érudition.

87. Le culte de la Nouvelle Eglise fut célébré pour la première fois en Italie dans la ville de Florence. Il y a eu durant quinze ou vingt ans des réunions régulières, sous la direction du Révérend Ford, précédemment pasteur de la Nouvelle Eglise aux Etats-Unis. Le célèbre sculpteur américain Hiram Powers, qui vécut vingt ans à Florence avec sa nombreuse famille, appartenait à ce groupe.

En 1871, M. Loreto Scocia, ancien ministre méthodiste, entreprit sérieusement de propager en Italie, les doctrines de Swédenborg. Il fit des conférences à Turin ; en 1872, il fonda une Revue, la *Nuova Epoca*. Il s'est fixé ensuite à Florence depuis 1875, où il continue à publier sa revue, et à traduire en Italien, les écrits de Swédenborg. C'est en Sicile et à Naples, que les doctrines de la Nouvelle Eglise, ont trouvé jusqu'à présent, le plus d'adhérents ; plusieurs font partie du clergé.

88. A Berlin, une société de la Nouvelle Eglise, composée de quarante membres fondateurs, s'est organisée sous la direction de M. Artopé ; une salle publique a été louée pour le culte et pour la lecture des œuvres ; on compte maintenant 150 à 200 auditeurs en moyenne, et une école de Dimanche d'une centaine d'enfants. Mais la plupart des fidèles étant des ouvriers, ou des personnes peu fortunées, les amis d'Angleterre et d'Ecosse ont fait des dons en argent, pour subvenir aux frais de l'œuvre. On pense que si les doctrines nouvelles prennent racine à Berlin, elles se répandront partout en Allemagne, malgré l'opposition du clergé et de la police.

Il y a des disciples de Swédenborg dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Un des hommes les plus remarquables par sa science, a été le pro-

fesseur Emmanuel Tafel, qui a imprimé les écrits de Swédenborg restés manuscrits ; il a réédité toutes les œuvres, et il en a aussi publié des traductions allemandes. Tafel était professeur à l'université de Tubingue, et bibliothécaire à la même université. M. Mittnacht a acquis de M. Mullensiefen, beau-frère de M. Tafel, aujourd'hui décédé, le dépôt des livres ; il en continua la publication, et il édita un journal : *Die Neukirchen blatter*, publié aujourd'hui par M. Artopé.

89. A Vienne, en Autriche il y a aussi un culte de la Nouvelle Eglise ; le manque de liberté politique a nui aux réunions qui, malgré cela, sont assez nombreuses.

90. En Suisse, les doctrines ont été connues du vivant de Swédenborg, par le célèbre Lavater de Zurich, qui était en correspondance avec lui. Ce fut à Bâle que parurent les premières traductions des œuvres. M. Pasquier, pasteur à Genève de 1852 à 1858, a enseigné du haut de sa chaire les doctrines nouvelles. Un culte régulier a été fondé à Zurich avec l'aide de Mademoiselle de Struve, et il y a des réunions dans plusieurs villes de Suisse. Ils ont un journal : le *Monat blatter*.

91. Les écrits de Swédenborg avaient été introduits en Russie dès 1783. On prétend que le Grand Duc Constantin Paulowitz, qui devint roi de Pologne après avoir renoncé à ses droits au trône de Russie, en faveur de Nicolas son frère puiné, était sérieusement attaché aux doctrines nouvelles [1].

Il y avait un petit groupe de disciples à Moscou en 1873, mais il fut bientôt dissipé par la persécution. Il y a néanmoins en Russie, des réunions privées pour célébrer le culte nouveau ; les membres appartiennent presque tous à la haute no-

---

(1) *Voir des détails curieux à ce sujet dans le New-Jérusalem Magazine du mois de décembre 1887 ; Revue publiée à Boston ; 169, Tremont street.*

blesse. Le célèbre général Alexandre Mouravief qui fut le principal promoteur de l'émancipation des serfs, était ainsi que toute sa famille de la Nouvelle Eglise. Il a fourni des articles remarquables à la *Revue de la Nouvelle-Jérusalem*, journal publié à Saint-Amand (Cher) par M. Le Boys des Guays.

92. Le premier vaisseau qui transporta les condamnés à la déportation à Botany-Bay, avait à bord, M. Lowes chirurgien, et ami de M. Hindmarsh ; celui-ci avait emporté avec lui une grande quantité de livres de la Nouvelle Eglise, qu'il répandit dans les colonies anglaises d'Australie. Aujourd'hui, il y a plusieurs sociétés de la Nouvelle Eglise, qui sont organisées et qui se développent rapidement dans l'Australie, à Melbourne, à Adelaïde, à Brisbane et à Sydney ; il y a aussi une petite société à Auckland dans la Nouvelle Zélande.

En 1847, M. Poole, maître de langues se rendit de Melbourne à l'île Maurice où il propagea les doctrines nouvelles ; parmi les adhérents furent M. Pitman et trois anglais qui émigrèrent à Calcutta.

L'un des personnages les plus considérables de l'île Maurice, M. Edmond de Chazal, organisa pendant un certain temps le culte public de la Nouvelle Église, qu'il dirigea lui-même. Il fonda une Revue, *l'Echo de la Nouvelle Jérusalem*. C'est de là que les doctrines ont été transmises à Bombay et à Calcutta, par des disciples allant se fixer dans les Indes.

En 1878, a paru à Londres, un ouvrage intitulé : *Ahindoo gentleman reflections respecting the works of Swedenborg*. (*Speirs, Bloomsbury street, 36 ;*) *Réfléxions d'un gentleman hindou sur les écrits de Swedenborg*. L'auteur habitait Bombay et s'appelait Dadoba Pandurung. Il raconte qu'avant de connaître ces doctrines il n'avait jamais pu concilier dans son esprit, la divinité tri-person-

nelle des Chrétiens, avec le principe de l'unité de Dieu, que les missionnaires chrétiens prétendent apporter aux Indiens polythéistes. Il dit que Swédenborg est d'accord avec les *Purenas*, qui placent le jugement dernier dans le monde terrestre. Mais c'est surtout l'étude de la science des correspondances, qui paraît intéresser les Hindous, parce-qu'elle leur donne la clef des mystères antiques. Cet Hindou a fondé à Bombay une librairie de la Nouvelle Eglise; il a traduit le *Ciel et* l'*Enfer* de Swédenborg en Hindi, langue comprise partout dans les Indes.

93. Il y a à Natal, colonie anglaise sur la côte orientale d'Afrique, un groupe de membres de la Nouvelle Jérusalem, et il y a aussi des disciples isolés dans nos possessions en Algérie.

Swédenborg prétend qu'il existe dans l'intérieur de l'Afrique, une nation qui reçoit la Révélation nouvelle. Ils s'étend longuement sur cette révélation dans les passages de son *Diarium* portant les nos 4770, 4774, 4777-79 et 4783 (1) Les rares voyageurs qui ont parcouru le centre de l'Afrique, s'accordent à dire qu'il y existe des peuples de mœurs très douces, hospitaliers et très différents des peuples du littoral; nous ne savons encore rien de précis quant à leur culte.

94. Pour en revenir à la France, nous dirons que Moët bibliothécaire à Versailles, entreprit en 1786 une traduction complète des écrits de Swédenborg, mais elle ne fut imprimée que sous la Restauration. M. Tulk, membre du Parlement Anglais, consacra vingt-cinq à trente mille francs pour les frais de cette impression; cette traduction est loin de valoir au point de vue de l'exactitude, la traduction faite plus tard par M. Le Boys des Guays.

---

(1) *Em. Swedenborgii Diarium spirituale, publié par Tafel 1843-47 Tubingue, 10 vol. in-8°.*

Boniface Laroque, président du consistoire de l'Église Réformée de Castres, publia en 1812, un ouvrage en deux volumes in 8°, où il expose les doctrines de Swédenborg, sans nommer celui-ci.

En 1820, une petite société de personnes de la Nouvelle Eglise se réunissait à Paris, dans la maison de Gobert, alors avocat en renom.

Le plus actif propagateur des doctrines sous la Restauration fut le capitaine Bernard, qui les fit accepter par les officiers de son régiment, le 23e de ligne. Citons le major Puvis, les capitaines Morlet, de Foisac, Fraiche, Paillard, qui tous firent la campagne d'Espagne en 1823. A ce groupe se rattachait M. Emile de Bonnechose, historien bien connu.

En Espagne le capitaine Bernard répandit les écrits de Swédenborg qui furent goûtés du savant évêque de Barcelone, Torres Amat, du général Palafox et d'autres. De retour en France, il amena aux mêmes idées, Richer, littérateur distingué, plusieurs personnes notables d'Orthez, d'Arles, de Bayonne : le colonel Dupont, le général de Bissy de Besançon et le Dr Brunet.

Edouard Richer, de Nantes en Bretagne, naquit en 1792 et mourut en 1834 ; ses travaux d'abord imprimés en partie, dans quelques journaux de province, furent publiés après sa mort, dans un ouvrage en huit volumes in 8°, ayant pour titre : « La Nouvelle Jérusalem ; » on publia aussi des essais de lui à St-Amand : « la Religion du bon sens ». Tout ce qui est sorti de sa plume dénote un grand talent d'écrivain et une profonde connaissance des doctrines chrétiennes.

Parmi les propagateurs sérieux de ces doctrines, il faut citer un curé catholique, l'abbé Ledru, qui était en 1833, curé du village de Lèves près de Chartres. Ses paroissiens l'aimaient beaucoup et le considéraient comme curé patriote. Il fut révoqué par l'évêque de Chartres, et son église fut fer-

mée. Alors l'abbé Ledru se mit à prêcher dans une belle grange érigée en temple, les doctrines de la Nouvelle Jérusalem. Il entraîna avec lui tous les habitants de sa commune et il continua ainsi pendant cinq ans jusqu'à sa mort. En 1836, il avait publié pour l'usage de ses paroissiens : *la liturgie de la nouvelle Eglise* (1). Alexandre Dumas a raconté ces faits d'une manière plaisante, mais inéxacte, dans ses mémoires.

M. Blanchet avocat à Tarbes, puis conseiller de Préfecture, a propagé les doctrines de Swédenborg dans divers ouvrages, notamment dans *l'Exposition populaire de la vraie religion chrétienne* ; Paris 1842.

M. le baron de Portal qui descend d'une des plus anciennes familles protestantes du Languedoc, a publié deux ouvrages érudits et intéressants, dans le sensdes doctrines de Swédenborg.

1° *Les symboles des Egyptiens comparés à ceux des Hébreux* ; *Paris 1840 ; 2° Des couleurs symboliques* ; *Paris* 1837.

M. Le Boys des Guays, de Saint-Amand (Cher), un des hommes les plus respectés de son département, fut le premier qui fit une tentative sérieuse d'organisation du nouveau culte. Il fut juge au tribunal civil de Saint-Amand, et ensuite sous-préfet en 1836. Il ouvrit un culte public dans sa maison à St Amand, le 18 novembre 1837, et il fonda avec la collaboration d'amis, *la Nouvelle Jérusalem* ; *revue religieuse et scientifique*, qui parut de 1840 à 1849. Enfin il traduisit en français, toutes les œuvres théologiques de Swédenborg ; il mourut en 1864, d'une maladie du cœur.

M. Aug. Harlé, bien que domicilié à Paris, fut le collaborateur assidu de M. Le Boys des Guays. En sa qualité d'hébraïsant distingué, il modifia la

---

(1) *Voir les détails dans « l'Histoire de la nouvelle église chrétienne, par un ami. » Paris 1879.*

traduction Le Boys des Guays, du Ciel et de l'Enfer, et il en fit une nouvelle édition in 8°, publiée en 1872. De concert avec M. Le Boys des Guays il a traduit en français, les Psaumes avec les sommaires du sens interne, les Évangiles et l'Apocalypse ; de plus, il a traduit en latin une partie des livres de la Bible avec le sens interne en regard.

La société des disciples à Paris se réunissait anciennement chez M. Broussais, fils du célèbre professeur à la faculté de médecine ; puis elle se réunit successivement chez M. Hartel mécanicien, chez M. Minot peintre, chez M. Poirson médecin ; ensuite rue de la Faisanderie, puis rue du Sommerard où se trouvait un dépôt de livres de Swédenborg, un cabinet de lecture et une librairie circulante. Elle se réunit actuellement, dans le premier temple édifié à Paris, pour le culte public de la Nouvelle Église, rue Thouin, n° 12, derrière le Panthéon. Une librairie et une bibliothèque pour la lecture gratuite des ouvrages, sont annexées au Temple.

Quelques membres de la Nouvelle Eglise, assidus au culte qui se fait tous les Dimanches à trois heures, au Temple de la rue Thouin, se sont entendus pour former deux Sociétés distinctes se proposant chacune de propager les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, l'une par la voie de la presse, l'autre par la parole. La première Société a pris le nom de *Société Biblique de la Nouvelle Église chrétienne, dite Nouvelle Jérusalem* ; elle se confond avec la *Société de la Librairie Swédenborgienne* qui est annexée au Temple. Elle se propose : 1° d'étudier les moyens d'arriver à la publication d'une Bible en langue française, dont la traduction sera plus littérale que les anciennes versions de la Bible, afin de faciliter l'étude du sens spirituel des Saintes Écritures ; 2° de réimprimer les traductions françaises épuisées des œuvres latines d'E. Swédenborg, et de publier

aussi les petits traités jugés utiles à la propagation des doctrines ; 3° de publier un Journal de la Nouvelle Jérusalem.

L'autre Société a pris le nom de *Société française de la Nouvelle Eglise chrétienne, dite Nouvelle Jérusalem*, celle-ci se propose : 1° de pourvoir à l'entretien du temple de la rue Thouin, et à l'établissement d'autres lieux de culte, à mesure que le besoin s'en fera sentir, pour propager en France les doctrines de la Nouvelle Jérusalem ; 3° de pourvoir au soutien des prédicateurs et des conférenciers qui se destinent à cette œuvre de propagande.

C'est depuis 1878 seulement, que la Nouvelle Eglise a obtenu du gouvernement français une autorisation régulière pour les réunions publiques de son culte à Paris, grâce aux démarches faites près l'ambassadeur des États-Unis d'Amérique, par M. Chauncey Giles, pasteur de la Nouvelle Église à Philadelphie, et sur la demande expresse du Président de la République des Etats-Unis, M. Hayes, au gouvernement français. M. Hayes, certifia que les membres de la Nouvelle Église en Amérique, étaient connus pour être des citoyens paisibles et généralement estimés par leur vie honorable.

95. On s'étonne quelquefois que le nombre des disciples ne soit pas plus considérable. Il y a plus de cent ans que le général Tuxen, demandait à Swédenborg, peu de temps avant sa mort, combien il pensait qu'il y eût de personnes dans le monde, qui avaient adopté ses doctrines : il répondit qu'il pouvait y en avoir peut-être, cinquante, et le même nombre dans le monde des esprits. Il ajoutait : Dieu seul connaît le temps où son Église doit commencer.

Depuis la mort de Swédenborg, ces doctrines ont continué à faire des prosélytes, et on peut

évaluer approximativement le nombre des personnes ayant adopté leurs enseignements et les professant, à cinquante mille environ. Mais ce chiffre paraît au-dessous de la vérité, lorsqu'on pense à l'immense mouvement de librairie pour la vente des ouvrages en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie.

96. Le journal anglais, le *Times* du 5 Juin 1886, en donnant une analyse des livres ajoutés au *British Museum*, de 1880 à 1885, dit qu'on sera étonné d'apprendre que les propagateurs les plus actifs et les plus énergiques des doctrines chrétiennes sont les Swédenborgiens, car il y a eu dans cet espace de temps, quatre fois plus de publications faites par les disciples de la Nouvelle Jérusalem, que par toute autre communion chrétienne.

La littérature de la Nouvelle Jérusalem, s'est enrichie, non-seulement de la traduction dans les principales langues de l'Europe, des traités religieux que Swédenborg avait écrit primitivement en latin, pour les mettre à la portée des érudits et des ecclésiastiques de toutes les nations, mais aussi, d'ouvrages dits *Collatéraux*, qui, ajoutés aux journaux spécialement consacrés au public de la Nouvelle Eglise, forment dans leur ensemble, un stock de livres tellement considérable, qu'il serait difficile de les réunir tous maintenant, dans la même collection.

Les amis de la Nouvelle Jérusalem, recherchent beaucoup plus la qualïté que la quantité des adhérents. Ils savent que la mission de cette Eglise est d'exercer une influence très grande au dehors aussi bien qu'au dedans de l'Eglise.

Au dedans, son œuvre est toute d'enseignement, car la prière elle-même, opère en réalité, par le développement de la vérité. L'homme, nous dit Swédenborg, est continuellement dans la

prière, lorsqu'il est dans la vie selon les vrais (1).

Au dehors, ces doctrines justifient, par leurs développements, leur parfaite adaptation au progrès de nos idées modernes, et elles trouvent des applications à toutes les branches de la science sociale.

La Nouvelle Jérusalem ne sera jamais comme Eglise visible une organisation exclusivement ecclésiastique ; à notre avis, son organisation doit être laïque afin d'être mieux adaptée à l'esprit moderne.

Lorsque Swédenborg parle de la Très-Ancienne Eglise et de l'Eglise Ancienne, il n'entend nullement parler d'une Société organisée ecclésiastiquement, mais il entend principalement parler du lien social qui prédominait dans les sociétés humaines à ces deux différents âges, ainsi qualifiés d'Églises. Il dit que l'homme individuel lui-même, est une Eglise dans la forme la plus petite, et que ce qui fait en lui, ou dans les sociétés humaines l'Eglise, c'est la conjonction avec Dieu, et avec la vérité émanant de Lui, suivant le degré de réception de celle-ci ; seulement, le caractère de cette conjonction diffère dans chacun de ces deux différents âges, ainsi que nous l'avons déjà expliqué aux chapitres III et IV. En un mot, la Nouvelle Jérusalem sera une nouvelle humanité, c'est-à-dire une nouvelle ère de la civilisation moderne, qui s'établira sur un lien social nouveau par l'influence de l'enseignement de son Eglise.

Les disciples de la Nouvelle Jérusalem ne cherchent donc pas à s'imposer au public par leur nombre, parce que leurs doctrines ne sont pas de nature à être acceptées par engouement, ou comme affaire de mode ; elles ne peuvent s'implanter que graduellement dans les mœurs et dans la pratique sociale.

---

(1) *Apocalypsis Explicata Londini ;* 1784. 4 vol. in 4° ; n° 325. — Ouvrage posthume.

97. Nous avons vu précédemment n° 7, que le sens de la lettre de la Parole, voile comme la nuée dans le ciel, le sens spirituel, et qu'ainsi ce sens de la lettre est une garde qui est figurée dans la Bible, par les chérubins ; c'est pourquoi il est dit dans la Genèse (III. 23, 24) : « Lorsque Jéhovah Dieu eût chassé l'homme, il fit habiter du côté de l'Orient du jardin d'Eden, les chérubins et la flamme de l'épée qui se tourne de côté et d'autre, pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Cela signifie que celui qui est enclin à profaner les vérités cachées sous la lettre de la parole, est empêché autant que possible, comme par une garde, d'en pénétrer le sens, tandis que celui qui s'en sert d'après l'amour du bien, pour enseigner et confirmer le vrai, peut en pénétrer le sens, et il progresse en sainteté et en capacité.

Ainsi la Divine Providence détourne l'homme, autant que cela est possible, sans violenter son libre arbitre, de la reconnaissance de la vérité, tant qu'il n'est pas mûr pour elle, tant que l'œuvre de la repentance n'est pas suffisamment avancée en lui, et qu'il n'est pas en état de se maintenir définitivement dans la jouissance de la vérité reconnue par lui. C'est une loi de la divine Providence, qui a été faite, nous dit Swédenborg, parce que le sort de celui qui renie la vérité après l'avoir reconnue de cœur est des plus tristes. En effet, un tel profanateur qui s'est alimenté spirituellement en puisant à cette source divine, et qui a, en partie seulement, approprié le corps de son homme interne, ou son âme, à cette nourriture céleste, sans avoir suffisamment éliminé par la repentance, le mal et le faux en lui, se trouve sollicité entre deux volontés contraires ; il se fait donc un déchirement en lui qui le rend excessivement malheureux : il est dans le mal qualifié par l'Évangile, de péché contre le Saint-Esprit ; il parle bien et cependant il pense mal ; ou, il fait bien, et ce-

pendant, il veut le mal. C'est ainsi qu'en lui, dans le vrai est caché le faux, et dans le bien le mal, comme un venin secret. C'est pourquoi de tels hommes sont qualifiés par le Seigneur : « Race de vipères ! »

On voit que le progrès pour être fait sûrement, doit être fait lentement, et qu'on ne peut, sans danger, arracher l'ivraie avant que la moisson soit prête d'être récoltée. « La miséricorde vaut mieux que le sacrifice : » il faut laisser à chacun, tout le loisir nécessaire pour chasser le faux et le mal, avant de pouvoir espérer voir le vrai et le bien définitivement enracinés dans le cœur humain. Ce danger de la profanation n'existe d'ailleurs, que pour ceux à qui le sens interne est dévoilé, bien qu'ils soient encore restés dans le mal.

Telle est la morale qui se dégage des enseignements de la sagesse, et qui justifie la lenteur des progrès de la Nouvelle Jérusalem dans le monde ; néanmoins ces progrès sont palpables pour tout homme qui observe les lois de la régénération de l'âme humaine et ces conquêtes de l'esprit nouveau : elles nous révèlent les hautes destinées auxquelles est appelée l'humanité future.

TROISIÈME PARTIE

Les Principes du Droit Divin moderne

& LEURS APPLICATIONS SOCIALES

CHAPITRE X.

SECTION PREMIÈRE

LOIS DE LA RÉGÉNÉRATION CIVILE ET RETOUR A L'ESPRIT DE JUSTICE ET D'ÉQUITÉ.

SOMMAIRE

98. L'enseignement de l'Évangile perd toute autorité dans les Eglises qui empiètent sur les attributions de l'État, et qui deviennent sectaires et cléricales. — 99. La vraie mission de l'Église est l'influence qu'elle doit exercer sur les mœurs par l'enseignement d'une sagesse intelligible et pratique. — La morale ne peut être séparée de la religion parce qu'elle en découle : il n'y a donc pas de morale indépendante. — 100. La question sociale devient la question chrétienne ou humanitaire du monde moderne. — 101. Lorsqu'on interroge les lois économiques actuelles, qui régissent la distribution des richesses, elles répondent par une fin de non-recevoir à toutes les revendications du socialisme. — Les développements de l'esprit de fraternité et de justice peuvent seuls enrayer le péril social, car la solution de la question sociale n'est pas exclusivement scientifique, mais elle est en même temps, essentiellement morale. — 102. Aveux à ce sujet de plusieurs socialistes et conséquences probables de ces aveux dans un avenir plus ou moins proche. — De la transformation graduelle du lien social de justice matérialiste, en un lien social de justice rationnelle. — La loi de la distribution des richesses n'est comme toute loi sociale, que la logique du sentiment qui prédomine chez les hommes du jour. — Les deux ou trois témoins nécessaires pour la justification de toute con-

viction sérieuse. — 103. La civilisation de l'avenir le plus proche correspond dans le passé, à l'âge d'airain des sociétés humaines. — Les trois cycles de la civilisation de l'avenir. — 104. Description de la constitution sociale de la primitive humanité, et sa décadence. — 105. Le progrès conquis au dix-neuvième siècle est l'esprit de tolérance et de charité. — 106. La charité pour ne pas être impuissante et stérile, doit être éclairée par la foi, ou par la vérité, de manière à pouvoir prendre la forme de préceptes rationnels. — Dans le monde moderne, le mot *charité* prend le sens large de *fraternité*. — 107. Examen de ce qui se passe entre les facultés de l'âme chez l'homme qui se réforme et se régénère. — 108. Phase de réformation et phase de régénération. — Le droit d'aînesse d'Esaü, ou ces mêmes phases de réformation et de régénération, exprimées différemment dans la symbolique de la Bible, dans le langage théologique et dans le langage philosophique. — 110. Les résultats de l'harmonie et de l'équilibre entre les trois facultés de l'âme humaine, se manifestent aussi dans les progrès du droit civil.

---

98. Nous croyons utile de diviser en deux sections, ce chapitre X, qui embrasse toute la troisième partie de notre travail : la première pour préciser les lois de la régénération de l'homme considéré individuellement, la seconde pour envisager ces mêmes lois au point de vue politique et social. Nous espérons ainsi montrer, que les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, s'adaptent parfaitement aux idées modernes, même les plus avancées, pourvu qu'elles soient conformes à l'esprit de justice et d'équité.

Si une morale sociale ne découlait pas de source des enseignements de l'Eglise, à quoi servirait la religion ? Sans la religion, sans l'Eglise, la morale n'existerait point, parce que les hommes ne seraient plus alors, les enfants d'un Père commun, c'est-à-dire, qu'ils ne seraient plus frères. C'est le sentiment de fraternité, de même que le sentiment religieux d'où il dérive, qui inspire la morale et les mœurs ; or, la morale découle de la religion qui est le développement de l'esprit de

fraternité, et elle constitue le fondement essentiel du droit et de la justice. Notre but est donc aussi de montrer, combien les réformes sociales qui sont attendues par les partis politiques avancés comme les promesses d'un nouveau Messie, sont peu compatibles avec la disparition de tout sentiment religieux dans le cœur des hommes, quoiqu'en disent certains utopistes de l'athéisme et du matérialisme.

On pourrait croire que nous occupant spécialement de religion, nous sortons de notre cadre, lorsque nous traitons de choses temporelles et séculières telles que les questions politiques et sociales. Mais c'est là une grave erreur, qui résulte de la confusion qu'on fait souvent entre la religion et le culte. D'ailleurs, nos doctrines religieuses, en s'adaptant aux questions sociales, deviennent les principes du droit divin moderne ; de plus, ces principes, pour s'y adapter pratiquement, doivent se transformer en principes de droit positif humain. C'est ainsi que le spirituel se transforme en temporel et se sécularise dans les applications externes : en effet, on ne peut pas plus séparer la vérité spirituelle de la vérité de fait externe, qu'on ne peut séparer la théorie de la pratique.

L'enseignement religieux devant avoir une influence purement morale et du domaine de la conscience seulement, perd toute autorité dans les Eglises qui empiètent ou qui tendent à empiéter sur les attributions de l'Etat.

Le Christ, durant sa vie dans le monde, fut sollicité trois fois de se constituer juge et de trancher des différends ayant un caractère juridique et même politique, mais chaque fois il s'y refusa.

Une première fois, on lui demanda de se prononcer sur la légitimité du droit de punir la femme adultère. Il eût été facile aux Juifs fanatiques, partisans des rigueurs de la loi Mosaïque, de traîner la coupable hors de la ville et de la lapider. Mais

le Christ sut la délivrer des mains de ses bourreaux par la vertu de ces simples paroles : « Que celui de vous qui est sans péché, lui jette la première pierre. » (1)

Une autre fois, le Maître fut requis de se prononcer sur la légitimité du tribut à payer à César ; il répondit : « Rendez les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu. » (2)

Par ces deux réponses, le Christ établit d'une manière claire, que les deux justices, celle de Dieu et celle des hommes, fonctionnent séparément ; et, il le montra aussi clairement dans la troisième circonstance, lorsqu'il fut prié de trancher une dispute entre deux frères, au sujet du partage d'un héritage. Ici, le Maître se refuse encore à se faire le champion de l'une ou de l'autre partie adverse, parce qu'il est le champion de tous les hommes indistinctement, et non pas d'une classe d'hommes. On ne pouvait cependant, douter que l'un des deux frères ne fût dans son tort, juridiquement parlant, ce qui n'empêche pas le Seigneur de répondre à celui qui paraissait avoir le droit pour lui : « O homme, qui m'a établi juge ou pour faire partage entre vous ? Puis il leur dit. Voyez et gardez-vous de l'avarice, car quoique quelqu'un soit dans l'abondance, il n'a point la vie par ce qu'il possède. » (3) Si, en effet, les deux frères étaient l'un et l'autre enclins à l'avarice, à quoi servait-il, au point de vue de la justice divine, de redresser le tort de l'un à l'égard de l'autre ? Ne valait-il pas mieux les laisser se débattre à l'école de la vie et de l'expérience, les amener ainsi à faire leur examen de conscience, et par suite, aussi, les amener à une conversion sérieuse et définitive !

L'enseignement général qui se dégage de ces

---

(1) Jean ; VIII ; 7. —
(2) Mathieu ; XXII ; 21. —
(3) Luc ; XII ; 14. 15.

trois faits de l'histoire de la vie du Christ, est que l'Église ne peut se rendre solidaire de telle ou telle thèse juridique, politique ou sociale : ce serait rapetisser et diminuer son influence morale qui s'exerce sur tous les hommes indistinctement, que de sortir de sa sphère, et se compromettre dans des agitations stériles en faveur d'intérêts exclusivement externes et temporels ; en effet, le domaine de l'Eglise se trouve sur un plan de vie plus élevé et plane sur des hauteurs inaccessibles aux intérêts purement terrestres.

L'Eglise est donc une école d'enseignement de la sagesse divine, et il faut se garder de la faire descendre de ses hauteurs, pour devenir une autorité mondaine, autrement, elle revêt un caractère sectaire et clérical. Aussi, il arrive, depuis le siècle de Voltaire, que le christianisme véritable se prêche et se pratique souvent, en dehors de toute Eglise qui, à l'exemple de l'Eglise de Rome, se met, par son cléricalisme en contradiction avec le libéralisme des doctrines évangéliques. Il en résulte qu'on a pu dire que les doctrines chrétiennes continuent à imprégner la civilisation moderne, et qu'elles réussissent à prévaloir contre ceux-là même qui prétendent conserver le monopole de leur enseignement, et le droit exclusif de les propager parmi les nations.

L'Eglise doit toujours répondre à tous ceux qui voudraient l'engager dans des entreprises politiques, sociales ou mondaines : « Mon Royaume n'est pas de ce monde. » (1)

99. Cependant, si l'Eglise ne doit pas prendre une part directe au gouvernement de l'Etat, et aux entreprises sociales, elle n'en est pas moins destinée à avoir une influence réelle sur les mœurs, par l'enseignement d'une sagesse intelligible et pratique ; en effet, la religion, lorsqu'elle

(1) Jean ; XVIII, 36.

est bien entendue, ne nous enjoint nullement d'affecter des airs de dévotion, ou de marcher le visage triste et la tête baissée, lorsqu'on ne fait tort à personne, en se montrant joyeux et gai. Bien loin de consister à s'isoler du monde et des hommes, elle doit au contraire, nous pousser à multiplier nos rapports sociaux, afin d'exercer la fraternité sous les formes les plus variées, dans toutes les occasions où il est possible de le faire utilement.

Quant à ceux qui veulent qu'on respecte la religion, mais qu'on renonce à la théologie, ils sont aussi peu raisonnables, ainsi que l'a dit M. Gladstone, que s'ils conseillaient d'admirer les arbres, les plantes, les fleurs, le soleil, la lune et les étoiles, mais de renoncer à l'étude de la botanique et de l'astronomie. Or, la théologie peut, seule, formuler d'une manière précise, les préceptes de droit divin ; ceux-ci à leur tour, nous initient aux enseignements de la justice divine. Les préceptes de droit divin enseignés par l'Église, sont destinées à servir d'idéal au législateur humain, qui doit toujours s'efforcer de les traduire et de les transformer en préceptes de droit positif humain, applicables au gouvernement des sociétés et des hommes. En effet, la justice humaine n'a d'autorité morale sérieuse sur les hommes, qu'à la condition de tendre toujours à se rapprocher indéfiniment de la justice divine, sans pour cela, jamais réussir à y atteindre complètement. Si quelques-unes, prétendent néanmoins, éliminer la religion de la morale et même de la justice, ils se heurteront toujours à l'impossibilité de trouver une solution satisfaisante de la question sociale, par des moyens purement scientifiques et autoritaires.

La morale ne peut être indépendante de la religion, par la raison, qu'il est admis en principe, que la fraternité est le sentiment qui inspire et qui domine toute la morale : la logique de ce senti-

ment que nous sommes tous frères, est que Dieu est notre père commun. Or, l'étude de la théologie, peut seule nous faire connaître nos devoirs envers les hommes nos frères, en nous faisant connaître ce qui concerne Dieu, notre Père commun. La morale ne peut donc être séparée de la religion puisqu'elle en découle, et il n'y a pas, par conséquent, de morale indépendante de la religion.

100. La question sociale devient véritablement la question chrétienne ou humanitaire du monde moderne, dès lors qu'il est reconnu que nous sommes tous frères et tous solidaires les uns des autres, parce que nous sommes les enfants d'un Père commun; et, tous désirent de nos jours, trouver les moyens de rétablir les mœurs de la fraternité, en atténuant et en annulant les souffrances du pauvre.

La difficulté de la solution de la question sociale provient surtout de ce fait économique, que l'accroissement des richesses, qui est énorme depuis le dix-huitième siècle, et qui s'étend encore constamment, avec les progrès des sciences appliquées à l'industrie, devrait, si les lois purement scientifiques qui gouvernent la distribution des richesses, étaient justes en elles-mêmes, bannir toute pauvreté de la terre. Mais bien loin de là, on signale ce fait anormal dans tous les pays du monde moderne, que l'accroissement du paupérisme, accompagne toujours l'accroissement des richesses de la classe capitaliste. Cela parait tenir, il est vrai, à ce qu'on produit aveuglément dans toutes les branches de l'industrie, jusqu'à ce qu'il y ait surabondance dans la production par rapport aux besoins ou aux facultés de consommation des consommateurs : de là les crises commerciales. Les capitalistes en profitent pour acheter à bas prix, ce qu'ils revendront très cher, en temps opportun, et ce qu'ils ne peuvent plus revendre du tout, si ce temps opportun tarde trop à venir : de là les crises financières.

Il y aurait donc lieu d'en conclure que les lois qui gouvernent la distribution des richesses, bien que scientifiques, dépendent aussi d'une cause morale : celle de la sagesse des producteurs et des spéculateurs ; et en effet, toutes nos sciences sociales, bien que scientifiques, par cela même qu'elles sont sociales, sont sous la dépendance d'une cause morale.

101. C'est aussi la raison pour laquelle, lorsqu'on interroge le système économique, qui, dans notre société moderne régit la distribution des richesses, il répond comme le Christ, par une fin de non-recevoir, à toutes les revendications du socialisme et des redresseurs de torts provenant de l'inégalité des conditions sociales. Il n'est point douteux, cependant, que la science sociale d'accord avec l'enseignement même du Christ, n'ait pour objet de dominer la dureté et la sécheresse de cœur de ceux qui assument la responsabilité de l'état actuel de notre économie politique. La science sociale, fraternelle et chrétienne à la fois, peut seule, nous fournir des moyens équitables ou conformes aux lois mêmes du progrès, de concours avec leur méthode générale d'application que nous développons ci-après n°s 107 et suivants, pour que la volonté collective parvienne à modifier les faits économiques, de manière à supprimer tout ce qu'elles renferment de barbare et d'inhumain pour la classe des prolétaires.

En réalité, le paupérisme doit être considéré comme une sorte de retard des sociétés humaines, sur les progrès généraux du bien moral et matériel ; son véritable remède n'est donc point, dans de prétendus rapports charitables ou fraternels de riche à pauvre, mais dans l'accroissement d'un amour mutuel, basé sur l'estime, et sur un échange de services également mutuels. Un tel échange de bons procédés, dans tous nos rapports d'affaires, mettrait, travailleurs et capitalistes, riches et

pauvres, sur le pied d'une parfaite égalité fraternelle : mais il implique une élévation du niveau de la moralité publique.

102. Les systèmes socialistes, qui prétendent, au contraire, résoudre la question sociale par des procédés purement autoritaires ou fondés sur la force brutale. aboutiront toujours, sous prétexte de réaliser plus équitablement la distribution des richesses entre les hommes, à détruire chez chacun, tout esprit d'initiative, tout stimulant susceptible de réveiller la conscience publique, et d'élever sa moralité à un degré supérieur.

Cela est si vrai, qu'on trouve dans la *Revue socialiste*, dirigée par M. Benoît Malon, des aveux tels que ceux-ci :

« Par la violence, il est encore possible de changer l'ordre politique d'une société, mais non son ordre social, Pour transformer d'après un idéal nouveau, les institutions juridiques, la propriété, l'organisation de la famille et les conditions économiques, il faut modifier les coutumes, les mœurs, les opinions ; il faut refaire l'éducation d'une série de générations. » (1)

Un autre écrivain de la Revue, M. Henri Aimel dit : « Il ne sert de rien de décréter les lois : il faut que ces lois soient voulues par l'opinion, sanctionnées par les mœurs, c'est-à-dire, les habitudes. » (2) M. Aimel cite aussi cette parole de son rédacteur en chef : « Sainte et trois fois sainte Pitié ! sois notre religion et reçois notre culte ! » Cette dernière citation est faite pour annoncer qu'il va publier une étude sur la religion qu'Auguste Comte a prétendu organiser, et qui est, dit-il, la religion de la Pitié et de l'amour. (3)

---

(1) Voir la Revue Socialiste de Février 1888, p. 167; l'article est de M. Aug. Desmoulins qui cite avec éloge, ce passage des « Etudes sociales, » de Mme Barbe Gendre.

(2) Voir la Revue socialiste de Novembre 1887; p. 498.

(3) Voir la Revue socialiste de Février 1888; p. 209.

M. Benoît Malon de son côté en annonçant la mort de M. Guyau, jeune philosophe de grandes espérances, dit que les méditations de ce noble et glorieux élève d'Alfred Fouillée, seront profitables, surtout à ceux qui pensent comme il pensait, « que la question morale et la question sociale sont inséparables, et sont en ce moment d'une égale urgence. » (1) M. Malon a écrit aussi : « Le simple instinct dit aux travailleurs qu'ils ne peuvent améliorer leur sort que par l'association fraternelle. » (2) En effet, la solidarité ouvrière dans les groupes corporatifs produit déjà d'excellents résultats ; de même aussi, les associations coopératives.

M. Malon appartient comme socialiste au parti des Indépendants, dont il est le principal inspirateur ; c'est à ce sujet que M. Georges Renard, également rédacteur de la Revue, écrit : « Les socialistes indépendants osent faire briller de nouveau devant la foule un idéal de justice qui puisse l'activer et la guider. » (3)

La Revue socialiste qui publie les systèmes de toutes les écoles socialistes, rend un véritable service aux socialistes, en les obligeant à se purifier dans le feu de la controverse, d'où jaillit l'étincelle de la vérité ; elle en rend un autre au public qui s'en fait souvent une idée fausse, lorsqu'il juge le socialisme d'après ceux qui ne le comprennent que par des bouleversements violents.

Dans son éloge du fondateur du Familistère de Guise (Aisne), M. André Godin, qui est récemment décédé, M. Malon jette en passant cette note un peu froide, que Godin professa des croyances mystiques et spirites ; (4) mais ces croyances prétendues mystiques et spirites, étaient pui-

(1) Voir la Revue socialiste de Juin 1888 ; p. 665.
(2) Voir la Revue socialiste de Juillet 1887 ; p. 61.
(3) Voir la Revue socialiste de Décembre 1887 ; p. 597.
(4) Voir la Revue socialiste de Février 1888 ; p. 199.

sées dans la lecture des ouvrages de Swédenborg, qui combat le mysticisme autant que le spiritisme. Nous avons vu que les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, bien loin d'être mystiques, tendent à débarrasser de plus en plus, le christianisme de son mysticisme actuel ; et que bien loin d'être favorables aux pratiques du spiritisme, elles les considèrent comme dangereuses, et même comme susceptibles de conduire à l'aliénation mentale. Ceux qui veulent se vouer à l'enseignement des doctrines de la nouvelle ère chrétienne, doivent donc, soigneusement écarter de cet enseignement, tout mélange hétérogène avec le spiritisme et le mysticisme.

En ce qui concerne le surnaturel qu'on essaie souvent d'englober dans la condamnation du mysticisme et du spiritisme, il est à observer que la conception rationnelle de l'univers n'exclut nullement la croyance au surnaturel, pas plus qu'elle n'exclut la croyance à certaines vérités qui sont au-dessus de la raison humaine, qui échappent à toute investigation scientifique du monde naturel, et qui ne peuvent être connues, à cause même de leur caractère surnaturel, autrement que par une révélation divine.

Le surnaturel est partout autour de nous ; nous vivons et nous mourons par lui ; aveugle qui le nie, car sans lui la nature elle-même reste inexplicable !

Le mysticisme n'est pas dans l'existence seule de ces choses qu'on ne comprend pas, mais il est tout entier dans la foi qu'on prétend professer pour elles et dans la prétention de les admettre sous une forme accentuée, avant même de pouvoir les comprendre.

Aussi notre génie moderne sent la nécessité de laisser à l'arrière-plan tout ce qui n'est pas justifiable rationnellement, en se réservant d'y revenir, seulement à mesure que la lumière se fait à ce su-

jet ; de là vient que le mysticisme chrétien ou spirite, principale cause de la décadence actuelle du christianisme, n'est plus conciliable avec l'esprit nouveau.

Celui-ci est assez libéral pour accepter la vérité, lors même qu'elle est au-dessus de la raison humaine, mais au moins, faut-il qu'elle ne lui soit pas contraire. Le monde moderne n'introduira donc plus jamais dans son credo, des articles de foi, différents de ceux que le progrès des lumières permet de revêtir d'une forme rationnelle. Or, le progrès des lumières ne s'obtient et ne se maintient utilement, que par un progrès parallèle dans l'amour fraternel ou dans les mœurs ; ce que les socialistes dont nous avons parlé, admettent, ainsi que nous avons eu le plaisir de le constater en parcourant leurs écrits.

Nous constatons avec le même plaisir, leurs aspirations vers l'idéal : MM. Alfred Fouillée, Elie Reclus, George Renard et bien d'autres, sont d'après M. Malon, (1) et avec lui, des partisans de cette pensée, que le réel et l'idéal sont deux frères jumeaux qui paraissent ennemis, mais qui n'en sont pas moins inséparables. Pourquoi donc ne feraient-ils pas un nouveau pas en avant dans leur amour de la vérité ? Pourquoi ne reconnaîtraient-ils pas que le vrai n'est pas un être de raison, mais une substance réelle émanée de Dieu, qu'ainsi, le vrai est le principe créateur, dominant et même vivant, la véritable source de notre vie, l'expression lumineuse de la chaleur du bien, la lumière et le pouvoir de la raison en nous ? La logique même des choses, les entraînerait ensuite à toutes les conséquences qui en découlent, c'est-à-dire à la sagesse des Très-Anciens, telle que nous avons pu

---

(1) Voir dans la Revue Socialiste de Janvier 1889, l'article de M. Malon, annoncé comme introduction de son nouveau livre, en préparation : « Les Confluents du Socialisme. »

l'indiquer dans notre chapitre III. Nos socialistes modernes, par leurs recherches des formules d'une sagesse socialement pratique, nous paraissent donc être en bon chemin pour y aboutir tôt ou tard. Ils retrouveront la doctrine des degrés qui découle de cette logique des choses, et qui d'ailleurs, est reconnaissable sous sa forme antique, telle qu'elle est présentée par M. Franck de l'Institut dans son livre, « la Kabbale, » et telle qu'elle existe dans bien d'autres traités concernant la sagesse antique.

L'antique croyance que Jéhovah s'incarnerait un jour, est encore une déduction de cette logique, et elle caractérise maintenant la sagesse chrétienne ; celle-ci ne fait que compléter la sagesse antique, et elle attend la formule qui la fera adopter par l'esprit moderne comme la clef de voûte de la civilisation de l'avenir. Quelles que soient, les décisions à ce sujet, de nos socialistes actuels, nous ne doutons pas que ceux de l'avenir donneront raison aux doctrines de la Nouvelle Jérusalem.

On peut d'autant mieux le croire, que l'esprit se sent rafraîchi et soulagé, lorsqu'on s'aperçoit que l'idée de justice et de droit, que les sentiments de fraternité, que le bien et le vrai, l'utile et le beau, sont les aspirations de l'élite de l'école socialiste française. Ainsi entendu, le titre de socialiste est un titre que chacun peut s'honorer de porter, car il promet pour l'avenir.

Les exigences de la vie des sociétés doivent donc pouvoir se concilier avec le vrai socialisme ; il faut, par exemple, que les efforts de chaque membre de la communauté, coopèrent avec les efforts de tous : ce qui signifie qu'il faut en toutes choses de l'ordre et de la subordination. Quelques-uns doivent diriger, et d'autres doivent être dirigés ; il faut à toute entreprise, un chef ou un directeur ; mais chacun, directeur ou dirigé, doit être satis-

fait de sa part à l'œuvre commune : ainsi, le chef doit tendre à s'affranchir de tout amour de dominer sur ses semblables, et à s'inspirer de l'amour mutuel et fraternel, qui ne vise qu'à rendre service à autrui. Quant à ceux qui remplissent des offices inférieurs, ils peuvent se réjouir des services qu'ils rendent, tout aussi bien que leurs chefs se réjouissent de leur côté, d'avoir été utiles à la société. Lors même que les besoins matériels indispensables à la vie terrestre, seront assurés et satisfaits chez tous indistinctement, il n'en est pas moins vrai qu'il existera toujours dans le monde, des hommes plus sages et d'autres moins sages, et par conséquent, des plus riches et des moins riches : les aptitudes et les moyens de chacun variant à l'infini, leurs services sont dignes d'un salaire différent, mais proportionnel. Ainsi, les richesses matérielles, seront reconnues comme correspondances des richesses intellectuelles, morales et spirituelles.

Ceux qui remplissent des usages subordonnés, ne doivent pas avoir honte de porter des vêtements plus simples et d'habiter des logements moins luxueux, ou de présenter de toute manière des dehors moins brillants, que ceux qui sont engagés dans des fonctions plus élevées. La raison en est dans la moins grande utilité de leurs services.

Telles sont les règles les plus élémentaires de bienséance et de sagesse, qui seront admises sans difficulté par tous, lorsque le niveau de la moralité publique en s'élevant, fera mieux sentir à tous, que les richesses matérielles ne valent qu'autant qu'elles représentent réellement la richesse intellectuelle et morale. A mesure donc que les mœurs progresseront, les moyens de s'enrichir se modifieront dans le même sens, et il en résultera que la richesse matérielle viendra principalement à ceux qui savent en user sagement et utilement. La conduite mauvaise des riches ou l'abus des ri-

chesses est une véritable plaie sociale qui nuit à tout le monde, et qui devient un ferment de démoralisation publique.

C'est encore par le progrès des mœurs qu'on arrivera à comprendre qu'il y a certaines richesses sociales qu'il est juste de socialiser, ou de mettre à la disposition de tous également, comme le sont l'air et la lumière, divers édifices publics, les chemins, etc. Mais il y a loin de là à prétendre que nous marchons vers la suppression de la propriété individuelle, pour son remplacement par la propriété collective : l'une ou l'autre a sa raison d'être suivant qu'elle est utile aux usages d'un individu, ou aux usages d'une collectivité d'individus ; ainsi l'une et l'autre servent également à l'utilité de chacun ; mais la suppression de celle-là à l'exclusion de celle-ci, amènerait l'émigration en masse des habitants du pays, où l'on voudrait imposer un état de choses aussi contraire à l'esprit de justice. Les richesses qui, par leur nature, sont destinées à devenir sociales et communes, le deviendront graduellement, à mesure que par la multiplicité variée des rapports sociaux, et que par un plus grand développement de l'amour fraternel, on apprendra mieux à mettre la justice dans la distinction à faire entre la propriété individuelle et la propriété sociale, et qu'on appréciera mieux aussi l'avantage et le profit qui pourraient en résulter pour le grand nombre. (1) De même, on arrivera à substituer progressivement, le travail associé au travail salarié, dans toutes les industries qui se prêteront à cette transformation, en faisant intervenir l'association par la participation aux bénéfices, et aussi la coopération dans les rapports des travailleurs et des capitalistes : ce qui sera amené aussi, autant par

(1) Dans ce sens, on consultera avec fruit, le livre de M. Alfred Fouillée. « La propriété sociale et la Démocratie. » Paris, 1884

le progrès des mœurs, que par la révélation des nouveaux profits que chacun pourra retirer de cette transformation sociale.

Toutes ces réformes, à mesure qu'elles trouveront les occasions de se produire, montreront combien l'égoïsme avait aveuglé chacun, autant sur ses intérêts véritables que sur ses droits et ses devoirs sociaux. C'est ainsi que le lien social pourra cesser peu à peu, d'être trop exclusivement inspiré par la poursuite du bien-être matériel, ou d'une justice trop matérialiste, pour se transformer en un lien social inspiré par un esprit de justice rationnelle ; alors, mais alors seulement, la loi de la distribution des richesses qui caractérise l'ordre économique actuel, se modifiera, se moralisera et cessera d'être cette loi d'airain, faite tout à l'avantage de la classe capitaliste, et tout au détriment de la classe des prolétaires.

Mais tant que ce lien social plus élevé ne s'établira pas dans les mœurs, on restera victime, en France surtout, de cet esprit de division qui semble caractériser les mauvais côtés de notre race gauloise, au point d'être le principal obstacle à la réussite sur notre sol des associations coopératives. Il est vrai que cet esprit de division n'est que le résultat de notre lien social actuel, resté encore à l'état matérialiste, joint à notre amour de la justice et de l'égalité ; ce dernier amour nous rend entiers en toutes choses, et transforme ainsi souvent en défaut, notre qualité prédominante qui attend plus de lumière pour pouvoir manifester sa valeur.

La loi de la distribution des richesses, qui fait actuellement le sujet de nos préoccupations, n'est comme toute loi sociale, que la logique du sentiment qui prédomine chez les hommes du jour, ou qui résulte de l'état de leur conscience.

Ainsi, la loi, telle qu'elle existe actuellement, nous semble indiquer de la dureté de cœur chez ceux qui la défendent. La loi sociale est mauvaise

si le sentiment qui l'inspire, ou si l'état de choses d'où elle résulte, est mauvais ; elle est bonne, si le sentiment qui l'inspire est bon, et le droit qui en découle alors, se trouve être l'expression de la justice. C'est pourquoi, Jésus disait : « De l'abondance du cœur la bouche parle. L'homme bon, du bon trésor de son cœur tire les bonnes choses, et l'homme mauvais, du mauvais trésor tire les mauvaises choses. » (1) La raison bien que nécessaire pour éclairer, ne suffit pas, par conséquent, à elle seule, car elle n'est que la logique du sentiment qui peut être bon ou mauvais : au-dessus d'elle, il y a donc ce sentiment qui inspire cette logique, et qui, pour être bon doit être la fraternité. Mais la fraternité dans sa source originaire, est précisément la pratique de l'enseignement religieux, que nous trouvons tout préparé pour nous, doctrinalement, dans certains passages du sens littéral de la Bible, ou de la vérité révélée, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment au n° 9 de ce travail. Cette vérité révélée qui est au-dessus de la raison, mais qui n'est nullement contraire à la raison, ainsi que nous l'avons également expliqué ci-dessus au n° 6, doit, pour nous éclairer effectivement, se développer rationnellement dans nos mentals, par cet intermédiaire de la raison elle-même, et, elle doit, de plus, rencontrer les occasions utiles de se réaliser pratiquement dans nos actes.

Il nous faut, en effet, trois témoins qui correspondent chacun aux trois principes de liberté, d'autorité et d'utilité, si nous voulons éprouver la solidité de nos croyances et les justifier devant nos propres consciences.

L'autorité de la raison, ne nous donnerait, lorsqu'elle est seule que l'évidence de son témoignage unique : aussi, notre vieux droit français, d'accord avec la Bible, avait adopté l'adage : *Testis unus*,

---

(1) Mathieu, XII ; 34. 35.

testis nullus. Deux premiers témoins, ou deux principes au moins, sont absolument indispensables pour produire par leurs témoignages concordants, c'est-à-dire, par leur harmonie bien équilibrée, la chaleur en même temps que la lumière, dans la conscience des hommes du monde moderne; ceux-ci ne peuvent plus se contenter d'une foi mystique; le troisième témoin n'intervient que pour certifier l'utilité de la réalisation effective de l'enseignement donné par les deux premiers.

C'est ainsi que chacun peut, lorsqu'il le désire, se trouver en possession des lumières résultant de l'audition « de deux ou trois témoins, » par les témoignages desquels « toute affaire soit conclue, » suivant le sens spirituel de cet enseignement du Christ. (1)

Les trois témoins nécessaires pour la justification de toute conviction sérieuse, se retrouvent simultanément sur chacun des plans de la vie sensuelle, naturelle, spirituelle et céleste, dont il a été question ci-dessus, nos 43 à 50 ; leur accord met fin à toute contestation, parce qu'un tel accord est l'expression de la justice, comme il est possible de la concevoir sur chacun de ces plans de vie. Il faut observer cependant, que sur le plan de la vie sensuelle où l'on ne recherche que le bien-être matériel, cet accord ne peut s'établir, à cause de la prédominance des tendances mystiques, et du peu d'autorité du deuxième témoin, la raison, sur ce plan de vie inférieure.

Il est donc très important de savoir sur quel plan de vie, notre société actuelle poursuit sa carrière morale, c'est-à-dire, quel est le lien social actuel, et quel est celui vers lequel nous pouvons aspirer dans l'avenir le plus prochain. En effet, si nous voulions établir la justice sur un plan de

---

(1) Mathieu, XVIII; 16. — Voir aussi, Nombres, XXXV; 30. — Deutéronome, XVII ; 6, 7, XIX ; 15.

vie au-dessus ou au-dessous de notre plan de vie social actuel, au-dessus ou au-dessous du niveau de la moralité publique de la généralité des hommes du jour, nous ne réussirions qu'à établir une législation arbitraire et par suite l'injustice. La justice humaine n'est point immuable comme la justice divine, car elle ne peut être que l'expression du degré d'amour fraternel des hommes du jour ; et, voilà pourquoi aussi, elle ne peut être établie à un niveau supérieur ou inférieur au degré d'amour fraternel des contemporains, sans cesser d'être la justice, relativement à ceux qu'elle se charge de gouverner, d'enseigner et de moraliser.

103. La légende des quatre âges du monde que nous avons développée dans nos chapitres précédents, se présente à nous comme la conclusion générale des enseignements de l'histoire, et elle en est la philosophie ; unie à la doctrine des degrés, sans l'aide de laquelle, d'ailleurs, elle serait inintelligible, elle concilie et elle résume l'école historique et l'école philosophique combinées. Ces deux écoles nous fournissent les jalons nécessaires pour signaler exactement, le point où nous en sommes actuellement arrivés, dans notre marche ascendante vers le progrès. En effet, l'Eglise chrétienne par la date de sa fondation, nous marque l'époque à partir de laquelle l'humanité doit remonter le cycle des âges, c'est-à-dire, progresser, et non plus, comme par le passé, s'éloigner indéfiniment de l'antique sagesse.

C'est seulement depuis cette date que l'humanité commence à remonter l'âge de fer et d'argile ; elle sort lentement, mais visiblement de cet âge de ténèbres et d'ignorance barbare, durant lequel il n'existe parmi les hommes d'autre lien social que l'amour du bien-être matériel : c'est donc l'intérêt personnel qui seul encore, est le fondement général de tous les rapports sociaux.

Nous avons vu qu'à ce règne du sens mystique

et littéral de la Parole révélée, qualifié en ce qui concerne l'Eglise chrétienne, de règne du Christ en chair, doit succéder son règne en esprit, qui consistera dans la connaissance du sens spirituel des saintes Ecritures et dans un christianisme rationnel.

La doctrine des degrés expliquée plus spécialement dans notre chapitre VI, montre que durant cette seconde et nouvelle ère chrétienne, le domaine sur lequel s'exerce la liberté de l'homme, est le plan, non plus exclusivement matériel, mais le plan naturel, dit degré naturel, sur lequel doivent se développer tous les effets externes ou utilitaires du bien et du vrai, c'est-à-dire, toutes leurs applications sociales et naturelles-rationnelles. Dans ce plan, le lien social, de matérialiste et de rationaliste qu'il était précédemment, doit se transformer graduellement en bien naturel rationnel, de manière à établir parmi les hommes une justice rationnelle sur les ruines et sur la destruction de l'ancienne justice sensuelle et matérialiste.

Nous sommes donc dans une époque de transition bien caractérisée, car nous nous trouvons également sollicités entre l'égoïsme du jour et les aspirations encore vagues vers la fraternité universelle.

Cette civilisation de notre avenir le plus proche, correspond dans le passé à l'âge d'airain des sociétés antiques, qualifié aussi d'âge héroïque ; sa sphère d'activité se concentre plus directement dans la poursuite des développements progressifs du principe d'utilité sociale. Cependant, elle doit nécessairement développer aussi, dans une certaine mesure, et sur le même plan de vie qui est celui du degré naturel, les principes d'autorité et de liberté, dans leurs applications sociales et utilitaires. Nous pensons que les réformes sociales, que ce nouvel âge nous promet le plus immédiatement, ne s'ob-

tiendront dans leurs commencements. que par les efforts héroïques de certaines individualités, qui auront reçu la mission toute providentielle, de nettoyer ce qui reste encore des écuries d'Augias de l'ancien monde. Epoque de tentations, époque de combats incessants pour déblayer le terrain, et permettre à l'esprit nouveau, d'édifier des institutions rénovatrices au lieu et place des anciennes. Le passage de ce cycle ancien du règne du mysticisme, au nouveau cycle du monde moderne causera des bouleversements, s'il s'opère trop brusquement. Nous devons tous travailler à ce qu'il puisse se réaliser d'une manière progressive, à l'exemple de la nature dont les évolutions ont lieu par des ondulations, pour ainsi dire insensibles.

Mais ce nouvel âge d'airain, une fois conquis, il faudra que les hommes aient la modestie de reconnaître, malgré leur merveilleux retour aux bénédictions et aux bienfaits externes de l'antique sagesse, greffée et affermie cette fois, sur des connaissances scientifiques nouvelles, qu'ils sont bien loin encore de l'âge d'argent.

Pour atteindre à celui-ci, en effet, le lien social s'élèvera jusqu'à l'amour du vrai pour le vrai, et se transformera par suite, en un lien social spiritualiste, dont la sphère d'activité se concentrera plus directement dans la poursuite des développements du principe d'autorité de la vérité, recherchée en elle-même, dans toutes ses applications sociales et sur le plan de la vie spirituelle. Bien plus, ce nouvel âge d'argent, une fois conquis, il faudra également, que les hommes aient la modestie de reconnaître encore, malgré leur retour prodigieux aux bienfaits du lien social spirituel, qu'ils sont très loin encore, de l'âge d'or, où le lien social s'élèvera à l'amour du bien recherché en lui-même, et se transformera en un lien social céleste, dont la sphère d'activité doit se concentrer plus directement dans la poursuite des développements

progressifs du principe de liberté, dans toutes ses applications sociales et sur le plan de la vie céleste.

104. La description suivante de la constitution sociale de l'ancien âge d'or de la primitive humanité, faite par E. Swédenborg, (1) montre bien notre éloignement actuel de ces couches sociales de l'avenir.

« Les dignités et les richesses, dans les temps très anciens étaient tout autres qu'elles ne devinrent successivement ; dans les temps très anciens, les dignités n'étaient autres que celles qui existent entre les parents et les enfants ; ces dignités étaient des dignités d'amour, pleines de respect et de vénération, non à cause de la naissance que les enfants avaient reçue de leurs parents, mais à cause de l'instruction et de la sagesse qu'ils en recevaient et qui était une seconde naissance, en elle-même spirituelle, puisqu'elle concernait leur esprit : c'était là la seule dignité dans les temps très-anciens, parce qu'alors on habitait séparément par nations, familles et maisons, et non sous des gouvernements comme aujourd'hui : c'est chez le père de famille qu'était cette dignité : ces temps ont été nommés siècles d'or par les anciens écrivains. Mais après ces temps, l'amour de dominer par le seul plaisir de cet amour fit successivement invasion ; et comme l'inimitié et l'hostilité contre ceux qui ne voulaient pas se soumettre firent en même temps invasion, la nécessité contraignit les nations les familles et les maisons à se réunir en assemblées et à se choisir un chef que dans le principe on nomma juge, et dans la suite prince, et enfin roi et empereur : et alors on commença aussi à se mettre en défense au moyen de tours, de remparts et de murailles. Semblable à une contagion, le

---

(1) Voir le nº 215 « La Sagesse Angélique sur la Divine Providence. »

désir désordonné de dominer se répandit du juge, du prince, du roi et de l'empereur, chez plusieurs, comme de la tête dans le corps ; de là sont provenus les degrés de dignités, et aussi les honneurs selon ces dignités, et avec eux l'amour de soi et le faste de la propre prudence. Il en fut de même de l'amour des richesses : dans les temps très-anciens, quand les nations et les familles habitaient entre elles séparément, il n'y avait d'autre amour des richesses que celui de posséder les choses nécessaires à la vie, qu'on se procurait au moyen de troupeau de gros et de menu bétail, de champs, de prairies et de jardins, dont on tirait les aliments ; au nombre des choses nécessaires à la vie étaient encore des maisons convenables, garnies de meubles de toute espèce et aussi de vêtements : le soin et l'administration de toutes ces choses formaient l'occupation des parents, des enfants, des serviteurs et des servantes qui étaient dans la maisons. Mais après que l'amour de dominer eût fait invasion et détruit cette République, l'amour de posséder des richesses au-delà des nécessités fit aussi invasion, et s'accrut au point de vouloir posséder les richesses de tous les autres. Ces deux amours sont comme des frères consanguins ; en effet celui qui veut dominer sur toutes choses, veut aussi posséder toutes choses ; car ainsi tous deviennent esclaves, et ceux-là seuls sont maîtres : cela est bien évident d'après ceux qui, dans le catholicisme-romain, ont élevé leur domination jusque dans le ciel sur le trône du Seigneur, où ils sont assis, en ce qu'ils recherchent aussi les richesses de toute la terre, et augmentent sans fin leurs trésors. »

105. Mais revenons maintenant à notre âge actuel de transition entre le fer et l'airain, et faisons remarquer que chaque progrès nouveau ne s'obtient que pas à pas, et ne peut être acquis qu'en s'appuyant sur un progrès déjà conquis. Or, le

progrès conquis au dix-neuvième siècle se résume dans tout ce qui a survécu du naufrage et de la consommation de la première Église chrétienne, qui a vécu dix-huit siècles avant d'aboutir à son jugement dernier.

Nous avons vu effectivement au nº 68 ci-dessus, que le sentiment de charité qui durant cette longue période de temps, s'est développé peu à peu parmi les hommes, a fini par triompher des cruautés du paganisme et des bûchers de l'inquisition, ainsi de l'Église elle-même, (1) de manière à produire cet adoucissement des mœurs et cet esprit de tolérance, dont s'honore le dix-huitième siècle et le monde moderne actuel. Mais c'est là tout ce qui a survécu du naufrage ou de la consommation de la première Église chrétienne, consommation prévue et prédite par les saintes Écritures, et notamment dans le chapitre XXIV de l'évangile de Mathieu.

La foi de la première Église chrétienne est bien morte à la suite des dogmes des conciles et des abus du pouvoir sacerdotal, qui ont été substitués au lieu et place de la Bible, de même que chez les Israélites, à la fin de leur Église, les traditions mortes avaient étouffé la loi des commandements de Dieu. Mais le don de charité dont hérite notre monde moderne, n'est certes pas à dédaigner, car l'homme ne reçoit la vérité qu'à proportion qu'il est dans le bien ; en effet le bien désire le vrai pour s'unir à lui et se développer, en proportion qu'il existe lui-même comme sentiment de charité.

Il y a dans tout le monde terrestre habité par les hommes, une Église universelle du bien : cette Église universelle du bien, tient sous son influence

---

(1) Nous avons eu l'occasion de faire ressortir cette conséquence des abus du pouvoir sacerdotal dans les articles : *Cléricalisme* et *Concile du Vatican*, insérés au *Dictionnaire général de la Politique* par Maurice Block ; Paris 1873.

tous les hommes disséminés dans le monde, indépendamment de la religion particulière de laquelle ils se réclament. Mais il est important d'observer que cette Église universelle du bien est distincte de l'Église de la Nouvelle Jérusalem dans laquelle le bien est en union avec une connaissance approfondie du vrai réel ou spirituel, car l'Église universelle du bien isolé du vrai est l'Église des Gentils telle qu'elle est entendue dans la Bible; or, cette Église du bien simple est dans un état de veuvage spirituel. Le veuvage de l'épouse figure l'état de vie dans lequel le cœur a une affection profonde pour le vrai : c'est donc un état dans lequel les bonnes affections du cœur, pourraient être éclairées, équilibrées et fortifiées par le vrai intellectuel, rationnel et doctrinal qui existe précisément dans l'Église de la Nouvelle Jérusalem, où le bien et le vrai sont conjointement unis, où les deux principes de liberté et d'autorité s'équilibrent et sont en parfaite harmonie.

Le gentilisme chrétien représenté de nos jours par le monde moderne, est précisément dans un état de veuvage spirituel; un état dans lequel il y a le bien de la vie, une profonde affection pour le vrai encore ignoré, et seulement soupçonné, parce qu'il est resté à l'état mystique; une affection dans laquelle l'entendement est obscurci par l'absence de toute formule précise qui rendrait la vérité saisissable à l'esprit public.

C'est donc cette réserve ancienne du bien de la charité, que possède notre monde moderne par héritage de dix-huit siècles passés de son christianisme; elle rend maintenant possibles et pratiques les conquêtes nouvelles dans la vérité rationnelle. Ainsi le monde moderne, par suite de ce bien de la charité qui consiste dans l'adoucissement des mœurs, peut être considéré comme mûr pour le progrès social, par le développement d'un christianisme rationnel; celui-ci doit inaugurer l'ère nou-

velle du second avénement du Seigneur, son règne en esprit.

106. En effet, la charité séparée de la foi, ou la charité seule, serait impuissante par elle-même au progrès nouveau ; de plus, elle est aussi nuisible que la foi séparée de la charité, ou la foi seule : c'est comme le bien séparé du vrai, c'est-à-dire, le bien séparé de son intelligence, ou la liberté séparée de son instrument de réalisation qui est le principe d'autorité ; car la raison réclame des preuves rationnelles et la justification des doctrines ou des tendances que le cœur conserve dans son affection. La charité isolée de la foi conduit en religion au mysticisme et en politique à l'anarchie ; la foi isolée de la charité conduit au fanatisme sectaire et en politique au despotisme. Nous approchons donc des temps de l'acceptation d'une vérité religieuse plus élevée et plus rationnelle, par cela même que la foi nouvelle à la vérité, équilibrera, précisera et justifiera toutes nos tendances modernes encore vagues à la charité ou à la fraternité universelle.

Tout homme impartial qui étudiera les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, reconnaîtra qu'elles sont parfaitement adaptées à l'Église de l'avenir, telle qu'on peut s'en faire l'idée, pour satisfaire à ces tendances modernes encore vagues à la charité. Mais il est clair qu'il faut dorénavant donner le sens le plus large à ce mot de « charité », et non le sens étroit et humiliant d'aumône que lui a attribué souvent l'esprit clérical et sectaire. Ce mot puise d'ailleurs, dans son étymologie latine, son véritable sens, qui est celui d'affection tendre ou de bienveillance philanthropique et humanitaire, que dans notre civilisation moderne, on qualifie de « fraternité » et de « solidarité humaine ». C'est l'amour même de la justice qui doit s'inspirer du sentiment de la charité et devenir son synonyme.

Le développement graduel de cette éducation

moderne qui n'existe encore qu'en germe, sous ce nom de charité, ou de fraternité, ne peut donc s'opérer que par la connaissance des vérités qui sont destinées à nous en révéler toutes les applications sociales. Ces vérités se feront jour dans les esprits, sous la forme la plus philosophique et la plus positive, à mesure qu'on se familiarisera mieux avec les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, et qu'on se convaincra de leur accord avec nos idées modernes; on verra qu'elles éclairent et qu'elles présentent sous un jour nouveau tout ce qui paraissait respectable, bien que trop obscur et trop mystérieux dans l'ancienne théologie chrétienne; de plus, ces vérités nouvelles finiront toujours par prévaloir avec le temps, parce que leurs conséquences sociales, se traduisent en préceptes de droit positif humain, et en expressions réelles de la justice, dans tous nos rapports sociaux qu'ils soient civils, politiques ou économiques. Comme préceptes de droit divin, ces doctrines sont destinées à agir d'abord sur les consciences de l'élite de la société, et lorsque celle-ci se les aura suffisamment appropriées, elle les présentera sous une forme plus externe, en préceptes de droit positif humain, applicables au corps social, soit comme droit civil, -soit comme droit constitutionnel et politique, soit comme lois économiques.

107. Pour bien suivre logiquement la marche des progrès de ces principes du droit divin moderne, et pour comprendre par quelle méthode, ils peuvent se réaliser pratiquement, examinons d'abord ce qui se passe entre les trois facultés de l'âme, la volonté, l'entendement, et l'opération ou l'action, chez l'homme qui se réforme et se régénère : nous arriverons ensuite, dans la deuxième section du même chapitre, à constater l'existence des mêmes phénomènes se renouvelant sous des formes variées, et se reproduisant sur le corps social, envi-

sagé, soit au point de vue politique, soit au point de vue économique.

Avant la première phase, dite de réformation, lorsque la vérité nouvelle commence à éclairer l'entendement, et qu'elle ne paraît plus aussi dure à entendre, ni aussi impraticable que par le passé, la volonté s'oppose cependant, et regimbe contre cet appel à la réforme ; l'homme encore livré tout entier au plaisir de ses satisfactions sensuelles, préfère rester dans l'ignorance des choses les plus dignes de solliciter son activité intellectuelle, mais dangereuses pour le maintien de sa tranquillité du moment, telle qu'il la comprend. Ici, la volonté est sensuelle encore ; elle préfère, par conséquent, maintenir dans ses habitudes du passé, le corps, et ne pas faire sortir de son apathie, la troisième faculté de l'âme humaine, l'opération ou l'action ; en un mot, ne pas détruire le plaisir corporel tel qu'il est compris : C'est encore la force qui prime le droit.

108. Mais pendant la phase effective de réformation, lorsque la lumière de la vérité réussit enfin, à éclairer l'entendement de l'homme, de manière à le décider à secouer cette torpeur, en lui faisant confesser ses erreurs, et en le décidant à y renoncer, il se familiarise avec la vérité nouvelle, il cesse de l'appréhender, et souvent, pour mieux la connaître, pour mieux la saisir, il la formule par écrit, en maximes, ou dans des actes externes d'application ; de même aussi, le législateur cherche à fixer le droit dans nos codes, en le formulant dans des textes de lois, également dans le but d'astreindre la volonté de l'homme à s'y conformer, et ainsi à influer sur les mœurs. Pareillement l'individu qui fait des efforts pour se moraliser, influe sur sa volonté mauvaise et finit par la dominer.

De même, les réformes sociales doivent être acceptées par l'opinion publique, avant qu'il soit pos-

sible au législateur de les formuler sérieusement, en lois positives, dont la sanction puisse être appuyée par la force armée. Les lois qui ont été faites en dehors de la conscience publique, ou qui sont en opposition avec celle-ci, ont toujours été détestées, et n'ont eu d'autre résultat que de rendre l'autorité gouvernementale et surtout la police, odieuses.

Mais lorsqu'il est reconnu que ces lois nouvelles, ont leur raison d'être en justice, il y a durant cette période de réformation ou d'instruction, évidemment des luttes, des combats à soutenir contre l'asservissement à l'esprit d'erreur, qu'on ne consentait même pas, d'abord, à reconnaître comme esprit d'erreur ; il faut, souvent aussi, faire appel au stoïcisme, pour que la vérité sorte victorieuse de l'épreuve. C'est donc alors, la phase des tentations qui dure aussi longtemps que persiste l'opposition entre le cœur et l'esprit, et que l'harmonie et l'équilibre entre les trois facultés discordantes de l'âme humaine, ne réussit pas à s'établir ; nous voulons dire aussi, l'équilibre entre les principes de liberté, d'autorité et d'utilité, qui doivent cesser d'être antagoniques pour devenir harmoniques. Mais après la victoire et l'affranchissement de l'esprit d'erreur, commence la nouvelle phase dite d'éducation et de régénération, durant laquelle, la vérité nouvelle se trouve conquise et appliquée à la vie. Après avoir éclairé l'entendement, cette vérité nouvelle se transforme donc en chaleur du cœur, et par suite, en bien pratique. Dans le langage juridique, on dira que le droit s'est transformé en équité, et en utilité pratique, parce qu'il a pénétré jusque dans les mœurs et qu'il est devenu chose d'éducation.

Il est important d'observer que dans cette dernière phase, dite de régénération, ce n'est plus l'entendement qui domine sur la volonté, ainsi que cela a eu lieu durant la phase de réformation ; en

effet, celle-ci ne s'opère que par une contrainte morale, ou par un appel au stoïcisme ; mais c'est alors, la volonté elle-même qui parvient à dominer sur l'entendement, et elle domine aussi, l'opération ou l'action qui, de maîtresse, devenait déjà servante de l'entendement, durant la première phase dite de réformation. Ici le christianisme achève le progrès commencé par le stoïcisme, car ce n'est plus au nom d'une logique rigide, qu'on a vaincu l'esprit d'erreur, mais au nom de l'amour du bien, amour dans lequel, la volonté a fini par se plaire.

109. La Bible nous donne une très belle image de ce fonctionnement des facultés de l'âme humaine, dans l'histoire du droit d'aînesse d'Esaü. Les deux frères Esaü et Jacob, représentent hiéroglyphiquement les deux facultés de l'âme, la volonté et l'entendement. La volonté est lente à vouloir se régénérer, car pendant longtemps, elle reste sans souci de son immortel droit d'aînesse pour le Ciel ; mais ce droit d'aînesse est tout aussi inaliénable que la liberté de l'homme dont il représente l'essence ; aussi, l'entendement représenté par Jacob, le frère cadet, se laisse le premier éclairer par une lueur du vrai, et il en profite pour s'emparer bien vite de l'héritage d'Esaü. Les choses restent en cet état, jusqu'au jour où le cœur, c'est-à-dire, la volonté, consentira à se laisser à son tour imprégner par le vrai, qui dès lors, sera transformé en bien. C'est ainsi que la volonté se trouve régénérée, et elle ressaisit enfin sa propre domination sur l'entendement : Esaü regagne donc son droit d'aînesse, et il brise, suivant le langage biblique, « son joug de dessus le cou » de Jacob. (1)

On traduit aussi en langage théologique, l'explication des mêmes phases de réformation et de

---

(1) Voir Genèse XXV. 34 ; XXVII. 40. — Pour les détails du sens spirituel de tous les faits de cette histoire, voir Arcanes Célestes, nos 3332, 3603.

régénération, en disant que si la foi dans ses rapports avec la charité, ou si le vrai dans ses rapports avec le bien, est premier par le temps, durant la phase dite de réformation, il est destiné à devenir, dès que l'œuvre de la régénération est accomplie, dernier par la fin ; en effet, le vrai ou la foi ne sert plus que d'instrument au bien ou à la charité, de même que l'entendement ne sert plus que d'instrument à la volonté. En dernière analyse, la charité se réalise par la foi dans les œuvres externes, dites œuvres de charité.

Dans le langage philosophique, on dira que la méthode d'induction, dite *à posteriori*, s'est transformée en méthode de déduction, dite *a priori*, ou bien encore que la science s'est transformée en sagesse.

110. L'harmonie ou l'équilibre, ainsi obtenu entre les trois facultés de l'âme, la volonté peut agir alors librement par son instrument d'action, l'entendement ; elle règne, et celui-ci gouverne, tandis que l'opération ou l'action exécute. L'entendement est donc remis dans l'exercice de son véritable rôle qui est d'éclairer, et non pas de régir la volonté, de même que la pensée guide ou éclaire l'affection, mais ne l'asservit point. De même aussi, le bien agit par le vrai, pour se réaliser dans le fait ; la liberté s'exerce par son instrument d'action, l'autorité, et se réalise dans l'utilité ; de même encore, la fin se réalise par la cause dans l'effet.

L'homme devient par la volonté, dès que celle-ci est régénérée, légitimement son propre juge ; par l'entendement, son propre législateur, et par l'opération ou l'action, le propre exécuteur de ses volontés, par lesquelles il peut alors, réaliser la sagesse, Il résout lui-même, et non plus par le prêtre, tous les cas de conscience, et c'est précisément dans les vieux livres, portant ce titre de « Cas de Conscience, » que le législateur de notre

Code civil, a puisé en partie ses inspirations, pour fixer le droit privé dans des textes de lois, pour le caractériser au point de vue de l'honnête et du juste, et pour préparer ses semblables à l'accepter dans les mœurs. C'est là, le seul moyen régulier et le plus efficace, pour transformer le droit, insensiblement, en raison écrite, durant la phase de réformation, et en équité durant la phase de régénération.

Mais pour y arriver sérieusement, il faudrait ramener toutes les branches de la science du droit et des sciences sociales, à la division tripartite à laquelle se ramène depuis un temps immémorial, le droit privé, dit droit civil : les personnes, les choses et les droits ou obligations : celles-ci sont quelquefois comprises dans ce qui concerne les choses ; alors, les actions forment la troisième partie du droit civil.

Mais les actions, ou lois de procédure, organisent le fonctionnement de la justice, et elles constituent ainsi, réellement une quatrième partie ; celle-ci se rattache à la fois aux trois autres, en nous donnant les formes de leur introduction devant les Cours et Tribunaux, ou de leurs applications. Les actions sont avec les formules, comme l'enveloppe qui doit contenir toutes nos connaissances juridiques dans un même cadre, ou dans une unité d'ensemble compacte. Cette unité d'ensemble, expression nécessaire de l'ordre naturel des lois, peut seule, nous permettre de les présenter, sous une forme digeste et accessible à tous ; ce qui serait bien préférable à la forme indigeste et routinière de nos recueils de lois et de jurisprudence. Ceux-ci sont de simples compilations mises sous forme de répertoire dont la complexité laisse percer à jour, la décadence dans laquelle est tombée la science du droit.

Si donc, les trois parties de la science juridique, désignées par les personnes, les choses et les ac-

tions servaient réellement à présenter l'ensemble du droit et de la jurisprudence, dans l'unité doctrinale de son ordre naturel et sériaire, les habitudes routinières de nos praticiens modernes disparaîtraient comme par enchantement. En effet, ces trois grandes divisions, correspondent, de même que les trois facultés de l'âme humaine aux notions de fin, de cause et d'effet, notions auxquelles doivent se ramener toutes les branches de nos sciences sociales, si on veut les embrasser dans leur ensemble, les dominer de manière à en posséder l'intelligence doctrinale, et ne plus se perdre dans l'infinie variété de leurs détails. Mais cette connaissance doctrinale de la jurisprudence, redevenue suivant la définition romaine, « la connaissance des lois divines et humaines, » suppose aussi une simplification générale, supprimant tous les textes contradictoires et inutiles dont fourmillent nos législations modernes.

C'est par suite de l'unité d'ensemble des doctrines juridiques, que les actions de la loi et leurs formules avaient tant d'importance dans l'ancien droit romain avant sa décadence ; avant surtout, que l'équité du Préteur devînt nécessaire pour faire descendre à un niveau plus bas, l'ancienne sagesse juridique ; celle-ci véritable culte religieux du temple de Thémis, était adaptée à la pratique de la fraternité humaine. Mais on ne la comprenait plus, dès les commencements des temps historiques, si ce n'est dans le sens littéral absolu, car on en avait complétement perdu la clef, en perdant l'intelligence de la symbolique du droit. (1) On en avait perdu la clef parce qu'on s'était écarté de cette doctrine fraternelle sur laquelle la symbolique du droit reposait.

---

(1) Voir l' « Essai sur la symbolique du droit » par M. Chassan. Paris, 1847. — On trouvera aussi dans les œuvres de Vico, de Ballanche et de Michelet de nombreuses preuves de l'antique sagesse juridique symbolisée dans les formules.

L'idéal de la force par l'union fraternelle des hommes et des sociétés humaines, se transforma à la suite des siècles, dans l'idéal de la force par un pouvoir central de gouvernement : en effet, dès lors qu'on était passé, sans retour possible, du gouvernement patriarcal, et de celui des juges à celui des monarques, ce dernier ne tarda pas à devenir la centralisation romaine. Que cette centralisation du pouvoir, s'appelât monarchie, république ou empire, ce fut toujours le despotisme de la raison d'Etat, qui se perfectionnait de plus en plus, pour mieux asservir les peuples : ceux-ci du reste, durent l'accepter de bon cœur comme bien supérieur à l'état d'anarchie dans lequel ils étaient tombés, et il devint même sous l'empire romain le culte public de César divinisé. Cette religion nouvelle qui prit naissance dans le monde romain presqu'en même temps que le christianisme, eut donc pour divinités les empereurs eux-mêmes. (1) Ce ne fut que lorque l'Eglise chrétienne commença sa phase de décadence, en devenant elle-même une puissance terrestre, qu'elle s'efforça à l'exemple des Césars, de dominer le monde entier par sa papauté. Mais le christianisme portait dans son propre sein, un puissant ferment de dissolution de ce pouvoir centralisateur : c'est le principe fraternel de l'égalité et de la charité. Celui-ci fit concurrence à l'Église romaine elle-même en édifiant dans chaque pays différent, des Eglises nationales, et en établissant sur le dogme mitigé du droit divin des princes, les gouvernements de chaque nation. Le principe chrétien de la charité abondonna même l'Eglise, lorsque celle-ci opprima les consciences et qu'elle établit les bûchers de l'inquisition. L'Eglise perdit alors son ancien prestige et c'est la civilisation moderne qui en hérita sous

---

(1) Voir l' « Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, » par M. Fustel de Coulanges. — Paris, 1877.

la forme de nos idées de tolérance et d'un grand adoucissement des mœurs, depuis le dix-huitième siècle. Cette civilisation moderne agit maintenant comme ferment de dissolution, contre le droit divin des rois et contre toutes les tendances trop autoritaires de nos gouvernements actuels. Nos aspirations fraternelles encore à l'état vague, fructifieront et se développeront à mesure que les hommes se familiariseront avec les principes qui en découlent rationnellement, et qu'ils sauront en trouver les applications sociales.

L'amour de la domination est encore le mal héréditaire de l'homme social, celui qui fait le plus obstacle à ces progrès nouveaux ; comme ce mal social est le résultat de la somme des maux héréditaires de tous les individus qui composent le corps social, il faut de plus en plus, instruire les masses pour les élever à la notion de leur responsabilité propre et les dresser à la pratique des gouvernements populaires directs : Il faut aussi, formuler en corps de doctrines toutes les aspirations fraternelles nouvelles. Ces doctrines formeront les premières assises de la philosophie du droit nouveau, qui nous feront sortir du dédale inextricable dans lequel nous retiennent encore nos jurisconsultes et nos politiciens actuels. Leur méthode générale d'application s'opèrera au moyen des lois de l'ordre, telles qu'elles sont formulées par la doctrine des degrés.

C'est une moquerie d'invoquer l'ancienne maxime que « nul n'est censé ignorer la loi, » lorsqu'on a perdu les croyances qui permettaient à chacun de trouver sinon dans sa conscience, tout au moins dans une codification sommaire des lois, tous les principes dominants de la science du droit. Ceux-ci étaient clairement écrits pour les anciens sages sous une forme symbolique, qui avait l'avantage de ne pas obscurcir la largeur de vue de l'ensemble de la doctrine, par la variété infinie des

détails d'applications. Mais ces principes dominants sont introuvables par la méthode routinière de notre jurisprudence actuelle qui ne peut embrasser tous les cas d'application, lors même qu'elle multiplierait indéfiniment, le nombre déjà trop considérable de ses volumes in-4° et in-f°.

L'homme qui suit aveuglément une routine, est dépourvu de principes, il perd toute intelligence de son travail, et on ne le respecte point. Il en est de même du Pouvoir judiciaire ; s'il devient routinier et si de plus, il n'est pas indépendant par son mode d'organisation, il perd tout prestige, parce qu'il ne remplit plus sa mission qui est d'enseigner les hommes pour les moraliser.

C'est par les lois de l'ordre, qu'aura lieu le retour à l'esprit de justice et d'équité. Or les lois de l'ordre trouveront progressivement toutes leurs réalisations dans l'emploi de la doctrine des degrés qui est leur formule générale d'application. Celle-ci n'est, il est vrai, qu'une méthode, mais cette méthode s'impose d'elle-même tellement elle est dans la nature des choses : il vaut donc mieux l'adopter sciemment, pour assurer et hâter les progrès futurs. Nous allons avoir l'occasion de revenir sur ce sujet, envisagé à un nouveau point de vue, dans la deuxième section de ce chapitre.

CHAPITRE X.

SECTION DEUXIÈME

LOIS DE LA RÉGÉNÉRATION POLITIQUE ET SOCIALE

SOMMAIRE

111. Le corps social est un organisme vivant qui doit, pour progresser, suivre les mêmes lois que l'homme individuel qui s'élève et qui progresse en moralité. — 112. Les trois Pouvoirs de l'Etat qui caractérisent le corps social politiquement parlant, correspondent aux trois facultés de l'âme, et suivent les mêmes lois en progressant. — 113. La théorie des trois Pouvoirs de l'Etat ne sert qu'à caractériser la loi des gouvernants. — 114. La loi sur les syndicats professionnels du 21 mars 1884, peut permettre aux gouvernés de formuler dans des cahiers destinés aux Comités électoraux, les réformes législatives nécessaires au développement du progrès. — Premiers éléments d'organisation du Corps électoral. — Caractère démagogique des partis politiques. — La Constitution française de l'avenir. — 115. Le droit divin ne peut plus être fondé, dans notre monde moderne, sur la préoccupation de la domination des gouvernants sur les gouvernés, mais il doit être fondé sur la préoccupation de l'affranchissement graduel des gouvernés, de tout asservissement aux gouvernants. — Respect dû au suffrage universel, comme expression externe de notre droit divin moderne. — 116. Le triple Pouvoir des gouvernants doit aboutir progressivement à n'être plus que le reflet de la représentation du triple Pouvoir des gouvernés. — Le Corps électoral doit s'affranchir de son asservissement aux partis politiques. — 117. Les institutions religieuses doivent rester toujours distinctes et séparées des institutions politiques, pour pouvoir librement progresser, les unes comme les autres, chacune dans leur sphère particulière. — De la différence entre les œuvres de la charité interne et les œuvres de la charité externe. — L'unité de la loi et de la foi, est le but vers lequel tend le monde moderne pour la réalisation de sa régénération politique et sociale.

---

111. Le Corps social est le résultat de la série ou

de l'agglomération de tous ses membres et de tous les organes qui le constituent, car toute société grande ou petite, est réellement un organisme vivant, dont nous sommes comme individus, les cellules vivantes. Or, pour progresser, cet organisme vivant doit passer exactement par les mêmes phases que celles qui ont été décrites ci-dessus, nos 107 à 110, et par lesquelles passe l'homme individuel, durant le cours de sa réformation et de sa régénération; seulement, ce que celui-ci doit faire durant sa courte existence sur la terre, l'homme social doit le faire à la suite des siècles.

Les droits dont dispose cet homme social, peuvent être envisagés à deux points de vue : il y a les droits acquis anciennement qui, pour une bonne partie, représentent maintenant la somme des maux héréditaires du vieil homme, et il y a les droits acquis nouvellement à la suite du progrès des mœurs. Mais il lui est difficile de les distinguer; en réalité, cette constatation des maux et des faux, n'est même, pratiquement possible, qu'à mesure qu'il les aperçoit et qu'il consent à s'en purifier par le repentir, c'est-à-dire, par des réformes introduites dans la législation et dans les institutions existantes. De même que l'homme individuel, l'homme social, doit passer, quant à ces maux héréditaires, confirmés chez lui, par toutes les dures épreuves d'une dévastation complète. Un caractère bien équilibré par une bonne constitution politique, reflétant ce bon caractère, peut seul lui adoucir ces épreuves, en lui évitant les bouleversements violents, c'est-à-dire, les révolutions, ou la mort.

Le principal besoin des hommes réunis en société, et formant dans l'étendue d'un vaste territoire, le corps d'une nation, est le fonctionnement régulier de la justice; celle-ci par ses enseignements, peut constamment les éclairer sur les réformes à faire, pour rétablir l'ordre partout où le

désordre subsiste. Il y a pour cela, une certaine ligne de conduite à suivre : il s'agit de se diriger dans ce chemin de la vertu ou de la justice. De là l'étymologie du mot *droit* (*dirigere directum*), qui suppose précisément une direction pour tracer le chemin, l'ordre à suivre, (*jus sistere*), c'est-à-dire, la règle à appliquer, qui est la *justice*. La voie choisie, se formule comme exprimant le droit dans une *loi*, mot qui par son étymologie suppose le choix, (*eligere*, choisir); celle-ci fixe la route suivant laquelle on doit se diriger dans sa conduite.

La justice peut seule, ériger une société d'hommes occupant un vaste territoire, en nation, et leur inspirer l'amour de la patrie. Ainsi que le dit le prophète Esaïe, (1) c'est de la justice seule que naîtra la paix. » Les hommes qui progressent dans la justice progressent dans l'amour de la patrie; ils sont seuls capables de réaliser la fraternité et de satisfaire à la loi de la solidarité.

112. De même que l'homme individuel, est doté des trois facultés de son âme, de même le corps social est représenté par trois pouvoirs politiques qui correspondent exactement à sa volonté, à son entendement et à son action, ainsi qu'aux trois principes essentiels qui alimentent ces trois facultés de l'âme ; ceux-ci sont, la liberté, l'autorité et l'utilité.

C'est par la justice qui a pour principe, la liberté, que la nation est en possession d'une volonté, et qu'elle sent son cœur battre ; c'est par la vérité qui a pour expression l'autorité, qu'elle se sent respirer spirituellement, et par suite qu'elle est en possession de poumons; et c'est enfin par ses actes, qui se mesurent en raison de leur utilité, qu'elle se sent responsable, et qu'elle se sent vivre de son individualité propre.

---

(1) Esaïe, XXXII. 17.

Les phénomènes que nous avons décrits ci-dessus, n[os] 107 à 110, en expliquant le travail de réformation et le travail de régénération de l'homme individuel, se produisent dans le Corps social, à mesure qu'il progresse. Il faut donc à l'homme social, les trois facultés correspondantes semblables pour progresser, et ce sont les trois pouvoirs de l'État. La volonté de l'homme social, est concentrée dans le Pouvoir judiciaire ; son entendement dans le Pouvoir législatif, et l'opération ou l'action dans le Pouvoir exécutif. Comme nous connaissons la nature des rapports mutuels des trois facultés de l'âme, nous connaissons par cela même la nature des rapports mutuels des trois pouvoirs de l'État. On voit que toute constitution politique, est d'avance implicitement tracée dans ses principes fondamentaux, sinon dans ses détails, car ceux-ci peuvent varier avec le tempéramment et avec l'état de progrès de chaque nation. La loi constitutionnelle se trouve ainsi être, suivant la définition générale des lois, qui nous a été donnée par Montesquieu, le résultat des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses.

Il y aura pour l'homme social, de même que pour l'homme individuel, des prédominances mutuelles, entre les trois facultés de l'âme, c'est-à-dire, entre les trois pouvoirs de l'État, chaque fois que l'un d'eux prendra l'initiative d'une opération ou d'une réforme avec l'intention d'entraîner à sa suite les deux autres. Ainsi, le pouvoir judiciaire désireux de conserver les traditions ou les coutumes sociales intactes, sera en général, opposé aux réformes dont le pouvoir législatif prendra l'initiative; cette initiative est en effet, dans le rôle naturel de celui-ci, puisqu'il représente l'entendement. Le pouvoir judiciaire s'opposera donc au changement des habitudes du passé, dans lesquelles, le corps social représenté par le pouvoir exécutif, se plaira généralement. La raison en sera

que la vérité nouvelle lui semble trop dure à entendre, et contraire aux traditions, ou que la réforme demandée par l'opinion de quelques-uns, lui paraît plutôt nuisible au progrès, et alors, le pouvoir exécutif préfèrera aussi en général, garder ces habitudes du passé et rester dans sa quiétude. L'influence du pouvoir exécutif, ainsi que celle du pouvoir judiciaire prédomineront, par conséquent, tant qu'ils réussiront à conserver intactes ces mœurs du passé qui leur seront restées chères.

Mais lorsque la lumière de la vérité persiste, en imprégnant l'entendement représenté par le pouvoir législatif, qui est soutenu d'ailleurs par l'opinion publique, nous abordons la première phase du progrès, dite d'instruction ou de réformation. Ce progrès se formulera donc dans une loi nouvelle, que le pouvoir judiciaire représenté par les cours et tribunaux devra appliquer pour le faire pénétrer dans les mœurs de la nation, et que le même pouvoir judiciaire représenté par la Chambre haute ou par un Conseil d'État, devra accepter, sous peine de se trouver en conflit avec le pouvoir législatif, et de ne sortir de ce conflit que par la voie du *referendum*, c'est-à-dire, de l'appel à la nation. Il faudra donc que cette lumière nouvelle, exprimée par un droit nouveau, finisse par être acceptée de cœur du plus grand nombre, de ceux-là même qui s'y opposaient dans le principe ; mais jusqu'à cette introduction dans les mœurs du progrès qui n'aura encore qu'une existence légale, l'influence du pouvoir législatif prédominera sur les deux autres pouvoirs. Par conséquent, ce n'est que lorsque la réforme est définitivement introduite dans les mœurs de la nation, que celle-ci est parvenue à la seconde phase du progrès, dite d'éducation ou de régénération : alors le droit se trouve transformé en équité. C'est ainsi que la volonté sociale, c'est-à-dire, le pouvoir judiciaire, gardien naturel des traditions nationales, substitue

pour ce progrès dont il a aussi l'honneur, son influence à celle du pouvoir législatif, et il prédomine à son tour sur les deux autres pouvoirs.

L'homme social vit donc de la même vie que l'homme individuel, parce que son organisme ne peut obéir qu'aux mêmes lois physiques et psychologiques, et parce qu'il doit, par conséquent, se modeler sur celles-ci.

Le pouvoir judiciaire représente la richesse morale de l'homme social, et ainsi, le principe de liberté ; le pouvoir législatif, sa richesse intellectuelle et ainsi, le principe d'autorité ; le pouvoir exécutif, sa richesse économique ou matérielle, et ainsi, le principe d'utilité. Ce dernier pouvoir possède, en effet, la puissance de sanction pour les actes des deux autres pouvoirs.

L'expression suprême du pouvoir judiciaire qui sera un Sénat, ou une Chambre haute, devrait pour être en pleine possession de ses attributions naturelles, avoir l'initiative de la création des formes de procédure, et surtout, des lois d'organisation judiciaire, suivant lesquelles, le droit pourrait être introduit et appliqué devant les cours et tribunaux. En effet, cette chambre haute est le véritable juge du mérite ou de la valeur juridique de ces formes judiciaires qui comprennent toutes les lois organiques, toutes l'organisation de la justice. Elle en est, le meilleur juge, parce qu'elle représente, comme pouvoir judiciaire, la volonté dans le fonctionnement des facultés de l'âme de l'homme social ; or la volonté a, dans ses attributions naturelles le choix des moyens qui lui paraissent les plus convenables pour rendre la justice. En réalité ce n'est pas même la Chambre haute qui est ici, maîtresse de créer ces lois organiques spéciales, mais elle représente la volonté nationale qui seule peut lui en donner le mandat, ainsi que nous le verrons ci après.

La nation confiera donc de préférence à la Cham-

haute, le mandat d'édicter les lois organiques, parce que celles-ci rentrent dans ses attributions naturelles, qu'elles constituent pour ainsi dire, le cérémonial du culte à rendre à Thémis, déesse de la justice, et qu'en sa qualité d'expression suprême du pouvoir judiciaire, la chambre haute se trouvera composée de jurisconsultes spécialement compétents pour résoudre toutes les difficultés juridiques ; mais elle confiera de préférence au pouvoir législatif, le mandat de créer les lois proprement dites, car ce dernier pouvoir se trouvera surtout composé d'un personnel d'économistes et de financiers.

Il nous semble que la Chambre haute devrait avoir dans ses attributions, non-seulement la garde et la défense de la Constitution, mais aussi, qu'elle pourrait avoir l'initiative de la modifier, après qu'une Assemblée spéciale qualifiée de Constituante, aura créé la Constitution nouvelle. Cela résulte encore des attributions naturelles de la Chambre haute, qui est gardienne des traditions nationales et des grands principes de droit public ; ceux-ci sont l'expression des garanties données au Peuple de la bonne administration de la justice, et ils ne peuvent d'ailleurs, être modifiés que par la volonté du Peuple. Si, en effet, des lois nouvelles étaient faites par le Parlement, dans le but de restreindre ces grands principes de droit public, par exemple, dans le but de modifier la loi électorale et de restreindre le suffrage universel, elles devraient être considérées en droit, comme nulles et non avenues. Un auteur célèbre aux Etats-Unis d'Amérique, Storry, professeur à l'université de Harward, a posé en principe, dans son livre sur le droit constitutionnel, que « le pouvoir d'interpréter les lois, comprend nécessairement, le droit pour le juge de s'assurer, si elles sont conformes ou non au pacte constitutionnel, et dans ce dernier cas, de les déclarer nulles et de nul effet. » Mais ce

n'est pas parce que Storry a posé ce principe, qu'on finira par l'adopter : on l'adoptera tôt au tard, parce que la logique du suffrage universel, veut le gouvernement par la justice ; c'est le gouvernement qui doit finir par prévaloir, parce que seul, il s'adapte au génie français.

L'origine sociale et non plus aristocratique du Pouvoir judiciaire et du Pouvoir législatif, dont les membres doivent être désignés par le suffrage universel, sera une garantie suffisante contre la crainte de leurs empiètements réciproques, ou du danger de la confusion de leurs attributions respectives. Si, en effet, les deux Pouvoirs ne s'entendaient pas pour régler un conflit, il y aurait lieu pour le Corps électoral d'intervenir, par la voie du *referendum*. Cet usage d'en appeler à la nation ne doit jamais s'éteindre, mais il peut devenir d'un emploi plus rare, à mesure qu'une organisation mieux entendue du Corps électoral, rendra l'usage du mandat impératif d'un emploi général.

En principe, il est dans la nature des choses, que les deux Pouvoirs soient distincts et séparés, comme la richesse morale est distincte et séparée de la richesse intellectuelle, et comme ces deux sortes de richesses se distinguent elles-mêmes de la richesse matérielle, représentée plus spécialement par le Pouvoir exécutif. Le principe de la séparation des trois Pouvoirs, est, en effet, tout entier dans cette distinction des caractères de leurs attributions respectives. Il est également dans la nature des choses, que les deux premiers Pouvoirs, aient la faculté d'échanger leurs vues, pour toutes les réformes à faire dans les lois en général, de même qu'il y a échange de vues entre la volonté et l'entendement de tout homme qui se régénère. Si donc, chacun des deux Pouvoirs a ses attributions particulières, pour l'initiative de certaines lois, ils doivent, tous deux, avoir les facilités de s'entendre, pour éviter les conflits et pour n'employer la voie

du *referendum*, que lorsque cela est nécessaire.

Le Pouvoir judiciaire doit avoir l'initiative, de créer l'organisation destinée à assurer le bon fonctionnement de la justice, et c'est ce qui fait qu'il est hiérarchiquement parlant, au-dessus du Pouvoir législatif ; celui-ci n'est que l'instrument pour formuler le droit, mais il ne réalise pas immédiatement la justice. En d'autres termes, le Pouvoir judiciaire représente le bien qui est la volonté de la justice, tandis que le Pouvoir législatif représente le vrai de ce bien, qui est l'entendement de la justice. L'un représente donc la chaleur de l'amour du bien, l'autre représente la lumière du vrai de cet amour. L'union de cette chaleur et de cette lumière, ou de ce bien avec ce vrai, se transforme en vie, dans ses réalisations effectives par le Pouvoir exécutif, qui y apporte sa sanction, et qui achève l'œuvre.

Le Pouvoir exécutif est naturellement destiné à rester subordonné aux deux autres Pouvoirs, car il procure la sanction destinée à garantir tous les droits réputés légalement, droits acquis ; mais son influence dominera fatalement sur eux, en ce qui concerne les droits encore méconnus, et qui reviennent trop souvent, en dernière analyse, à justifier tous les abus et toutes les tyrannies. C'est ainsi, par exemple, que le Pouvoir exécutif, fait en temps de guerre, des réquisitions militaires et que même en temps de paix, il commet une foule d'actes, qui peuvent être considérés dans le for intérieur de chacun de nous, comme des atteintes à la liberté et à la propriété des citoyens, mais qu'on est obligé cependant, de tolérer, faute d'être suffisamment d'accord sur leur bien ou mal fondé, faute surtout d'être arrivé à l'état social plus élevé. Ces procédés qui sont justifiables durant l'état de guerre, mais qui malheureusement, persistent en partie, même dans l'état de paix, sont les résultats inévitables de notre état de perfectibilité. Ils peu-

vent être regrettables, mais ce sont des maux nécessaires qui, tout au moins, servent à réveiller les hommes de leur apathie et à les pousser aux réformes de toute nature. La reconnaissance franche et ouverte de ces misères sociales, vaudra cent fois mieux pour leur suppression, que la prétention outrecuidante à l'infaillibilité, dont se pare notre vieux monde officiel, bien qu'elle ne soit plus décemment de mise, devant le progrès de l'esprit moderne.

113. La théorie des trois Pouvoirs de l'Etat, est adoptée en principe dans tous les traités de droit constitutionnel ; mais elle est méconnue dans ses applications ; surtout dans ce fait, que le Pouvoir judiciaire est généralement subordonné aux deux autres Pouvoirs, au lieu de prédominer sur eux. Cette théorie a été de nouveau, dégagée des enseignements de l'histoire par M. de Saint-Yves. (1) Cet auteur observe avec raison, que ce n'est là, cependant, que la loi des gouvernants ; or, celle-ci, ne peut pas plus rester indépendante de la loi des gouvernés, que le mandataire ne peut rester indépendant de son mandant. En effet, le gouvernement n'est que le représentant externe du Corps social ; et, dans nos idées modernes, il n'est plus le cerveau, bien qu'il puisse le représenter ; en effet, il dépend de la nation, comme le corps ou les organes du corps qui ne vivent que par le cerveau. La masse des électeurs est le cerveau ; celui-ci concentre l'esprit et la volonté de la nation. (2) C'est en raison de cette prédominance de la volonté nationale par le suffrage universel, que le fondateur du Familistère de Guise, (3) M. Godin, ancien député, voulait que les représentants du peuple fussent placés dans une situation telle, qu'ils se sentissent

---

(1) « La France Vraie ; » Paris, 1887.
(2) Voir n° 27 ci-dessus, *in fine*.
(3) Voir la Revue Socialiste de Juin 1887 ; p. 572.

constamment sous la direction et le jugement de la souveraineté nationale, et qu'ils cessassent d'être inféodés au Pouvoir exécutif et administratif. En effet, le perfectionnement de l'organisation politique, ne peut s'obtenir que par une vigoureuse poussée de l'organisation sociale des gouvernés, organisation qui doit devenir à son tour, un fait juridique du ressort du Pouvoir judiciaire.

114. La loi sur les syndicats professionnels nous semble aussi, ainsi qu'à M. de Saint-Yves, être le point de départ de ce fait juridique.

Il est vrai que les chambres syndicales qui dissimuleraient un but religieux, ou un but politique, sous une apparence professionnelle, tomberaient sous le coup des peines prononcées par les articles 291 et suivants du Code pénal. Il est vrai également, que les présidents de ces chambres syndicales, qui feraient un acte politique en dehors de la défense de « leurs intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles, » pourraient encourir l'amende de 16 fr à 200 fr », en vertu de l'article 9 de la loi sur les syndicats professionnels. Mais rien ne s'oppose néanmoins, à ce que ces syndicats professionnels, formulent les réformes législatives nécessaires à la défense et au développement de leurs intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles ; cela ne peut pas leur faire perdre leur caractère professionnel, ni dénaturer le fond de l'association elle-même. En effet, l'article 3 de la loi du 21 mars 1884 déclare que « les syndicats professionnels ont exclusivement pour objet l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles. » De plus, l'article 5, dit qu'ils « pourront librement se concerter pour l'étude des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles. » Or, ceci les amène à se former en Unions. Enfin, ces syndicats, nous dit l'article 6, « pourront être consultés, sur tous les différends et toutes

les questions se rattachant à leurs spécialités. » La circulaire interprétative de la loi du 21 mars 1884, dit même que « désormais la fécondité des associations professionnelles n'a plus de limite légale. » (1)

Ainsi, les syndicats professionnels, de même que leurs Unions, seraient parfaitement en droit de formuler dans des cahiers, toutes leurs revendications, pour le développement de leurs intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles. Ces cahiers seraient adressés aux Comités électoraux, qui s'en serviraient, pour préciser avec une grande autorité les vœux du pays ; ceux-ci seraient imposés aux candidats sous la forme de mandats impératifs.

On voit par quels moyens, les syndicats professionnels, pourraient devenir le point de départ de ce fait juridique, qui doit permettre aux gouvernés de préparer leurs cahiers, et d'y formuler toutes les revendications de la nation, au triple point de vue des réformes de l'organisation judiciaire, législative et exécutive.

Il appartiendrait aux Assemblées d'électeurs dans chacune des localités qui forment un centre d'élection, de créer des Comités chargés de réunir les cahiers rédigés par les Chambres syndicales, et de soutenir les candidats qui représentent le mieux les vœux de la localité. Ces Comités s'entendraient entre eux pour unifier les vœux exprimés dans les différents cahiers de la région, et pour aviser à ce que les intérêts particuliers de chaque section électorale, tels qu'ils sont définis dans ces cahiers, ne nuisent pas aux intérêts généraux de la région. Le même

---

(1) Voir en ce qui concerne le droit des professions libérales de se syndiquer, la brochure de M. A. Lechopié, Avocat : « La liberté d'association des professions libérales. » Paris, 1885. — En ce qui concerne la jurisprudence des Cours et Tribunaux, voir la « Revue des Sociétés, » de M Vavasseur, Avocat. Paris. (Marchal et Billard, libraires.)

travail d'unification et de généralisation, pourrait se faire entre toutes les régions pour formuler les volontés nationales dans des cahiers consacrés aux intérêts généraux du pays. C'est, on le voit toute une organisation à créer, que celle du Corps électoral, organisation qui n'est pas encore née, ou qui est, et qui restera à l'état embryonnaire, tant qu'on luttera dans les élections sur des noms de candidats, plus encore que sur les programmes positifs et bien précisés des volontés des travailleurs et des besoins du pays.

Il est utile d'observer ici que les trois Pouvoirs de l'Etat représentent l'expression extérieure des facultés de l'âme de l'homme social, tandis que l'organisation du Corps électoral doit être leur expression intérieure, qui est dans la nation et partout où la nation existe. Les facultés de l'âme ellemême, ont leurs représentatifs dans le corps de l'homme : C'est ainsi que les trois Pouvoirs de l'Etat, de même que les trois facultés de l'âme, sont comme le cœur, le poumon et la vie de l'homme social. Le cœur bat pour le bien qui influe du cervelet au moyen de la volonté, et le poumon respire par le vrai qui formule ce bien, au moyen du cerveau. L'union de ces deux organes se manifeste par la vie, qui circule comme le sang dans toutes les parties du corps. Le cerveau de l'homme social représenté par la masse des électeurs, ou par leurs Comités électoraux, doit faire la lumière sur les besoins du pays, et formuler les volontés nationales, pour qu'elles soient exécutées par les trois Pouvoirs de l'Etat. Nous avons vu précédemment, (n° 27 ci-dessus) que l'âme ou l'homme intérieur, vivifie toutes les parties du corps de l'homme extérieur, à tel point, qu'une partie du corps dans laquelle l'âme n'est point, ne vit pas. Pour l'homme social, les parties du corps électoral, qui ne seraient pas vivifiées par des Comités électoraux ayant la connaissance et l'intelligence

des besoins du pays, et qui ne seraient pas représentées par les trois grands Pouvoirs de l'Etat, ne vivraient pas. Il en résulte que les habitants des différentes parties du territoire, doivent tous contribuer à la formation de leurs Comités électoraux ; ceux-ci deviendraient alors l'expression géographique et professionnelle du pays, ou de l'âme de l'homme social. Cette organisation du Corps électoral doit trouver d'elle-même sa formule dans la pratique fréquente du droit des électeurs, soucieux du bien de la patrie ; elle sera le véritable remède contre la composition vicieuse de nos Comités électoraux actuels, qui entreprennent les élections, et qui sont formés chacun par un parti politique différent ; or, les partis politiques sont sans autorité sérieuse, pour représenter la masse des électeurs, à laquelle cependant ils s'imposent arbitrairement, lorsqu'ils ne devraient se présenter devant les Comités électoraux que comme simples solliciteurs : ils dominent donc dans les élections au nom de la démagogie. Les scènes tumultueuses qui se renouvellent trop fréquemment dans nos Chambres actuelles, ne sont que le résultat de leur origine démagogique : les élus ne peuvent, en effet, que refléter les passions des partis politiques, dont ils sont les représentants.

Avec le progrès de nos mœurs politiques, les Assemblées électorales, sauront bien trouver elles-mêmes, les moyens de se protéger contre ces entraînements passionnés, et supprimer les coteries politiques, pour faire entrer le suffrage universel en maître dans notre Parlement. Il faut aussi que la Constitution s'oppose à ce que le gouvernement patronne des candidatures officielles ; celles-ci sont toujours soupçonnées avoir été faites avec l'argent des contribuables, et alors les élections ne peuvent plus être considérées comme libres, lorsque leur résultat est favorable aux désirs du gouvernement. Il faudra bien renoncer à ces procédés déplorables,

quand l'influence des Chambres syndicales imprégnera les esprits, et substituera l'étude des principes aux questions irritantes des personnes. Alors toutes les revendications de la nation, se grouperont d'elles-mêmes, suivant leur ordre naturel et sériaire.

Il en résultera en premier lieu que les professions qui produisent cette richesse morale, qualifiée de progrès dans l'éducation nationale, pourront se concerter dans leurs Chambres syndicales, pour étudier et formuler dans des cahiers destinés aux Comités électoraux et à leurs candidats pour la Chambre haute, les réformes à faire dans toutes les questions d'organisation de la justice.

Il en résultera en second lieu, que les professions qui s'occupent plus particulièrement de produire la richesse intellectuelle, dans tous les genres d'industrie, pourront également par leurs Chambres syndicales, étudier avec soin toutes les réformes à introduire dans les lois, et les formuler dans les cahiers destinés aux Comités électoraux ; ceux-ci pourront les imposer à la Chambre législative sous forme de mandats impératifs.

Il en résultera enfin en troisième lieu que le Chef du Pouvoir exécutif, de même que les magistrats de l'ordre administratif, seront nommés par le suffrage universel. Il est clair qu'aucun mandat impératif ne peut être imposé à ceux-ci, si ce n'est l'engagement de donner les premiers, l'exemple de l'obéissance aux lois. Quant aux ministres, ils ne sont, en réalité, que les exécuteurs des lois votées par le parlement ; ils ne doivent donc pas avoir le droit d'entrer dans les Chambres, pour prendre part aux délibérations, mais ils doivent toujours pouvoir être révoqués, de même qu'ils révoquent eux-mêmes les fonctionnaires placés sous leurs ordres. Il n'y aura donc plus de jeu de bascule entre les ministères, qui représentent tour à tour, des partis politiques différents se disputant

le pouvoir ; cela donne naissance à une école de politiciens, qui perpétue les agitations stériles, et qui ne peut que nuire à la prospérité du pays.

Une Constitution calquée sur le fonctionnement des facultés de l'âme, représentées par les trois Pouvoirs de l'Etat, nous paraît donc être la Constitution, à laquelle la logique du droit nouveau conduira la France, à mesure qu'elle progressera dans le sens des idées modernes, qui sont démocratiques et en même temps libérales. Mais pour y aboutir sérieusement, il faut que tous les citoyens s'identifient à l'esprit même de la démocratie, qui est de faire la morale une, pour les gouvernements comme pour les gouvernés. Il faut aussi, pour que cette logique du suffrage universel se réalise dans toutes ses conséquences, que l'élément quantitatif qui domine toujours, soit équilibré par l'élément qualitatif; ce qui ne peut arriver que par le progrès des mœurs, résultant de la transformation du lien social, qui de matérialiste, doit devenir naturel-rationnel, puis plus tard spiritualiste.

Cette Constitution de l'avenir que chacun peut déduire de la nature même des choses, toute préférable qu'elle soit aux constitutions à esprit monarchique et clérical, qui nous ont gouverné jusqu'à présent, ne peut, il est vrai, opérer d'elle-même, tout le bien que les mœurs publiques en progressant opèreront d'elles-mêmes. Cependant, si les progrès lorsqu'il s'agit de questions de principes, peuvent être prématurés, et paraître intempestifs, il n'en est pas de même, lorsqu'il s'agit de questions de formes, dont les changements ne présentent plus les mêmes dangers.

Lorsqu'on connaît le chemin qu'on doit parcourir pour arriver à un but désiré, c'est déjà un grand pas de fait. On a tout intérêt à s'engager de suite sur la route ainsi tracée, sauf à faire quelques stations dans le parcours,pour mieux se renseigner et se bien préparer à arriver à destination. Les

stations à faire, sont celles qui figurent les progrès non encore obtenus, et le chemin à parcourir de suite, figure les progrès qu'on peut réaliser immédiatement, parce qu'ils existent déjà en principe, et qu'ils sont acceptés par le public. Aussi, il nous semble, qu'à part le mode de recrutement des membres du Parlement par l'influence constante des syndicats professionnels, — réforme qui demandera du temps, car elle est loin d'être de réalisation immédiate — l'opinion publique, une fois éclairée sur la route qu'elle doit suivre pour progresser, pourrait se montrer, dès maintenant, favorable à l'adoption d'une Constitution ainsi calquée sur le fonctionnement des facultés de l'âme ; elle serait des plus efficaces pour stimuler et hâter la réalisation des réformes dans le sens démocratique et libéral. En effet, elle placerait la justice en dehors de toute atteinte, des partis politiques : ceux-ci s'efforcent toujours d'accaparer le pouvoir judiciaire, pour en faire un instrument de domination, et ce pouvoir devient ainsi étranger à l'idée qu'on doit se faire de la justice.

Lorsqu'il sera possible d'obtenir la coopération réelle de toutes les classes de travailleurs, pour la rédaction des projets de lois à obtenir, soit de la Chambre haute, soit de la Chambre législative, le Parlement se trouvera rempli de mandataires du pays, ou de délégués à mandats précis et limités. Ces mandataires seront munis de cahiers, contenant des projets élaborés par les Chambres syndicales, et les professions spéciales que ces réformes intéressent directement. Leurs mandats seront donc d'un caractère bien autrement sérieux, que les mandats donnés jusqu'à ce jour par les électeurs à leurs représentants.

S'il arrivait cependant, que les Chambres syndicales, par coalition d'intérêt, missent en danger l'intérêt général de la nation, en imposant au Parlement par surprise, des lois nouvelles impo-

pulaires, ou considérées comme anti-patriotiques, il appartiendrait au pouvoir judiciaire représenté par la Chambre haute de s'opposer à cette violation du pacte constitutionnel. Il faudrait donc qu'il y ait toujours au besoin, faculté de faire appel en dernier ressort, à la sanction du peuple par la voie du *referemdum*.

La nation devrait être consultée dans tous les cas graves. Il faut, en effet, que par l'aide des deux Chambres, le peuple français devienne son propre juge et son propre législateur, parce qu'il faut qu'il développe son principe de nationalité, qui est l'amour de la justice, de l'égalité et du droit ; il faut même qu'il imprime à ce principe de nationalité, une formule plus précise, et mieux accentuée que cela n'a été fait jusqu'à présent. Tous ceux qui sont dans le même amour avec ses caractères spécialement français, pourront alors coopérer avec la France, à cette œuvre humanitaire, agrandir le champ d'action de l'influence nationale dans sa mission civilisatrice, et faire vibrer d'une manière plus harmonieuse,la note qui la caractérise, au milieu du concert des autres peuples.

115. Le monde moderne qui donne une grande importance aux intérêts matériels, ne veut plus, cependant, négliger les intérêts moraux et intellectuels, parce que les intérêts à la fois moraux,intellectuels et matériels, correspondent aux trois facultés de l'âme, et qu'ils se tiennent aussi étroitement unis, que les notions de fin, de cause et d'effet.

La fin cherchée de notre société moderne est la satisfaction de la volonté nationale. Il faut donc inculquer à tous le respect dû au suffrage universel. Sans ce respect de la souveraineté nationale, il n'y a plus de gouvernement possible, plus d'espoir d'activer la solution de la question sociale, plus de progrès dans la voie de l'honnêteté publi-

que, mais c'est l'esprit de despotisme ou d'anarchie, et c'est la démoralisation politique qui prédominent. Le suffrage universel est une expression externe de notre droit divin moderne, et il mérite d'autant plus d'être honoré et d'inspirer à tous la confiance dans ses arrêts, qu'il est généralement reconnu que la nationalité française, dans tous les temps de son histoire, a eu des tendances essentiellement humanitaires et civilisatrices; elle ne supporte pas les injustices, et elle a toujours été prête à prendre généreusement la défense des faibles contre les forts, et des opprimés contre les oppresseurs.

Il en résulte que dans nos temps modernes, le droit divin ne peut plus être fondé sur la préoccupation de la domination des gouvernants sur les gouvernés, mais qu'il doit être fondé sur la préoccupation de l'affranchissement des gouvernés, de tout asservissement aux gouvernants. L'homme social a cessé d'être à l'état de mineur, il est maintenant, avec le suffrage universel, devenu *sui juris*. L'ancienne maxime *vox populi, vox Dei*, reviendra donc en honneur à mesure qu'on admettra plus généralement, l'existence d'une providence divine qui nous mène constamment, par des voies que nous ne connaissons pas bien encore, à notre propre redressement et amendement, comme peuples aussi bien que comme individus.

Il est vrai que cela revient à substituer le droit divin de la volonté du Peuple, au droit divin de la royauté, et que celui-là peut être faillible comme celui-ci ; mais en réalité le droit divin, ne puise pas plus sa source originaire dans le Peuple que dans la royauté, par la raison qu'il la puise directement en Dieu. En effet, nous avons vu précédemment chapitre III, et particulièrement aux n°s 53 et suivants de ce travail, que le Vrai Divin, subit des transformations, suivant le génie différent des sociétés humaines auquel il s'adapte, et

que c'est là tout le secret de la distance qui existe, entre le sens spirituel et le sens littéral de ce divin vrai. Mais le sens littéral quel qu'il soit, n'en reste pas moins la base nécessaire d'enseignement, l'échelon indispensable pour que l'homme trouve un point d'appui, et qu'il puisse par cet appui, s'élever à l'intelligence du sens spirituel. Or, sur le plan du domaine de la vie politique et sociale, quel moyen d'enseignement populaire peut être plus utile, que celui du droit divin enveloppé dans les arrêts de la souveraineté nationale ! Ceux-ci sont les expressions de l'ancienne maxime *vox populi, vox Dei*, et ils sont les expressions mêmes de l'histoire de la vie de la nation, dont la régénération et les progrès sont indispensables pour atteindre à des destinées élevées.

Il faut toutefois reconnaître. que cette qualification de droit divin moderne que nous donnons dès maintenant, aux arrêts du suffrage universel, mais qui n'en seront jamais que les expressions les plus externes, est, dans l'état actuel des choses, du domaine du for intérieur ou de la religion seule, domaine qui échappera toujours à tout contrôle du droit positif humain ; c'est donc une qualification plutôt idéale que réelle, et elle ne peut même devenir entièrement exacte, qu'après que le lien social de matérialiste qu'il est maintenant, se sera élevé et se sera transformé en un lien social de justice rationnelle. En d'autres termes, il faudra que notre âge de fer actuel se soit transformé en un âge d'airain, et qu'il se soit élevé à la connaissance du vrai réel de la doctrine religieuse et morale, redevenue la connaissance des choses divines et humaines, suivant l'ancienne définition de la science juridique; (1) alors seulement cette ère nou-

---

(1) *Jurisprudentia est divinarum atque humanarum rerum notitia, justi atque injusti scientia.* Instituts de Justinien Titre 1er Livre I. 1.

velle de la civilisation de l'avenir, pourra se familiariser, avec la connaissance des correspondances, entre les actes naturels de la vie sociale et les vérités spirituelles de la sagesse divine. En effet, ceux qui sont encore attachés à un lien social matérialiste, sont dans l'amour d'eux-mêmes, et dans l'amour des richesses du monde ; les choses externes ne peuvent donc être subordonnées aux choses internes, c'est-à-dire en correspondance avec celles-ci chez eux, par suite de leur absence d'affection pour elles ; ils ne peuvent donc, par leurs externes, représenter autre chose que des vices et des maladies de l'âme.

Cependant il n'en est pas moins vrai, que même sur ce plan de vie, de la poursuite d'un bien-être purement matériel, qui caractérise encore généralement notre humanité du dix-neuvième siècle, les enseignements qui découlent des arrêts du suffrage universel, sont assez grands et assez féconds pour qu'il entraîne tout à lui ; en effet, il est accepté comme la loi prédominante de notre droit politique, et c'est ainsi qu'il justifie dans une certaine mesure la qualification de droit divin moderne, car tout gouvernement stable doit sa stabilité à une idée religieuse, qui inspire le respect aux hommes. Ce n'est donc qu'au point de vue de la connaissance des correspondances encore ignorées, du vrai naturel avec le vrai spirituel, que cette qualification de droit divin n'est pas justifiée, car ces correspondances ne sont encore pour la généralité des hommes, qu'à l'état purement idéal et par suite à l'état mystique. Tout ce qu'il nous est permis actuellement de faire dans ce sens, ce sont des applications de la science des correspondances au point de vue de la symbolique, au sens littéral de la Parole révélée, et c'est là aussi tout l'objet de la quatrième et dernière partie de ce travail.

Mais en ce qui concerne l'homme social et politique actuel, le suffrage universel n'en reste pas

moins, malgré ses erreurs toujours possibles, mais toujours réparables, la loi prédominante du monde moderne, et cela suffit pour qu'on puisse dès maintenant sans crainte de se tromper, s'écrier : Malheur aux gouvernements qui se mettent en travers des volontés de la souveraineté nationale ! Et surtout, malheur à ceux qui reconnaissent que le bulletin de vote a remplacé l'émeute dans la rue, mais qui par leurs actes, se mettent eux-mêmes en insurrection contre le bulletin de vote ! Véritables Pharisiens, ils courent d'un cœur léger, au-devant de leur propre condamnation, car la vérité ici, suffit à elle seule, pour les juger.

Il nous semble, qu'il sera nécessaire dans un avenir plus ou moins proche, de reconnaître officiellement que le droit divin du Peuple s'est substitué entièrement au droit divin des gouvernants ; ceux-ci devront renoncer à l'auréole d'infaillibilité dont ils prétendent s'entourer, souvent au détriment de tout esprit de justice, et par le moyen de la subordination néfaste de la justice, c'est-à-dire. du Pouvoir judiciaire aux deux autres Pouvoirs. Il faudra que tôt ou tard le corps électoral, apprenne à avoir conscience de ses droits et de son existence propre en dehors des partis politiques, qui tour à tour l'avaient asservi jusqu'à présent ; il faudra qu'il réussisse à transformer nos mœurs politiques, de manière à substituer les questions de principes aux questions irritantes des personnes.

En supposant que le suffrage universel commette des erreurs même contre la liberté, ce qui doit nécessairement arriver dans notre état social actuel, ce n'est pas une raison pour faire des lois restrictives de la souveraineté nationale et destinées à empêcher le retour de ces erreurs. Ce sont ces atteintes au suffrage universel qui caractérisent la dictature, et qui menacent de devenir des fautes irréparables et fatales à la patrie. Mais pour empêcher le retour de ces fautes, il est indispensable

que l'homme social apprenne à vivre de sa vie propre. Les nations de même que les individus ne peuvent progresser dans la sagesse, que par l'habitude de la pratique des affaires. Comment l'enfant apprendra-t-il à marcher droit, et à avoir conscience de ses fautes, si ce n'est à la suite de douleurs cuisantes que lui causent ses faux pas et ses chutes ? Comment, à son tour, l'homme social se corrigera-t-il de ses fautes, si on l'empêche, en le paralysant dans ses volontés, d'avoir conscience de sa propre responsabilité ? Il faut qu'il arrive à la maturité nécessaire, pour régler lui-même ses propres destinées, et ne plus être le jouet du hasard des circonstances et du fanatisme des partis politiques. Ceux-ci s'imposent encore au suffrage universel dans nos Réunions électorales par la ruse et par la violence : ils introduisent ainsi dans la vie politique ces mœurs de bandits, qui caractérisent les temps passés du despotisme et de la barbarie.

On accepte cependant bien en principe, que la souveraineté politique, n'est qu'une simple délégation de la souveraineté nationale, mais on ne l'accepte pas encore dans les faits de la pratique gouvernementale. C'est ainsi qu'on professe des doctrines qu'on ne pratique pas ; il y a là une politique louche et à double face à laquelle il est temps de mettre fin.

L'instrument de réalisation des tendances humanitaires de la nationalité française, ne peut se trouver que dans une bonne organisation du Pouvoir judiciaire, représenté par une justice assez indépendante, pour s'opposer aux violations du droit, lors même qu'elles sont le fait des gouvernants ; il faut donc que les enseignements de cette justice nouvelle, consistent à mettre la pratique d'accord avec tous les principes de droit public, proclamés et professés depuis 1789. Les partis politiques qui jusqu'à présent, sont parvenus tour

à tour à asservir le Pouvoir judiciaire, n'empêcheront pas celui-ci de ressaisir tôt ou tard son immortel droit d'aînesse. (1) Si, en effet, comme nous l'avons observé aux n°s 111 et 112 ci-dessus, c'est par la vérité que la Nation se sent respirer intellectuellement, et qu'elle est en possession de poumons, de plus, si c'est par l'action qu'elle se sent vivre comme nation, c'est au nom de la justice qu'elle sent son cœur battre et qu'elle est en possession d'une volonté. Souvenons-nous donc que cette volonté est la volonté nationale, la seule qui ait le droit de gouverner notre République.

116. Il faut que le triple Pouvoir des gouvernants aboutisse graduellement, à n'être que le reflet du triple Pouvoir des gouvernés, car ceux-ci c'est tout le monde. Des délégués centralisés politiquement sous le nom des trois Pouvoirs de l'Etat, doivent représenter fidèlement la nation, et agir en son nom seulement, et non plus en leur propre nom. La nation est en réalité, représentée par le Corps électoral; celui-ci doit savoir se faire obéir et surtout se faire respecter; s'il peut toujours déléguer son Pouvoir, il ne peut jamais l'abdiquer, et c'est ce qui fait que la souveraineté nationale est supérieure à tous les gouvernements monarchiques.

Il appartient, par conséquent, au Corps électoral de s'organiser de manière à rester en rapport constant avec les Chambres syndicales, pour bien motiver les volontés nationales d'après les besoins du pays, mais non plus d'après les intérêts des partis politiques, et ainsi pour leur donner une forme désintéressée de toute passion politique. Il faut qu'il s'affranchisse de la tutelle des partis politiques quels qu'ils soient, car ceux-ci ne peuvent faire autrement, en s'imposant à lui, que de

---

(2) Voir ci-dessus n° 109 la justification de ce droit d'aînesse.

maintenir dans le pays l'esprit de démagogie et d'anarchie. Cela n'empêchera nullement le Corps électoral de préparer en dehors des Chambres syndicales, d'autres lois qui peuvent être réclamées par l'opinion publique et de les faire appuyer au besoin, par le pétitionnement de la masse des électeurs.

L'électorat doit cesser graduellement, d'être individuel pour devenir social, jusqu'à la préparation des lois, afin de les dicter aux gouvernants tels qu'ils doivent les édicter. Le Corps électoral doit s'organiser au nom de la France, et c'est une telle organisation nationale, qui seule, paraît destinée à se substituer progressivement à l'organisation anti-nationale des partis politiques, dont les luttes acharnées, épuisent les forces du pays et produisent la démoralisation des masses.

Lorsque les anciens partis monarchiques reconnaîtront que le droit divin n'est plus dans la Royauté, mais qu'il est maintenant dans le Peuple, lorsqu'ils se rallieront au suffrage universel, loi suprême du monde moderne, ils auront fait beaucoup pour l'apaisement des passions politiques; mais c'est surtout aux partis républicains qu'il appartient de donner l'exemple du respect dû à la souveraineté nationale, car ceux-ci la reconnaissent comme le principe fondamental de l'édifice politique moderne.

Cet affranchissement du Corps électoral de son asservissement aux partis politiques, qui sont restés sectaires et intolérants, n'empêchera nullement ceux-ci d'élever leur voix à côté de la grande voix de la nation, pour l'éclairer et stimuler par leur opposition, ses mandataires à remplir fidèlement leurs mandats. En réalité, les partis politiques n'ont de raison d'être, qu'à la condition de représenter des aspirations vers un progrès mieux accentué, que celui qui est réalisé dans le présent. Mais lorsque c'est le gouvernement lui-même qui

se fait l'organe d'un parti politique, et qui se trouve en opposition avec la volonté nationale, il devient révolutionnaire, et il n'est plus le gouvernement national.

117. Tout ce qui précède nous montre que les institutions civiles, politiques et sociales, se rattachent aux institutions religieuses par un lien essentiellement moral; cela nous montre aussi que les unes et les autres doivent cesser d'être sectaires, pour devenir nationales, scientifiques et humanitaires, car elles se rattachent à autant d'embranchements distincts de la science sociale; embranchements issus, par conséquent, d'un même tronc, dont il est nécessaire de constater l'unité originaire, afin de ne pas isoler, comme on le fait souvent, la religion et la morale, de la pratique des affaires, ou la sagesse de la science. Il faut que la civilisation matérielle, pour qu'elle puisse se maintenir, soit équilibrée par une civilisation morale correspondante.

Malgré cette origine commune du bien et du vrai, de l'utile et du beau, qui est le trait d'union de toutes les branches des connaissances humaines, et qui est établie par les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, celles-ci enseignent aussi, que les institutions religieuses doivent être distinctes et séparées des institutions politiques et sociales. (1)

Les attributions des unes et des autres, ne peuvent d'ailleurs, être confondues, tellement elles sont distinctes dans les usages externes auxquels elles doivent servir; leur séparation est même une nécessité d'ordre public : aussi, les aptitudes particulières des hommes voués aux services des unes et des autres, aboutissent dans la pratique, à des fonctions différentes, par cela même qu'elles exigent des capacités différentes.

---

(1) *De Nova Hierosolyma et ejus doctrina Cœlesti ; Londini, 1758.* — Voir la traduction de M. Le Boys Des Guays, au nº 311 et suivants.

Cette nécessité de la séparation de l'Eglise et de l'Etat s'imposera à ce qu'il semble, dans la nouvelle ère du Christ, qui est caractérisée par la révélation du sens spirituel des saintes Ecritures. Elle n'a pas été aussi nécessaire dans la première ère du règne du Christ par le sens littéral de la Parole, et par le culte externe.

Le culte chrétien, rationnellement compris, dans son sens interne ou spirituel, se concentre dans l'enseignement seul de la sagesse divine. On laissera donc à l'Etat, tout le soin et le souci des œuvres purement externes d'assistance publique et charitable, ou on les laissera à l'initiative privée. En effet, ces œuvres essentiellement laïques se gouvernent suivant les règles du droit positif humain, tandis que les œuvres de la charité intérieure, consistent dans le développement du bien et du vrai en chacun de nous : ainsi, on parle souvent dans l'Ecriture sainte, des secours à donner aux veuves, aux orphelins, à ceux qui ont faim, à ceux qui ont soif, aux voyageurs, aux malades, aux prisonniers, etc. Mais l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem, en sa qualité d'Eglise spirituelle, entend par ces appels à la charité naturelle, en réalité, des appels à la charité spirituelle. De ce qu'un homme figure le vrai, et sa femme le bien de ce vrai, la femme devenue veuve, représente le bien sans le vrai, mais qui désire ce vrai. Le veuvage de l'épouse, figure l'état de vie dans lequel le cœur a une affection profonde pour le vrai ; or, le gentilisme chrétien est précisément en état de veuvage spirituel : il a une profonde affection pour le vrai, encore ignoré, encore à l'état mystique.

Ces chrétiens qui désirent comprendre mieux leur religion et n'y parviennent pas, se trouvent, par conséquent, endettés à l'égard de la raison, d'une dette qu'ils ne peuvent payer tant qu'ils ne connaîtront pas les vraies doctrines chrétiennes

qui sont rationnelles et non pas mystiques. Que d'efforts ont été faits par les théologiens pour réduire au silence ce créancier implacable, qu'on nomme la raison ! Mais le *credo quia absurdum* n'est plus accepté dans notre monde moderne ; l'élément *raison*, devient chaque jour plus indispensable, car l'autorité du prêtre et sa domination sur les consciences, deviennent choses du passé. Ce n'est donc que par un christianisme rationnel, tel que celui de la Nouvelle Eglise, que satisfaction sera donnée à ce besoin que chacun de nous éprouve, de comprendre les doctrines qu'il fait profession de croire.

Quand il est parlé dans les Ecritures saintes du voyageur, de la veuve et de l'orphelin, cela signifie que chez ceux qui sont dans l'Eglise, le bien et le vrai doivent être conjoints selon l'ordre, ainsi réciproquement, le vrai avec le bien, et le bien avec le vrai. Ainsi, par les boiteux, il est entendu ceux qui sont dans le bien, mais non dans le bien réel, à cause de l'ignorance du vrai ; par avoir faim, il est entendu, désirer le bien d'après l'affection, parce que le pain dans le sens interne est le bien de l'amour et de la charité, et que la nourriture en général, est le bien ; par avoir soif, il est entendu désirer le vrai d'après l'affection, parce que le vin et aussi l'eau, figurent le vrai de la foi ; par le voyageur, il est figuré celui qui veut être instruit ; par celui qui est nu, celui qui reconnaît qu'en lui, il n'y a rien du bien, ni du vrai ; par le malade, celui qui reconnaît qu'il est dans le mal, et par le prisonnier celui qui reconnaît qu'il est dans le faux. (1)

On voit donc comment les œuvres de charité spirituelle, se renferment dans l'enseignement

(1) Voir Arcanes célestes, nos 4302, 4954-4959, 9200 et l'Index méthodique qui renvoie à bien d'autres indications, pour expliquer la charité spirituelle.

des préceptes du droit divin, et leur pratique est du domaine du for intérieur qui échappe à tout contrôle des pouvoirs de l'Etat. Observons de plus, que la mission de l'Eglise, n'est pas d'établir une moralité externe dans les actes sociaux, mais de doter ceux-ci, autant que son influence morale sera efficace, d'une âme spirituelle qui les rende vivaces et féconds : les actes de moralité exclusivement externes, sont en dehors de la compétence de l'Eglise, tout en devant souvent leur existence à son influence bienfaisante.

Il est dangereux de grossir le nombre des fidèles dans l'Eglise, en les attirant par les séductions d'une charité externe, et non par les attraits de la vérité aimée pour elle-même et appliquée avec désintéressement. On risquerait ainsi d'attirer de faux frères, et au lieu d'avoir travaillé pour une Eglise spirituelle, on n'aboutirait qu'à édifier une Eglise naturelle, telle que l'ancienne Eglise chrétienne ; celle-ci reste encore après dix-huit siècles, attachée exclusivement au règne du sens littéral de la Parole, ou au règne du Christ en chair.

Il est vrai que la charité nous impose l'obligation bien douce, d'aider nos frères dans la mesure de nos moyens temporels, lorsque l'occasion s'en présente, et que nous croyons ainsi contribuer à développer le bien que nous reconnaissons en eux, et par lequel notre affection est justifiée ; mais il y a un abîme, entre les aider ainsi, et créer dans l'Eglise des moyens artificiels de les attirer à nos doctrines. C'est pour la même raison, que le Christ n'a jamais voulu accepter de royauté, ou de pouvoir temporel, et il a toujours dit que son royaume n'était pas de ce monde.

Il est donc nécessaire de faire cette séparation entre les institutions religieuses qui doivent être fondées dans un but exclusif d'enseignement de la sagesse divine, et les institutions politiques et sociales qui comprennent aussi les œuvres de

bienfaisance ou d'assistance publique, pour rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu et à César ce qui appartient à César.

L'initiative populaire pourrait aussi agir dans le sens humanitaire, encore mieux que l'Etat, surtout mieux que l'Eglise, en évitant de donner aux institutions de bienfaisance le caractère dégradant d'aumône, ou de leur imprimer un caractère policier. En effet, l'initiative de l'Etat n'est utile pour stimuler le progrès de l'industrie et des mœurs, que durant la phase de réformation ; mais cette initiative devient plutôt nuisible dans la phase de régénération, parce qu'alors, le progrès des mœurs étant acquis, le bien se réalise mieux par l'initiative populaire.

Le peuple est généralement compatissant aux souffrances des pauvres : c'est dans cette pensée que M. Louis Bertrand essaie de fonder en Belgique avec l'aide des sociétés coopératives ouvrières, le *Réfectoire populaire*. (1) Cette œuvre inspirée par le désir de soutenir tous ceux qui ne demandent qu'à vivre en travaillant, paraît être supérieure à ce qui existe d'analogue en France, comme la *Bouchée de pain*, et les *Asiles de nuit*, qui sont dus à la générosité des classes riches et à la protection de l'Etat.

Il ne faut donc pas que le Pouvoir législatif abuse de ce stimulant des réformes patronnées par l'Etat, et fasse ainsi le jeu des socialistes autoritaires, qui veulent non pas proposer, mais qui prétendent imposer le culte de la fraternité dans ses applications purement externes. Il est beau d'admettre la vérité nouvelle et de l'appliquer avant même qu'elle ait pénétré les cœurs, par cela seul qu'elle frappe les esprits par son évidence ; il est même nécessaire de passer par cette phase de

---

(1) Voir le Journal « Le Devoir, » publié à Guise (Aisne) du 26 février 1888, p. 133.

réformation, pour pouvoir aboutir à la phase de régénération, c'est-à-dire au progrès réel des mœurs ; mais il ne faut pas que cette résolution devienne, par son caractère stoïque, synonyme de sacrifice, et qu'elle compromette l'existence du progrès déjà acquis. En effet, c'est précisément à cause de ces excès du stoïcisme, que le christianisme a prévalu comme supérieur ; celui-ci préfère avec raison, « la miséricorde au sacrifice. » D'ailleurs, on ne comprendrait plus l'utilité de réformes imposées trop despotiquement, et tout ce qu'on ne comprend pas, passe à bon droit pour mystique.

Les tendances du socialisme d'Etat sont entachées de mysticisme, car elles imitent les tendances cléricales qui elles-mêmes, s'inspirent beaucoup plus de la lettre de la Parole révélée, que de son esprit. C'est pourquoi aussi, ces tendances autoritaires, furent en honneur chez les premiers chrétiens, qui pratiquèrent la communauté des biens, et qui s'imaginèrent que le Seigneur enseignait le partage des biens et le communisme.

Cette croyance prenait son origine dans différents passages de l'Evangile, notamment dans l'histoire de ce jeune homme, qui avait de grandes possessions, et qui était observateur strict de la loi Juive. Il demanda à Jésus, s'il lui manquait encore quelque chose pour mériter la vie éternelle. La réponse fut : « Vends tout ce que tu as, et distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le Ciel, et viens, suis-moi. » (1) Or, ce fut là précisément ce que ce jeune homme se sentait incapable de faire, et il fut chagriné de se sentir en défaut. Il valait donc mieux pour ce riche, se repentir en sacrifiant ce qu'il avait en propre, que de perdre son âme en continuant à s'enorgueillir de ses riches-

(1) Math. XIX, 21 — Marc X, 21 — Luc XVIII, 22.

ses. Il ne se sentit pas le courage de faire ce sacrifice stoïque, et il s'en alla tout triste. Le fait est, qu'à cause de ses richesses, il s'était éloigné de cet amour fraternel enseigné par le Seigneur.

Il faut observer aussi, que du temps du Christ, les pauvres étaient scandaleusement maltraités en Palestine. Les richesses étaient alors une telle pierre d'achoppement pour la plupart, que le Seigneur dut s'efforcer de détourner les esprits de ses contemporains, de leur amour pour les biens terrestres. C'est pourquoi, il fit des apôtres, mais non des industriels, de ceux qui le suivirent; et, par l'influence de l'enseignement de ce premier Avènement, qui était son règne en chair, c'est-à-dire, dans le sens littéral et mystique de sa Parole, il les amena à mépriser les richesses purement mondaines.

Mais l'influence de son second Avènement, qui est son règne en esprit, est bien différent : ici, dans le sens interne du passage de notre texte : « Vends tout ce que tu as.... », il est entendu que tous les propres de l'homme qui sont des maux et des faux, doivent être aliénés ; c'est pourquoi, il il est dit dans Luc (1). « Vendez vos possessions et donnez-les en aumône ; faites-vous des bourses qui ne vieillissent point, un trésor inépuisable dans les cieux. » Or, on comprend, nous dit Swédenborg, (2) qu'agir ainsi de nos jours, « ce serait se faire mendiant, se priver de toute faculté de faire davantage la charité, outre qu'on ne peut que placer du mérite en cela, et c'est une vérité constante que dans le ciel, il y a aussi bien des riches que des pauvres, » c'est-à-dire, des plus sages et des moins sages.

Il n'est donc pas juste de croire que le Seigneur enseigna le partage des biens ou le communisme. Bien loin de là, l'évangile enseigne que l'acquisition des richesses, que chacun peut faire par des

---

(1) Luc XII, 33.
(2) Arcanes célestes ; n° 5886.

moyens honorables, tels que le travail honnête, est licite : c'est là, en effet, la manière principale de pratiquer la fraternité et la justice.

Il y a d'ailleurs, une énorme différence entre la communauté de biens des premiers chrétiens, et un système de socialisme d'Etat imposé autoritairement à tous. En effet, les chrétiens primitifs étaient inspirés par l'amour fraternel et ils agissaient librement. Leur but n'était pas d'accumuler les richesses pour la communauté, mais seulement de s'entr'aider mutuellement. De plus, de nos jours surtout, chacun aspire à être indépendant et à avoir son chez soi : or, cette tendance n'est nullement inconciliable avec une société fondée sur la fraternité. La fraternité, expression véritable de la charité chrétienne, n'est pas sectaire ; elle est patiente et elle n'est pas égoïste pour les travailleurs ; elle ne procède pas par la violence, ni même autoritairement, ou par des atteintes injustes à la propriété d'autrui, mais elle remédie doucement à l'injustice ; elle ne veut pas qu'aucun être humain puisse souffrir de la faim, et elle veut, au contraire, que le droit de vivre, soit formellement reconnu à tous.

Il est donc rationnel de penser, que l'Eglise de l'avenir, ne se laissera pas entrainer hors de ses attributions directes, et qu'elle se renfermera dans la sphère de sa mission réelle, qui est l'enseignement de la sagesse divine ; elle fera sentir ainsi que l'ancienne Eglise chrétienne, dans toutes ses dénominations, s'est écartée du rôle d'une Eglise spirituelle, en donnant trop d'importance à l'établissement d'institutions de bienfaisance. Ce qu'il s'agit de mettre en commun, c'est le trésor des richesses morales et intellectuelles : les richesses materielles viennent par voie de conséquence.

Il est vrai, qu'on était encore sous l'influence du règne du Christ dans le sens littéral et mystique de sa Parole, et par suite, que l'Eglise était encore

exclusivement sous l'influence du lien social de l'âge de fer ; que de plus, la théologie était peu en honneur et était tombée en décadence. Il fallait donc diriger l'activité religieuse vers un culte purement externe, et dans des œuvres sociales également externes ; celles-ci caractérisent précisément, les gouvernements théocratiques qui sont si peu sympathiques à nos idées modernes. D'ailleurs, les institutions sociales et l'assistance publique, sont restées jusqu'à nos jours, insuffisantes pour satisfaire au devoir humanitaire, et remplir entièrement leur mandat ; il en sera ainsi, comme nous l'avons vu dans le présent chapitre, aussi longtemps que le lien social, ou que le niveau de la moralité publique, ne sera pas plus élevé.

Heureusement, le monde moderne se réveille peu à peu à l'esprit de justice et d'équité, et en même temps il revient de son éloignement des vérités religieuses, à mesure qu'il entrevoit la possibilité de transformer celles-ci, en droits positifs, encore méconnus dans la pratique sociale. L'unité de la loi et de la foi, tel est le but vers lequel il tend ; tel sera le centre autour duquel gravitera l'Eglise et la civilisation de l'avenir, pour y puiser une vitalité indomptable et indestructible.

L'unité de la loi et de la foi, est également le but de la régénération de l'âme humaine, et en même temps des institutions, autant religieuses que politiques ou sociales. Que le public se familiarise donc un peu, avec les doctrines de la Nouvelle Jérusalem qui sont accessibles à tous. Leur beauté et leur sagesse finiront par attirer tous ceux qui recherchent la vérité en elle-même. La théologie sera alors remise en honneur et tranformée en une morale pratique, susceptible de satisfaire à toutes les revendications de la civilisation moderne.

QUATRIÈME PARTIE

Les Principes du Droit divin moderne

DANS LEURS APPLICATIONS

Scientifiques, Artistiques et Littéraires.

CHAPITRE XI.

DE LA SCIENCE DES CORRESPONDANCES, OU DE LA TRANSFORMATION EN SAGESSE, DES FAITS SCIENTIFIQUES, ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

SOMMAIRE

118. Les quatre grands caractères de l'unité divine sont le bien, le vrai, l'utile et le beau ; leur nécessité pour nous amener à une foi rationnelle, et leur avenir dans l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem. - L'histoire de la tour de Babel marque les commencements du mysticisme religieux. — Le beau dans la Nouvelle Jérusalem. — La symbolique des couleurs. — 119. La doctrine des formes, dite doctrine de l'évolution, doit être fondée sur la croyance, que le Bien et le Vrai sont des substances spirituelles, émanées de la sphère qui entoure le Seigneur. — 120. Correspondance de la chaleur et de la lumière avec le Bien et le Vrai, principes originaires de toutes choses. — Transformation des théories des sciences exactes, en doctrines de la sagesse. — 121. Le Seigneur comme source de la chaleur et de l'amour, est le centre de toute attraction. — Le soleil, image naturelle de ce centre d'attraction, est représenté dans la mythologie par un char traîné à quatre chevaux. — On pourrait retrouver dans toutes les superstitions, les derniers vestiges de la science des correspondances. — 122. La nature est le théâtre représentatif de la gloire du Dieu unique, mais l'homme perd toute sagesse à mesure qu'il s'attache trop exclusivement à l'influx

de la nature; en effet, il perd alors toute conscience de l'influx divin, et la science, au lieu de rester attrayante par la lumière de la sagesse, devient d'autant plus sèche et aride, qu'elle s'isole plus de cette lumière de la sagesse divine. — 123. Le règne des spécialités ne cessera que par la transformation de la science en sagesse. — 124. Une notion plus complète et plus précise de l'unité de Dieu, repose sur la croyance à la divinité du Christ, ou à l'incarnation de Jéhovah; cette croyance est devenue la véritable porte pour pénétrer dans la connaissance des correspondances, science entièrement perdue depuis la perte de l'antique sagesse. — 125. L'influx divin, force agissante, et l'influx de la nature, force réagissante, contiennent toutes choses en équilibre et dans leur état de liberté respective, suivant les genres et les espèces, sur chacun des plans de vie. — 126. Jéhovah s'est incarné dans le Christ, afin de se mettre dans les mêmes conditions de vie externe, dans lesquelles l'humanité était elle-même descendue; par ce moyen, Il a voulu la relever, la ramener progressivement et librement dans les plans de la vie interne, et, de plus, l'initier de nouveau à la langue des correspondances du monde terrestre avec le monde spirituel.

---

118. Les vérités spirituelles dites principes de droit divin, se transforment dans leur progression des internes vers les externes, non-seulement en applications sociales, soit civiles, politiques, ou économiques, mais aussi, elles trouvent de nouvelles applications sociales dans les faits scientifiques, artistiques et littéraires. L'univers créé, de même que les sociétés humaines qui y sont établies, est, en effet, le théâtre représentatif du Vrai divin dans les variétés infinies de ses applications. Ces variétés d'applications qui sont naturelles, forment donc des représentations des vérités spirituelles, car celles-là sont les signes, et celles-ci les choses signifiées: de là leurs correspondances.

Dans un sens général, la substance spirituelle émanée de Dieu, sa source unique, se manifeste à nous, par quatre caractères distincts, qui résu-

ment toutes les idées de nos pensées, à savoir : le bien, le vrai, l'utile et le beau. Personne ne conteste en principe, que « le beau est la splendeur du vrai, » et que l'utile ou le bon, est la mesure du bien ; mais dans les applications, on néglige trop souvent cette synthèse de la loi de l'unité de l'ensemble, et c'est là le contraire de la sagesse.

Le beau est dans toutes les œuvres de la création divine ; quoique distinct de l'utile, il doit lui rester aussi indissolublement uni, que le bien doit être indissolublement uni au vrai. Ces quatre éléments de l'unité de Dieu et de toute œuvre de la création divine, tout distincts qu'ils soient dans les idées de la pensée, doivent néanmoins rester indivisibles dans leurs manifestations externes. Ces manifestations palpables, qu'aucun homme ne peut nier, pas même l'athée, sont des moyens pratiques de reconnaître et de comprendre Dieu « dont les cieux racontent la gloire, » (1) et d'arriver par des transitions insensibles à admettre la Vérité révélée, à y croire, ainsi de passer du matérialisme au spiritualisme.

Cette méthode de conversion est mieux adaptée à l'esprit moderne, que ne l'est la méthode qui consiste à franchir d'un seul bond, dans notre époque de décadence chrétienne, la distance entre les deux opinions extrêmes, pour aboutir brusquement à une reconnaissance mystique et sectaire d'un Dieu incompréhensible, qui aurait créé le monde de rien : ce qui n'est enseigné nulle part dans la Bible, et ce qui de plus, est en opposition avec la raison.

Le christianisme a dû pour naître, être pour ainsi dire, poussé en serre chaude, car il n'aurait pu être implanté autrement dans le monde il y a dix-huit siècles : c'est pourquoi, une fois livré à

---

(1) Psaume. XIX. 2. —

lui-même, il perdit peu à peu sa première vigueur; et, c'est ainsi qu'il entraîna plus tard ses fidèles à la perte, une à une de toutes les illusions d'enthousiasme qu'ils contractèrent et qui frisaient l'hérésie : tel a été le sort de la première Eglise chrétienne maintenant arrivée à sa fin.

La différence entre les deux méthodes de conversion, qui, nous le répétons, ont chacune leur raison d'être, suivant la différence du génie des sociétés humaines, caractérise la différence entre l'ancienne Eglise du passé, et la nouvelle Eglise de l'avenir : l'une procède mystiquement, l'autre rationnellement.

Le bien était recherché en lui-même dans l'Eglise dite Très-Ancienne, et amenait directement l'âme humaine à sa régénération, sans avoir à descendre dans des plans de vie plus externes que le plan du bien naturel.

Le vrai recherché en lui-même, puis dans des manifestations plus externes, régénérait l'âme humaine dans les Eglises Anciennes dites représentatives, à savoir l'Eglise de Noé, l'Eglise d'Héber et l'Eglise Israélite. Ces trois Eglises sont dites représentatives, parce que chez elles, le culte était fondé sur des représentatifs, (2) ou sur des mythes, dont on perdit peu à peu la vraie signification. La première Eglise Ancienne, dite de Noé, fut interne ou spirituelle ; elle conserva le sens significatif de ces représentatifs, qui furent la source originaire, de toutes les mythologies anciennes : aussi, la destruction de cette Eglise est décrite dans la Bible sous le voile de la construction de la tour de Babel et de la confusion des langues, confusion qui n'est pas autre chose que la perte du sens significatif de la sagesse cachée sous le voile des mythologies. L'Eglise d'Héber

---

(2) Voir nos 35 et 58 ci-dessus, ce qui est dit de la science des correspondances.

et l'Eglise Israélite qui lui succédèrent, furent externes ; elles inclinèrent de plus en plus vers le mysticisme, en conservant les représentatifs, après avoir perdu de vue leur sens significatif.

Dans ces Eglises Anciennes, le vrai qui était l'instrument principal de la régénération de l'âme humaine, se transforma en principe autoritaire, sous le prestige du pouvoir sacerdotal ; et ce vrai descendit ainsi dans les externes, jusque sur le plan de la vie matérielle ; mais dans l'Eglise chrétienne, les mythes ou représentatifs anciens, furent abolis, et ce fut le principe utilitaire, ou la charité, qui devint le principal instrument de régénération de l'âme humaine. Cette régénération s'opérait, en effet, jusque sur le plan de la vie matérielle, sensuelle et corporelle, sur lequel Jéhovah s'incarna, précisément dans ce but.

Le beau est le plus externe des quatre éléments distincts de toute œuvre divine ; il enveloppe à la fois, le bien, le vrai et l'utile, dans le but de maintenir leur concours simultané en toutes choses, et de manière à fournir des notions plus complètes sur Dieu et sur l'unité de sa création.

Un mathématicien trouvera les chiffres qui expriment les différentes parties d'un ensemble bien proportionné, mais un artiste fera mieux encore : il rétablira l'unité décimée et détruite dans son harmonieux ensemble, par la sèche analyse et l'examen isolé de chacune de ses parties. Un mathématicien sera un logicien froid et compassé, plutôt qu'un homme vraiment intelligent. L'intelligence suppose, en effet, l'intuition des vérités d'ensemble qui constituent pour ainsi dire, l'âme de l'objet qui les contient, parce que l'intuition est la perception claire, directe, spontanée des principes dominants ; ceux-ci sont au-dessus des principes secondaires ; la connaissance de ces derniers peut être acquise par le mécanisme du raisonne-

ment, mais la connaissance des premiers suppose le sens artistique.

Le beau comme le signe le plus extérieur de l'ensemble des choses, et comme leur enveloppe extrême, deviendra par sa nature essentiellement esthétique, le caractère saillant du langage de l'avenir, celui qui laissera passer à travers un voile transparent tous les principes intérieurs et supérieurs concernant le bien, le vrai et l'utile.

Cette trinité des trois principes dominant dans tout l'univers créé, a pour correspondance la trinité des trois couleurs fondamentales, le rouge, le bleu et le jaune. Toutes les autres couleurs proviennent de la combinaison de ces trois, en proportions variées, de même que toutes les idées de nos pensées, proviennent de la combinaison du bien, du vrai et de l'utile, également en proportions variées. Le rouge, couleur du feu, est le symbole des vrais de l'amour, le feu de l'âme ; le bleu, couleur du fond azuré du firmament est le symbole des vérités que la vue de l'esprit se plaît à approfondir ; le jaune est la teinte du vrai qui s'applique à la vie, par la mise en pratique des vrais de l'amour ; c'est donc le symbole de l'utilité pratique. Le beau est caractérisé par chacune de ces trois couleurs autant que par leurs mélanges variés ; mais il manifeste sa formule générale par le mélange égal des sept couleurs du prisme, c'est-à-dire par la blancheur, symbole de la sagesse. Ce simple aperçu de la symbolique des couleurs, tout sommaire qu'il soit, suffit pour nous faire comprendre que lorsque le sens artistique se sera suffisamment familiarisé avec les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, les artistes dans tous les genres sauront en trouver des expressions éloquentes et de belles applications, à toutes les branches de la littérature et des beaux-arts.

Le beau résume, en effet, la synthèse véritable de toutes les vérités spirituelles que l'Eglise de la

Nouvelle Jérusalem a pour mission de populariser dans le monde, par la langue des correspondances, c'est-à-dire par sa symbolique. Cette langue deviendra le principal instrument de tout enseignement, et elle servira à présenter les faits scientifiques les plus abstraits sous des formes poétiques et morales ; elle rendra donc la Nouvelle Jérusalem populaire dans les masses, dès que les artistes dans tous les genres, se seront bien assurés, qu'ils ont là, à leur portée, une mine des plus riches, dans laquelle ils pourront puiser à pleines mains, pour relever l'art de sa chute dans le matérialisme et dans le réalisme.

L'Eglise Romaine elle-même qui est aimée par la plupart de ses fidèles, à cause de la pompe de son culte, sera dépassée, dès que les richesses artistiques de l'Eglise de l'avenir, se présenteront au public, comme une symbolique transparente des vérités intérieures qui affectent l'âme. Alors, l'éloquence des doctrines de la Nouvelle Jérusalem, sera irrésistible, et tous pourront s'initier aux beautés de la littérature Biblique ; personne ne reprochera à cette nouvelle Eglise, les froideurs qu'on reproche au culte protestant, en général. Ce ne sera plus seulement dans la Bible proprement dite, qu'on découvrira des splendeurs inconnues jusqu'à présent, mais ce sera aussi dans la Bible de la nature, composée de toutes les œuvres de la création, et livre alors ouvert à tous.

119. Pour avoir une idée de cette création de l'univers, il est nécessaire de bien comprendre la doctrine des formes de Swédenborg, dont nous avons traité n° 4 ci-dessus, et que notre monde scientifique moderne qualifie de doctrine de l'évolution. C'est un sujet des plus intéressants pour le monde scientifique, depuis les travaux de Darwin.

Le pasteur Chauncey Giles de l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem à Philadelphie, a donné dans

quelques-uns de ses sermons, (1) des idées utiles à connaître sur l'évolution telle qu'elle s'adapte à nos doctrines, et telles qu'elles peuvent se déduire plus spécialement, du livre de « la Sagesse Angélique sur le divin Amour et sur la Divine Sagesse » par E. Swédenborg. Il observe avec raison que l'évolution est elle-même une représentation naturelle de la création spirituelle, ou de la seconde naissance de l'homme, dite régénération.

Les substances spirituelles qualifiées de bien et de vrai, d'où tous les êtres sont créés prennent leur origine en Dieu, et sont une émanation de Lui ; ce qui revient à dire qu'elles ont été évoluées de Lui, comme la chaleur et la lumière sont évoluées du soleil.

Ces substances sont donc divines dans leur origine ; elles deviennent spirituelles à mesure qu'elles s'éloignent de leur foyer divin, et qu'elles s'approchent du monde spirituel, de ses atmosphères et de ses terres : et, ainsi, elles sont les effets de l'amour et de la sagesse dans la variété infinie des formes de leurs créations. Mais elles descendent suivant la succession des degrés, qu'il faut connaître, (2) pour comprendre les causes des choses et des correspondances du spirituel avec le naturel. Il faut savoir aussi, que les degrés ne sont pas en eux-mêmes des choses ayant une existence indépendante, car ils constituent simplement une méthode pour faciliter la distinction des choses, qui ont cette existence indépendante.

Les substances spirituelles constituées par le Bien et le Vrai divins, ne s'arrêtent point encore là, dans le monde spirituel, mais elles continuent leur rayonnement et leur influx, de manière à exercer leur activité sur le monde le plus éloigné

---

(1) *The Helper*, publication hebdomadaire à Philadelphie (États-Unis).

(2) Voir ci-dessus, nos 43 et suivants la doctrine des degrés.

de leur origine, et de manière à créer les substances matérielles ; celles-ci leur servent de vases récipients, en se fixant sur le monde terrestre pour former aussi, ses atmosphères et ses terres.

Mais avant d'aboutir à la formation de l'atmosphère la plus dense qui sert à la respiration des hommes et des animaux, ainsi qu'à leur donner le moyen d'entendre et d'articuler des sons, elles doivent produire l'atmosphère plus tenue et intérieure à la précédente. Celle-ci sert de véhicule à la lumière du soleil et par correspondance, à la lumière intérieure de nos pensées ; elle se nomme *l'éther*, et elle est d'un degré de hauteur au-dessus de notre atmosphère matérielle composée d'air respirable ; mais, avant même d'aboutir à la formation de celle-ci, elles doivent créer une troisième atmosphère plus intérieure que les précédentes et encore d'un degré au-dessus, c'est *l'aure* ; celle-ci sert de véhicule à la chaleur du soleil, et aussi à produire en nous les sensations et les affections de notre vie dans le monde terrestre. (1) L'atmosphère du monde spirituel serait donc l'éther et celle du monde céleste, l'aure : ces deux en pénétrant jusque dans notre atmosphère terrestre, la vivifient en lui donnant la chaleur et la lumière physiques, qui correspondent à leurs principes originaires, la chaleur et la lumière spirituelles, c'est-à-dire le bien et le vrai. C'est ainsi que de leur nouveau centre dans le monde terrestre, centre qui est notre soleil naturel, les substances de la chaleur et de la lumière spirituelles, qui sont le bien et le vrai, continuent à s'éloigner graduellement, deviennent de plus en plus grossières et solides, jusqu'à ce que finalement, elles se reposent dans le règne minéral, et deviennent le mar-

---

(1) Voir « la Vraie Religion Chrétienne, » n° 32, et « la Sagesse Angélique sur le Divin Amour, » n°s 173 à 281.

chepied du Seigneur : (1) « La terre est le marchepied de ses pieds, » c'est-à-dire, qu'elles deviennent la base sur laquelle la création des êtres vivant dans les terres se repose, et le dernier plan sur lequel toutes les forces divines, réagissent par les trois règnes de la nature, puis de l'homme, retournent à Dieu qui Seul, les a créées.

Le soleil naturel, centre du monde terrestre, est donc le commencement et la fin de la matière inerte ; mais les formes matérielles restent toujours en apparence, vivantes et actives. Elles deviennent de nouveau, à la suite des modifications qu'elles subissent, les vases récipients des substances spirituelles du Bien et du Vrai divins, car celles-ci fluent constamment dans ces vases récipients.

La matière inerte est donc la forme dernière (2) que revêt la substance spirituelle agglomérée, afin de contenir nos sens physiquement ; ceux-ci deviennent la base d'une réaction, d'où l'influx de la Vie divine après être descendu jusque dans la création terrestre, peut remonter de l'homme, par les vases récipients de son entendement et de sa volonté, pour retourner à Dieu, sa source originaire.

Le procédé de la création des soleils naturels, est analogue au procédé par lequel, le soleil spirituel et les Cieux spirituels, ainsi que leurs atmosphères, ont été créés : de là leurs correspondances.

C'est aussi l'opinion du monde savant que les terres ont été évoluées du soleil. La matière qui compose la terre, fut jadis, la chaleur ; en s'écartant du foyer enflammé de sa source, elle se refroidit, et devient moins active ; elle se transforme *d'aure* en *éther*, puis en air atmosphérique ; de gaz en fluide, puis en solide, et elle devient la base de la création du règne végétal et du règne ani-

---

(1) Mathieu ; V. 35.
(2) Voir ci-dessus, n° 21.

mal. Ensuite la substance divine qui est corporifiée dans la matière par sa puissance plastique, tend constamment à mouler toutes choses dans des formes dont le type idéal est la forme humaine, ainsi, dans des formes capables de devenir conscientes de leur vie propre, et dans des images de ces formes vivantes.

La création n'est donc point l'évolution de la matière, mais c'est l'évolution des desseins du Divin Amour, par le moyen des substances de la matière inerte. Toutes les attractions et répulsions, toutes les combinaisons et décompositions de la matière, tous les changements de place et de forme sont les effets des forces spirituelles émanant de Dieu.

Lorsque nous parlons des forces et des opérations de la nature, nous parlons suivant les apparences ; la nature n'a pas de force, et par conséquent, elle ne peut faire aucun travail, quoi qu'en disent ceux qui prétendent qu'elle possède en elle-même quelque pouvoir propre ; en réalité, elle ne possède aucun pouvoir.

120. La nature est le vêtement avec lequel le Seigneur se revêt dans toutes ses créations : c'est le voile qui en partie cache, et en partie, révèle sa face. Il se tient derrière, guide ses mouvements et ajuste avec une précision mathématique toutes ses forces pour corporifier sa propre Vie, son propre Amour, sa propre Sagesse jusque dans des êtres humains qui deviennent son *Image*, lorsqu'ils se font les vases récipients de sa sagesse ; et, sa *Ressemblance*, lorsqu'ils se font les vases récipients de son Amour.

Nous pouvons donc voir briller à travers tous les objets qui nous environnent dans les trois règnes de la nature, l'image de notre Père céleste, qui cherche à se révéler à nous, par tous ces témoignages de sa puisssance d'enfantement.

Ces témoignages avaient été, ainsi que nous

l'avons précédemment expliqué, bien compris par les hommes de la Très-Ancienne Eglise, qui lisaient toutes les vérités spirituelles dans cette Bible de la nature ; or, celle-ci remplissait pour eux, le même office que la Bible écrite est destinée à remplir près de nous, lorsque nous soulevons le voile de son sens littéral, pour pénétrer dans son sens spirituel.

L'homme n'est pas placé dans un milieu fixe et immuable, car il hérite du Seigneur, le pouvoir de modifier son propre milieu pour l'adapter à ses états changeants, et se perfectionnant, à mesure qu'il perfectionne l'image de Dieu en lui ; en un mot, à mesure que la substance vitale influant de Dieu en lui sous forme d'amour, est reçue et appropriée par lui à sa propre vie.

Il doit donc abandonner l'amour trop exclusif du côté externe des choses, c'est-à-dire, l'amour trop exclusif de la science, en tant qu'elle bouche les intérieurs par lesquels l'influx divin doit pénétrer en lui ; cependant il ne doit pas pour cela renoncer à la cultiver comme influx de la nature, car il faut qu'il la cultive dans un esprit de sagesse, qu'il la rattache à son principe originaire, la vérité révélée de Dieu, pour la transformer en doctrine de sagesse.

Par exemple, la chaleur et la lumière, dans l'étude de leurs phénomènes si infiniment variés, doivent être reconnues comme des représentatifs, ou des images correspondantes de la chaleur et de la lumière spirituelles, qui sont le Bien et le Vrai, les deux principes originaires de toutes choses.

Le résultat important de cette transformation de la science en sagesse, sera, que les phénomènes du monde physique, bien que continuant à s'expliquer par des théories scientifiques, ne seront plus de simples théories, mais se transformeront en doctrines, par le fait seul, que ces lois naturelles seront endossées par la nouvelle théolo-

gie, ou la nouvelle science du droit divin, comme les conséquences et comme les expressions des applications à la nature, des lois spirituelles de l'amour et de la sagesse divines. Ces lois spirituelles prendront alors une importance autrement grande que leurs formules scientifiques, qui paraissent arides et abstraites.

121. Le Seigneur, comme source de la chaleur de l'amour, est le centre de toute attraction et de tout mouvement dans le monde spirituel.

Le soleil terrestre est l'image dans le monde naturel, de ce centre d'attraction; autour de lui gravitent les planètes, ainsi que la terre, qui sont sollicitées également, et par suite équilibrées, entre la force centripète et la force centrifuge; de même l'humanité est maintenue dans la liberté, en restant sollicitée également entre le bien et le mal; si le mal l'emporte sur le bien, l'équilibre est rompu, et dans ce cas, il y a dans le monde spirituel, un jugement dernier, qualifié de fin du monde mais suivi d'une dispensation nouvelle. Celle-ci permet aux hommes de s'élever graduellement et constamment, d'un mal relatif à un bien relatif: ainsi de rester toujours équilibrés entre le bien et le mal; par suite, d'être maintenus dans un état progressif de liberté, et non plus indéfiniment dans un état décadent; en effet dès que l'état décadent l'emporte sur l'état progressif, sans possibilité de retour vers celui-ci, c'est le signe qu'un jugement dernier est proche.

De même pour le globe terrestre, si la force centrifuge l'emporte sur la force centripète, l'équilibre est rompu, et la terre doit s'éloigner du soleil jusqu'à sa destruction totale; il semble qu'il lui arriverait ce qui arrive pour les planètes qui se désagrégent, et qui forment une pluie d'aérolithes.

L'amour de Dieu peut donc être figuré par la force centripète qui attire la terre vers le soleil, et

l'opposition à cet amour par la force centrifuge qui éloigne la terre du soleil. La terre ne pourrait supporter un trop brusque rapprochement du soleil sans la rupture en sens contraire de son équilibre de rotation, pas plus que l'homme ne peut supporter un progrès trop brusque dans la lumière de la vérité sans perdre le fruit de ses progrès acquis, par suite de la perte même de son libre arbitre.

La lune reçoit la lumière du soleil et la réfléchit : peut-elle dire qu'elle éclaire par elle-même ? Non sans doute, mais comme par elle-même. Il en est de même de l'homme : sa pensée n'est pas éclairée par lui-même, mais comme par lui-même, car cette lumière spirituelle qu'il s'approprie pour éclairer sa pensée, est le vrai qui lui vient de Dieu, mais n'est pas à lui. Pareillement la chaleur de cette pensée qui est l'amour, lui vient de Dieu, et le fait agir et le fait vivre comme par lui-même,

Chaque soleil particulier perçu dans le ciel étoilé, est à son propre système, un représentatif d'un soleil central qui est le soleil spirituel, ou la sphère d'amour et de sagesse qui entoure le Seigneur. Dieu comme centre de tout amour et de toute sagesse, doit voir toutes choses graviter autour de sa sphère, attendu que rien ne peut rester isolé que Lui-même. L'homme peut, par son libre-arbitre, résister à cette force de gravitation vers Dieu, mais il ne peut jamais s'en affranchir, car Dieu gouverne les méchants par des liens externes dont ils ne peuvent s'affranchir, et il gouverne les bons par des liens internes dont ils ne désirent pas s'affranchir. Les efforts des méchants pour s'affranchir de cette force de gravitation, ne peuvent faire aboutir l'humanité qu'à des jugements derniers suivis, grâce à la miséricorde infinie de Dieu, de dispensations nouvelles qui modifient le plan de gravitation pour s'adapter aux transformations du génie des sociétés humaines.

Le soleil du monde terrestre, type du soleil spirituel qui éclaire et échauffe les âmes, a ses douze stations qui marquent les périodes des quatre saisons de l'année, et signalent leurs températures. Ces stations symbolisent les degrés du bien et du vrai de l'homme qui se régénère, et les vicissitudes des sociétés humaines caractérisées par la légende des quatre âges du monde.

Les douze tribus d'Israël que Jéhovah instruisait et conduisait, de même que les douze apôtres que Jésus-Christ instruisait et conduisait, ont été les types de tous les degrés du bien et du vrai par lesquels l'homme, l'humanité et l'Eglise doivent passer pour être régénérés. C'est de là que le nombre douze qui est le produit de trois multiplié par quatre, est toujours de même que ses multiples, dans la Parole révélée, le symbole de toutes les choses de la foi et de l'amour. Chaque nombre dans la science des correspondances a sa signification particulière.

L'étude des correspondances repose donc toujours sur ce fait que le monde physique est purement symbolique du monde spirituel. S'il n'en était pas ainsi, il serait difficile de concevoir, comment l'homme pourrait se former des idées précises sur les choses qui sont au-dessus de la nature, c'est-à-dire, sur les choses du monde spirituel.

Les correspondances dans les trois règnes de la nature, des vérités spirituelles avec les lois naturelles, sont fécondes en enseignements de la sagesse divine, pour faire vivifier et faire multiplier à l'infini les idées spirituelles, qui sont figurées par les volatiles, et les idées naturelles, qui sont représentées par les reptiles. Swédenborg signale ces correspondances, aussi bien dans nos mythologies anciennes que dans la Bible.

Son petit opuscule portant ce titre : « Du che-

val blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse, »(1) contient un passage remarquable, où il est dit que dans toutes les religions anciennes, comme dans la Bible, le cheval signifie l'entendement, le cavalier l'intelligent, et les chars, la doctrine d'après la Parole ; au nº 4 il écrit : « Que les chars et les chevaux aient signifié de telles choses, on le savait très bien dans les Eglises Anciennes, parce que ces Eglises étaient des Eglises représentatives, et que chez ceux qui en faisaient partie, la science des correspondances et des représentations était la science principale. La signification du cheval, en ce que c'est l'entendement, passa de ces Eglises chez les sages des contrées d'alentour, et même dans la Grèce : de là vient que lorsqu'ils décrivirent le soleil, comme ils en avaient fait le Dieu de la sagesse et de l'intelligence, ils lui attribuèrent un char et quatre chevaux de feu. Et lorsqu'ils décrivirent l'origine des sciences qui procèdent de l'entendement, ils supposèrent un cheval ailé qui d'un coup de pied fait jaillir une fontaine près de laquelle habitaient neuf vierges, qui sont les sciences ; car ils avaient appris des Anciennes Eglises que par le cheval était signifié l'entendement ; par les ailes, le vrai spirituel ; par la corne du pied, le scientifique procédant de l'entendement; et par la fontaine, la doctrine d'où découlent les sciences. Par le cheval de Troie, il n'a été signifié autre chose qu'un artifice suggéré par leur entendement pour renverser les murailles. Aujourd'hui même, lorsqu'on décrit l'entendement d'après la coutume reçue des Anciens, on le représente communément par le cheval volant ou Pégase ; on désigne la doctrine par une fontaine, et les sciences par des vierges (les muses) ; mais à peine est-il quelqu'un qui sache que le cheval, dans le sens mystique, signi-

(1) *De Equo albo in apocalypsi ; cap. XIX Londini* 1758. — Voir la traduction de M. Le Boys des Guays ; Paris 1859.

fie l'entendement ; on sait encore moins que ces significatifs ont, par dérivation, passé des Eglises Anciennes représentatives aux Gentils. »

Malheureusement ces correspondances ont fini par être prises à la lettre et par dégénérer en superstitions. Ainsi, celui qui cloue le fer d'un cheval, nous dit M. William Graham, (1) au-dessus de sa porte d'entrée pour que la fortune soit favorable à tous ceux qui passent au-dessous, sait parfaitement que le fer d'un cheval ne peut affecter d'aucune manière naturelle ou physique, les événements qu'il désire voir arriver ; cependant, il croit que cela lui portera bonheur d'une manière ou d'une autre, bien qu'il soit étrange qu'il ignore même la raison pour laquelle cette pratique a été originairement adoptée. Cette raison consistait en ce que le cheval est un moyen de progression de place en place, de même que l'entendement de l'homme est un moyen de progression d'un état d'ignorance et d'erreur, à un état d'intelligence et de sagesse. Le cheval de même que l'entendement de l'homme est l'instrument de la volonté de celui qui le monte : il fait un avec son cavalier : l'homme doit donc gouverner son esprit, comme le cavalier guide son coursier. Une porte représente aussi une vérité qui introduit ; une étable, comme la maison où demeure l'entendement humain, figure un lieu d'instruction et de culture. Le fer d'un cheval par lequel son sabot est protégé représente les vrais naturels qui garantissent et protègent les vrais spirituels de l'injure, c'est-à-dire, de la falsification et de la profanation, qui les priveraient de leur pouvoir et de leur valeur. C'est dans l'intérêt d'une telle protection que tout vrai spirituel est maintenant présenté sous la forme d'une parabole ou d'une allégorie. Le fer du

---

(1) Voir « *The New Church Magazine* » de Juin 1888 revue mensuelle publiée à Londres (Speirs).

cheval cloué à la porte représentait donc les vérités protectrices destinées à garder l'entrée de la maison et à assurer la bonne chance à ses habitants.

On pourrait ainsi retrouver dans toutes nos superstitions, les derniers vestiges de cette science des correspondances, entièrement perdue depuis la perte de l'antique sagesse.

122. Le monde terrestre et ses créations, les astres et leurs atmosphères, et dans chacun de ces mondes terrestres, les trois règnes de la nature, forment donc une sorte de théâtre représentatif de la gloire du Dieu unique, et suivant ces paroles du Psaume XIX, 2, il est littéralement vrai que « les cieux racontent la gloire de Dieu. »

Mais pour trouver les significations spirituelles, toutes les correspondances de ce théâtre représentatif de l'univers naturel, il faut avoir une conception précise de l'unité de Dieu et de son action providentielle sur l'humanité.

Nous avons cherché à acquérir cette notion de l'unité de Dieu, en décrivant les doctrines de la sagesse divine, et le sort des sociétés humaines qui ont altéré cette sagesse en altérant leur notion de l'unité de Dieu. Nous avons vu que le génie humain avait subi des étapes de décadence, correspondant d'abord à sa déchéance de la notion des fins, puis à sa déchéance de la notion des causes, et enfin à sa déchéance de la notion des effets. Enfin continuant à glisser sur cette pente par son penchant persistant vers l'amour exclusif du côté externe des choses, le génie humain avait perdu si complétement la notion de leur côté interne, ou des vérités intérieures et supérieures qui constituent l'âme et la vie des externes, qu'il avait cessé d'être un organe de la vie de Dieu, et ainsi qu'il avait cessé d'être le réceptacle de l'influx du bien et du vrai divins ; mais l'influx seul des choses de la nature, c'est-à-dire, des faits, exclusivement ex-

térieurs et scientifiques restait à l'homme comme seule source d'enseignement, c'est-à-dire, la science à l'exclusion de la sagesse.

C'est ainsi que nos premiers parents ont fini par nous engager dans une fausse route, en voulant se servir de la science comme d'un instrument de domination destiné à substituer la sagesse de l'homme à celle qui lui était révélée de Dieu ; tandis qu'au contraire, l'humanité aurait dû continuer à se servir de cette vérité révélée, pour confirmer, développer et consolider la sagesse de Dieu. L'homme doit donc s'associer à Dieu pour le développement de cette sagesse, et non pas s'ériger en adversaire, et prétendre établir une sagesse rivale; mais en s'attachant de plus en plus au côté externe des choses, il a accentué le divorce entre la vérité révélée et la vérité scientifique, ou entre l'influx divin et l'influx de la nature, au point de cesser de voir par sa vue spirituelle et de ne plus voir que par sa vue naturelle. Il en est résulté pour la science qui, sans cela, aurait continué à rester attrayante, une sécheresse et une aridité qui en ont éloigné les esprits mieux doués du côté du jugement, que du côté des facultés externes de la mémoire et de l'imagination.

123. La seule ressource de nos savants modernes pour corriger cette aridité de la science, a été, de s'efforcer toujours de la rattacher à l'utilité pratique et à toutes les applications industrielles. Mais si l'on s'en tenait toujours exclusivement à ce côté utilitaire des choses, le monde moderne risquerait de se heurter constamment contre un nouvel écueil : en effet, le côté utilitaire, en devenant le seul côté attachant de l'étude des sciences, se multiplie en une variété infinie de détails ; ces détails sont amenés par la nécessité de la division du travail, pour obtenir, soit une connaissance plus complète d'une seule branche des connaissances humaines, soit une fabrication moins coûteuse,

des objets industriels, lorsqu'il s'agit de l'application des sciences à l'industrie.

Ainsi, en vertu de la loi économique connue sous le nom de loi de la division du travail, tous les travailleurs se trouveront trop absorbés par le soin des détails et de la main d'œuvre, qui leur ôte le loisir nécessaire pour développer leur intelligence ; ils deviendront donc d'aveugles routiniers. Ce mal tend à substituer dans notre société moderne, le règne des spécialités et des machines, au règne des aptitudes générales, sinon à tout faire, du moins à tout comprendre d'une seule vue de l'esprit ; celui-ci devient dès lors trop analytique et pas assez synthétique.

Il s'agit donc de retremper l'esprit humain à la source même de l'utile et du beau, c'est-à-dire dans l'intelligence du bien et du vrai, sans pour cela lui laisser perdre ses aptitudes pour la réalisation de l'utile et du beau ; bien loin de là, rattacher l'utile et le beau, à leurs sources originaires, le bien et le vrai, c'est accroître les progrès dans l'utile et le beau. Il s'agit par conséquent, de transformer la science en sagesse, ou de développer l'une par l'autre, en acquérant une connaissance plus approfondie du vrai et du bien, qui sont les éléments les plus immédiatement constitutifs du progrès des mœurs. Or, cette éducation plus complète ne peut s'obtenir qu'à mesure qu'on se familiarisera avec les doctrines de la Nouvelle Jérusalem, qui forment les préliminaires de la science des correspondances, et qui nous restituent les clefs de l'antique sagesse.

124. La notion fondamentale de cette antique sagesse est la notion de l'unité de Dieu ; sans cette notion, la communication avec Dieu, c'est-à-dire, avec l'influx divin du bien et du vrai spirituels, se trouve interrompue, et par suite, les correspondances qui dérivent de cet influx divin ne peuvent être connues que très superficiellement.

Unité de Dieu, Egalité parmi les hommes,

Pour que l'homme puisse progressivement reconquérir cette notion perdue de l'unité de Dieu et la sagesse qui en découle, il n'y avait pas d'autre moyen que celui qui fut prédit souvent dans la Bible, et qui a été pendant des siècles, l'objet de l'attente générale du monde, à savoir l'incarnation de Jéhovah dans le Christ. (1)

Ce fait miraculeux, en même temps historique et physique, était le seul moyen susceptible de renouer la chaîne brisée entre l'homme et Dieu, la communication entre le ciel et la terre : en effet, pour retrouver la faculté de communiquer avec le Ciel, il fallait que l'homme retrouvât la langue perdue, et l'intelligence des correspondances entre la vérité de fait dite scientifique, historique, littéraire et artistique, et la vérité d'amour dite spirituelle. La forme d'enseignement susceptible de rendre cette langue de nouveau compréhensible aux hommes, était de la présenter d'abord dans le sens littéral, car ils étaient devenus exclusivement sensuels, et avaient bouché leurs intérieurs au dictamen interne au point de devenir aveugles spirituels, c'est-à-dire privés de l'usage de la lumière de la vérité spirituelle. C'était une vérité littérale que ce fait physique, historique et miraculeux de Jéhovah incarné dans un corps naturel. Dieu se montra ainsi homme vivant comme un homme ordinaire, et voulut naître dans le mal héréditaire accumulé de génération en génération depuis des siècles, mal qui s'était étendu à l'humanité entière. Le sacrifice jusque sur la croix par lequel il vainquit ce mal héréditaire, se substitua à tous les autres sacrifices dont les hommes avaient perdu la signification spirituelle. C'est pourquoi le Seigneur abrogea tous les représentatifs externes et institua une Eglise dont le culte devait redeve-

---

(1) Voir ci-dessus n° 40 ce qui est dit de l'unité Dieu dans le Christ.

nir interne. C'est ainsi que le représentatif de l'union du Divin à l'Humain glorifié, doit se perpétuer sous la figure du pain et du vin, qui symbolisent la chair et le sang du Christ, c'est-à-dire, le bien et le vrai divins, sources auxquelles nos âmes doivent s'alimenter pour que nous soyons introduits de nouveau dans la science des correspondances. Par là, le Seigneur dissipe les figures et révèle les effigies elles-mêmes, comme celui qui ôte un voile ou qui ouvre une porte pour qu'on jouisse de la vue des choses intérieures ; et, par là aussi le Seigneur, peut maintenant être présent dans l'homme immédiatement, et non plus seulement, comme dans le passé, médiatement par ses anges.

En effet, à travers le voile du sens littéral de la Parole révélée, qui figure le Christ en chair, on peut apercevoir l'enseignement utile qui caractérise le sens dit naturel ; à travers celui-ci, l'enseignement du vrai, dit sens spirituel, et à travers ce dernier, l'enseignement du bien, dit sens céleste. Ces trois sens, se tiennent entre eux aussi étroitement unis par correspondance, que les notions de fin, de cause et d'effet; le sens littéral est l'enveloppe commune : il est le plus extérieur des trois sens qui forment autant de plans de vies spirituelles et distinctes.

Ces régions diverses de la vie spirituelle peuvent s'ouvrir tour à tour chez chacun de nous : en effet, derrière la vie physique de l'homme qui subsiste par une alimentation matérielle, il y a sa vie morale qui subsiste par une appropriation des vérités scientifiques et naturelles, qui lui donnent le moyen de vivre en société avec ses semblables ; derrière cette vie morale et civile, il y a sa vie spirituelle qui subsiste par une alimentation spirituelle de son âme, puisée dans l'amour du vrai pour le vrai ; et enfin derrière cette vie spirituelle, il y a sa vie céleste puisée dans l'amour du bien pour le bien.

Nous avons vu précédemment que ces différents plans de vie, qui donnent naissance à la doctrine des degrés discrets et des degrés continus, distinguent le monde terrestre ou monde des effets extérieurs, du monde des effets intérieurs ; celui-ci du monde des causes, et ce dernier du monde des fins. Nous avons vu également, que le bien et le vrai dont Dieu est la source unique, sont des substances spirituelles qui passent de la sphère qui entoure le Seigneur, pour pénétrer successivement dans le monde des fins, puis dans le monde des effets, et enfin dans le monde terrestre de la matière. En pénétrant dans chacun de ces plans de vie, le bien et le vrai divins, l'influx de la vie même, s'arrête et se fixe dans des formes variées, qui sont autant de vases réceptacles de la vie dont elles sont animées.

C'est cette unité d'origine de la vie en toutes choses, et de toutes les créations sur chacun de ces plans de vie, qui détermine leurs correspondances. En conséquence, chacune de ces créations sur n'importe quel plan de vie, n'existe et ne subsiste que par un antérieur à soi, qui est précisément l'influx du bien et du vrai. Il n'y a donc rien qui puisse subsister par soi-même, car tout subsiste par un autre et enfin par un Premier, et cela au moyen du lien des correspondances : il y a, par conséquent, correspondance entre l'homme et le Ciel, et entre le Ciel et le Seigneur qui est le Premier.

125. Il y a toujours deux forces, qui contiennent chaque chose dans sa connexion et dans sa forme; l'une agissant par dehors, pareille à l'action des atmosphères : c'est l'influx de la nature ; et, l'autre agissant par dedans, au milieu desquelles forces est la chose qui est contenue : cette force agissant par dedans est l'influx divin.

Les forces agissant par dehors sont naturelles, non vives par elles-mêmes ; mais les forces agis-

sant par dedans sont vives en elles-mêmes, contiennent toutes choses, et font que les choses vivent, suivant leurs formes ou leurs usages respectifs.

Ces deux forces maintiennent donc tous les corps en équilibre, et leur donnent suivant leurs qualités propres et particulières, à chacun un point de liberté ou un centre de gravité, autour duquel il y a un certain champ d'action, qui forme le domaine sur lequel s'étend cette liberté. (1)

Cet équilibre d'où vient l'origine même du mot liberté, (*libra*, poids, *aequus*, égal), devient pour l'homme, un plan d'oscillation entre le bien et le mal. Ce mouvement dure jusqu'à sa mort, et à ce terme, le fléau de la balance de la vie terrestre s'incline pour toujours : l'homme a fait son choix et il va où son amour dominant l'emporte. Cet équilibre qui est la liberté physique sur le plan de la vie physique, la liberté morale sur le plan de la vie morale, deviendra la liberté spirituelle, sur le plan de la vie spirituelle, et la liberté céleste sur le plan de la vie céleste. Or, toutes ces libertés et toutes ces vies sur des plans divers, se correspondent, quoi qu'elles soient d'une nature aussi opposée que la matière est opposée à l'esprit, la chaleur physique à la chaleur de l'amour du bien, et la lumière physique à la lumière de la pensée.

Bien qu'elles soient opposées, les créations sur chacun de ces plans de vie se correspondent, se tiennent par l'enchaînement, et subsistent paral-

---

(1) La religion des Gaulois, telle qu'elle nous est décrite dans l'Histoire de France de Henri Martin (tome 1er p. 74 à 76), nous montre que ce point de liberté et cet influx, étaient enseignés par les Druides : « Il y a trois unités primitives et de chacune, il ne saurait y avoir qu'une seule : un Dieu, une Vérité et *un point de liberté*; c'est-à-dire, le point où se trouve l'équilibre de toute opposition..... Tout être a reçu de Dieu une individualité absolument distincte de tout autre être, *un influx* ou génie propre, un principe propre de mémoire et de perfection, une vocation personnelle. » (Triades 1, 33, 34, 37.)

lèlement, par contiguité mais non par continuité. C'est pourquoi la vie physique chez l'homme concourt avec la vie de la pensée, de même que la chaleur de son corps concourt avec la chaleur de l'affection de son cœur, et la lumière du soleil terrestre avec la lumière de la pensée, pour lui donner à la fois, la vie dans deux mondes différents, le monde naturel et le monde spirituel.

Ainsi, par exemple, s'il n'y avait pas une lumière intérieure qui appartient à la vie, à laquelle correspond une lumière extérieure qui appartient au soleil, la vue physique n'existerait point, pas plus que la vue de l'esprit.

Avant que les formes organiques du corps aient existé, il y avait l'usage, car l'usage les a produites, et elles s'y sont adaptées, et non *vice versâ*; mais quand les formes ont été produites, ou quand les organes ont été adaptés, les usages en procédent, et alors il semble que les formes ou les organes existaient avant ces usages, lorsque cependant, il n'en est pas ainsi ; en effet, l'usage influe du Seigneur et cela par le Ciel, selon l'ordre et selon la forme suivant laquelle le Ciel a été mis en ordre par le Seigneur ; par conséquent, selon les correspondances ; c'est ainsi qu'existe l'homme, et c'est ainsi qu'il subsiste. On voit de nouveau d'où vient que l'homme, quant à ce qui le constitue en général et en particulier, correspond aux Cieux. (1)

126. Les créations sur chacun des plans de vie, sont correspondantes à cause de leur unité d'origine; c'est toujours le bien et le vrai, qui influent en elles de Jéhovah; et, étant correspondantes, elles sont figuratives les unes des autres, et nous donnent la clef de cette langue symbolique dite hiéroglyphique ou sacrée, et qualifiée de science des correspondances par E. Swédenborg; elle consiste

(1) Arcanes célestes, n° 4223.

dans la transformation en sagesse de tous les faits scientifiques, artistiques et littéraires, qui deviennent des signes figuratifs, dans lesquels on peut lire à livre ouvert toutes les vérités spirituelles constituant la sagesse angélique.

Sous l'enveloppe grossière de la vie terrestre de l'homme, il y a tous les autres plans de la vie spirituelle dont il s'est laissé décheoir, en bouchant ses intérieurs à l'influx divin, c'est-à-dire, en s'abandonnant exclusivement à son attachement pour le côté externe des choses, ou à la science séparée de la sagesse.

C'est pourquoi Jéhovah est descendu et s'est incarné dans les mêmes conditions de déchéance humaine, pour attirer l'homme à Lui, suivant ses propres paroles :

« Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à Moi. » (1) Par ce moyen externe, Jéhovah amène l'homme, avec son libre consentement, à remonter tous les échelons de la sagesse, et à retrouver progressivement tous les plans de la vie spirituelle et céleste.

Voilà comment le Seigneur continue à attirer l'humanité à Lui et à l'entraîner à remonter le cours des âges et des étapes de la sagesse perdue, par une alliance nouvelle entre le Ciel et la terre ; à retourner à la lumière en passant par les mêmes phases d'ascension dans la vie spirituelle d'où l'homme était descendu et s'était laissé décheoir.

Tout l'Ancien Testament n'est pas seulement une suite d'enseignements voilés de cette incarnation de Jéhovah dans le Christ, mais il est aussi une suite d'enseignements des correspondances entre le monde naturel et le monde spirituel. Ces enseignements qui trouvent leurs compléments nécessaires dans le Nouveau Testament, ramèneront graduellement les hommes à une notion pré-

(1) Jean, XII. 32.

cise de l'unité de Dieu, en rétablissant la communication rompue entre le Ciel et la terre, l'alliance entre la sagesse et la science.

Cette alliance avait été détruite comme nous l'avons vu, parce que l'homme était devenu sensuel, au point de ne plus vivre que de la vie des sens, et au point de s'imaginer que la vie de l'âme ou des intérieurs, n'était obtenue que par le sacrifice le plus absolu de la vie des sens ; en réalité, celle-ci est destinée à devenir la servante de celle-là, ou à vivre de la vie de celle-là. On voit donc que la Vie divine ne pouvait continuer à descendre aussi bas dans la vie des sens que l'homme y était descendu. C'est pourquoi l'Incarnation devint nécessaire, pour que l'œuvre de la Rédemption pût continuer à s'accomplir même sur le plan de la vie matérielle où était alors l'humanité.

La Révélation nouvelle fut établie, par conséquent, sur « des choses vues et entendues », pour que la vie spirituelle de chacun pût parvenir jusque dans les actes extérieurs de la vie des sens ; ainsi, pour unir les externes les plus bas aux vérités intérieures et supérieures les plus élevées de la vie de l'âme, relier l'analyse des choses, dans le dédale de laquelle l'homme était perdu, à leur synthèse, ou la science à la sagesse.

CHAPITRE XII.

DES CORRESPONDANCES DU MICROCOSME AVEC LE MACROCOSME

SOMMAIRE

127. De l'influx spirituel du bien et du vrai. — De la correspondance du cœur avec la volonté et du poumon avec l'entendement. — 128. La Bible entend le mot *homme*, dans le sens d'une suréminence spirituelle, parce qu'en réalité, le Seigneur seul est homme tandis que les hommes ne sont des hommes qu'autant qu'ils s'approprient le bien et le vrai divins, mais non par la forme seulement. — 129. De la correspondance du microcosme avec le macrocosme, et de la doctrine de la série. — 130. Tout le ciel est constitué par une variété infinie de sociétés angéliques : celles-ci dans leur ensemble, forment le macrocosme dit Très Grand-Homme. Le Seigneur qui est l'âme de ce macrocosme en est aussi le soleil spirituel. — De ce soleil rayonnent la chaleur et la lumière spirituelles, qu'on appelle le bien et le vrai. C'est là la source originaire de la correspondance du monde spirituel et de son soleil, avec les mondes terrestres et leurs soleils naturels; c'est aussi la source originaire de l'attraction universelle. — 131. La place de tout être humain dans le macrocosme ou en dehors du macrocosme, est déterminée suivant les sentiments qui inspirent son cœur. — De la cause des maladies du corps et de leurs correspondances avec les maladies de l'âme. Des maladies mentales. — Des anges, des esprits et des génies. — La doctrine des formes, ou de l'évolution, appliquée à la régénération de l'âme humaine, nous montre que la religion chrétienne a pour objet de nous élever au-dessus de l'état de naturalisme dans lequel nous naissons, et d'opérer en nous, une véritable métamorphose de nous-mêmes. — Le signe de la femme dans le Ciel, et les signes des temps en ce qui concerne la Nouvelle Jérusalem actuelle.

---

127. C'est par l'influx spirituel du bien et du vrai divins dans la nature matérielle, que chacune

des créations du monde terrestre, revêt une qualité particulière représentée par l'usage, ou par l'utilité plus ou moins grande, à laquelle elle est destinée à servir ; cette qualité se caractérise par un degré de beauté plus ou moins élevé. Mais le divin n'élève, du monde matériel dans le monde spirituel, que les êtres faits à son image, et qui ont dépouillé la nature terrestre. En effet, rien de terrestre ne peut pénétrer dans le monde spirituel si ce n'est l'âme qui est destinée à devenir un organe de la vie de Dieu : celle-là seule peut s'élever au-dessus de la nature. Cela n'empêche pas que les animaux de même que les hommes, vivent par un influx du monde spirituel, en même temps que par un afflux du monde naturel ; mais l'opération se produit diversement selon les formes de leurs âmes qui sont périssables, à la différence des âmes des hommes qui, étant liées au Divin par leur forme humaine, sont immortelles. (voir nº 28 ci-desus).

Le corps de tout homme est la ressemblance et l'effigie de son âme, dite aussi, corps spirituel ; il y a correspondance de ses gestes, du jeu de sa physionomie avec les affections et les pensées de son mental. L'affection brille sur sa face et présente le type ou l'expression de chacun ; c'est ainsi qu'il y a correspondance entre toutes les choses du mental avec toutes celles de la face, et, comme toutes les choses du mental, se réfèrent à l'affection et à la pensée, ou ce qui revient au même à la volonté et à l'entendement, et que toutes celles du corps se réfèrent au cœur et au poumon, il y a correspondance de la volonté avec le cœur et de l'entendement avec le poumon. (1)

128. Il y a différentes idées sur ce qui constitue l'homme ; au point de vue le plus inférieur et sous son aspect sensuel, l'homme n'existe qu'en

(1) Voir ci-dessus nº 26.

raison de sa forme seule, ou bien en raison de sa force physique et de son courage. Mais dans le sens interne de la Bible, le terme *homme*, ne doit s'entendre que d'une suréminence morale et spirituelle. C'est pourquoi, le Seigneur parlant de l'apostasie de l'Eglise, dans Jérémie (IV, 25), déclare par ce prophète, qu'il serait pardonné à la ville de Jérusalem, et qu'elle serait délivrée, « si un homme » pouvait y être trouvé. De même dans Esaïe (LIX. 16), Jéhovah regarde son peuple et voit qu'il n'y a pas « un homme. »

L'homme étant un récipient de la vie de Dieu, le Seigneur seul est homme, et les hommes ne sont hommes, qu'en tant qu'ils reçoivent du Seigneur et suivant qu'ils s'approprient le bien et le vrai, de manière à être conjoints au Divin et à devenir organes de la vie de Dieu. C'est ainsi que l'homme est à l'image de Dieu, en ce sens qu'il est un récipient de la sagesse de Dieu ; de même il est à sa ressemblance, lorsqu'il devient un récipient de son divin amour. Plus son élévation est grande dans la sagesse et dans l'amour, plus la forme humaine de son corps spirituel ou de son âme, prend un caractère de beauté élevé. L'homme a donc été créé pour que les divins vrais descendent et se corporifient jusques dans les dernières choses de la nature, car il est formé de telle sorte, que toutes et chacune des choses qui le constituent, correspondent au Ciel et par le Ciel au Seigneur : il n'y a pas dans l'homme, la moindre chose qui ne corresponde à une vérité spirituelle et c'est de là que l'homme existe et que continuellement il subsiste.

Il en résulte que les hommes sont hommes par l'intelligence et la sagesse, mais non par leur forme : leur corps spirituel n'est que l'expression et par suite la forme de leur degré d'intelligence et de sagesse ; le corps physique n'en est qu'une enveloppe grossière et la plus extérieure de toutes.

129. Toutes les choses qui sont dans le corps humain ont donc une correspondance avec les affections du bien et du vrai qui sont dans le Ciel, chaque société du Ciel étant caractérisée plus particulièrement par une affection prédominante.

Ainsi chaque chose dans le corps humain, par l'utilité à laquelle elle sert, correspond non seulement à une affection particulière, mais aussi est en communication avec la société chez laquelle cette affection ou cette utilité particulière prédomine. Par exemple, nos cinq sens ont chacun une correspondance avec les sens internes ; car le sens du toucher correspond à l'affection du bien, le sens du goût à l'affection de savoir, le sens de l'odorat à l'affection de percevoir, le sens de l'ouïe à l'affection d'apprendre, et le sens de la vue à l'affection de comprendre et de devenir sage. (1) L'œil même est modifié par une atmosphère plus subtile que celle de l'oreille ; c'est pour cela que la vue pénètre dans le cerveau par un chemin plus court et plus intérieur que celui du langage perçu par l'oreille. (2) Nous avons vu ci-dessus n° 119 que cette atmosphère plus subtile est l'éther.

La vue naturelle correspond à la vue spirituelle qui voit dans une lumière différente et bien supérieure à la lumière du soleil naturel; car c'est la lumière de l'entendement qui donne non-seulement la faculté de penser, mais la faculté de voir intérieurement dans les formes les plus précises et les plus brillantes les objets de la pensée. Cette lumière intérieure bien plus réelle que la lumière naturelle, rayonne du soleil spirituel, ou de la sphère qui entoure le Seigneur. C'est pourquoi on voit dans le monde spirituel, les créations des trois règnes de la nature, qui sont d'une beauté bien audessus de celle du monde terrestre, parce qu'il y a

---

(1) Arcanes célestes, n° 4404.
(2) idem n° 4407.

en elles, quelque chose de l'intelligence et de la sagesse spirituelles dont elles tirent un éclat extraordinaire. Mais ces créations spirituelles, qui reproduisent les trois règnes de la nature, ne sont que des images représentatives des états intérieurs des habitants du céleste séjour ; elles se modifient et disparaissent suivant les changements de ces états auxquels elles correspondent, et on y lit couramment les enseignements de la sagesse divine qu'elles ont pour objet de représenter. Comme tout le Ciel est composé de l'ensemble de toutes les affections correspondantes aux usages de toutes les parties du corps humain, il paraît rationnel d'admettre avec Swédenborg, que le ciel, dans son ensemble peut réellement prendre l'aspect d'un homme, ainsi que nous l'avons déjà exposé ci-dessus au n° 23. Ce *Maximus Homo* était le Macrocosme chez les Anciens. Il faut en conclure que lorsque Swédenborg dit que le Ciel est dans la ressemblance d'un homme, avec chacun de ses organes, de ses membres et de ses viscères ; qu'il en est de même d'une société grande ou petite dans le Ciel, cela signifie que le Ciel est dans l'ordre humain. Il est dans l'ordre humain, parce qu'il présente la ressemblance du Seigneur, qui est tout dans toutes ses parties, et qui est en dehors des espaces et des temps. En effet, le Ciel dans le sens propre, est le Divin bien et le Divin vrai, qui procèdent du Seigneur : toutes ses parties et toutes les innombrables sociétés dont il est formé, sont arrangées et ajustées, de manière à exprimer parfaitement dans leur harmonie, les vrais principes humains qui constituent l'esprit essentiel de la vie dans le Ciel. En d'autres termes, la solidarité et les rapports mutuels des sociétés composant tout le Ciel angélique, ainsi que les usages qu'elles remplissent les unes à l'égard des autres, correspondent aux usages du corps humain : chacun de ces usages du corps humain est un type parfait ou une image re-

présentative de l'usage que remplit la société angélique qui lui correspond. C'est dans ce sens que Swédenborg parle souvent de sociétés angéliques, dont le génie propre se détermine par la situation des différents organes du corps humain, parallèle à celle des différents organes du Très Grand Homme, dont le Seigneur est l'âme et la vie.

Quelques-unes de ces sociétés sont dites, suivant leur génie propre, établies dans la tête, quelques-unes dans le cœur et le poumon, etc. Leurs génies différents correspondent donc à chacun des organes du corps humain ; et, il entend ainsi dire que de telles sociétés correspondent à l'usage de ces organes corporels dans l'homme même. Ainsi les os, la peau et les cheveux de ce *Maximus Homo*, servent à faire admettre dans les sociétés angélique des multitudes de personnes qui n'ont point atteint à un état spirituel élevé, qui sont d'un génie plutôt externe, et qui possèdent en conséquence, peu de vitalité spirituelle. Il y a, en effet, peu de vie dans les organes durs et osseux comparativement aux organes de substance molle, dans lesquels la circulation s'opère facilement. (1)

L'union la plus parfaite existe entre toutes ces sociétés, parce qu'elles visent toutes, par les différentes utilités qu'elles remplissent, à réaliser l'amour de Dieu et du prochain dans leurs nombreuses applications sociales ; or, cette union des sociétés du céleste séjour, est symbolisée par l'union étroite, la solidarité des différents organes du corps humain, qui fonctionnent si admirablement dans un corps sain, et qui concourent tous, à un un seul et même but : la vie.

Ces usages dans l'homme même, sont infiniment variés, car le corps humain est une coopération de muscles, de nerfs, d'os, de vaisseaux, etc ; chacun

---

1) Voir Arcanes Célestes, nos 5560 et s.

ayant son usage à remplir, ainsi sa fonction distincte : les uns donnent l'impulsion, d'autres, la chaleur au sang, d'autres servent à filtrer celui-ci, à séparer le bon du mauvais, le bien du mal, les uns et les autres coopérant à l'ensemble de l'œuvre qui est de produire la vie. Et cette coopération se multiplie plus merveilleusement encore lorsqu'on songe que chacun de ces organes, suivant la doctrine de la série (1) est une association de cellules invisibles, bien qu'ayant aussi chacune une individualité propre, c'est-à-dire un usage distinct.

Aussi, ce qui fait la perfection de la forme humaine, c'est qu'elle est par son unité d'ensemble, en correspondance parfaite avec l'unité ou l'union des différentes sociétés célestes, et des différentes affections que représentent ces innombrables sociétés célestes.

Celles-ci ont pour correspondances, les différents organes du corps humain, qui sont par leur situation respective, en harmonie parfaite les uns avec les autres. C'est pourquoi la forme humaine est la plus parfaite de toutes les formes.

L'homme qui est dans l'amour de Dieu et dans la charité à l'égard du prochain est dans la correspondance, car la Vie même est reçue par lui d'une manière adéquate ; il est par son esprit dans le Ciel, et par son corps dans le monde ; et, comme il y a un influx de tous, ou un influx commun dans chacun ou dans les parties, cet homme est aussi un micro-urane, on petit Ciel, dans une forme humaine. De plus, comme il y a dans le corps humain deux choses, qui sont les sources de tout son mouvement, et même de toute action et sensation externe ou purement corporelle, à savoir, le cœur et le poumon, ces deux choses correspon-

(1) Voir ci-dessus nº 2 ce qui concerne la doctrine de la série.

dent au Très-Grand-Homme, ou au Ciel du Seigneur d'une telle manière, que les anges célestes y constituent un Royaume, et les anges spirituels un autre Royaume, ainsi que nous l'avons expliqué n° 48 ci-dessus.

130. Tout le Ciel est donc constitué par une variété infinie de sociétés formant le Très Grand Homme ou macro-urane, et le Seigneur qui est l'âme de ce grand monde spirituel, en est aussi le Soleil. De ce Soleil spirituel proviennent toute chaleur et toute lumière spirituelles, c'est-à-dire tout Bien et tout Vrai divins. La chaleur est perçue par les habitants du monde spirituel au moyen de leurs sens comme chaleur, mais elle est l'amour, parce qu'elle en procède. La lumière leur apparaît aussi comme lumière, mais elle est la lumière de la pensée, qui a en soi, l'intelligence et la sagesse, parce qu'elle en procède également.

De cette correspondance universelle découlent toutes les autres, car toutes choses en général et en particulier, se réfèrent au bien qui appartient à l'amour et au vrai qui appartient à l'intelligence : En effet, nous avons vu ci-dessus n° 121, que le Seigneur comme source de la chaleur et de l'amour, est le centre de toute attraction. De la sphère qui l'entoure rayonnent, sur chacun des plans de la vie spirituelle, qui ont été décrits précédemment, n° 48, jusques sur le plan de la vie terrestre, des atmosphères qui forment le Ciel de chacun de ces mondes. Nous avons vu ci-dessus, que l'aure était l'atmosphère la plus élevée ; elle est donc l'essence de l'amour et de toute chaleur du cœur de l'homme. L'aure est aussi le principe de toute attraction, car elle constitue l'atmosphère de l'amour et des affections du cœur. De même l'éther est le principe de toute lumière de la vue, de la pensée, et de toute intelligence, sur chacun des plans de la vie soit spirituelle, soit naturelle.

Nos savants actuels sont en général d'accord pour reconnaître qu'en dehors de l'atmosphère que nous respirons il y a une substance qui imprègne toutes choses et qu'ils nomment aussi, l'éther. Les effets connus par lesquels cet éther se manifeste, sont la lumière, le magnétisme et la chaleur. D'après Swédenborg, l'éther est une atmosphère du monde spirituel qui serait, par conséquent, d'un degré de hauteur, au-dessus du degré naturel de notre vie terrestre. De même l'aure, serait une atmosphère du monde céleste, qui est d'un degré de hauteur au-dessus du plan de vie du monde spirituel. Il résulte de ce qui a été expliqué ci-dessus nº 21, sur l'origine des choses matérielles, que notre air atmosphérique serait composé d'un assemblage condensé, ou serait le résultat d'une compression de molécules de l'éther, qui perdent par suite de cette compression, leur vie et leur activité, sans perdre pour cela leur propriété comme attraction. L'éther à son tour, serait le résultat d'une compression des molécules de l'aure. Dans chacun de ces trois mondes envisagés dans leur ordre descendant, l'atmosphère revêt une nature plus externe, et dans le monde terrestre, elle devient dense et inerte, jusqu'à cesser d'être une atmosphère, pour se transformer en cette substance de repos qu'on appelle la matière. (1)

Nous connaissons dans le monde terrestre, trois sortes d'attractions : la pesanteur, l'attraction moléculaire et l'affinité. Ces attractions sont produites par l'influx constant du soleil spirituel, qui passe par les degrés successifs des atmosphères spirituelles et naturelles. Sans cet influx, les formes et les propriétés de la matière cesseraient

---

(1) Voir « La Sagesse Angélique sur le Divin Amour ; » nº 302.

d'exister, et cette matière serait à l'instant dissipée. (1)

La pesanteur serait l'attraction universelle, qui correspondrait à l'affection générale de tous les enfants de Dieu : celle-ci tiendrait tout le Ciel en ordre, et le ferait apparaître devant le Seigneur comme un seul homme. C'est donc cette même affection générale, qui influerait dans notre monde terrestre, et qui par correspondance, serait la source originaire de toutes les lois de la gravitation.

L'attraction moléculaire qui unit les molécules homogènes en cristaux et en corps solides, et les maintient en même temps dans un état de vibration constante, correspondrait, à l'affection mutuelle qui doit unir, en sociétés distinctes, tous ceux qui dans le monde spirituel, sont d'un génie semblable.

Enfin, l'affinité chimique, par laquelle sont unis dans les trois règnes de la nature, les atomes positifs et négatifs, pour former les molécules, correspondrait à toute union du bien et du vrai : elle serait le principe de toute croissance et de tout développement dans la vie animale et végétale. Mais la matière dérive cette qualité d'une création constante, ou d'un influx provenant du principe le plus intérieur ou le plus élevé, qui est l'aure ; celle-ci est l'atmosphère de l'amour divin ou du bien divin, de même que l'éther est l'atmosphère du vrai divin. De cet amour divin, dérive la sphère conjugale, qui est la sphère créatrice dont il a été question n° 55 ci-dessus.

Tout ce qui s'opère dans la nature physique de notre monde terrestre, doit provenir de l'influx de la sphère, qui entoure le Seigneur et qui descend du degré céleste, pour passer par le degré

(1) Voir « La Sagesse Angélique sur le Divin Amour ; » nos 152, 193, 305.

spirituel, afin d'aboutir dans le degré naturel et jusque dans la matière terrestre. Swédenborg explique que les effets de l'influx spirituel dans notre monde terrestre, peuvent être vus dans la nature physique, en citant les exemples suivants : (1) « On sait d'après l'expérience oculaire que chaque muscle dans le corps humain consiste en de très petites fibres, et que celles-ci composées en faisceaux présentent des fibres plus grandes, qui sont appelées motrices, et que par les faisceaux de ces fibres motrices existe un composé qui est appelé muscle. Il en est de même des nerfs ; dans les nerfs, de très petites fibres en forment de plus grandes, qui se présentent comme des filaments, et de la réunion de celles-ci se forme le nerf. Il en est de même de tous les autres assemblages, faisceaux et réunions, dont sont composés les organes et les viscères, car les organes et les viscères sont des compositions de fibres et de vaisseaux diversement conformes par de semblables degrés. Il en est aussi de même de toutes les choses du règne végétal et de toutes les choses du règne minéral, en général et en particulier ; dans les bois ce sont des assemblages de filaments dans un ordre triple ; dans les métaux et dans les pierres, ce sont des pelotons de parties aussi dans un ordre triple. Par là on voit clairement quels sont les degrés discrets, à savoir, que d'une chose en vient une autre, et de celle-ci une troisième, qui est appelée un composé ; et que chaque degré a été séparé d'un autre degré. De ces objets visibles on peut conclure à ceux qui ne se montrent pas devant les yeux, parce que c'est la même chose pour eux ; par exemple, pour les substances organiques, qui sont les réceptacles et les habitacles des pensées et des affections dans les cerveaux ; pour les atmosphères ; pour la

(1) Voir « la Sagesse Angélique sur le Divin Amour ; » nos 190, 191.

chaleur et la lumière ; et pour l'amour et la sagesse. En effet, les atmosphères sont les réceptacles de la chaleur et de la lumière ; et la chaleur et la lumière sont les réceptacles de l'amour et de la sagesse ; c'est pourquoi, puisqu'il y a des degrés d'atmosphères, il y a aussi de semblables degrés de chaleur et de lumière, et de semblables degrés d'amour et de sagesse ; car il n'y a pas entre ceux-ci un autre rapport qu'entre celles-là. »

131. C'est en vertu de ces lois de l'ordre qui sont d'une application universelle, qu'on peut admettre rationnellement, que tous les hommes, ont, quant à leurs âmes une situation dans le Très Grand Homme, dit macrocosme, c'est-à-dire, dans le Ciel, ou hors du Très Grand Homme, c'est-à-dire, dans l'enfer. L'homme peut l'ignorer tant qu'il vit dans le monde, et cependant, il est gouverné suivant qu'il use de son libre arbitre, soit par le Ciel, soit par l'enfer. Ce monde spirituel, est, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment n°s 22 et 26, en dehors des espaces et des temps.

Lorsque nous quittons ce monde terrestre, il ne faut donc pas regarder ce départ comme un transfert de notre être dans l'espace, car ce n'est qu'une disparition hors de la sphère de la sensibilité, de ceux qui vivaient avec nous dans ce monde terrestre.

Les maladies ont une correspondance avec le monde spirituel, non pas avec le Ciel, mais avec ceux qui sont dans l'opposé, ainsi avec ceux qui sont dans les enfers, car les maladies correspondent aux cupidités et aux passions de l'âme et celles-ci en sont les origines. Swédenborg nous explique que le mal provenant des mauvaises passions, bouche les vaisseaux les plus petits de tous, et absolument invisibles, dont sont tissus des vaisseaux immédiatement plus grands, invisibles aussi ; or, les vaisseaux les plus petits de

tous, sont contigus aux intérieurs de l'homme ; de là l'obstruction ou l'obstacle à l'influx du Ciel, et, de là aussi, le vice premier et intime dans le sang ; quand ce vice prend de l'accroissement, il cause la maladie, et enfin, la mort. Si au contraire, l'homme vivait de la vie du bien, ses intérieurs seraient ouverts du côté du Ciel, et par le Ciel vers le Seigneur; ainsi les vaisseaux les plus petits de tous et invisibles seraient aussi ouverts ; par suite, l'homme serait sans maladie, et seulement il décroîtrait vers la dernière vieillesse, jusqu'à ce qu'il redevint enfant, mais enfant sage. Quand alors son corps ne pourrait plus être au service de son âme, il passerait sans maladie de son corps terrestre dans un corps tel que celui des anges ; ainsi, de ce monde, immédiatement au Ciel, sans avoir à faire un séjour préparatoire pour s'instruire, dans le monde intermédiaire, entre le Ciel et l'enfer, dit monde des esprits.

Tels sont en substance, les point fondamentaux des correspondances entre le macrocosme et le microcosme; ils sont plus amplement développés dans un petit traité : « Des représentations et des correspondances », extrait des « Arcanes Célestes » d'E. Swédenborg, publié en 1847 par M. Le Boys des Guays. (1)

Voici un passage intéressant de Swédenborg écrit au n° 346 de la Vraie Religion Chrétienne, qui peut expliquer l'origine des maladies, par leurs correspondances : « Il a été dit que la foi, quant à son existence chez l'homme est la Vue spirituelle ; maintenant, comme la vue spirituelle qui appartient à l'entendement et ainsi au mental, et la vue naturelle qui est la vue de l'œil et ainsi du corps, se correspondent mutuellement, tout

---

(1) On peut retrouver tous les paragraphes qui forment ce petit traité disséminés dans le grand ouvrage, « les Arcanes Célestes », nos 2897 à 5848.

état de la foi peut, en conséquence, être comparé à un état de l'œil et de la vue de l'œil, l'état de la foi du vrai avec tout état de sain de la vue de l'œil, et l'état de la foi du faux avec tout état perverti de la vue de l'œil; mais nous allons comparer les correspondances de ces deux vues, celle du mental et celle du corps, quant aux états pervertis de l'une et de l'autre. La foi *batarde* dans laquelle, les faux ont été mêlés aux vrais, peut-être comparée avec le vice de l'œil, et par conséquent de la vue, que l'on appelle taie blanche sur la cornée, rendant la vue obscure. La foi *prostituée* qui provient des vrais falsifiés, et la foi *adultère* qui provient des biens adultérés, peuvent être comparées avec le vice de l'œil, et par conséquent de la vue qu'on appelle *glaucome* (1) et qui est un dessèchement et un endurcissement de l'humeur cristalline. La foi *bouchée* ou *aveugle*, qui est la foi des choses mystiques, que l'on croit, quoiqu'on ne sache pas si elles sont des vrais ou des faux, ou si elles sont au-dessus de la raison ou contre la raison, peut être comparée avec le vice de l'œil qu'on appelle *goutte sereine* et *amaurose*, qui est la perte de la vue par une obstruction de nerf optique, et cependant l'œil semble voir parfaitement. La foi *erratique* ou *vagabonde* qui est la foi en plusieurs Dieux, peut-être comparée avec le vice de l'œil, qu'on appelle *cataracte*, qui est la perte de la vue par une obstipation entre la tunique sclérotique et l'uvée. (2) La foi *louche*, qui est

(1) C'ést ce qu'on appelle de nos jours la cataracte, et le nom de *glaucome* ne s'entend plus que d'une maladie de l'humeur vitrée.

(2) C'est ce qu'on nomme maintenant, non plus cataracte mais simplement épanchement provenant d'inflammation. De plus, les termes, *tunique-sclérotique* et *uvée* ne désignent plus les parties que l'auteur a eu en vue ; le premier de ces termes embrassait toute la tunique externe de l'œil, y compris sa partie transparente, appelée aujourd'hui *cornée*, celle qui est ici entendue ; et le nom *d'uvée* comprenait *l'iris* qu'il sert ici à désigner.

la foi en un autre Dieu que le vrai Dieu, et chez les chrétiens en un autre Dieu que le Seigneur Dieu Sauveur, peut être comparée avec le vice de l'œil qu'on appelle *Strabisme*. La foi *hypocritique* ou *pharisaïque*, qui est la foi de la bouche et non du cœur, peut être comparée avec *l'atrophie* de l'œil, et par suite avec la perte de la vue. La foi *visionnaire* et à *rebours*, qui est l'apparence du faux comme vrai, d'après une ingénieuse confirmation, peut être comparée avec le vice de l'œil qu'on appelle *Nyctalopie*, qui fait qu'on voit dans les ténèbres d'après une lumière chimérique. »

On peut conclure de ce passage et de bien d'autres des écrits de Swédenborg, que si la vie spirituelle est dévoyée dans le faux et le mal, par suite malade, il est possible qu'il en dérive dans la vie naturelle du corps humain, un mal correspondant au genre de faux et de maux qui affecte le mental. Ainsi, les maladies que le Seigneur a guéries, signifiaient la délivrance des divers genres de mal et de faux qui infestaient l'Eglise et le genre humain. (1)

L'esprit de l'homme, en réalité, ne pense rien, ne prononce rien, ne fait rien d'après lui-même, mais d'après d'autres, et ces autres d'après d'autres encore, et non d'après eux-mêmes, et ainsi de suite, tous pensent, parlent et agissent d'après le Premier de la vie, qui est le Seigneur, bien qu'il semble absolument que ce soit d'après eux-mêmes. Ce qui n'a pas de connexion avec un antérieur et qui est ainsi indépendant, ne peut exister, ni même subsister un seul moment, car sans influx ou sans correspondance, l'antérieur étant ôté, le postérieur tombe nécessairement. Il en résulte que l'homme apparaît dans l'autre vie dans la lumière du ciel selon la qualité de sa correspondance. (2)

---

(1) Arcanes Célestes nº 8364.
(2) idem nº 5377.

En effet, la correspondance relie la cause à l'effet et les choses qui sont dans le monde spirituel sont les causes de celles qui existent dans le monde naturel. Les bons pensent veulent et agissent d'après les sociétés du ciel, c'est-à-dire d'après le Seigneur qui opère par les sociétés angéliques ; et, les méchants d'après les sociétés mauvaises de l'enfer, qui tranforment l'influx du bien et du vrai venant du Seigneur par les sociétés angéliques, en influx du mal et du faux.

Il en résulte que ceux qui croient que c'est d'eux mêmes que provient le bien ou le mal, s'approprient toujours le mal et jamais le bien, parce qu'ils se l'attribuent, et qu'ils placent ainsi en eux-mêmes le mérite au lieu de l'attribuer au Seigneur. (1)

De plus, ceux qui se plaisent dans le faux et dans le mal, au point d'en faire la jouissance de leur vie, s'inspirent des sociétés mauvaises de l'Enfer ; s'ils persistent, et s'ils se confirment de plus en plus dans l'amour du faux et du mal, ils se persuadent que c'est le vrai et le bien, et ils finissent par se mettre en rapports intimes avec les mauvais esprits. Ceux-ci pénètrent dans leur entendement et dans leur volonté, s'en emparent, les possèdent, et les conduisent graduellement à l'aliénation mentale c'est-à-dire à la perte de leur libre-arbitre : ils deviennent ce que l'Evangile appelle des possédés, c'est-à-dire des instruments aveugles et inconscients des esprits infernaux. Aujourd'hui dit Swédenborg (2) « il y a des obsessions intérieures mais il n'y a pas de ces obsessions extérieures qui ont existé autrefois : celles-ci permettaient aux esprits méchants de parler par la langue de l'homme et aussi de se servir de

---

(1) Arcanes Célestes n° 4319.

(2) Arcanes célestes, n° 1983, 5862. — Voir aussi « le Ciel et l'Enfer », n° 287.

l'homme comme d'un vil instrument. » Sans doute que le jugement dernier a mis fin à cet état de choses si dangereux pour l'avenir de l'humanité.

Quant aux obsessions intérieures, de telles attaques ne peuvent pas être évitées, à moins que l'homme ne soit dans l'affection du bien, et par suite dans la foi envers le Seigneur. (1) Swédenborg dit ailleurs, (2) que le Seigneur gouverne l'homme par les liens internes qui appartiennent à la conscience, mais celui qui est dans le mal, il le gouverne seulement par les liens externes. Lorsque ceux-ci sont rompus l'homme tombe dans une folie semblable à la folie de celui qui n'a aucune crainte de la loi, aucune crainte de perdre le profit, l'honneur et même la vie, qui sont les principaux liens externes.

Il dit encore au sujet de l'aliénation mentale : (3) « La conscience intérieure concerne le bien et le vrai spirituels, la conscience extérieure concerne le juste et l'équitable ; la conscience elle-même est le plan intérieur dans lequel est terminé l'influx du divin bien ; mais ceux qui n'ont point de conscience n'ont aucun plan intérieur qui reçoive l'influx ; le bien chez eux coule jusqu'au naturel extérieur, ou naturel sensuel ; et là, il est changé en plaisirs impurs ; il leur semble parfois qu'ils ont comme une douleur de conscience, mais ce n'est point la conscience, c'est une douleur causée par la privation de leur plaisir, aussi par la privation de l'honneur, du gain, de la réputation, de la vie, des voluptés, de l'amitié de ceux qui leur ressemblent, et cela vient de ce que les terminaisons sont dans de tels plaisirs ; les folies ne sont autre chose que les ruptures des liens de la conscience. »

---

(1) Arcanes célestes, nº 4793.
(2) Arcanes Célestes, nº 4217
(3) Arcanes Célestes nº 5145.

Swédenborg explique aussi (1) que « du Seigneur il y a, par le monde spirituel dans les sujets du monde naturel, un *Influx commun*, et un *Influx particulier*. L'influx commun, dans ceux qui sont dans l'ordre, et l'influx particulier dans ceux qui ne sont point dans l'ordre. Les animaux de chaque genre sont dans l'ordre de leur nature, c'est pour cela qu'en eux il y a l'influx commun. Ils sont dans l'ordre de leur nature, parce qu'ils naissent dans toutes les choses qui leur sont propres, et n'ont pas besoin d'y être introduits par instruction. Les hommes, au contraire, ne sont ni dans l'ordre ni dans aucune loi de l'ordre ; c'est pour cela qu'en eux,il y a l'influx particulier,c'est-à-dire que chez eux, il y a des Anges et des Esprits par lesquels a lieu l'influx : et s'il n'y en avait pas chez les hommes, ceux-ci se jetteraient dans tous les crimes ; par ces esprits et ces anges, l'homme est sous l'auspice et sous la conduite du Seigneur. » Il ne faut donc pas que l'homme s'endorme dans les plaisirs purement sensuels, comme le font les animaux, autrement il n'est plus qu'une bête supérieure en adresse aux autres bêtes.

Swédenborg ajoute (2) que chaque homme a auprès de lui,au moins deux Esprits et deux Anges du Ciel, qui font qu'il a communication avec le bien et aussi avec le mal ; ainsi, l'homme reste *libre* d'aller au bien ou au mal, de se transformer moralement; il change ainsi même à son insu, suivant ses états intérieurs, de sociétés car nous avons vu qu'il a communication par ses affections et ses pensées avec le Ciel ou l'enfer.

Si donc le Seigneur usait de son pouvoir de conduire par les anges, l'homme dans ses bonnes fins, il lui enlèverait la liberté, la responsabilité de ses actes, et ainsi sa vie telle qu'il l'aime et la com-

(1) Voir Arcanes célestes, n° 5850.
(2) Voir Arcanes Célestes, n° 5976.

prend. Il faut donc que ce soit l'homme même qui choisisse entre le bien et le mal, c'est-à-dire, qu'il se perfectionne par les sociétés angéliques dans l'amour de Dieu et du prochain, ou qu'il développe en lui-même les amours opposés, qui sont l'amour de soi et l'amour du monde, par les sociétés infernales. Il y a, nous dit Swédenborg, (1) au moins deux esprits de l'enfer et deux anges du Ciel en nous, parce que dans l'enfer il y a deux genres d'esprits et dans le Ciel deux genres d'anges ; à ces deux genres correspondent dans l'homme deux facultés, à savoir, la volonté et l'entendement. Les esprits du premier genre agissent dans l'entendement et ainsi dans les pensées, et ceux du second genre, qui sont qualifiés *Génies*, agissent dans la volonté, et ainsi dans les affections : les premiers répandent les faux, et les seconds, les maux. Quant aux deux genres d'anges chez l'homme, ceux qui agissent dans la volonté sont appelés *Célestes*, et, ceux qui agissent dans les intellectuels sont appelés *Spirituels*. Aux anges célestes, sont opposés les génies, et aux anges spirituels, sont opposés les esprits. (2)

L'homme se trouve donc en consociation avec les sociétés angéliques et avec les sociétés infernales, de manière à être toujours libre de s'associer aux unes comme aux autres ; il en résulte que ses consociations changent, qu'il voyage spirituellement pour ainsi dire, de société en société, à mesure que son caractère se modifie avec l'usage qu'il fait de son libre arbitre (3). Les semblables attirent les sem-

(1) Voir Arcanes Célestes nº 5977.

(2) Voir ci-dessus nº 48, ce qui concerne le Royaume céleste et le Royaume spirituel.

(3) Ces voyages spirituels, ou ces changements d'affection de l'âme humaine, durant le cours de sa régénération, constituent conformément aux croyances des anciens peuples à la métempsycose, de véritables métamorphoses ou transformations de nous-mêmes ; celles-ci ont été figurées par des images d'animaux, représentatives de chacun de ces changements d'affec-

blables ; particulièrement dans le monde du sentiment qui est celui des sympathies et des antipathies, et c'est ce qui fait aussi, que les différences s'accentuent dans l'humeur de chacun de nous. Dans le ciel, écrit Swédenborg (1) il y a extension de toutes les affections du bien et du vrai, et conjonction avec tous ceux qui sont dans les affections semblables ; il en est de même dans l'enfer. Or, l'homme durant sa vie terrestre est en même temps dans le ciel et dans l'enfer par son esprit, suivant la nature de ses affections. Il résulte de ce que nous avons expliqué ci-dessus, nos 22 à 32, que cette extension et cette conjonction immédiate de nos âmes avec les sociétés du monde spirituel, suivant la nature de nos affections et de nos pensées sur le bien et le vrai, s'opèrent en dehors du monde des espaces et des temps.

La religion chrétienne en dotant l'homme d'un instrument des plus efficaces pour le rendre apte à opérer le plus promptement possible, sa réformation et sa régénération, a surtout pour but, de lui faciliter les moyens de s'élever au-dessus du naturalisme, qui est la condition nécessaire, le point de départ de son existence terrestre. Cela vaut

---

tions dans lesquelles on se métamorphosait, suivant les différentes phases de la régénération. Nous avons eu l'occasion d'expliquer, n° 28 ci-dessus, le culte des anciens Egyptiens pour les animaux : chaque animal, suivant son espèce, représentait hiéroglyphiquement une affection particulière concordante avec l'instinct naturel qu'on lui attribuait. Lors de la décadence de la sagesse antique, on vénérait encore les traditions de cette ancienne symbolique, mais on ne les comprenait plus que dans leur sens littéral ; de là toutes les fables des anciennes mythologies. Platon reconnaissait cependant, que la doctrine de Pythagore était plutôt un mythe qu'une opinion philosophique. Dans la sagesse antique, ces voyages spirituels de la transmigration des âmes, avaient leur itinéraire tout tracé comme on en a trouvé des preuves dans le déchiffrement des textes hiéroglyphiques. Il y avait là un véritable programme d'éducation pour la jeunesse.

(1) Voir l'opuscule de Swédenborg sur « Le jugement dernier » au n° 9.

certes mieux pour son bonheur dans l'éternité, que de se laisser abaisser au-dessous du naturalisme, ce qui serait se ravaler au-dessous de l'animalité, car alors, il ne pourrait plus se consocier dans la vie à venir qu'avec les sociétés infernales. C'est en effet, ce dernier sort qui lui est échu, dès lors, qu'il s'est confirmé volontairement dans le faux et le mal, au point de les adapter comme bien et vrai, malgré tous les enseignements de la vérité révélée, malgré tous les avertissements de l'expérience, enseignements et avertissements auxquels il s'est refusé de se rendre. L'impossibilité de revenir à la vie du bien et du vrai, une fois que la vie du mal et du faux, est complètement confirmée chez lui, provient de ce que l'âme qui est le corps spirituel, s'est elle-même organisée et créée pour ainsi dire, en s'alimentant toujours avec persistance du mal et du faux. Alors, la vie de l'âme ne peut plus être changée, parceque son organisation repose sur cette mauvaise alimentation spirituelle. Nous avons vu, en effet, que le bien et le vrai, étaient des substances spirituelles vivantes, et qu'elles constituent la véritable nourriture du corps spirituel ; il en est de même du mal et du faux pour ceux qui préfèrent une nourriture aussi malsaine.

C'est à cause de ce danger que nous courons, de faire un mauvais usage de notre liberté, qu'il y a toujours eu dans le monde terrestre, une religion qui permettait aux hommes de se régénérer. En ce qui concerne notre humanité actuelle, la religion qui s'adapte le mieux au progrès de nos idées modernes est la religion chrétienne, à la condition que celle-ci soit rationnellement comprise, de manière à inaugurer la nouvelle ère, ou le nouveau règne du Christ par l'intelligence du sens spirituel de la Bible. Il faut pour cela que cette religion puisse produire en nous des changements qui nous transforment complètement en nous élevant au-

dessus du naturalisme dans lequel nous naissons. Le christianisme peut, en effet, lorsque nous le voulons, renverser toutes les conditions de notre vie matérielle ; il révolutionne même entièrement toutes nos idées premières sur le bien et le vrai, sur le mal et le faux, sur le juste et l'injuste, et il substitue à nos anciennes opinions ou croyances, des opinions toutes opposées.

Par exemple, l'homme sensuel croit que les connaissances qu'il a acquises par son travail lui appartiennent en propre, qu'il est en droit de les exploiter dans le seul but de s'enrichir indéfiniment, et de s'élever au-dessus de ses semblables, pour les dominer et les asservir à ses talents personnels. De là cette loi d'airain de notre économie politique actuelle, dont nous nous sommes occupés ci-dessus, n° 102, et qui se trouve faite, tout à l'avantage de la classe riche, et au détriment de la classe des prolétaires : elle est le résultat de la lutte pour l'existence, maintenue chez les hommes, de même que chez les animaux, sur le seul plan de la vie du naturalisme et de l'égoïsme ; la force qui prime le droit, ou la raison du plus fort, telle est la formule qui revêt la doctrine de l'évolution lorsqu'on veut l'exprimer suivant les enseignements de la science seule, et non pas suivant les enseignements de la sagesse unie à la science.

Mais l'homme qui ne veut vivre que par le matérialisme ou le naturalisme, reste encore un animal bien supérieur à tous par son adresse. Il en résulte que lorsqu'il est vainqueur dans ce combat pour la vie matérielle, grâce à ses talents personnels et à sa science, il s'inspire fatalement d'un sentiment de suffisance et de confiance en lui-même qui l'enfle d'orgueil. Il est donc nécessaire dans son propre intérêt, comme dans celui de ses semblables, que la religion vienne pour ainsi dire, lui frapper doucement sur l'épaule, pour le tirer de son rêve, et lui enseigner directement par la Parole

révélée, sinon indirectement, par les dures leçons de l'expérience et de l'école de la vie, que ses capacités et ses richesses ne lui appartiennent pas en propre, mais qu'elles lui ont été confiées par le Seigneur, comme un dépôt, pour qu'il rende des services correspondants à ses frères. C'est ainsi qu'il trouve l'occasion d'apprendre, qu'il doit faire des efforts pour s'élever au-dessus du plan de vie, de la poursuite du bien être matériel, qui lui est commun avec les animaux, et pour développer son champ d'action, sur le plan de vie qui est immédiatement supérieur, et qui est celui d'une justice naturelle rationnelle. Ce plan de vie nouveau ne répond encore, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus au nº 103, qu'à l'âge d'airain des sociétés antiques. Sur ce dernier plan de vie, le lien social devient celui d'une fraternité fondée sur le principe social utilitaire ; elle suffit cependant, pour unir au nom du bien naturel, tous les hommes entre eux, comme les enfants d'un Père commun.

La doctrine de l'évolution n'est plus, sur ce nouveau fondement, un combat sauvage et désespéré pour la conservation d'une existence purement matérielle, au nom de la force brutale primant le droit, mais elle devient un concours, une union, une coopération générale d'efforts de tous, pour l'établissement d'une justice rationnelle destinée à gouverner les hommes. Aussitôt que, l'humanité peut atteindre à ce premier degré de sagesse, qui est un niveau supérieur de moralité, chacun reconnaît qu'il n'est qu'un vase récipient du bien et du vrai divins, ou qu'un simple organe de la vie de Dieu ; et que de plus, les richesses matérielles, n'ont de valeur réelle, qu'autant qu'elles sont appréciées comme les signes représentatifs des richesses morales et spirituelles.

Ainsi l'homme se trouve complètement transformé quant à ses affections et à ses pensées, ou quant à ses consociations avec les sociétés du

monde spirituel ; son naturel externe au lieu de dominer, devient le serviteur de son homme intérieur, suivant le sens même de cette suréminence spirituelle que la Bible donne au mot homme, et dont il est question au n° 128 ci-dessus.

L'Apocalypse avec son langage mythique, nous présente une magnifique image, dans son chapitre XII, de cette métamorphose de nous-mêmes ; celle-ci annonce que le nombre des hommes qui doivent se régénérer deviendra très grand lorsque l'Église chrétienne sera devenue réellement la sainte cité de Dieu, signifiée par la nouvelle Jérusalem. Cette image est celle d'une femme qui figure l'Église comme épouse du Seigneur, et le Seigneur comme son époux; elle se retrouve à travers toute la Bible, parce qu'elle exprime bien l'union intime du vrai représenté par l'époux, avec le bien de ce vrai représenté par l'épouse, ainsi que nous l'avons déjà expliqué au n° 55 ci-dessus : c'est en effet dans cette pratique des enseignements de la sagesse de Dieu, que réside à la fois la condition essentielle de l'amour conjugal et de la conjonction de Dieu avec l'Eglise.

Mais dans l'Apocalypse, cette union entre le ciel et la terre, est présentée sous les traits les plus beaux ; elle décrit l'Église de l'avenir qui doit être la couronne de toutes les Églises du passé, et en même temps une promesse pour l'humanité future, d'atteindre aux destinées les plus élevées. C'est pourquoi cette Église de l'avenir est figurée par une femme glorieuse enveloppée du soleil. Le soleil représente le divin amour du Seigneur ; la lune qui est sous ses pieds, nous représente la lumière de la foi. Tel est le signe de la femme glorieuse que Jean vit dans le Ciel « avec la lune sous ses pieds. » (1) Il en est de même de la véritable Église de l'avenir : elle doit se fonder sur

(1) Apocalypse XI1. 1. 2. 3. 4.

une foi éclairée, et non plus sur des mystères ténébreux. La lune réfléchit la lumière et elle éclaire les ténèbres suivant qu'elle fait face plus ou moins au soleil ; ainsi, tandis que le soleil du divin amour est décrit comme enveloppant la femme, la lune de la foi en la divine sagesse, est sous ses pieds comme un rocher inébranlable. La tête de cette femme glorieuse est surmontée d'une couronne de douze étoiles, parce que le nombre douze figure, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus au nº 121, toutes les connaissances du bien et du vrai : il est le multiple de trois multiplié par quatre ; or trois, est le symbole de la plénitude dans le vrai ; tandis que quatre multiple de deux, se réfère au bien. Les étoiles elles-mêmes figurent aussi les connaissances du bien et du vrai ; de plus, chaque passage du texte sacré que nous comprenons dans son sens spirituel, brille comme une étoile dans le Ciel de nos âmes.

Le signe de la femme dans le Ciel figure la Nouvelle Jérusalem par sa beauté. Cette Église sera caractérisée dans le monde, par une gloire sans égale lorsque ses doctrines seront devenues familières aux hommes, et en même temps populaires, qu'elles s'adapteront à toutes les branches de nos sciences sociales, et seront comprises comme doctrines de sagesse pratique.

Cette Eglise nouvelle est déjà née parmi les hommes ; bien qu'elle ne soit encore que dans la phase de son enfance, elle a déjà des adversaires : ceux-ci sont figurés dans l'Apocalypse par le signe du grand dragon, qui se prépare à dévorer l'enfant que la femme doit enfanter. Cet enfant représente la doctrine de l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem qui donne une intelligence rationnelle de la Bible, et doit se substituer progressivement au mysticisme de la doctrine ancienne figurée par le dragon et par les draconiciens.

Chaque nouvelle dispensation du bien et du vrai

divins trouve la société humaine inspirée par l'égoïsme et par l'amour du mystère et des ténèbres, ainsi prête à s'opposer ou même à détruire le petit enfant. Celui-ci ne demande qu'à grandir et à se développer dans l'âme humaine. Lorsque Jéhovah se fut incarné parmi les hommes, les Sadducéens et les Pharisiens appelés dans l'évangile : « engeance de vipères, » (1) firent des efforts pour étouffer ses doctrines, et ils déclarèrent qu'il y avait un démon en Lui, qu'il était fou et qu'il était traître ; c'est ainsi que le serpent qui était en eux se préparait à mordre. Par le pouvoir de son amour et de sa sagesse, le Seigneur avait écrasé la tête du serpent, mais celui-ci le mordit au talon, c'est-à-dire, à la partie externe de sa nature humaine, seule partie que le serpent qui figure le sensuel, peut attaquer. C'est ainsi que les hommes sensuels figurés par le serpent réussirent à le faire mettre en croix, en criant : crucifiez-le ! Ces événements de l'histoire sainte nous font comprendre le rôle du dragon dans l'Eglise de l'avenir ; il représente l'attitude d'une Eglise en décadence prête à s'opposer et à s'efforcer de détruire la nouvelle manifestation du divin Vrai, telle qu'elle nous est donnée dans l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem. Le serpent est le symbole de l'amour de soi, et le dragon est un serpent qui a des ailes : les ailes figurent le pouvoir de s'élancer qu'a cet amour de soi, lorsqu'il prend les apparences du culte religieux. Il avait sept têtes, pour représenter l'intelligence qu'il prétendait posséder pour les choses saintes ; il avait des diadèmes sur ses têtes, comme autant d'emblèmes des divins vrais, pour caractériser l'extension de son pouvoir par les vrais d'après la Parole, dont il doit faire parade, tout en les falsifiant. Cela est représenté par sa queue qui renverse la troisième partie des étoiles du Ciel, c'est-

(1) Matthieu III. 7 et XXIII. 33.

à-dire, les connaissances du bien et du vrai dans leurs applications sociales. Mais le dragon lui-même représente particulièrement, ceux qui méprisent la religion de la vie et qui se fient au salut par la foi seule, ou de la foi séparée des œuvres de la charité. Ceux-là jettent suivant le langage de l'Apocalypse des fleuves de faussetés, pour détruire la doctrine nouvelle, l'empêcher d'introduire la lumière dans les choses de foi, et l'empêcher d'être mise en pratique.

L'enfant mâle que le dragon voudrait dévorer est dit « paître toutes les nations avec une verge de fer. [1] Il s'agit ici de la doctrine qui doit être dégagée du sens littéral de la Bible, ainsi que l'avons expliqué précédemment au nº 9. Le sens littéral de la Parole est figuré par le fer, parce qu'il suppose, lorsqu'il est trop exclusivement accepté, le règne de l'âge de fer tel que nous avons déjà eu l'occasion de le décrire. Mais ce sens littéral est le fondement de la Nouvelle Jérusalem, parce qu'il doit servir à instruire les hommes, pour les élever progressivement au-dessus de son vrai, qui est externe, à la lumière de son intelligence rationnelle ; celle-ci, ainsi que nous l'avons vu précédemment, correspond à l'âge d'airain des sociétés antiques, et suppose l'établissement du nouveau règne du Christ, ou tout au moins, les commencements de la Nouvelle Jérusalem parmi les hommes. « Paître », signifie, enseigner et instruire dans la lumière rationnelle de la vérité ; celle-ci est l'alimentation spirituelle qui est figurée par l'alimentation naturelle que suppose ce mot.

Par les deux ailes données à la femme, [2] pour qu'elle puisse s'envoler dans le désert, sont entendus, les moyens employés par la Providence divine, pour que la Nouvelle Jérusalem soit mise

---

(1) Apocalypse ; XII. 5
(2) Apocalypse ; XII. 14.

à l'abri des atteintes du dragon, tandis qu'elle n'existe encore que chez quelques-uns, et qu'ainsi elle puisse se préparer à s'étendre chez un grand nombre. Mais pour y arriver, il faut mettre en application les lois de la régénération. Nous avons vu ci-dessus, n°s 107, et 108, que durant le cours de sa conversion, l'homme passe par deux phases, à savoir la phase de réformation et la phase de régénération. Or, le premier état de réformation est un état de tentation, car la tentation persiste tant qu'il y a plus ou moins de combat entre la volonté et l'entendement ; mais dès que l'homme veut de cœur, fuir le mal et faire le bien, il n'y a pas tentation, parce qu'il n'y a plus combat. Dans ce cas, le cœur veut ce que l'entendement pense, et l'entendement pense ce que le cœur veut ; il n'y a plus désaccord, il y a harmonie entre les deux facultés de l'âme. Mais aucun homme ne peut arriver d'un seul bond dans l'état d'affranchissement de la tentation, car il est nécessaire qu'il ait l'intelligence du bien avant de le vouloir, et il est par suite nécessaire qu'il lutte pour la conquête de la vérité.

Or, ce qui est vrai de l'individu est vrai de l'Eglise : la Nouvelle Jérusalem pour s'établir parmi les hommes doit lutter pour faire prévaloir la vérité dont elle est en possession et pour en éclairer le monde. Mais elle ne peut pas réaliser la première phase de réformation avec la même rapidité que l'homme iudividuel, parce qu'elle est une association d'hommes qui tous doivent se réformer pour coopérer à l'œuvre commune, combattre l'erreur et faire reconnaître l'utilité ainsi que la justice des vérités nouvelles ; celles-ci sont destinées à trouver leurs applications dans toutes les branches de nos sciences sociales. L'Eglise nouvelle doit donc passer lentement bien que sûrement, par le premier état de réformation et de tentation, avant qu'elle puisse arriver au second

état de régénération et d'affranchissement de la tentation. Mais c'est précisément ce qu'elle fait maintenant, et c'est ce qui est entendu par « le désert, » dans lequel elle est nourrie spirituellement, et ainsi mise à l'abri des atteintes du dragon, tandis qu'elle n'existe encore que chez quelques-uns, pour se préparer, et pour s'étendre chez un grand nombre. Elle est dans « le désert, » non pas seulement en ce sens qu'elle est entourée par les restes dévastés de la précédente Eglise, mais en ce sens aussi, qu'elle n'a pas encore produit les fruits de la nouvelle ère ; elle se réjouit donc dans la lumière, mais non encore dans la vie de la Nouvelle Jérusalem. Elle connaît le vrai et elle pense qu'il doit être appliqué, mais elle ne le veut pas encore assez énergiquement ni assez puissamment pour pouvoir l'appliquer à tous les actes de la vie privée et de la vie sociale. La sainte Cité est vue « descendant du Ciel, » mais non encore comme « une fiancée ornée pour son mari. » Elle est donc bien encore dans l'état de « désert, » et ainsi dans une condition constante de tentation et de combat ou de lutte pour l'existence. C'est pourquoi, elle n'est encore distinguée qu'avec difficulté des Eglises en décadence, au milieu desquelles elle est en apparence, perdue.

Cependant, la Nouvelle Jérusalem est une Eglise céleste, car elle est une Eglise d'après le bien plus essentiellement encore que d'après le vrai : elle est en effet, « la couronne » de toutes les Eglises du passé. De même que l'Eglise Adamique était dans l'innocence de l'ignorance de la science, cette Eglise de l'avenir sera dans l'innocence de la science transformée en sagesse ; mais elle ne sortira pas du « désert » avant qu'elle entre dans son véritable héritage, et que le degré de sa vie céleste ait commencé à être ouvert.

L'état présent de l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem caractérisé seulement comme système de doc-

trines, et non encore comme puissance salvifique, est donc seulement un état de transition ; c'est comme l'état d'une chrysalide destinée à devenir un beau papillon volant dans les jardins au milieu des parterres de fleurs. M. Le Pasteur Seward, dans un article remarquable, (1) a voulu savoir s'il était possible de préciser par la connaissance du sens spirituel de l'Apocalypse, combien de temps l'état présent de transition de la Nouvelle Jérusalem pouvait durer ? Le sens littéral dit en effet : « Et la femme s'enfuit dans le désert où elle a un lieu préparé par Dieu afin qu'on l'y nourrisse mille deux cent soixante jours. » (2) Plus loin, il est ajouté ; qu'elle « serait nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, à l'écart de la face du serpent. » Les 1260 jours font 42 mois, ce qui revient à trois ans et demie : trois ans représentent symboliquement l'achèvement d'une dispensation signifiée par trois, et le commencement d'une nouvelle dispensation signifiée par une demie. La même chose est indiquée par « un temps, les temps et la moitié d'un temps. » On voit donc que le sens spirituel ici, pas plus que dans les autres prophéties bibliques, ne peut nous donner d'indication précise quant au temps, mais seulement des indications quant aux vérités qui doivent finir par prévaloir dans le monde. Nous avons déjà observé ci-dessus n° 71, que Swédenborg interrogé au sujet de l'époque de la manifestation de la Nouvelle Jérusalem dans le monde répondit que personne n'en pouvait prédire le temps mais que c'était dans la seule volonté de Dieu. Voici ce qu'il écrit à ce sujet : (3) « S'il est de la Divine Providence du Seigneur, que

---

(1) Voir le « *New-Church Messenger* » du 6 Mars 1889, journal hebdomadaire publié à New-York.
(2) Apocalypse ; XII. 6 et 14.
(3) Voir l' « Apocalypse révélée, » n° 547.

l'Eglise soit d'abord parmi un petit nombre, et qu'elle croisse successivement parmi un plus grand nombre, c'est parce que les faux de la précédente Eglise doivent d'abord être éloignés, car les vrais ne peuvent pas être reçus auparavant, parce que les vrais qui sont reçus et implantés, avant que les faux aient été éloignés, ne restent pas, et même sont chassés par les Draconiciens ; il en a été de même de l'Eglise chrétienne, qui d'un petit nombre s'est accrue successivement jusqu'à un grand nombre : une autre raison, c'est qu'il faut premièrement que le Nouveau Ciel, qui doit faire un avec l'Eglise dans les terres, soit formé : c'est pourquoi, on lit que *Jean vit un Nouveau Ciel, et la sainte Jérusalem descendant de Dieu par le Ciel.* — Apoc. XXI. 1, 2. — Il est certain que la Nouvelle Jérusalem, doit exister, parce qu'elle a été prédite dans l'Apocalypse, chap. XXI, XXII ; et il est certain aussi que les faux de la précédente Eglise doivent auparavant être éloignés, parce qu'il en a été traité dans l'Apocalypse jusqu'au Chapitre XX. »

Il faut donc conclure avec M. Le Pasteur Seward que si le sens interne de la Bible, indique avec précision et clarté, l'état dans lequel l'ancienne Eglise chrétienne doit venir avant que la Nouvelle Eglise puisse être dite, sortir « du désert, » et de l'état de tentation, ce sens ne précise rien, en ce qui concerne les temps de cette prophétie. Chacun comprend d'ailleurs, que le sens spirituel de la Parole révélée parle beaucoup moins au point de vue des temps, qu'au point de vue des états et de la vie éternelle. Il serait donc oiseux de chercher à prédire le jour et l'heure de l'établissement de la Nouvelle Jérusalem dans le monde, non plus comme simple système de doctrines, mais avec toute sa puissance salvifique caractérisée, dans un langage imagé, par « ses fondements de pierres précieuses, ses murs de jaspe, ses portes de perles

et ses rues d'or. » (1) Cependant nous devons rappeler, ainsi que nous avons eu l'occasion de l'observer au nº 82, que les Eglises autour de nous, s'écartent graduellement avec nos idées modernes, de leurs confessions de foi originaires, qui étouffent la religion dans un cadre trop étroit ; qu'elles ont toutes cette tendance heureuse de s'unir progressivement dans un sentiment de fraternité générale, dérivant du culte de l'amour de Dieu et du prochain. Ces progrès sont lents, dans les commencements, mais ils seront plus rapides et même, précipités à mesure qu'ils approcheront de la catastrophe finale, et il est possible, probable même, à cause de certains signes des temps actuels, que le commencement de la fin soit en train. S'il est vrai, en effet, comme nous l'observions au nº 73 ci-dessus, que la première Eglise chrétienne bien qu'elle ait été entièrement détruite comme Eglise invisible et interne, depuis le dix-huitième siècle, par un jugement dernier, ne puisse pas être entièrement dévastée comme Eglise visible et externe, aussi longtemps qu'elle peut encore aider quelques-uns à opérer leur salut, il est vrai également que le monde sent le besoin le plus urgent de ne plus croire que ce qu'il peut comprendre rationnellement. Tel est le principal signe des temps actuels ; il nous fait penser qu'il n'est pas impossible que la génération suivante, qui est déjà née maintenant, sera témoin du discrédit définitif de ces dogmes prédominants symbolisés par le Dragon ; tels sont par exemple la trinité de trois personnes divines qui ne formeraient qu'une personne divine, le prétendu sacrifice expiatoire sur la croix pour apaiser la colère divine, et le salut immédiat par la foi sans la charité. Il n'y aura donc plus de motif pour que le monde reste attaché à des dogmes qu'on n'ose même plus proclamer ouvertement,

(1) Apocalypse ; XXI.

et qu'il ne préfère pas les doctrines célestes de la Nouvelle Jérusalem, à cause de leur caractère rationnel : celles-ci apparaîtront alors comme la seule source d'où la lumière puisse jaillir, et ne plus rester cachée sous le boisseau du mysticisme.

CHAPITRE XIII.

LES CORRESPONDANCES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA FOI CHRÉTIENNE

SOMMAIRE

132. De la foi naturelle fondée sur les miracles. — 133. De la foi salvifique qui est dite « remuer les montagnes. » — 134. De la foi mystique. — De l'humilité chrétienne. De la manière de comprendre et d'aimer Dieu. — 135 De la correspondance de la vigne avec le vrai spirituel, dans la Bible écrite et dans la Bible de la nature. — 136. Ce que c'est que venir à Dieu en dehors des espaces et des temps. — 137. La parabole de l'intendant injuste qui néanmoins est loué par le Seigneur, et de sa signification. — 138. De la repentance; ce qu'elle est dans nos âmes. — 139. Dans les combats du faux contre le vrai, le vrai est comparé dans l'Evangile, à un ferment qui clarifie. — 140. Pour l'œuvre de la régénération le système préventif, lors qu'il est encore possible, doit être préféré au système répressif; celui-là est comparable à la preuve directe, celui-ci à la preuve par l'absurde. — Pourquoi il est dit dans l'Oraison Dominicale : « Ne nous induis pas en tentation » — 141. Des lois de permission. — Des mauvais rois et des mauvais prêtres; comment ils représentent dans la science des correspondances, et ce que signifie la cérémonie du sacre. — 142. L'ignorance vaut encore mieux que la profanation. — La foi n'existe que chez ceux qui vivent de la vie de la charité; elle n'est inébranlable que chez ceux qui ne croient que ce qu'ils comprennent.

---

132. Nous avons vu précédemment, (nº 58), que les miracles dans l'Église Israélite étaient nécessaires pour amener graduellement les hommes devenus entièrement sensuels à croire à Jéhovah, en leur inspirant d'abord le sentiment de la crainte de Dieu, parce que ce sentiment est le premier seuil

par lequel on passe, pour entrer dans le temple de la sagesse. Il en était de même des miracles sur lesquels se fonda la primitive Eglise chrétienne, bien que ces miracles ne fussent plus obtenus que comme le résultat de la foi à Jéhovah incarné dans le Christ.

Nous avons vu aussi (n°s 8 et 59), que la foi qui repose sur le seul témoignage du miracle ou même sur la vue du miracle, est une foi naturelle qui n'est utile qu'à la condition de servir de premier échelon, pour s'élever à la foi spirituelle ou à l'amour du vrai en lui-même, amour qui seul peut nous donner la foi réelle et salvifique. Nous avons expliqué que pour croire réellement, il faut comprendre, c'est-à-dire voir que la chose est vraie.

Tout ce chapitre a pour objet de confirmer ces caractères de la foi réelle, caractères qui se révèlent manifestement, à mesure qu'on se familiarise mieux dans les enseignements de la Parole, et surtout dans la connaissance des correspondances des vérités naturelles avec les vérités spirituelles. C'est aussi par la comparaison de cette foi nouvelle avec la foi mystique de l'Église du passé, que la distinction entre la foi spirituelle et la foi naturelle revêtira une forme plus accentuée.

133. La foi artificielle ou naturelle, qui peut être qualifiée aussi de foi historique, miraculeuse, ou de foi de la mémoire, est donc loin d'être la foi salvifique qui fait un avec la charité. Par celle-ci seule tous les maux qui jaillissent des amours de soi et du monde, les deux amours opposés à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain, sont éloignés du cœur de l'homme et sont rejetés dans l'enfer d'où ils proviennent. Le Seigneur dit : « Si vous aviez de la foi et que vous disiez à cette montagne : Lève toi, jette-toi dans la mer, cela se ferait. » (1) Mais ce langage qui puise son énergie dans le désir de

(1) Matthieu, XXI. 21.

donner une idée naturelle de la puissance de la foi, ne doit certainement pas être pris à la lettre, car dans le sens littéral seulement, il ne décrirait qu'une foi mystique et aveugle.

La science des correspondances puisée dans la Bible, enseigne effectivement, que la montagne lorsqu'elle est prise en mauvaise part, signifie dans le sens spirituel, l'amour de soi et du monde, ainsi l'amour du mal, et que la mer signifie l'enfer. Il s'ensuit que jeter la montagne dans la mer, signifie ici, jeter dans l'enfer les amours qui en eux-mêmes sont mauvais et diaboliques.

Il serait trop long de citer les textes qui confirment toutes les interprétations du sens spirituel de la Bible. Swédenborg les donne, mais ce sont ces longueurs qui rendent difficile la lecture suivie de ses œuvres. Cette lecture n'est facile et même attrayante, que pour celui qui aime la vérité en elle-même, et qui ne se rebute point devant le labeur que peut coûter sa conquête définitive. Celui-là, en effet, ne peut être satisfait qu'après avoir vérifié, si les deux et trois témoins nécessaires, dont nous avons expliqué le rôle au n° 102 ci-dessus, sont présents et s'ils sont parfaitement d'accord dans leurs témoignages variés. Or nous voyons qu'en ces matières, le premier témoin est la vérité révélée, le second est l'autorité de la raison, et le troisième est Swédenborg lui-même, exposant ce qu'il a vu dans le monde spirituel. Un seul d'entre eux pourrait nous paraître suspect, mais nous pouvons donner toute notre confiance à leur accord simultané, lorsqu'il n'est pas douteux.

L'évangéliste Jean qui, de plus que Swédenborg a eu le privilège de contribuer à écrire la Bible, témoigne aussi, avoir vu dans le monde spirituel que « toute île s'enfuit et que les montagnes ne furent point trouvées. » (1)

---

(1) Apocalypse ; XVI, 20.

Le témoignage de Swédenborg est plus explicite encore, car il nous dit que les amours mauvais apparaissent dans le monde spirituel comme des montagnes qui, par la foi, peuvent être déracinées et jetées dans la mer ou dans l'enfer, ce qui est absolument impossible dans le monde terrestre. Là les terres sont, en effet, matérielles et d'une fixité plus grande que dans le monde spirituel, où elles ne sont que l'expression et les correspondances des états intérieurs des âmes de ceux qui y habitent.

On rencontre souvent des personnes qui donnent leur assentiment aux doctrines de la Nouvelle Jérusalem dans un sens général, mais qui n'acceptent point les visions de Swédenborg. Il est certain que les preuves tirées des textes mêmes de la Bible, fut-ce avec l'aide de Swédenborg, sont seules destinées à porter l'évidence dans nos âmes, tandis que les simples témoignages de ce que Swédenborg a pu voir dans le monde spirituel, tout en étant d'une étude aisée, ne doivent pas nous suffire à eux seuls, pour nous convaincre de leur véracité. Mais ce n'est pas une raison pour soutenir qu'aucun homme n'a eu la permission de visiter le monde des esprits, puis de revenir pour nous entretenir de ce qu'il a vu. En effet, observons en premier lieu, que cette ouverture de la vue spirituelle ne suppose pas un changement de lieu, parce que le monde spirituel est en dedans de nos âmes et en dehors des espaces et des temps qui sont les propres de la nature ; et observons, en second lieu, que les mêmes personnes qui repoussent les témoignages de Swédenborg, sur ce qu'il a vu dansle monde spirituel, reconnaissent l'inspiration de la Bible ; or celle-ci contient des descriptions de visions pareilles. Par exemple, le prophète Elisée pria le Seigneur d'ouvrir les yeux de son serviteur, et il dit à ce sujet. « Et Jéhovah ouvrit les yeux de son serviteur, qui vit la montagne pleine de chevaux, de chars de feu autour d'Eli-

sée. » (1) Que ces personnes incrédules en ce qui concerne Swédenborg étudient donc le sens interne de la Parole, et tous ses témoignages se trouveront confirmés comme vrais.

La Bible est écrite autant pour l'instruction des hommes que pour l'instruction de ceux qui ont quitté le monde terrestre et qui habitent le monde spirituel ; or, dans ce dernier monde, la Bible elle-même nous enseigne qu'on voit des choses semblables à celles qu'on voit dans le monde terrestre : elles sont toutes représentatives de l'état spirituel de ceux qui y habitent, et elles servent d'enseignements et de moyens pour progresser dans la sagesse et dans la connaissance de tout ce qui concerne le gouvernement de la Divine Providence. En effet, le monde entier et ses territoires, ses océans, ses montagnes et ses rivières ; sa végétation sans fin, et ses terres avides, ses animaux, oiseaux, poissons et insectes de toute description, sont réunis représentativement dans la demeure de l'âme humaine. En d'autres termes. rien n'existe à l'entour de nous qui ne soit une image correspondante da ce qui se trouve intérieurement en nous, dans nos affections et dans nos pensées : le monde extérieur reçoit donc ses formes, ses nuances et ses harmonies du monde intérieur de l'affection et de la pensée auquel il correspond.

134. On rencontre encore beaucoup de chrétiens qui, malgré le progrès de nos idées modernes, croient fermement que les passages de la Bible qui présentent comme possibles des choses, qui sont absolument impossibles, ou contraires à la raison, ou en opposition avec les lois de la justice divine, doivent néanmoins être aveuglément acceptés comme véridiques. Cette confiance absolue dans la lettre de la Bible a pour utilité, disent-ils, d'habituer les hommes à s'humilier devant leur propre

---

(1) II. Rois ; VI. 17.

ignorance, sur tout ce qui concerne Dieu et notre vie dans le monde spirituel.

Il y a lieu d'observer ici, que cette manière de voir a pu être utile pour l'Église chrétienne encore dans son berceau, et durant le règne du Christ dans le sens littéral de la Parole, mais qu'il ne peut en être de même durant le nouveau règne du Christ dans le sens spirituel de la Parole.

La foi devait, en effet, commencer par la conception naturelle, au moyen dn témoignage des sens : Ce fut ainsi que l'Église chrétienne s'établit et que les martyrs la consolidèrent. Une foi simple appuyée seulement sur le témoignage des sens, une vie d'obéissance plutôt que de conviction, un dévouement absolu qui considère toutes les mortifications de la chair, comme l'hygiène la plus salutaire pour la vie de l'âme, une vie solitaire et l'isolement du monde, caractérisèrent cette Église chrétienne du passé.

Mais les convictions rationnelles élevées et éclairées, qui nous inspirent le désir de nous mêler aux affaires du monde, pour nous rendre utiles à nos semblables et satisfaire sérieusement au sentiment de l'amour de Dieu et du prochain, caractérisent au contraire, la foi intellectuelle adaptée aux idées et aux progrès de la civilisation moderne. Ces convictions rationnelles nous poussent, dans l'ordre économique, à chercher les moyens d'élever les hommes en général à un tel niveau de moralité, qu'il devienne pratiquement possible de les transformer par la coopération, la participation et toutes les formes d'association en frères ; ainsi de supprimer le salariat dont il faut souvent déplorer les abus et les résultats barbares. Cette foi-lumière a été réservée pour le temps où l'homme s'élèverait au-dessus du sensuel-naturel, et chercherait d'autres preuves que celles du passé pour la garantie et la défense du christianisme.

Ces temps nouveaux sont venus. Le signe qu'il en

est ainsi, c'est que sur le plan de la vie sensuelle, on veut maintenant s'affranchir des espaces et des temps qui sont les propres de la nature ; de là les inventions de la vapeur et de l'électricité qui raccourcissent les distances et abrègent les temps. Il en résulte que les choses naturelles s'assujettissent de plus en plus aux choses spirituelles : une telle subordination est bien le signe avant-coureur de la transformation du lien social qui, de matérialiste doit devenir spiritualiste. Le signe sur le plan de la vie spirituelle, est que l'esprit humain s'élève au-dessus du sensuel en matière de foi. On veut voir par l'esprit ; on veut voir par l'âme ; on veut comprendre avant de croire : voilà pourquoi les miracles de Jésus sont oubliés ou mis en doute ; voilà aussi pourquoi la lettre de la Parole qui révèle seulement et n'explique pas, qui de plus, dans les apparences, fourmille de contradictions, est contestée et même dédaignée à cause de la simplicité de son style.

Mais à mesure que le monde commence à discerner, sur le plan nouveau de la vie rationnelle et non plus seulement sur le plan de la vie naturelle ou sensuelle, le vrai du faux et le bien du mal, alors il se forme dans l'esprit, une distinction marquée entre les vérifés scientifiques qui appartiennent aux facultés naturelles, et les vérités scientifiques qui appartiennent aux facultés spirituelles.

L'Ecriture sainte s'adresse aurtout aux hommes de ces temps nouveaux, qui doivent pénétrer par l'entendement dans tous les secrets de la Parole, et proclamer que l'entendement ne doit plus être mis sous l'obéissance de la foi, comme dans les Églises du passé.

C'est d'ailleurs la Bible elle-même qui nous enseigne jusque dans son sens littéral, cette obligation nouvelle pour les chrétiens, de ne plus croire que ce qui est saisi par l'entendement. En effet, il est

parlé dans l'Apocalypse, (1) d'une condition malheureuse de l'Eglise, représentée par le type d'une femme impure, ainsi caractérisée : « Et sur son front, un nom est écrit : *Mystère;* Babylone la grande, la mère des impudicités et des abominations de la terre. »

On peut encore opposer à ceux qui veulent que la religion soit le mysticisme, cet autre passage dans Matthieu, où Jésus dit à ses disciples : « A vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux. » (2).

On peut enfin rappeler ce passage d'Esaïe : (3) « Venez et débattons nos droits dit Jéhovah. » On voit ici que c'est le Seigneur Lui-même, qui nous engage à user de notre raison pour connaître nos droits, et ainsi à rechercher la vérité dans la justice.

Toute la Parole a pour tendance de nous faire accepter la vérité, et de nous éloigner de l'erreur ; or, la vérité ne peut être reçue si elle n'est comprise rationnellement, et ce n'est que par l'intelligence rationnelle de la Vérité que l'homme peut se régénérer et devenir spirituel. Bien d'autres passages pourraient être cités dans ce sens : c'est donc la Parole elle-même qui nous enseigne que le sentiment d'humilité qui doit inspirer tout chrétien, n'est pas l'humilité de l'ignorance fondée sur le mystère, mais qu'elle est cette humilité inspirée par la conscience même que l'homme a de son impuissance devant Dieu. Pour aimer Dieu il ne suffit pas de le craindre, et encore moins de l'ignorer, il faut surtout Le comprendre, car sitôt qu'on arrive à Le comprendre quelque peu, on ne manque pas d'occasions de se sentir humilié devant sa Toute-Puissance ; ce qui ne peut arriver à celui

---

(1) Apocalypse ; XVII. 5.
(2) Matthieu ; XIII. 11.
(3) Esaïe ; I. 18.

qui l'ignore et qui prétend s'humilier devant sa propre ignorance.

Observons aussi, que le Seigneur veut habiter chez l'homme parce qu'il l'aime ; or, il ne peut l'aimer, ni habiter chez lui, à moins d'être reçu et d'être réciproquement aimé : c'est de là et non autrement qu'il y a conjonction avec Lui, et c'est dans cette conjonction avec la Vérité, qui est également Lui, que se révèlent toutes les beautés des correspondances du côté externe des choses avec leur côté interne.

135. Comme l'intellectuel de l'homme spirituel devient nouveau, lorsqu'il est régénéré par le vrai, et que le vrai est une substance spirituelle qui procède uniquement de Dieu, c'est pourquoi le Seigneur se compare au cep dans ce passage de Jean : (1) « Moi je suis le cep, vous les sarments, celui qui demeure en Moi et Moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, car sans Moi vous ne pouvez rien faire. »

La vigne est la correspondance du vrai spirituel, et le vrai est vivant en nous, lorsque nous savons et que nous comprenons qu'il vient du Seigneur ; or, c'est là la raison pour laquelle nous ne pouvons rien faire sans Lui. Ceux qui sont implantés dans le Vrai qui procède de Lui, sont donc comparés aux sarments, et le bien qui en provient, aux fruits.

La nourriture dans le sol et dans l'air, ne devient pas une partie de la plante, avant qu'elle ait été prise dans la plante et assimilée à elle par des procédés chimiques. De même, les impressions dérivées de nos cinq sens, qui nous aident à former les idées de notre mental, et qui sont à celui-ci, ce que les éléments de la matière sont à l'arbre, ne deviennent pas parties de la pensée de l'homme et de son organisme mental, avant qu'elles

(1) Jean ; XV. 5.

aient été analysées et reconstruites par des procédés qui peuvent être qualifiés de chimie mentale. En fait, la loi qui gouverne le développement de la pensée, agit, lorsque nous la suivons dans ses détails, exactement comme se comporte la loi de la chimie organique dans la semence qui se développe.

Par exemple, des chimistes ont découvert que le sucre de raisin est le résultat de la transformation de l'amidon qui existe dans les feuilles de la vigne ; de là vient que la proportion des feuilles avec le raisin a un rapport marqué avec la quantité de sucre qu'ils contiennent ; or, l'expérience montre que lorsque toutes les feuilles sont laissées sur la vigne, les raisins développent le maximum de sucre. Ce fait scientifique, de même que tout autre fait enseigné par la science a sa signification spirituelle pour la Nouvelle Eglise ; en effet, on voit que la lumière du soleil est la condition primaire sans laquelle, l'amidon des feuilles ne peut monter dans les grains du raisin, et par la chaleur du soleil se transformer en sucre : ce qui nous enseigne que la lumière sur les choses naturelles, est le moyen d'obtenir un état de bien naturel, de même que la lumière sur les choses spirituelles est le moyen d'obtenir un état de bien spirituel. Telle est la signification intérieure de ce représentatif scientifique de la transformation du suc des feuilles de la vigne : il faut de la lumière d'abord, c'est-à-dire, une foi rationnelle ; il faut de la chaleur ensuite, c'est-à-dire, de la charité, ou l'amour du bien pour la réalisation de la vérité dans ses applications pratiques. C'est là un fait scientifique puisé dans l'étude de la Bible de la nature, qui contient des enseignements de la sagesse divine, infiniment variés, de même que notre Bible écrite. Seulement, comme nous avons perdu de vue, la notion des vérités révélées ou des vérités spirituelles, nous devons, à la différence des Très-

Anciens, qui les lisaient dans les choses de la nature terrestre, les rechercher préalablement dans notre Bible écrite, pour pouvoir ensuite les lire dans la Bible de la nature aussi bien que dans la Bible écrite.

136. Mais pour se familiariser avec le sens interne ou spirituel de la Parole révélée, et de la Bible de la nature, il ne suffit pas de scruter cette Révélation soit écrite, soit naturelle, qui rend témoignage de Lui, mais il faut aussi « venir à Lui, » ainsi que cela nous est enseigné dans Jean. (1) Or, *venir à Lui*, suppose une jonction spirituelle, mais non une jonction simplement naturelle. Observons, en effet, que les anges sont près du Seigneur, parce qu'ils L'aiment, et qu'ils se réjouissent de faire sa volonté. Dans le sens spirituel, la distance et la proximité sont dues toutes deux à l'état de nos affections : les méchants sont loin de Lui, non pas, parce qu'ils les a chassés de sa présence ; mais parce qu'ils ne L'aiment point, et qu'ils ne désirent pas faire sa volonté. La conjonction avec Lui, est donc de L'aimer, de le comprendre et de faire ce qu'il nous enseigne. En effet, il est dit dans Jean (2) : « Si quelqu'un M'aime, ma parole il gardera, et vers Lui nous viendrons et demeure chez lui nous ferons. »

Dans le monde spirituel, comme il n'y a ni temps, ni espaces, il n'y a pas séparation, si ce n'est la séparation du cœur et de la pensée ; l'amour est la chaîne insensible et irrésistible qui lie les anges ensemble : l'amour pour le même Seigneur et Maître, et l'amour mutuel ; c'est pourquoi, ceux qui L'aiment sont dits : « Voir sa face, » ou demeurer dans sa présence immédiate.

Etudiez bien la Bible, vous trouverez toujours que notre connaissance de la vérité est un pas vers

(1) Jean ; V, 40.
(2) Jean ; XIV. 23.

la régénération : le vrai donne la forme au bien, mais le bien donne la vie au vrai. Vous trouverez de plus, que tout le Livre dans son entier, malgré les contradictions de son sens littéral qui ne sont que des contradictions apparentes, est constamment dans son sens spirituel, un véritable chant d'amour de Dieu et du prochain, une harmonie complète de tous les préceptes de la sagesse divine.

137. Tout le monde connaît cette parabole de l'intendant injuste, qui néanmoins, fut loué par le Seigneur ; mais bien peu en comprennent la véritable signification. Il est dit dans Luc [1] « Le Seigneur loue l'intendant injuste de ce qu'il avait prudemment agi ; car les fils de ce siècle sont plus prudents que les fils de la lumière dans leur génération. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis du Mammon d'injustice, afin que, quand vous manquerez, ils vous reçoivent dans les tentes éternelles. »

Dans le sens spirituel, par le Mammon d'injustice, sont entendues, les connaissances du bien et du vrai, que les méchants peuvent posséder comme les bons, et dont ils se servent seulement, pour acquérir des dignités et des richesses naturelles ; mais c'est d'après ces mêmes connaissances que les bons ou les fils de lumière, se feront des amis, et ce seront elles qui les recevront dans les tentes éternelles.

Cela revient à dire, que les vérités scientifiques dont se servent les fils de Mammon pour le mal, doivent servir également aux enfants de Dieu pour le bien, car il y a égalité pour tous : en effet, « notre Père, » est-il écrit dans Mathieu [2] « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et fait pleuvoir sur justes et injustes. »

Il nous est donc enjoint de nous familiariser

---

(1) Luc ; XVI. 8, 9.
(2) Mathieu ; V. 45.

pour nos progrès dans la sagesse, avec toutes les vérités, même avec les vérités naturelles que les enfants du siècle regardent comme les plus importantes, parce qu'ils s'en servent avec adresse pour les tourner en faux et en maux.

Nous devons mettre le même zèle, la même intelligence à nous servir de ces vérités naturelles et scientifiques pour le bien ; mais il nous est enjoint, en même temps, de ne pas faire comme eux ; au contraire, de ce qu'ils font, nous devons rendre ces vérités de fait, dites scientifiques, servantes d'une sagesse plus élevée.

La vraie sagesse qui est spirituelle doit reposer par ses fondements sur la sagesse naturelle ; si même la sagesse n'est pas naturelle en même temps que spirituelle, elle est aussi chimérique que la théorie sans la pratique.

La religion ne condamne ni les arts, ni les sciences, ni les conforts de la vie délicate, parce que les hommes mondains en sont souvent les partisans les plus chauds, mais elle réduit toutes ces choses mondaines à être les servantes de la sagesse divine ; elle se fait ainsi des amis de ce Mammon d'injustice, parce qu'elle les applique à la vie spirituelle, au lieu de les séparer de la vie spirituelle en isolant leur bien de leur vrai, leurs beautés de leurs utilités. La religion appartient, en effet, à la vie et la vie de la religion, c'est de faire le bien. Or, la charité à l'égard du prochain qui est la vie de la religion, s'étend beaucoup plus loin qu'aux indigents, car elle consiste à agir avec droiture dans tout ouvrage, et à faire son devoir dans toute fonction.

En somme, le Seigneur nous enseigne par cette parabole, à mettre la même chaleur à acquérir les richesses spirituelles que les enfants du siècle, mettent de chaleur à acquérir les richesses naturelles ; et même, il veut nous familiariser assez avec celles-là, pour que celles-ci puissent nous être

données par surcroît ; celles-ci sont, en effet autant les conséquences que les correspondances et les signes représentatifs de celles-là.

138. La première chose cependant, qui est à faire, est de commencer par voir le mal en nous, le reconnaître et l'éliminer par le repentir afin de faire place au bien, qui doit s'y substituer. La repentance si souvent prêchée dans la Bible, n'est pas une pénitence imposée pour racheter nos péchés, ainsi que cela a été à tort enseigné ; mais l'étymologie même du mot, employé dans l'original grec (METANOIA), *changement d'avis, conversion* suppose une conversion, une transformation, une véritable métamorphose, une nouvelle naissance.

Nous ne chassons pas le mal en nous, en nous en abstenant seulement, parce que nous trouvons dans cette abstention, la satisfaction de notre intérêt personnel ; ou que nous éloignons ainsi la crainte des punitions ; mais nous l'éliminons de nous, par amour du bien et par intelligence du vrai, et même par le simple motif que le mal est un pêché contre Dieu ; ce n'est qu'après cette élimination libre et volontaire du mal et du faux, que la foi naturelle peut se transformer en foi spirituelle et salvifique. Mais lorsque le mal est enraciné, ou prédominant en nous, ce n'est pas sans un combat violent contre les tentations que cette élimination peut se faire ; la violence en est même caractérisée ainsi par le Seigneur : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, et son épouse et ses enfants, et ses frères et ses sœurs il ne peut être mon disciple. » (1)

Il est évident que ce passage ne peut être pris à la lettre, car d'après les préceptes du Seigneur, personne ne doit avoir de haine, pas même envers ses ennemis, (2) encore moins contre ses parents qu'il faut honorer.

---

(1) Luc XIV. 26 — (2) Matthieu V. 43, 44.

Le père et la mère, ainsi que l'épouse qui doivent être haïs, sont les maux héréditaires de l'amour de soi et de l'amour du monde. L'amour de soi est le père ou la source de tout mal. Toute la maison prend son nom ou sa qualité du père ; si nous haïssons sincèrement le père et la mère, ainsi que l'épouse, nous ne pouvons que haïr les enfants, les frères et les sœurs ; ils sont de même sang et la même vie mauvaise les anime. Ce n'est d'ailleurs, que lorsque l'amour de soi et l'amour du monde deviennent prédominants en nous, qu'ils sont les père et mère, et que nous sommes appelés à les haïr eux et leur progéniture : c'est dans ce sens que le Seigneur a dit que « les ennemis de l'homme sont ceux de sa propre maison. » (1)

Les deux amours d'où dérivent tous les biens et tous les vrais, (2) sont l'amour pour le Seigneur et l'amour pour le prochain ; mais les deux amours opposés, d'où dérivent tous les maux et tous les faux, sont l'amour de soi et l'amour du monde.

Etre disciple du Seigneur, c'est être conduit par le Seigneur et non par soi-même, ainsi c'est être conduit par les biens et les vrais qui procèdent du Seigneur seul, et non par les maux et les faux qui proviennent de l'homme.

139. Il est dit dans Mathieu (3) : « Semblable est le Royaume des cieux à du levain, qu'une femme ayant pris a renfermé dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fut levé. » En effet, la puri-

---

(1) Mathieu X. 36.

(2) Nous avons suivant les habitudes de la Nouvelle Eglise, employé le mot « vrais » au pluriel substantivement, dans tout le cours de ce travail, parce que nous devons, dans l'intérêt de la clarté et comme le fait Swédenborg, employer tour à tour, les deux expressions *vera* et *veritates* pour distinguer entre les *vrais* et les *vérités,* comme on distingue ce qui est général de ce qui est particulier. Les vrais sont les principes, et les vérités en sont les dérivations. On dit aussi dans la Nouvelle Eglise, *les faux* par opposition *aux vrais*, et les *biens* par opposition aux *maux.*

(3) Mathieu ; XIII. 33.

fication du vrai d'avec le faux chez l'homme ne peut jamais s'opérer sans une fermentation, c'est-à-dire sans un combat du faux contre le vrai, et du vrai contre le faux ; mais après que ce combat a été livré et que le vrai a vaincu, le faux tombe comme la lie, et le vrai est purifié, de même que le vin est clarifié après la fermentation, lorsque les lies sont tombées au fond. Ce qui revient à dire que le mal porte en lui sa peine, comme le bien renferme en lui-même sa propre récompense, parce que le mal poussé à toutes ses conséquences, renferme en lui-même son propre ferment de dissolution.

140. Mais il y a un excellent moyen de s'épargner les combats cruels de la tentation du mal, c'est-à-dire, les expériences amères des orages de la vie : c'est de s'instruire de bonne heure, avant même que le mal ait sérieusement pénétré le cœur, et de se familiariser d'avance avec les enseignements directs du divin vrai ; cette lumière de l'intelligence et de la sagesse pénètre le cœur et peut empêcher le mal de s'y enraciner, car c'est souvent le faux de l'ignorance qui développe le mal en nous, et amène par son propre ferment de dissolution, les cruelles épreuves de la vie et les durs combats contre les tentations.

Dans les sciences exactes, la preuve directe d'une vérité naturelle nous donne une intelligence supérieure de la vérité, et elle est toujours préférable à la preuve par l'absurde, qui ne doit servir que de contrôle à la preuve directe.

Il est dit dans l'Oraison Dominicale : « Ne nous induis pas en tentation. » En réalité, le Seigneur n'induit jamais qui que ce soit en tentation, (1) mais nous le prions par cette parole comprise dans son sens spirituel de nous instruire directement dans la vérité, précisément pour nous

(1) Voir Arcanes célestes, nos 2768, 8351.

éviter plus tard, le combat des tentations contre le mal que nous pouvons par ignorance de la vérité laisser enraciner dans nos cœurs. De même le Seigneur est dit dans la Bible, être en colère, se repentir, et manifester toutes sortes de passions purement humaines lorsqu'en réalité, aucune de ces expressions ne peut lui être justement appliquée de même, Il est supplié de ne pas nous induire en tentation.

Cette supposition fausse que le Seigneur peut nous induire en tentation, vient de ce que l'homme sensuel le croit d'abord, lorsqu'il est encore dans l'ignorance de ce qui concerne Dieu ; et, le Seigneur alors parle comme l'homme croit, afin d'amener l'homme graduellement de la vérité apparente à la vérité réelle, élévation qu'il ne peut atteindre que par une ascension presque insensible.

C'est ainsi que le Seigneur gouverne toutes choses, l'enfer comme le Ciel ; l'enfer par les externes, le ciel par les internes.

141. Voilà pourquoi aussi, il y a des maux et des faux qui sont permis par la Providence divine, c'est-à-dire des *lois de permission*, parce qu'il y a des maux inévitables : de là vient que souvent dans le monde, on voit l'injustice triompher et le bon droit succomber ; mais la vérité et la justice doivent finir avec le temps, par triompher sur l'esprit d'erreur et d'injustice : lorsque l'heure propice de la moisson arrive, on n'a plus la crainte de détruire le bon grain, en voulant trop prématurément détruire l'ivraie. Telle est la raison pour laquelle il y a dans ce monde des maux nécessaires et des lois providentielles, dites de permission, aussi des scandales qui fomentent le combat entre le bien et le mal. Telle est également la raison pour laquelle il est si souvent question dans la Bible de mauvais rois et de mauvais prêtres : tous les rois et tous les prêtres, quelles que furent leurs

qualités bonnes ou mauvaises, sont toujours des types représentatifs : Abraham, Isaac, Jacob, Moïse Josué, David, Salomon, ont tous été des types de Jésus Christ. Les uns représentent le Seigneur par la royauté qu'ils exercèrent, la royauté signifiant son Divin Vrai ; d'autres le représentent par le Sacerdoce dont ils furent revêtus, le Sacerdoce signifiant son Divin Bien. Ce qui est saint, ce sont les fonctions qui furent remplies par eux, mais les personnes qui les remplirent ne furent pas toujours saintes. Aussi, la cérémonie du sacre, et l'acte d'oindre avec l'huile les rois et les prêtres, était le représentatif de l'amour spirituel de la charité, qu'on supposait avoir été substitué chez eux à l'amour naturel de la domination : on appelait les rois, les prêtres et les prophètes « les oints du Seigneur, » parce que l'huile avec laquelle on les oignait, symbolisait le bien de l'amour.

142. C'est à cause des scandales du monde qu'il est dit dans Mathieu : « Malheur au monde à cause des scandales ! car il est nécessaire que les scandales arrivent ; toutefois, malheur à cet homme par qui le scandale arrive! » (1) Cette dernière partie du texte : *malheur à cet homme par qui le scandale arrive*, fait allusion au profanateur qui mélange le bien et le mal et qui connaissant le bien et le vrai, au lieu de les appliquer les pervertit au profit du mal et du faux.

L'homme, lorsqu'il devient spirituel, doit apprendre par les choses correspondantes dans le monde terrestre, le sens interne qui donne à connaître ce que ces choses signifient. Le Seigneur enseignait ces significations spirituelles, de manière à ce que les hommes mondains ne les comprissent point, et ainsi pour qu'ils ne profanassent point les intérieurs de la Parole. Nous avons expliqué précédemment (nº 97) le danger de la

---

(1) Mathieu ; XVIII. 7.

profanation : « A vous il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu, mais aux autres en paraboles, afin que voyant ils ne voient point, et qu'entendant ils ne comprennent point. » (1)

Il est dit dans Matthieu : « Si ton œil droit est pour toi un sujet de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; il est bon pour toi d'entrer borgne dans la vie, plutôt que ayant deux yeux, d'être jeté dans la géhenne du feu. » (2) Il est évident, qu'ici l'œil, n'est pas l'œil, et qu'il ne doit pas être arraché, car ce n'est pas l'œil qui est un sujet de scandale ou de chute, mais c'est l'entendement du vrai qui est représenté figurativement par l'œil ; et, s'il est bon *d'entrer borgne dans la vie, plutôt que, ayant deux yeux, d'être jeté dans la géhenne du feu*, c'est parce qu'il vaut mieux ne pas savoir et ne pas comprendre les vrais de la foi, que de les savoir et de les comprendre, mais néanmoins de vivre selon la vie du mal. (3)

On s'imagine souvent que la foi consiste à savoir les vrais que la doctrine enseigne, mais qu'elle ne consiste point à vivre selon ces vrais ; on va même jusqu'à nommer « vie morale, » la vie selon les vrais, pour la mieux séparer de la doctrine de l'Eglise qu'on appelle alors « théologie morale, » ou même « morale indépendante. » Mais en réalité, la foi n'existe que chez ceux qui vivent la vie de la charité ; quant à prétendre isoler la morale de la religion, nous avons vu (n° 99), que c'était une pure illusion ; et, en effet, la pratique de la fraternité est la religion même, parce que nous sommes tous enfants du même Dieu.

La nécessité de pratiquer les doctrines qu'on professe est enseignée partout dans la Bible. « Heureux les pauvres en l'esprit, parce qu'à eux est

---

(1) Luc ; VIII. 10.
(2) Matthieu ; XVIII. 9
(3) Arcanes célestes, n° 3863.

le royaume des cieux, » (1) s'écrie Jésus dans son sermon sur la montagne. Ceux-là en effet, sont les simples qui pensent qu'ils ne savent rien par eux-mêmes, mais seulement par le Seigneur; et de plus, ils ne sont pas doubles, car ils agissent comme ils parlent, suivant la sincérité du cœur.

On ne se doute guère que ce même enseignement se trouve voilé figurativement dans certains détails du costume national des Juifs. Dans le livre du Prophète Zacharie, (2) on lit: « Ainsi a dit Jéhovah Sébaoth : en ces jours-là, dix hommes de toutes langues des nations saisiront le pan de la robe d'un Juif, en disant : Nous irons avec vous, parce que nous avons entendu que Dieu est avec vous. » Pour comprendre le sens spirituel de ce texte, il faut observer qu'il était commandé aux Juifs, non-seulement d'avoir une frange sur les pans de leurs vêtements, mais aussi de mettre sur la frange un fil d'écarlate double-teint ; d'après la valeur du mot hébreu, ce fil devait être d'un rouge teinté de bleu. (3) S'il n'y avait pas là un sens spirituel voilé sous cette particularité du costume Juif, il eût été indigne du Dieu Tout-Puissant, de légiférer sur de tels détails de toilette. Mais partout dans la Bible, les vêtements figurent les doctrines, ou les vérités qu'on professe, et dont on se revêt comme d'un vêtement. Le caractère distinctif de la frange est que la matière dont elle est composée, soit divisée en petites portions qui soient unies à la partie supérieure, et qui pendent séparément à la partie inférieure sous une forme légère et gracieuse. L'idée suggérée par là, est que la religion doit être appliquée dans toutes les petites affaires de chaque jour, aussi bien que dans les grandes occasions. Quant au fil d'écarlate teinté de

---

(1) Matthieu ; V. 3.
(2) Zacharie ; VIII. 23.
(3) Nombres ; XV. 38.

bleu, il s'explique par le symbolisme des couleurs dont nous avons déjà traité n° 118 ci-dessus. La teinte rouge de l'écarlate indique que toute vérité pour être acceptable, doit être échauffée par l'amour, car la vérité n'est accessible que lorsqu'elle est présentée sous une forme agréable. La teinte bleue désigne le vent que souffle la vérité, et lorsque nous plongeons nos pensées dans les profondeurs du firmament, le bleu du ciel représente les profondeurs de la sagesse céleste, ainsi la vérité elle-même. L'enseignement qui se dégage de ces textes, est donc que la religion ne doit pas être comme un vêtement qu'on met le Dimanche seulement, ou les jours fériés ; elle doit être le vêtement de tous les jours en ce qui concerne la pratique de ses préceptes. En réalité le costume, le cérémonial du culte, le culte lui-même, n'ont leur raison d'être que parce qu'ils sont destinés à servir comme une école d'enseignement, dont tous les préceptes sont applicables aux moindres détails de la vie sociale. Les dix hommes de toutes les langues des nations qui doivent saisir le pan de la robe d'un Juif, sont les nations qui appliqueront à la vie sociale tous les préceptes de la religion de l'avenir, et il s'agit de la doctrine de la Jérusalem céleste représentée ici par le Juif. La Bible en effet, est le livre conservé par lui comme le principal trésor de la Jérusalem ancienne et qui renferme en même temps dans son sens spirituel, les trésors de la Jérusalem de l'avenir. Le nombre dix est le symbole des restes du bien et du vrai qui sont chez les hommes, et qui servent à les régénérer, après que tous les maux et les faux ont été déracinés de leurs âmes.

Appliquer toujours la doctrine religieuse aux moindres actes de la vie sociale, tel est donc le caractère de la foi de l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem : c'est aussi le véritable caractère de la foi, suivant le progrès de nos idées modernes. Cette

foi nouvelle aboutit en somme, à ne plus séparer la théorie de la pratique, et elle se résume dans la possession d'une croyance en harmonie parfaite avec la pratique de la vie sociale. Il est devenu nécessaire de comprendre avant de croire, autrement il est impossible d'agir en être intelligent. C'est le seul moyen de produire une école nouvelle de gens à convictions solides, et d'affranchir notre société moderne du scepticisme qui la mine à sa base.

Comme la foi nouvelle ne peut subsister qu'à la condition d'être rationnelle, elle produira graduellement, à mesure que les doctrines de la Nouvelle Jérusalem se propageront et deviendront populaires, des hommes qui seront aptes à trouver la vraie solution de toutes les questions sociales parce qu'ils possèderont outre la science, une sagesse plus élevée et qu'ils seront ainsi supérieurs aux hommes exclusivement scientifiques.

CHAPITRE XIV.

DES CORRESPONDANCES DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA DIRECTION GÉNÉRALE DES PROGRÈS DU MONDE MODERNE.

SOMMAIRE

143. Le culte des sacrifices et sa signification. — 144. Le bâton de Moïse changé en serpent et sa signification. — 145. De l'utilité d'une traduction exacte de la Bible pour obtenir une idée claire de son sens spirituel. — 146. Les miracles ne sont pas faits en violation des lois naturelles. — Le miracle de Josué qui arrête le soleil, et le miracle de Jonas dans le ventre de la baleine. — Des miracles continués par les apôtres et du temps auquel ils perdirent ce pouvoir. — 147. Les miracles ne sont que les applications de la science des correspondances, et ils sont introduits par un influx de la sphère qui entoure le Seigneur; ils ne doivent donc s'opérer qu'au nom du Dieu unique incarné dans le Christ. — La croyance à Jéhovah incarné dans le Christ, est devenue la nouvelle porte d'introduction dans la science des correspondances. — La Rédemption qui est l'œuvre de Dieu, est distincte de la régénération, qui est le résultat de la coopération de l'homme à l'œuvre de Dieu. — 148. La porte de la bergerie est la croyance à Jéhovah incarné dans le Christ. — 149. Les représentatifs dans la science des correspondances, sont comme des échelons qui nous permettent de monter des vérités apparentes aux vérités supérieures, intérieures et réelles. — 150. Le génie moderne et particulièrement le génie français, recherche la vérité en elle-même ; c'est là aussi la tendance de la Nouvelle Eglise chrétienne, dite Nouvelle Jérusalem.

---

143. En général, on néglige encore plus l'étude de l'Ancien Testament que l'étude du Nouveau Testament; et, cependant dans l'Ancien Testament, il y a une mine des plus riches, à laquelle

peuvent puiser tous ceux qui veulent pénétrer dans le sens interne de la Parole révélée, et avoir la connaissance des correspondances des vérités naturelles avec les spirituelles. Dans tous les écrits de la Bible, la Parole divine est adressée à la fois à l'Eglise de l'avenir et aux Eglises du passé, car dans son sens interne caché, derrière l'écorce de la lettre, on trouve toujours des vérités spirituelles, dont les enseignements s'appliquent aux hommes de tous les temps. On s'aperçoit aussi que dans bien des circonstances l'histoire de l'avenir de l'humanité se trouve souvent contenue en germe dans l'histoire du passé. Telle est par exemple, l'histoire des tentations et de la glorification du Christ, durant sa vie dans le monde, qui est racontée figurativement dans l'histoire d'Abraham et de ses descendants ; elle nous donne en même temps des enseignements utiles à connaître, pour les progrès de la régénération de l'âme humaine.

Nous avons vu n° 118 ci-dessus, que l'histoire de la tour de Babel, marque la fin de l'Eglise de Noé, et le commencement du culte des sacrifices institué par Héber. A partir de cette époque, on cessa de rechercher la vérité en elle-même, et on perdit de vue le sens significatif des représentatifs ; les églises devinrent donc purement représentatives ; la science des correspondances cessa, par conséquent, d'être une science et elle devint un pur mysticisme. Toutes les mythologies anciennes, ayant perdu leur sens significatif, n'étaient plus que des histoires fabuleuses ; elles furent l'origine de toutes les idolâtries du paganisme et de toutes les superstitions. Comme on ne s'entendait plus sur la vérité spirituelle, il y eut suivant le langage biblique, une véritable confusion de langues et on ne s'attachait plus qu'au merveilleux et au miracle, c'est-à-dire, au mysticisme.

Les peuples anciens avaient donc cessé de ren-

dre un culte à Dieu dans le sens interne, c'est-à-dire, par les affections du cœur et les pensées rationnelles qui en découlaient. Or, ces affections bonnes, et ces bonnes pensées, étaient figurées dans la sagesse antique par les bêtes et les oiseaux, dont chaque espèce représentait une affection ou une pensée différente. Nous avons déjà eu l'occasion au nº 28 ci-dessus, d'expliquer l'origine du culte des animaux.

Bien que les hommes eussent perdu leurs bonnes affections et leurs bonnes pensées, ils crurent néanmoins continuer leur culte à Jéhovah, en lui offrant en sacrifice, les animaux qui les représentaient hiéroglyphiquement. Cependant, le Seigneur accepte ce nouveau culte, afin de s'adapter, comme par le passé aux modifications du génie humain qui devenait de plus en plus externe. Dieu en effet, respecte toujours la liberté de l'homme et ne cherche à attirer que ceux qui se donnent librement à Lui. C'est pourquoi le Seigneur édicte dans la Bible les lois sur les sacrifices, mais de manière que leurs applications restent représentatives des bonnes affections et des bonnes pensées, alors absentes du cœur de l'homme. Il ne faut donc pas en conclure que les sacrifices ont été commandés par Dieu, (1) car le Seigneur se borne seulement à les réglementer pour qu'ils deviennent les représentatifs du culte interne ou de l'Eglise spirituelle qui doit revenir.

C'est ainsi que le sang répandu sur l'autel, devient le représentatif du Divin vrai ; partout où il est question de sang dans la Bible, il s'agit dans le sens interne de la vérité ; nous nous en sommes déjà occupé précédemment au nº 52. La Parole méditée et aimée dévoile le vrai : c'est le sang qui purifie. Le Seigneur l'appelle : « le sang de la nou-

---

(1) Voir I. Samuel ; XV. 22. — Psaume LI. 19. — Mathieu ; IX. 13.

velle alliance qui est répandu pour un grand nombre, en rémission des péchés. » (1)

Dans le Lévitique (2), il est dit à propos du sacrifice des oiseaux, que le sacrificateur devait ôter le jabot avec sa plume et le jeter près de l'autel vers l'Orient.

Le jabot est la poche dans laquelle l'oiseau dépose sa nourriture avant qu'elle soit digérée ; le jabot correspond à la mémoire de l'homme, parce que l'instruction confiée à la mémoire et non encore digérée par la faculté rationnelle, ni adaptée à la pratique de la vie sociale, est semblable à la nourriture déposée dans le jabot des oiseaux, et non encore digérée. Lorsque nous quittons la vie terrestre, de telles connaissances restées dans la mémoire seulement, ne sont d'aucune utilité devant Dieu, et elles sont rejetées. Malheureusement la religion de la mémoire seule, est encore celle de la grande généralité des hommes : ils la professent mais ne la pratiquent pas dans leurs rapports sociaux. Leur religion est celle du jabot et des plumes, et elle est rejetée comme les cendres. Si elle est rejetée près de l'autel vers l'Orient, c'est parce que la vérité retourne ainsi à Dieu, sans que l'homme se la soit appropriée, ou en ait tiré aucune utilité, car il l'a gardée dans sa mémoire seulement.

Une autre particularité remarquable dans ce culte des sacrifices, c'est que l'oiseau sacrifié devait être entamé et non divisé. Or, le contraire avait lieu dans le sacrifice des autres animaux ; ceux-ci devaient être partagés par le milieu. (3) Ainsi, pour les bêtes qui représentaient les bonnes affections du cœur il y avait division complète, et chacun des morceaux était placé l'un vis à vis de l'autre, parallèlement. Ceci représente les deux

(1) Mathieu, XXVI. 28.
(2) Lévitique I. 16.
(3) Genèse XV. 10

côtés de l'alliance qui doit s'opérer entre Dieu et l'homme. Le Seigneur fait influer le bien dans l'homme ; l'homme le reçoit par l'intérieur. D'un côté Dieu conjoint l'homme à Lui, de l'autre côté l'homme obéit. « Demeure en Moi », dit le Seigneur « et moi en toi » (1) c'est ce qui a lieu par le moyen du bien dans la volonté régénérée. Mais les pensées de l'homme, qui sont représentées par les oiseaux, ne sont pas susceptibles d'être mises en parallèle avec le Divin vrai, car il peut y avoir des erreurs et des illusions dans ses pensées, et il peut cependant, être dirigé dans la bonne voie. Ainsi, le culte des sacrifices n'était qu'une déviation du culte du cœur ; en effet, l'homme voit le culte des sacrifices dans l'idée d'une punition ou d'une expiation qu'il doit s'imposer pour racheter ses péchés, tandis que la pensée divine est que l'homme doit chasser de son cœur les maux et les faux, pour leur substituer les biens et les vrais, dont Dieu est la source unique et qui doivent, par conséquent, lui être consacrés. On voit donc que ce culte tel que l'homme le comprenait était imparfait ; mais cependant, il servait à diriger l'homme dans la bonne voie. De même, la crainte de Jéhovah qui servait de fondement principal à la religion Juive, pouvait aider l'homme à sortir d'une vie sensuelle, bien que cette idée de crainte d'un Dieu miséricordieux fût erronée ; mais le côté salvifique de la croyance même erronée n'en existait pas moins, dès lors qu'elle impliquait la reconnaissance de l'autorité divine et de son droit de tutelle sur l'homme. Il suffit donc que l'homme reconnaisse qu'il a des devoirs à remplir envers Dieu, bien qu'il ne les accepte point, tels qu'ils sont enseignés réellement. C'est là précisément, ce qui était représenté par les oiseaux qui devaient être entamés, mais non partagés. (2)

---

(1) Jean XV. 4, 5. — (2) Voir Arcanes célestes ; n° 1832.

L'idée de sacrifice n'a jamais été figurative de l'idée de punition : on l'a cru, il est vrai, lorsque la religion est devenue un culte externe ou mystique, et qu'on a envisagé le sacrifice comme impliquant l'idée d'une expiation des péchés, et non plus comme l'idée de consacrer à Dieu les bonnes affections et les bonnes pensées dont Il est la source unique. Il en est résulté qu'on a confondu la repentance avec la pénitence, et même on se sert souvent du même mot latin *pœnitentia*, pour rendre les deux idées qui sont pourtant bien différentes. La repentance en effet, suppose une conversion, et suivant le mot grec METANOIA, employé dans les Evangiles, une véritable métamorphose de l'esprit, un retour complet à la lumière de la vérité. (1) Il est vrai que l'obligation de renoncer à ses erreurs et à ses passions, au lieu d'être un plaisir devient une punition pour celui qui préfère la vie du mal et qui s'y plaît ; mais alors s'il ne renonce pas à cette vie du mal, il ne fait, en réalité, aucun sacrifice à Dieu, lors même qu'il pratiquerait le culte des sacrifices suivant le rite de sa religion. Le sacrifice réel fait à Dieu, est celui qui est fait par plaisir de cœur, et il consiste dans les bonnes affections et les bonnes pensées qui sont mises à son service.

Mais l'erreur du culte des sacrifices devenu chez les chrétiens le culte de la pénitence, a persisté au point que les sacrifices sont devenus typiques de l'expiation du Christ sur la croix, comme une victime innocente, qui racheterait ainsi les péchés du monde. Or, ce sont des sacrifices de justice, et non des sacrifices injustes et abominables de victimes innocentes, qui nous sont enseignés dans la Bible. (2)

En réalité, c'est le propre divin amour du Sei-

---

(1) Voir ci-dessus, nº 138.
(2) Deutéronome; XXIII. 19. — Psaume LI. 19. 21.

gneur qui le décide à faire volontairement subir à son Humain, les épreuves des tentations par des souffrances, pour combattre le mal héréditaire, accumulé et aggravé de génération en génération jusqu'à Marie descendante de David. Ce mal héréditaire avait donc été transmis à l'Humain du Seigneur qui dut le combattre, le vaincre et le rejeter entièrement, pour que son Divin puisse s'unir à son Humain, son homme interne à son homme externe, ce dernier se trouvant alors purifié et glorifié.

La voie à suivre pour la régénération de l'âme humaine est ainsi toute tracée sur le modèle de la glorification du Christ. Le mal est dans les illusions provenant de l'amour trop exclusif de chacun pour les choses externes, naturelles et sensuelles ; (1) mais les déceptions qui résultent de cet amour mis en pratique, amènent les épreuves des tentations par des souffrances ; celles-ci nous mettent dans l'alternative de choisir entre les illusions et les réalités ; les illusions une fois ébranlées, et non pas confirmées, amènent les choses externes, naturelles et sensuelles, à devenir quiescentes en l'homme, avant que les choses spirituelles, puissent se manifester par l'amour des vérités internes et supérieures ; alors celles-ci dominent sur celles-là qui son devenues quiescentes, et qui ne servent plus que d'instrument, de telle sorte que l'homme externe devient subordonné à l'homme interne, et uni à lui ; il n'y a donc plus discordance entre eux, et la régénération est alors opérée.

Il en est de même pour l'humanité ; l'homme social passe par des épreuves qui le régénèrent graduellement. Ainsi le culte des sacrifices après être devenu les sacrifices humains (2) chez les anciens peuples, est mitigé chez les Israélites par les

---

(1) Voir ci-dessus, nº 14, *in fine*.
(2) Voir ci-dessus, n. 40, *in fine*.

sacrifices d'animaux ; il doit ensuite redevenir le sacrifice de nos mauvaises passions et de nos illusions ou mauvaises pensées, par le baptême de la repentance ; puis enfin, il doit redevenir l'appropriation du bien et du vrai, symbolisé dans le sacrement de la Cène. Le culte des sacrifices doit donc faire place dans nos âmes au Seigneur Lui-même, c'est-à-dire au divin vrai et au divin bien.

144. Il y a d'excellents *tracts*, publiés en Angleterre et en Amérique par des membres de la Nouvelle Eglise ; ils nous renseignent très clairement sur le sens caché de toutes les histoires bibliques. (1) Ainsi, nous lisons dans une publication hebdomadaire, (2) une explication par le Pasteur Tho. A. King, du sens spirituel du bâton de Moïse, miraculeusement changé en serpent, dont il est question aux chapitres III et IV de l'Exode.

Quant au miracle en lui-même, on peut l'expliquer en admettant que la vue spirituelle de Moïse a été ouverte pour la circonstance. En effet, nous avons observé ci-dessus, n° 27, que les objets que l'on voit dans le monde spirituel, se transforment suivant les états intérieurs de celui qui les voit : ces objets expriment, en conséquence, exactement ces états de l'âme, et de continuels enseignements en sont tirés par les habitants du céleste séjour. Mais on est libre d'expliquer ce miracle d'une autre manière, en admettant qu'il fût l'œuvre de la divine puissance qui, par l'influx du bien et du vrai, introduit les choses du monde spirituel dans le monde naturel, en les transformant en choses qui correspondent. Quelle que soit l'explication du miracle, il n'en avait pas moins pour but, dans son sens littéral, d'inspirer aux Israélites la crainte

---

(1) Par exemple : *The Divine Word opened*, par le Pasteur Bayley Londres, 1875. — *The realities of Heaven*, par le Pasteur T. F. Wright. — Philadelphie.

(2) *The Helper* ; n° 7 du 1er volume. — Philadelphie.

de Jéhovah. Il ne faut donc pas perdre de vue, que pour l'instant, ce qui nous intéresse dans ce miracle, ce n'est pas le miracle en lui-même, mais c'est l'enseignement spirituel qui peut s'en dégager ; ce dernier enseignement est aussi à l'adresse des chrétiens de l'avenir qui édifieront une Eglise spirituelle.

Le Seigneur parle à Moïse au milieu du buisson ardent, de son intention de délivrer les enfants d'Israël des mains de leurs oppresseurs. Connaissant l'infidélité de son propre peuple, Moïse dit au Seigneur dans les versets 1 à 4 : « Mais voici, ils ne me croiront point et n'obéiront point à ma parole. — Moïse avait un bâton à la main ; et Jéhovah lui dit : Qu'est-ce que tu as en main ? Il répondit, un bâton. Et Dieu lui dit : Jette-le par terre ; et il le jeta par terre, et il devint un serpent. Et Moïse s'enfuyait de devant lui. Et Jéhovah dit à Moïse : Etends ta main et prends la queue du serpent ; et en faisant ainsi, le serpent devint un bâton dans la main de Moïse. »

Les Juifs étaient un peuple d'un cœur dur qui ne pouvait être amené à l'obéissance à Jéhovah, autrement que par des moyens externes, comme les miracles, car jamais ils ne seraient arrivés à cette obéissance, par de simples appels à la raison et à la conscience.

Il y a dix-huit siècles que les chrétiens ont reçu l'Ancien Testament, et ils n'ont pas encore fait, plus que les Juifs, de grands progrès dans la connaissance du sens spirituel, car ils se contentent assez généralement de l'entendre seulement dans sa lettre. Mais il est donné aux chrétiens de la dispensation nouvelle, d'arriver progressivement à ouvrir ce trésor de la Parole, et de pénétrer le sens spirituel caché derrière la lettre, parce que la Nouvelle Eglise n'est plus fondée sur des miracles, et qu'elle se laisse solliciter à l'obéissance à

Jéhovah par de simples appels à la raison et à la conscience.

Un bâton signifie ce qui soutient l'homme, et par suite, correspond à ce qui donne un support à son corps spirituel. Tous nos cinq sens, constituent un appui dans la main de l'homme spirituel, car pour que celui-ci s'affermisse et développe sa vue spirituelle, il est nécessaire que sa religion lui fournisse à la fois des enseignements naturels et des enseignements spirituels.

Le bâton représente dans l'homme naturel, la vie naturelle dans son état de subordination à l'homme spirituel, car il sert comme appui, de même que la pratique des commandements de Dieu, est un ferme appui pour notre homme spirituel.

L'Eglise qui ignore les vérités scientifiques, est impuissante et faible, mais l'Eglise qui les tient dans sa main ou dans sa puissance, et s'en sert comme d'un appui est puissante et forte. A cette Eglise, le Seigneur révèle la vraie doctrine, et lui ouvre le sens interne de la Parole : telle est l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem. Cette Eglise fera de merveilleux progrès sur cette terre parce qu'elle tient la science comme un bâton d'appui dans sa main.

Lorsque la géologie fut créée, l'ancienne manière d'entendre littéralement les saintes Ecritures, fut entièrement discréditée, car pour tous ceux qui pensent, tout était fini avec l'interprétation littérale des onze premiers chapitres de la Genèse. Mais pour la Nouvelle Eglise, c'était un bâton, qui ne peut devenir un serpent, que s'il est jeté à terre : or, la Nouvelle Eglise sait le saisir et alors il devient pour elle un appui tel qu'elle le tient solidement de nos jours.

La vraie théologie ne se détourne jamais de la vraie science : Dieu est à la fois l'auteur de la Parole révélée et de la nature, de telle sorte que la contradiction entre les deux ne peut exister pour

la Nouvelle Eglise, qui est destinée à lire couramment la sagesse de Dieu dans la Bible de la nature, comme dans la Bible écrite.

Séparé du mental interne, jeté à terre, le mental externe ou naturel, devient la proie des illusions sensuelles, et tous ses raisonnements sont faux ; c'est ainsi qu'il devient un serpent, croyant aux illusions des sens, et qu'il transforme son bâton d'appui en un serpent de sensualité et de méchanceté, rampant à terre et mangeant la poussière, croyant même que tous ceux-là sont ignorants et stupides, qui marchent droit et préfèrent une nourriture différente.

La science, comme le serpent en Eden, devait nous servir à marcher droit, à tenir la tête haute au-dessus de la terre, et à reconnaître Dieu comme la source de la vie de toutes choses. C'est le dessein de Dieu, dans l'œuvre de notre régénération, de nous faire prendre ce serpent, cette vie naturelle, la nôtre, en l'unissant à notre vie spirituelle, en la convertissant en un bâton d'appui. C'est pourquoi Dieu dit à Moïse : « Etends ta main et prends la queue du serpent. » C'est ce que nous devons faire ; mais d'abord, il faut s'enfuir de lui, car Moïse en se sauvant du serpent, nous enseigne l'horreur que nous devons éprouver à la vue de nos maux : le mental naturel reste un serpent, s'il n'est pas changé en un bâton d'appui.

S'il est dit, qu'en le prenant, nous devons le saisir par la queue, c'est parce que la queue du serpent correspond aux choses dernières du mental naturel-sensuel. Toutes les pensées sensuelles forment la queue du serpent, et c'est par les pensées sensuelles que nous devons commencer notre régénération. Le Seigneur a fait tout son possible pour nous aider dans cette voie, car il descendit jusque sur le plan de notre vie naturelle et sensuelle : c'est ainsi qu'Il éleva de terre le serpent, et en fit un bâton d'appui dans la main de sa divinité.

145. Il y a des versions françaises de la Bible, qui traduisent ici le mot hébreu mis pour *bâton*, par le mot *verge*; or, ces deux mots ne sont pas semblables ; une verge signifie une baguette, un sceptre, le symbole de la règle et de l'autorité, tandis qu'un bâton signifie un appui, un support aux jambes pour marcher avec moins de fatigue. Dans les écrits de la Nouvelle Jérusalem, le mot original hébreu est toujours traduit par bâton, parce que c'est son sens exact, et que le bâton seul peut donner une idée claire du sens spirituel du miracle en question.

A mesure que la Nouvelle Jérusalem fera des progrès dans le monde, on sentira de plus en plus le besoin d'avoir une version de la Bible traduite exactement, ce qui ne sera bien fait que par un hébraïsant familiarisé avec la connaissance des correspondances des vérités naturelles avec les vérités spirituelles. C'est pourquoi aussi, quelques membres de l'Eglise de la Nouvelle Jérusalem à Paris, ont fondé une Société biblique.

146. Les miracles ne furent pas ainsi qu'on se l'imagine souvent, faits en violation des lois naturelles, mais bien suivant des lois définies résultant de l'influx du bien et du vrai divins, qui introduit les choses du monde spirituel dans les choses du monde naturel, et qui transforme celles-ci en choses correspondantes aux vérités spirituelles ainsi signifiées. La violation prétendue des lois naturelles par l'accomplissement des miracles, n'est considérée comme chose de foi, que par ceux, qui veulent qu'on entende l'Ecriture sainte, absolument dans le sens littéral, et qui ne se préoccupent que fort peu du sens spirituel.

Un exemple frappant, cité souvent par ceux qui ne s'attachent qu'au sens littéral de la Parole, est le miracle de Josué (1) qui est dit avoir arrêté le

---

(1) Josué. X.12,13.-Voir aussi «l'Apocalypse expliquée,» n°401.

soleil. Le soleil qui s'arrête signifie dans le sens spirituel de ce passage, la présence de l'amour divin qui enflamme le cœur des hommes ; la lune qui s'arrête également désigne, la présence de la foi qui éclaire, fortifie et donne la confiance. Josué dit après avoir mentionné ce miracle : « Cela n'est-il pas écrit dans le livre du Juste » ? Ce livre qui était prophétique, faisait partie d'une Bible antérieure à la nôtre, dont nous avons parlé ci-dessus, nº 36. En réalité, il s'agit d'une invocation à l'amour divin pour remonter le cœur des combattants et rendre par la foi la puissance à leurs armes. Quant au miracle lui-même, s'il était arrivé littéralement, toute la nature eût été bouleversée, ce qui n'arrive pas avec les autres miracles mentionnés dans la Bible. Il est donc bien permis d'admettre qu'il y eût une lumière qui servit à éclairer les Israélites, qui leur apparut comme la lumière du soleil, parce qu'elle en remplissait l'office. Interpréter ainsi le miracle, n'est pas une licence plus grande que celle que nous prenons encore aujourd'hui, lorsque nous disons que le soleil se lève et se couche, bien que ce soit la terre qui roule autour de son orbite. Nous parlons ainsi suivant les apparences, bien que nous n'en soyons pas dupes.

Un autre miracle qui paraît bien extraordinaire, est le miracle de Jonas dans le ventre de la baleine. Cependant, on peut admettre qu'il soit réellement arrivé, car il ne suppose pas comme le précédent, un bouleversement de toute la nature. Ce qui doit nous intéresser dans celui-ci comme dans les autres, ce n'est pas le miracle en lui-même, mais bien l'enseignement qui nous donne la connaissance de son sens spirituel. Le Christ rappelle ce miracle lorsqu'il nous dit que, « de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme sera dans le cœur de la terre trois jours et trois

nuits. » (1) Il faisait allusion à ses combats contre les tentations, et à ses victoires sur les enfers, jusqu'à la dernière victoire qui eut lieu sur la croix et qui fut l'union complète de son Divin avec son Humain, c'est-à-dire, sa glorification. S'il est dit que le Fils de l'homme doit être dans le cœur de la terre, c'est pour signifier aussi que le divin vrai doit pénétrer dans la volonté de l'homme pour l'aider à surmonter ses tentations ou les maux de sa volonté, à mesure que ses connaissances du bien et du vrai dispersent les faussetés de son entendement. Il s'agit donc à la fois des combats et des tentations du Seigneur, et de ceux de l'homme qui veut travailler à sa réformation et à sa régénération finale.

Les poissons signifient toujours dans la Bible, les vérités scientifiques qui appartiennent à l'homme naturel externe, et les grands poissons tels que les baleines, figurent les vérités scientifiques générales et prédominantes. La mer symbolise l'amas des connaissances naturelles. Jonas représente donc l'homme qui est tellement entraîné dans la mer des connaissances mondaines que ses facultés intellectuelles en sont assoupies. Il veut, de même que les hommes de l'Eglise Adamique, lorsqu'ils s'écartèrent de la sagesse divine, se laisser diriger par la science seule, ainsi se diriger par lui-même et non plus se laisser diriger par le Seigneur, c'est-à-dire par les vérités intérieures et supérieures qui transformeraient en sagesse, sa science mal digérée. Jonas est donc dans le ventre de la baleine, parce qu'il est livré au combat des tentations : il est nécessaire à chacun d'être tenté, afin qu'il puisse avoir l'occasion de se purifier de ses maux héréditaires, ou du naturalisme dans lequel il est né. De même que dans le ventre les aliments doivent être purifiés

(1) Jonas II. 1 ; Mathieu XII. 39, 40 ; Luc XI. 29. 30.

de telle manière, que les parties nutritives puissent être séparées et amenées dans tout le système et les inutiles rejetées; de même l'homme qui combat contre les tentations mauvaises, est purifié et nettoyé de ses fausses idées: il devient alors rationnel. Il est entendu que cette opération doit être commencée et achevée par les trois jours et les trois nuits durant lesquels, il y a des états alternés de vrai et de faux, ou de jour et de nuit. Le nombre trois embrasse à la fois, les trois éléments de l'unité de tout acte complet, à savoir la *fin* qui se réalise par la *cause* dans *l'effet*: c'est pourquoi le nombre trois est toujours dans la Bible, le symbole de ce qui est commencé et achevé. Il est dit encore que Jonas pria le Seigneur, et qu'il obtint que le poisson le vomît sur la terre sèche.

Il n'y a pas de régénération possible pour l'homme qui sait, mais qui ne fait pas ce qu'il sait. Faire est ce qui entendu par la *terre*, car une chose est fixée sur la terre sèche, ou achevée lorsqu'elle est faite. Cette histoire signifie donc que les hommes trop entièrement absorbés par leurs connaissances scientifiques, sont si bien avalés par la baleine de Jonas, qu'ils ne comprennent plus les enseignements de la sagesse divine; ils sont par conséquent, heureux de parvenir à se convaincre, à la suite de leurs épreuves dans la lutte contre les tentations, que la science n'est pas destinée à obscurcir l'intelligence des choses divines, mais qu'elle est destinée à confirmer celles-ci et à s'harmoniser avec elles.

Sans porter atteinte en quoi que ce soit, à l'enseignement que toute Eglise spirituelle peut puiser dans le sens interne des miracles, on peut donc les considérer comme des faits destinés à convertir les hommes sensuels, en leur inspirant la crainte de Jéhovah, et la foi à son incarnation dans le Christ. Mais tout merveilleux qu'ils apparaissent

aux hommes auxquels ils ont été directement adressés, en réalité, ils s'obtenaient seulement par une observation exacte de la science des correspondances des choses naturelles avec les spirituelles. Or, ceci suffit pour montrer qu'ils n'ont jamais été que le résultat de lois définies qui ont été mises en application toutes les fois que le Seigneur l'a jugé utile pour l'enseignement des hommes.

Les miracles du Nouveau Testament ont été continués par les apôtres durant les trois premiers siècles du christianisme, aussi longtemps que l'Eglise a conservé intacte la foi la plus vive dans la divinité du Christ, que les chrétiens reconnaissaient alors comme Dieu Tout-Puissant et unique.

Mais les apôtres n'avaient le don de ces miracles, que parce qu'il était nécessaire de poser les premiers fondements du christianisme parmi des hommes sensuels, chez lesquels on ne pouvait encore faire germer qu'une foi naturelle basée sur la crainte de Dieu.

Jean Chrysostôme, dans une de ses homélies, (1) nous fixe à peu près l'époque où l'Eglise perdit ce pouvoir, lorsqu'il nous parle des tentations infructueuses dans ce sens, faites par les apôtres de son temps ; et, c'est précisément vers le IVeme siècle

(1) Voir l'épître de *consolation* de Chrysostôme écrite à son ami intime Stagirius vers l'an 383 ou 384 de notre ère. On y lira qu'un moine était possédé par un démon et tourmenté de la même manière que les démoniaques dont il est question dans le Nouveau Testament. Cette maladie paraît être celle que dans nos temps modernes, nous appelons l'épilepsie. Ce moine ne s'adressa pas aux médecins de son temps, qui du reste, semblent ne s'être jamais mêlés de guérir des maladies de cette nature ; mais il s'adressa à certains saints exorcistes qui jusque-là, n'avaient jamais manqué de procurer du soulagement à d'autres démoniaques qu'ils avaient entrepris d'exorciser. Or, Chrysostôme nous apprend qu'ils échouèrent complètement dans leurs exorcismes et qu'ils s'en allèrent tout honteux de ce premier échec. Et Chrysostôme ajoute : « Lorsque l'Eglise perdit son pouvoir de faire des œuvres par le Seigneur, le diable dressa un pouvoir semblable à sa place, dont l'Eglise se servit : tels sont les invocations par les reliques, les os et les cendres des martyrs, etc. »

que le concile de Nicée par son dogme de la trinité des dieux, marque l'époque de l'affaiblissement de la foi chrétienne au Dieu unique. C'est pourquoi Swédenborg écrit (1) que l'Eglise chrétienne, dès son berceau, a commencé à être infestée et déchirée par des schismes, des hérésies ; et, dans la suite des temps a été blessée et lacérée à peu près comme on lit, que le fut l'homme qui, en descendant de Jérusalem à Jéricho, fut attaqué par des voleurs ; ceux-ci après l'avoir dépouillé et couvert de plaies, le laissèrent demi-mort. (2)

On pourrait continuer la comparaison et dire que le christianisme à demi-mort attend le bon samaritain : celui-ci représente les nations qui sont dans le bien de la charité à l'égard du prochain ; elles banderont la plaie avec de l'huile et du vin, c'est-à-dire, avec le bien de l'amour et le vrai de la foi, l'huile et le vin ayant ces significations dans la Parole. (3)

La Nouvelle Eglise Chrétienne, dite Nouvelle Jérusalem, n'est plus fondée sur des miracles, parce qu'elle se fonde sur l'intelligence du sens spirituel de la Parole, et que les miracles, s'ils se faisaient chez elle, s'expliqueraient rationnellement, et ainsi ne seraient plus des miracles. Les lois de la nature ne sont pour la Nouvelle Eglise que les dérivations des lois du monde spirituel, car la nature par elle-même n'est que la matière inerte. Les guérisons des maladies pourront donc se renouveler par les applications de la science des correspondances, lorsque cette science sera bien connue et alliée à une conception précise de la divinité du Christ, c'est-à-dire, de Jéhovah incarné et reconnu comme Dieu unique.

147. Toutes les choses qui se manifestent à no-

---

(1) Voir la Vraie Religion Chrétienne, nº 378.
(2) Luc X. 30.
(3) Voir l'Apocalypse expliquée, nºs 375 et 444.

tre vue dans les trois règnes de la nature, sont produites par des applications de cette science des correspondances des choses naturelles avec les spirituelles, et en même temps par un influx émanant de la sphère qui entoure le Dieu unique. Considérées en elles-mêmes, les créations de la nature sont autant de miracles, bien qu'elles nous soient tellement familières qu'elles ne nous apparaissent plus comme des miracles, et qu'elles sont, elles-mêmes des applications de la science des correspondances.

Les miracles décrits dans la Bible, ont eu lieu en vertu des mêmes lois, c'est-à-dire par un influx du monde spirituel dans le monde naturel, et ils ont été produits également par une introduction des choses du monde spirituel dans des choses correspondantes du monde naturel. La croyance à Jéhovah incarné dans le Christ est devenue pour le monde moderne la nouvelle porte d'introduction dans cette science des correspondances ; en effet la sagesse chrétienne une fois adaptée au génie moderne, ainsi qu'elle est destinée à l'être, deviendra le complément nécessaire de la sagesse antique :

La *Société théosophique* fondée dans l'Inde et représentée en France et dans plusieurs pays de l'Europe, prétend cependant, arriver à soulever le voile des lois inconnues de la nature et de tous les faits miraculeux, par la seule connaissance des religions antiques des Aryens et des autres races orientales. Mais comme elle nie la divinité du Christ (1) et par suite certains faits providentiels qui se sont passés dans le monde même à partir des temps préhistoriques, et qui se groupent pour le

(1) Voir le *Lotus*, Revue de hautes études théosophiques, (Georges Carré libraire à Paris), livraison d'Avril 1888. On y lit p. 10, que Jésus-Christ n'a jamais été un personnage historique. Cet article est signé par Mme Blavatsky, secrétaire correspondant de la société théosophique.

monde moderne tout autour de ce grand fait central et historique de la divinité du Christ ; comme elle ne veut pas voir, malgré l'évidence, le Dieu incarné annoncé et attendu par ces antiques religions elles-mêmes, (2) nous sommes assurés que toutes les études faites par ses membres, ne pourront aboutir qu'à des connaissances dans les sciences magiques c'est-à-dire, à des pratiques de spiritisme ; or celles-ci continueront toujours comme par le passé à être nuisibles et ne seront jamais utiles aux hommes. En effet, ces pratiques ne peuvent servir qu'à accentuer le divorce entre la sagesse et la science, divorce qui fut déjà la cause de la décadence des sociétés humaines, ainsi à retarder, sinon à enrayer, l'essor de la civilisation moderne vers le rétablissement de la fraternité parmi les hommes.

La vérité est *une*, et il faut l'admettre toute entière, bien qu'elle se présente sous une variété infinie d'aspects ; si vous retranchez une seule de ses faces, vous ne l'admettez pas dans sa synthèse c'est-à-dire dans son unité d'ensemble. La société théosophique adopte elle-même pour devise qu'il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité : or Dieu est la vérité, et pour parler le langage des théosophes, Il est aussi bien la vérité *exotérique* que la vérité *ésotérique*, ou la vérité externe que la vérité interne ; mais prétendre sauter par dessus la principale face de la vérité externe ou exotérique c'est-à-dire, nier le fait de l'incarnation du Dieu unique dans le Christ, c'est prétendre escalader le Ciel, sans passer par les premiers échelons qui peuvent seuls nous conduire, nous autres modernes, à la vérité interne ou esotérique et ainsi de la terre au ciel.

Nous avons suffisamment développé ce point de fait, que, par cela même que l'humanité en vieil-

(2) Voir ci-dessus au n° 40 *in fine*, ce qui est dit de cette attente générale de la venue du Christ.

lissant est devenue d'un génie plus externe et tout à fait sensuel, elle ne peut plus saisir l'idée de Dieu, la concevoir et la comprendre qu'en l'acceptant préalablement, sur ce plan sensuel du génie humain moderne, plan dans lequel il a dû descendre et s'incarner, pour rattacher son alpha à son ômega, et permettre, par un procédé semblable, à l'humanité de rattacher également sa fin à son commencement, ou son amour, trop exclusif des choses externes aux vérités internes ou supérieures qui en constituent l'âme et la vie. Chez les Très-Anciens, ou chez les hommes de la primitive humanité, il y avait l'influx divin qui pénétrait sans obstacle dans l'intérieur de leurs mentals, et qui suffisait, par conséquent, pour leur révéler Dieu dans son unité et dans sa forme humaine. Mais à mesure que les hommes devinrent plus externes, les intérieurs de leurs mentals se bouchèrent, et le dictamen interne ne pouvait plus pénétrer dans ses vases récipients de la volonté et de l'entendement. N'ayant plus accès dans les hommes, il ne servait plus à éclairer les mentals humains et à compléter la lumière par la voie externe : c'est pourquoi, Dieu dut, au moyen d'une dispensation nouvelle, augmenter la lumière procédant par la voie externe, afin de l'amener insensiblement à rejoindre la révélation perdue par la voie interne et à reconstituer celle-ci.

Cette révélation par la voie externe n'est plus seulement contenue dans notre Bible actuelle, mais elle se puise aussi dans l'étude des faits scientifiques de la création. Leur étude persistante y compris le fait historique et scientifique de l'incarnation du Dieu unique, fera l'office des échelons nécessaires pour s'élever à l'intelligence du sens spirituel de ces représentatifs du monde naturel ; elle nous fera, progressivement ressaisir, par la voie rationnelle, les vérités révélées au moyen de l'influx intérieur dit dictamen interne, grâce

au secours qui nous est octroyé plus abondamment des vérités révélées par la voie externe. Souvenons-nous que Jéhovah, est l'âme de toute la nature créée ; or celle-ci pareille à une vierge éternelle, engendre depuis le commencement du monde, son fils, car elle se perpétue par l'opération toute interne de l'esprit divin, sans avoir rien de commun avec un Dieu externe ; il n'est donc pas irrationnel de croire que Jéhovah pour relever les hommes de leur chute dans l'amour trop exclusif des externes, a pu, par la même opération, naître Lui-même d'une vierge et s'incarner dans le Christ : par ce moyen Jéhovah est parvenu à se rendre aussi externe que la pensée humaine, destinée à être le miroir du Dieu unique, était ellemême devenue externe. Telle est l'œuvre de la Rédemption : Observons en passant que celle-ci est distincte de l'œuvre de l'homme qui travaille à son salut pour la vie à venir ; en effet, la Rédemption, qui est l'œuvre de Dieu, se distingue de la régénération en ce sens que celle-ci est la coopération de l'homme à l'œuvre de Dieu. Il faut donc que l'homme coopère à cette œuvre de Dieu pour pouvoir continuer à se régénérer.

148. Comme cette conception dans notre monde terrestre du Dieu unique ou de Jéhovah incarné dans le Christ, est la seule voie qui nous soit ouverte maintenant, pour reconquérir l'antique sagesse perdue, voilà pourquoi le Seigneur nous dit dans Jean. (1) « En vérité, je vous dis, celui qui n'entre pas par la porte de la bergerie, mais qui monte par un autre endroit, celui-là est un voleur et un larron ; Moi je suis la porte ; par Moi si quelqu'un entre, il sera sauvé. »

En effet, *entrer par la porte dans la bergerie des brebis*, c'est entrer par la foi dans l'amour pour se conjoindre à l'œuvre du Seigneur. C'est ainsi

---

(1) Jean ; X. 1 et 9.

que les hommes reconnaissent que toutes les choses de la foi et de la charité viennent de Lui, parce qu'elles influent de Lui ; mais les attribuer à d'autres et surtout se les attribuer à soi-même, c'est *voler* dans le sens spirituel, et ainsi, placer le mérite dans les œuvres. Entrer par la porte, c'est entrer par le vrai qui appartient à la foi, vers le bien de la charité et de l'amour, aussi vers le Seigneur, » (1)

Le Seigneur a dit avec raison : « Nul n'a un amour plus grand que celui-ci : quand quelqu'un dépose son âme, *c'est-à-dire sa vie*, pour ses amis. » (2)

Celui-là seul qui s'adresse au Seigneur, le reconnaît et croit en Lui, entre par la porte, et du plan de vie corporel et sensuel, il peut s'élever sur le plan de vie naturel, puis de celui-ci il pourra monter sur le plan de vie spirituel, en transformant sa foi naturelle en foi spirituelle.

149. Dès que l'homme a fait son entrée dans la vie spirituelle, en commençant par l'apprentissage de sa vie naturelle, qui n'est que l'apparence et le symbole de la vie spirituelle, il s'aperçoit que sa vie réelle n'est plus constituée par les événements extérieurs à travers lesquels cependant, il est nécessaire que nous passions dans ce monde terrestre, pour arriver au monde spirituel, mais que sa vie réelle est constituée par les choses intérieures qui touchent nos âmes. Celles-ci, qui sont vues dans le monde spirituel par leurs représentatifs externes, sont réelles, parce qu'elles affectent immédiatement la vie de ceux qui les voient ; mais les représentatifs ou les objets extérieurs que les hommes voient dans le monde terrestre, n'affectent point immédiatement leur vie, si ce n'est, qu'autant et selon que, chez eux, ces choses qui appartiennent à la lumière du monde, se conjoi-

---

(1) Voir Arcanes célestes ; nos 8906, 8989.
(2) Jean ; XV. 13.

gnent d'une manière adéquate avec celles qui appartiennent à la lumière du Ciel, qui est aussi la lumière de la pensée humaine.

Il faut donc préalablement, à l'inverse du disciple Thomas, qui avait dû voir matériellement pour croire, accepter de cœur et de confiance les vérités révélées naturelles annoncées dans la Bible, et les voir ou les entendre rationnellement, c'est-à-dire les comprendre et par suite les aimer, avant d'arriver avec l'aide du dictamen interne, à accepter de cœur les vérités révélées spirituelles ; c'est ainsi qu'on arrive à transformer sa foi naturelle en foi spirituelle. Il faut d'abord commencer par l'enfance avant de pouvoir arriver à l'âge d'homme et à la sagesse ; il faut d'abord accepter de confiance les signes divinement révélés avant d'entendre les choses signifiées par ces signes, en un mot, il faut passer par le bien naturel avant de pouvoir atteindre au bien spirituel : cela sera possible à tous ceux qui auront soin d'en appeler aux lumières des trois témoins nécessaires, dont nous avons parlé ci-dessus au n° 102.

C'est ainsi, par exemple, qu'on arrive à comprendre que le vrai soldat, n'est pas celui qui tient un fusil ou un sabre, mais bien celui qui dans le silence de son cœur combat contre la puissance du mal, et soutient la lutte intérieure contre les tentations ; que le vrai voyageur, n'est pas celui qui a fait le tour du monde, mais qu'il est cet homme qui, dans le royaume de la pensée et du sentiment, s'élève à la conception du Divin Vrai, et progresse dans les applications de ce divin vrai aux choses de la vie. En effet, tous les actes de la vie dans le monde terrestre, non-seulement représentent les états correspondants de la vie spirituelle, mais sont les fondements naturels de cette vie spirituelle ; ce sont donc les formes les plus externes dans lesquelles elle doit toujours reposer, par cette raison que la terre est la pépinière du Ciel.

Les représentatifs sont donc bien comme des échelons qui nous permettent de monter des vérités apparentes aux vérités internes et réelles.

On voit donc que lorsque l'homme se sépare de Dieu, et qu'il ne peut plus recevoir de lui ses inspirations par les facultés internes, Dieu dans sa miséricorde le relie à Lui au moyen des sens, de la science et de la raison.

Mais si les causes du bien-être matériel deviennent après la régénération, unes avec les lois d'une bonne vie spirituelle, il n'en faut pas moins toujours tenir compte du principe fondamental de la doctrine des degrés de hauteur, dits discrets, (1) à savoir, qu'on ne peut monter des vérités externes aux vérités internes par continuité, en raison de ce que ces deux ordres de vérités sont seulement contigus, et qu'ils existent, par conséquent, sur deux plans de vie différents bien que parallèles ; qu'ils ne peuvent jamais se confondre à cause de leur nature opposée. En effet, le spirituel n'est pas un naturel plus pur, bien qu'il soit l'âme et la vie du naturel, à tel point que les deux font un.

C'est à cause de cet état de contiguité, et de non-continuité, entre le monde naturel et le monde spirituel, que l'homme ne peut pénétrer par la science humaine ou par lui-même dans les mystères de la foi, et ainsi dans la sagesse, mais il peut y pénétrer par la science divine c'est-à-dire, par la vérité révélée représentativement, et ainsi également par la vérité révélée doctrinalement dans la lettre même de l'Ecriture sainte. En effet, ces vérités qui nous sont divinement révélées par la voie externe nous servent comme d'échelons pour nous élever du signe à la chose signifiée.

Mais avant de pouvoir renoncer à cette idée fausse qu'on peut pénétrer par la science humaine

---

(1) Voir au chapitre VI ci-dessus, la doctrine des degrés ; voir aussi le nº 5 du chapitre 1er.

dans la sagesse, il faut préalablement renoncer à l'amour trop exclusif des vérités externes, qui nous rend sectaires et fanatiques.

Ce renoncement du cœur au formalisme et à la foi aveugle, nous permettra de voir dans une lumière plus claire les vérités supérieures et intérieures correspondantes à ces vérités externes : celles-là par leur élévation sont bien autrement dignes de notre amour, parce qu'elles constituent les significatifs, c'est-à-dire, les choses signifiées par ces vérités externes représentatives ; celles-ci se réduisent donc alors à de simples signes de langage bien peu dignes de l'amour que nous leur avions voué avant de savoir les apprécier à leur juste valeur.

150. Mais grâce aux progrès de l'esprit moderne on se détache de plus en plus de l'amour des formes purement externes, ou de l'amour trop exclusif des choses externes ; on abandonne peu à peu les questions de personnes pour les questions de principes, et ainsi les lenteurs pour les réformes sont maintenant abrégées. Grâce à ces progrès, l'une des tendances qui caractérise cet esprit moderne consiste en ce que le monde ne consent plus à se laisser renfermer dans des catégories trop tranchées, parce qu'elles sont sectaires.

Cela répugne particulièrement à l'esprit français qui redoute de se laisser enrégimenter dans une église sectaire, imposant ces dogmes au nom d'une foi aveugle, au lieu de les proposer à la libre acceptation de tous, en les présentant sous une forme accessible à la raison et aussi séduisante que possible.

Ce que l'esprit français a recherché de tous temps, c'est la vérité en elle-même, indépendamment de toute forme sectaire dans laquelle elle serait comme cristallisée ; et, c'est ce qui fait aussi, que la France a pris la tête de la civilisation, toutes les fois qu'elle s'est faite le champion d'une idée généreuse, fût-elle en opposition avec son pro-

pre gouvernement, fût-elle contraire à ses intérêts du moment ! Dans la description que Strabon [1] fait de la race gauloise d'après le philosophe Posidonius, il est dit que nos ancêtres simples et spontanés, prenaient volontiers en main la cause de celui qu'on opprime. César cite aussi des faits qui témoignent de cet empressement à venir au secours des peuples voisins et de cette facilité à s'enthousiasmer pour la justice et le droit.

Les droits de l'homme proclamés en 1789 et acceptés dans leur esprit par toutes les nations civilisées, ont fait reconnaître que c'est en France que bat le cœur de l'humanité.

Toutes les nations aspirent maintenant à vivre sous le régime inauguré par la convocation des Etats Généraux en 1789 ; tous les peuples veulent de nos jours faire eux-mêmes leurs propres affaires et ils ne veulent plus se laisser dominer par les caprices de leurs gouvernants, ni entraîner malgré eux à la guerre.

Le prochain progrès politique à espérer pour le nouveau centenaire de 1789, est de voir toutes les nations se fédérer en vue de mettre fin au régime de la force et inaugurer le régime de la paix universelle. Dans ce sens, une circulaire signée par plusieurs membres de la Chambre française a été adressée aux membres du Parlement anglais, pour les inviter à prendre part à une conférence ; celle-ci a pour but de déterminer la voie à suivre pour arriver à la conclusion d'arbitrage entre la France, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. [2]

On croit que c'est principalement entre les Etats-Unis et la France que sera conclu le premier traité qui fera enfin de l'arbitrage, la loi de ces deux grandes nations, parce qu'il y a aux Etats-Unis

---

(1) Stabon IV. 211.

(2) Un arrêté ministériel du 27 février 1889 a constitué le Comité d'organisation du Congrès universel de la paix.

comme en France un courant puissant et toujours croissant d'opinion dans ce sens. On se souvient aussi que la France a combattu pour la République des Etats-Unis, lorsque celle-ci commençait à naître.

La France a toujours été pour l'autonomie des nationalités : bien que vaincue depuis 1871 au nom du principe barbare que la force prime le droit, elle n'en continuera pas moins à représenter la conscience du droit et elle se présente avec toutes les conditions voulues, pour devenir un jour la première assise de la République européenne et le noyau des Etats-Unis de l'ancien monde. L'influence de la France dans le monde contribuera toujours à rendre l'humanité meilleure et plus heureuse.

« Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé ; faites droit à l'orphelin, défendez la veuve. Venez et débattons nos droits, dits Jéhovah. » (2)

C'est le Seigneur Lui-même qui, dans ces paroles si bien applicables au caractère français, invite tous les hommes à débattre avec lui, leurs droits, c'est-à-dire, à acquérir une intelligence rationnelle de la sagesse voilée sous le sens littéral de la Parole sainte.

Ce qu'il faut à la France, c'est un gouvernement qui ne renie pas ses tendances nationales et civilisatrices, qui ne cherche pas à les étouffer et surtout qui ne démente point par ses actes d'opposition au libre essor de la souveraineté nationale, le seul qualificatif qu'il doit s'honorer de porter : celui de gouvernement national. Il faut que la légalité derrière laquelle il s'abrite, devienne synonyme de sa popularité pour la seule raison qu'il n'aura pas d'autre politique que de gouverner, par la justice.

Cet héroïsme chevaleresque et humanitaire

---

(2) Esaïe, I. 17, 18.

dans lequel réside essentiellement le caractère distinctif de la nationalité française, son amour d'une liberté assurée par l'égalité devant la loi, et réalisée dans la fraternité, est admirablement symbolisée dans les trois couleurs de son drapeau : le rouge dans la science des correspondances est le représentatif de l'amour et de *la liberté* ; le blanc formé de la réunion des sept couleurs du prisme, est le résultat de l'unité dans la variété ; il figure la vérité en elle-même, la sagesse et *l'égalité* devant la loi ; le bleu annonce le firmament, couleur de l'air, dont le vent ou le souffle symbolise le vrai dans ses profondeurs ; et, c'est la vérité qui par ses applications, devient le principal instrument de *la fraternité*. Or, la Nouvelle Eglise enseigne ces trois principes de notre devise nationale en enseignant l'amour de la vérité en elle-même, indépendante de toute forme sectaire, c'est-à-dire, indépendamment des formes de ses applications ; celles-ci sont laissées au libre choix de tous les temps et de toutes les nationalités. Enseigner ainsi la vérité n'est pas plus une œuvre sectaire, que d'enseigner les lettres dans les universités. C'est de plus, l'œuvre nationale, réellement française. Souvenons-nous, en effet, que toutes les églises du passé sont devenues sectaires, dès lors qu'elles se sont attachées trop exclusivement à un passage ou à quelques passages particuliers de l'Ecriture sainte, pour les appliquer à la lettre, dans un sens absolu, à toutes choses et à tous propos, de manière que la religion se trouvait étouffée dans ce cadre étroit qui lui était assigné. Voilà pourquoi aussi un grand nombre d'hommes en ont conclu, trop légérement, il est vrai, que toute religion était mauvaise, et qu'il fallait prêcher l'athéisme pour avoir raison du mysticisme.

Il en est de même des partis politiques ; ils restent sectaires et tombent dans l'arbitraire, aussi longtemps qu'ils cherchent à inféoder la nation à

leur existence propre ; aussi longtemps qu'ils confondent leur propre intérêt avec les intérêts nationaux, et qu'ils étouffent ainsi tout vrai patriotisme. Ils ne manquent pas alors de se trouver en opposition avec les tendances nationales, en opposition avec cette volonté nationale qu'ils combattent, bien qu'ils aient juré de la défendre. Dès lors, ils ne sont ni le parti national, ni le gouvernement national, mais ils personnifient la dictature dans ses nuances infiniment variées.

Pareillement toute Eglise qui tient plus à son organisation externe, qu'aux vérités intérieures et supérieures sur lesquelles elle doit s'appuyer pour vivre, est une Eglise ou une religion sectaire ; elle ne sera jamais une Eglise nationale, quand même on lui donnerait officiellement ce titre.

L'Eglise de l'avenir évitera cet écueil en s'attachant au principe général que tous les hommes sans distinction de croyances acceptent de cœur, parce qu'il se résume tout entier dans la fraternité.

Le flambeau qui développera ce sentiment humanitaire, en l'éclairant d'un jour nouveau, sera le vrai recherché en lui-même et dans un but de justice sociale.

Mais l'état d'antagonisme dans lequel vivent encore les hommes, nous montre assez manifestement que l'humanité envisagée au point de vue de ses destinées réelles, est loin d'avoir conquis son unité sociale ou son autonomie ; elle est encore à la période de l'enfance, ou plutôt sur le seuil d'une vieillesse décrépite dont elle doit à tout prix sortir, pour ne pas retomber dans une seconde enfance ; elle doit pour cela passer par toutes les phases de son évolution, par toutes les transformations graduelles, dont chaque série doit procéder directement de la série précédente. Ce transformisme trouve à l'avance ses jalons fixés dans la doctrine des degrés. Celle-ci nous montre clairement quel est le plus prochain progrès de l'avenir de notre

homme social. Quand ce progrès le plus proche sera définitivement conquis, des destinées futures plus lointaines encore, entraîneront les sociétés humaines à s'élever plus haut et à marcher sur des plans de vie sociale au-dessus de ce bien naturel-rationnel, auquel elles visent encore maintenant, car il restera en perspective le plan de vie spirituel et le plan de vie céleste. Ce dernier plan de vie, était symbolisé dans les sociétés de la primitive humanité, par le mythe de l'histoire d'Adam et de la création du monde, et il était qualifié dans le langage de cette mythologie biblique, d'Eden ou de paradis terrestre.

Pour les générations d'un avenir si éloigné de notre âge actuel, cet âge d'or futur, ce jardin de la sagesse de l'avenir, trouve ses symboles dans la Cité de Dieu, la ville grande, la sainte Jérusalem, « la ville, or pur semblable à du verre pur. » (1) Ceux qui se plairont à élever leurs pensées à ces hauteurs inaccessibles encore à notre homme social actuel, doivent s'inspirer des doctrines de la Nouvelle Jérusalem : ils déchireront le voile du sens littéral de tous les livres inspirés de la Bible, pour s'élever à la conception de leur sens le plus intérieur ; ils y puiseront des notions de la justice sociale bien supérieures à celles qu'il serait possible d'adapter à notre humanité actuelle, et qui cependant, peuvent servir dès maintenant à poser les conclusions et à mieux préciser les droits, qui doivent être revendiqués par notre société moderne. N'oublions pas en effet, que suivant le texte biblique placé comme épigraphe sur le frontispice de ce livre, Jéhovah Lui-même, par Esaïe, son Prophète, nous y convie constamment lorsqu'il nous dit :

« Venez et débattons nos droits. »

FIN.

---

(1) Apocalypse XXI. 18.

INDEX

DES PASSAGES DE LA BIBLE CITÉS CI-DESSUS.

Les numéros renvoient à nos citations des textes.



BIBLIOGRAPHIE (1)

N. B. *Lorsqu'il y a des numéros à la fin des titres des livres ils renvoient à nos citations de ces ouvrages.*

I. Ouvrages littéraires, scientifiques et philosophiques de Swédenborg.

Senecae et Pub. Syri selectae sententiae, quas notis illustratas edidit E. Swedberg. (2) Upsal, 1709 ; Tubingue, 1841.

Camena Borea, sive fabellae Ovidianis similes; 1715 ; Tubingue, 1841.

Ludus Heliconus, sive carmina quae cecinit Em. Swedberg. 3e édit. Tubingue, 1841.

Daedalus hyperboreus, sive nova experimenta mathematica et physica. — Upsal ; 1716-1718.

Methodus nova, etc. Méthode nouvelle pour trouver les longitudes par les observations lunaires. — Upsal, 1718, Amsterdam, 1721, 1766; en Anglais, Londres, 1847.

Introduction à l'algèbre en langue suédoise. — Upsal, 1718. — Dans les dix livres de ce traité, l'auteur s'occupe de divers problèmes de mécanique, d'une théorie des projectiles et de l'artillerie ; enfin du calcul différentiel et intégral. — Voir ci-dessus no 3.

Traité en Suédois, sur le mouvement et la position de la terre et des planètes. — Skara, 1719.

Traité en Suédois, sur le système décimal des poids et mesures. — Upsal, 1719 et 1795. — Voir ci-dessus no 3.

Ouvrage en Suédois, sur la profondeur des eaux de la mer et sur la hauteur des marées. — Upsal, 1719.

Novae regulae, etc. Nouvelles règles pour maintenir la chaleur dans les chambres. Remarques sur l'Océan primitif. Exposition des lois de l'hydrostatique. — Publié dans les *Acta litteraria Sueciae,* 1721 et à Londres en 1847.

Prodromus principiorum, etc. Essai d'un ouvrage sur les principes de la chimie. — Amsterdam, 1721 et

---

(1) Voir « Notice biographique et bibliographique » par un ami de la Nouvelle Eglise

(2) Swedberg était le nom de Swédenborg avant qu'il fût anobli.

1727 : en anglais à Londres, 1847. — Voir ci-dessus n° 3.

Nova observata, etc. — Observations sur le fer et le feu, spécialement sur la nature élémentaire du feu et sur un nouveau mode de fourneaux. — Amsterdam, 1721 ; Londres, 1847.

Nouveau plan de construction des docks et des digues. Amsterdam, 1721 ; éd. angl. ; Londres, 1847.

Miscellanea observata, etc. — Observations sur le feu, les minéraux. — Leipsick, 1722 ; édit. angl., Londres, 1847.

Essai sur la hausse et la baisse des cours publics à la bourse de Stockholm, 1722. (En Suédois) Sec. édit. 1771. — Voir ci dessus n° 7.

Opera philosophica et mineralia ; 3 vol. in folio. — Dresde et Leipsick, 1734. — 1er vol. : *Principia rerum naturalium*, réédité en anglais à Londres en 1845 ; 2e vol. : *Regnum subterraneum*, sur le fer ; c'est la partie qui a été traduite en français par l'Académie des sciences, et insérée dans son histoire des arts et métiers ; voir ci dessus, n° 3 ; 3e vol. : Sur *le cuivre et l'airain*.

Prodromus de infinito. Essai sur la cause finale de la création, sur le mécanisme de l'âme et du corps. Leipsick, 1734 ; éd. angl. Londres, 1847.

Æconomia regni animalis, ou le règne animal considéré au point de vue de l'anatomie, de la physique, de la philosophie. — Amsterdam, 1740-1742 ; en anglais, Londres, 1845.

Regnum animale, etc. Le règne animal considéré au point de vue de l'anatomie, de la physique, de la philosophie. — Parties I et II, publiées à La Haye en 1744 : Partie III, à Londres en 1745. — Edition anglaise en 1843.

De cultu et amore Dei. Du culte et de l'amour de Dieu. Londres, 1745. Edition anglaise en 1801 et une autre édition anglaise en 1885.

II. Ouvrages scientifiques et philosophiques posthumes, de Swédenborg.

Æconomia regni animalis. — Troisième partie ; Londres 1847. — Le 1er livre traite de la fibre ; le 2e de la tunique arachnoïde ; le 3e des maladies des fibres, ou des maladies en général, et des principes de la médecine.

Regnum animale, etc. Le règne animal ; Part. IV. Tubingue, 1848. Cette partie renferme des traités sur les sens et la sensation, sur le goût, l'ouïe, la vue ; sur l'entendement et sur les affections de l'âme ; puis les

vues de l'auteur sur la métaphysique et la philosophie.

Un traité sur des sujets *psychologiques et métaphysiques* ; sur les affections de l'âme ; sur l'influx, sur les caus s, les formes, la substance, l'étendue, etc. Ce traité formerait une 5e partie du *Regnum animale*.

Regnum animale, Pars VI ; celle-ci renferme un traité sur le périoste et les mamelles, sur les parties génitales des deux sexes, sur la génération et sur la formation du foetus dans l'utérus. — Tubingue, 1849. C'est la dernière partie du *Regnum animale*.

Traité sur *le cerveau*. — Traduction anglaise en cours de publication à Londres, chez Speirs.

Itinerarium. C'est un récit de ses voyages de 1710 à 1738. — Tubingue, 1840 ; et Stuttgard en 1844 ; 2 vol. in-8o.

Clavis hieroglyphica arcanorum naturalium et spiritualium per viam repraesentationum et correspondentium. Londini, 1784. Autres éditions publiées à Londres en 1792 et 1847. — Voir ci-dessus no 5.

Opuscula philosophica. — Londres, 1846.

Swédenborg a laissé d'autres manuscrits scientifiques, qui n'ont pas encore été publiés.

III. Ouvrages théologiques de Swédenborg.

Arcana cælestia quae in Scriptura sunt detecta, in Genesi et Exodo. 8 vol. in 4o. Londres 1749-1756. Edition nouvelle publiée par le Dr Tafel en 12 vol. in 8o de 1833 à 1842. — Voir ci-dessus nos 10, 16, 28, 40, 47, 48, 51, 53, 55, 59, 63, 66, 109, 117, 125, 129, 131, 140, 142, 143, 148.

De ultimo judicio et de Babylonia destructa ; Londini, 1758. — *Continuatio de ultimo judicio* ; in 4o. Amsterdam, 1763. — Tubingue, 1846. Voir ci-dessus, nos 32, 131.

De Cælo et ejus mirabilibus et de inferno ex auditis et visis. Londini, 1758 ; in 4o. Voir ci-dessus nos 12, 26 et 48.

De equo albo in Apocalypsi ; in 4o. — Londini, 1758. Voir ci-dessus, no 121.

De telluribus in nostro mundo solari, quae vocantur Planetae, et de telluribus in cælo astrifera. Londini, 1758 ; in 4o.

De Nova Hierosolyma et ejus doctrina cælesti, Londini 1758 ; in 4o. Voir ci-dessus l'Introduction, et les nos 14, 117.

Doctrina Novae Hierosolymae de Domino ; in 4o. Amsterdam ; 1763. — Tubingue ; 1834.

Doctrina Novae Hierosolymae de Scriptura sacra, in 4°. Amsterdam, 1763. — Tubingue, 1835. — Voir ci-dessus n° 59.

Doctrima vitae pro Nova Hierosolyma ; Amsterdam, 1763. — Tubingue. 1835. — Voir ci-dessus n° 82.

Doctrina Novae Hierosolymae de fide. — Amsterdam, 1763. — Tubingue, 1835. Voir ci-dessus n° 59.

Sapientia angelica de divino amore et divina sapientia ; in 4°. – Amsterdam, 1763. — Stuttgard, 1843. Voir ci-dessus, n°s 28, 49, 104, 119, 130, 131.

Sapientia angelica de divina Providentia; in 4°. Amsterdam, 1764. — Tubingue, 1841. — Voir ci-dessus les n°s 49, 52, 79, 119.

Apocalypsis revélata in qua deteguntur Arcana *quae ibi praedicta sunt*; Amsterdam ; 1766 in 4°. Voir ci-dessus, les n°s 69, 75, 131.

Delitiae sapientiae de Amore conjugiali et voluptates insaniae de amore scortotario ; in 4°. Amsterdam, 1768. — Tubingue ; 1841. — Voir ci-dessus, les n°s 21, 48, 55.

De Commercio animae et corporis; in 4°. *Londini* 1769. — Stuttgard, 1843.

Summaria expositio doctrinae Novae Ecclesiae; Amsterdam ; 1769.

Vera christiana religio, continens universam Theologiam Novae Ecclesiae; in 4°. Amsterdam ; 1771. — Voir ci-dessus, les n°s 9, 18, 21, 26, 27, 33, 35, 36, 50, 61, 78, 82, 119, 131, 145.

IV. Ouvrages théologiques posthumes de Swédenborg.

Coronis seu Appendix ad Veram christianam Religionem ; in 4°. — Londres ; 1784.

Summaria expositio sensus interni Prophetarum et Psalmorum; in 4°. Londres ; 1784.

Apocalypsis Explicata ; 4 vol. in 4°. -- Londres, 1785-1789. -- Voir ci-dessus les n°s 69, 70, 73, 96, 145, 146.

Quaestiones novem de Trinitate. Londres, 1785.

Index in Arcana Cœlestia. — *Londini*, 1815.

De Domino et de Athanasii symbolo. — Londres, 1840.

Canones Novae Ecclesiae seu Integrae theologiae Novae Ecclesiae. — *Londini*, 1840.

Doctrina Novae Hierosolymae de charitate ; Londini, 1840.

Dicta Probantia. -- Tubingue, 1845.

Em. Swedenborgii Diarium Spirituale. Sept parties publiées de 1843 à 1847, à Tubingue. 10 vol. in 8°. — Voir ci-dessus n° 93.

Adversaria in libros Veteris Testamenti. — Quatre parties en 6 vol. in 8°, publiés à Tubingue de 1842 à 1848.

V. Ouvrages cités concernant Swédenborg.

Scriptura, sacra seu Verbum Domini ex lingua originali in latinam duce Emmanuele Swedenborgio translata; accedunt sensus spiritualis explicationes ex ejusdem operibus Theologicis collectae, recensuerunt, supplererunt J. F. Stephanus Le Boys Des Guays et J. B. Augustus Harlé.

Les seuls livres qui ont paru, sont : *Psalmi, Esaias, Jeremias. Novum Testamentum: Mattheus, Marcus, Luca Johannes.* - Voir ci-dessus, n° 94.

« Le Nouveau Testament » traduit par Le Boys Des Guays et Harlé; in 32. Traduction littérale; 1862. Paris. — Voir ci-dessus n° 94.

« Les Psaumes » traduits par Le Boys Des Guays et Harlé avec les sommaires du sens interne, d'après E. Swédenborg.— Paris. 1877, in-32. Traduction littérale. — Voir ci-dessus n° 94.

« Des représentations et des correspondances » extrait des Arcanes célestes d'E. Swédenborg, publié en 1857, par Le Boys Des Guays. — Voir ci-dessus, n° 131.

« La doctrine de la charité, » extraite des Arcanes célestes de Swédenborg par le Boys Des Guays. 3e édit. Paris. 1885. — Voir ci-dessus. n° 82.

« Les merveilles du Ciel et de l'enfer » de Swédenborg; Berlin, 1786. Traduction de Pernety. — Voir ci-dessus n° 71.

« Liturgie de la Nouvelle Eglise annoncée et signifiée dans l'Apocalypse par la Nouvelle Jérusalem » : Chartres, 1836. Par l'Abbé Ledru, ancien Curé Desservant de l'Eglise catholique-romaine. — Voir ci-dessus n° 94.

« Histoire sommaire de la Nouvelle Eglise chrétienne » par un ami de la Nouvelle Eglise. Paris 1879.

« Emmanuel Swédenborg. » — Notice biographique et bibliographique par un ami de la Nouvelle Eglise. Paris 1875.

Rise and Progress of the New Jérusalem church in England, America and other parts, by Robert Hindmarsh. London, 1861.

« Notice sommaire sur la vie et les écrits de Swédenborg » . Paris, 1885.

« La Nouvelle Jérusalem », revue religieuse et scientifique publiée à Saint-Amand (Cher), par M. Le Boys Des Guays, de 1838 à 1847, Neuf vol. in 8°. -- Voir ci-dessus nos 51, 91, 94.

« De la Nouvelle Jérusalem » par Ed. Richer, 4 tomes in 8°. — Paris 1832 à 1835. -- Voir ci-dessus n° 94.

« La Religion du bon sens », par le même. Paris, 1860. — Voir ci-dessus n° 94.

Traduction des œuvres de Swédenborg par Moët, Bibliothécaire à Versailles. 1786.

Même traduction par Le Boys Des Guays.

« Exposition populaire de la Vraie Religion chrétienne » par Blanchet, avocat et Conseiller de Préfecture. -- Paris, 1842. -- Voir ci-dessus, n° 94.

« Les symboles des Egyptiens comparés à ceux des Hébreux » par de Portal. -- Paris, 1840.

« Des couleurs symboliques » par de Portal. — Paris 1837. Voir ci-dessus, n° 94.

« L'écho de la Nouvelle Jérusalem », journal publié à l'île Maurice. -- Voir ci-dessus n° 92.

« Conférences sur l'inspiration de la Bible » par le Pasteur W. A. Presland. -- Voir ci-dessus, n° 74.

« Appel aux hommes réfléchis » par E. R. 1862. in 12. Voir ci-dessus, n° 85.

Documents concerning the life and character of Swedenborg by R. L. Tafel. 2 tomes : 1875-1877. *London 36, bloomsbury street.* -- Voir ci-dessus n° 80.

A Hindoo Gentleman reflections respecting the work of Swedenborg. London. 1878. Chez Speirs. -- Voir ci-dessus n° 92.

The Divine Word opened, par le Pasteur B. yley, *Londres.* 1875. -- Voir ci-dessns n° 143.

The New Church Magazine. Revue mensuelle publiée à Londres, 36, *Bloomsbury Street* par Speirs. -- Voir ci-dessus nos 85 et 121.

The life and mission of Swedenborg by Benjamin Worcester. Boston 1883.

The New Church : its Ministry, Laity and Ordinances, by John Ellis, M. D. 1886. New-York. -- Voir ci-dessus n° 76.

New Jerusalem Magazine. -- Revue mensuelle publiée à Boston ; 169, Tremont Street. -- Voir ci-dessus les nos 85, 86 et 90.

The New Church Messenger. -- Publication hebdomadaire à New-York. -- Voir ci-dessus les nos 86, 121 et 131.

The Helper. -- Publication hebdomadaire à Philadelphie par Lippincott co. -- Voir ci-dessus n° 119, 143.

The realities of Heaven, par le Pasteur T. F. Wright. -- Philadelphie. -- Voir ci-dessus, nº 143.

La Nuova Epoca. -- Revue publiée en Italie à Florence. -- Voir ci-dessus, nº 87.

Die Neukirken blatter. -- Journal publié à Berlin

Die Monat blatter. -- Journal publié à Zurich. — Voir ci-dessus nºs 87, 90.

VI. Autres ouvrages cités.

« Journal encyclopédique » du 1er novembre 1785 (Vol. VI part. 2) -- Voir ci-dessus, nº 3.

Instituts de Justinien. -- Voir ci-dessus nº 115.

Strabonis rerum geographicarum. -- Voir ci-dessus n 150.

« Esprit des lois » par Montesquieu. -- Voir ci-dessus nº 112.

« Histoire de France » par Henri Martin. -- Voir ci-dessus nº 125.

« La Cité Antique » par Fustel de Coulanges ; 10e édition, Paris ; 1883. Librairie Hachette. — Voir ci-dessus nº 33.

« Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France » par Fustel de Coulanges. Paris ; 1877. -- Voir ci-dessus nº 110.

« La symbolique du droit » par Chassan. Paris ; 1847. -- « Les œuvres de Ballanche. » Paris ; 1833. -- « Origines du droit français cherchés dans les symboles et formules du droit universel » par Michelet. Paris, 1837. -- Voir ci-dessus nº 110.

Dumas : Philosophie chimique «. -- Voir ci-dessus ,nº 3.

« Révolutions de la mer. Déluges périodiques » par J. Adhémar, 2e édit. Paris 1860. — Voir ci-dessus nº 33.

« La France Vraie » par de Saint-Yves. Paris 1847. -- Voir ci-dessus nº 113.

« La mission des Juifs » par de Saint-Yves. Paris. Librairie Calman Levy. -- Voir ci-dessus, nº 33.

« La propriété sociale et la Démocratie » par Alfred Fouillée ; Paris, 1884. -- Voir ci-dessus nº 102.

« Dictionnaire général de la Politique » par Maurice Block. Nouvelle édit. Paris, 1873. -- Voir ci-dessus nº 105.

« Revue des Sociétés » par Vavasseur, Avocat. Revue mensuelle de jurisprudence. Paris. Marchal et Billard libraires. « -- Liberté d'association des professions libérales » par A. Lechopié Avocat. Paris 1885. -- Voir ci-dessus nº 111.

« Le Devoir », revue mensuelle, publiée au Familistère de Guise par Made Marie Godin (Aisne). -- Voir ci-dessus nº 117.

Godin, fondateur du Familistère : « La République du travail et la Réforme parlementaire. » -- Paris 1889. Librairie Guillaumin. -- Voir ci-dessus, nº 101, 113.

The Times, du 5 Juin 1886. -- Voir ci-dessus nº 96.

« Revue Socialiste. » --- Revue mensuelle dirigée par B. Malon. Paris rue des Martyrs, 8. --- Voir ci-dessus nº 102 et 113.

« La Religion laïque. » Journal fondé par M. Fauvety. --- Voir ci-dessus nº 79.

« La revue de la Science nouvelle. » Paris rue Duban 18. --- Voir ci-dessus nº 79.

« La Kabbale » par Franck de l'Institut. - Voir ci-dessus nº .86.

« L'initiation : » Revue des hautes études par Papus. -- « Le Lotus : » Revue des hautes études théosophiques. Paris rue St-André des arts 58. --- Voir ci-dessus nº 147. « La Société théosophique », association fondée dans l'Inde et dans plusieurs pays de l'Europe.

« Société des Étudiants Swédenborgiens » Association spirite qui publie un journal. -- Voir ci-dessus nº 74.

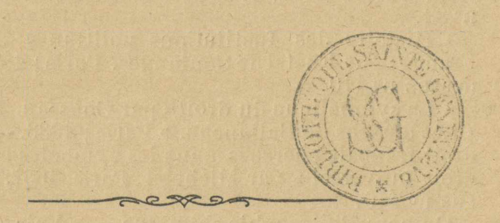


TABLE DES MATIÈRES[1]

(1) Chaque article des sommaires des chapitres, est indiqué par un numéro placé en tête, et ce numéro correspond au même numéro du corps de l'ouvrage.

CHAPITRE III. — L'ÉGLISE DITE TRÈS-ANCIENNE, SES DOCTRINES ET SON JUGEMENT DERNIER.

CHAPITRE XII. — DES CORRESPONDANCES DU MICROCOSME AVEC LE MACROCOSME.

ERRATA

Page 38, ligne 22, *Cette Eglise nouvelle qui est figurée*, lisez : *cette Eglise nouvelle est figurée.*

— 63, — 22, *raconté*, lisez : *racontée.*

— 117, — 5, *dans le monde terrestre*, lisez : *dans le monde des esprits et non dans le monde terrestre.*

— 241, — 25, *deux esprits et deux Anges du Ciel*, lisez : *deux esprits de l'enfer et deux Anges du Ciel.*

— 261, — 18, *terres avides*, lisez : *terres arides.*



St-Amand, — Imp. DANIEL-CHAMBON.



